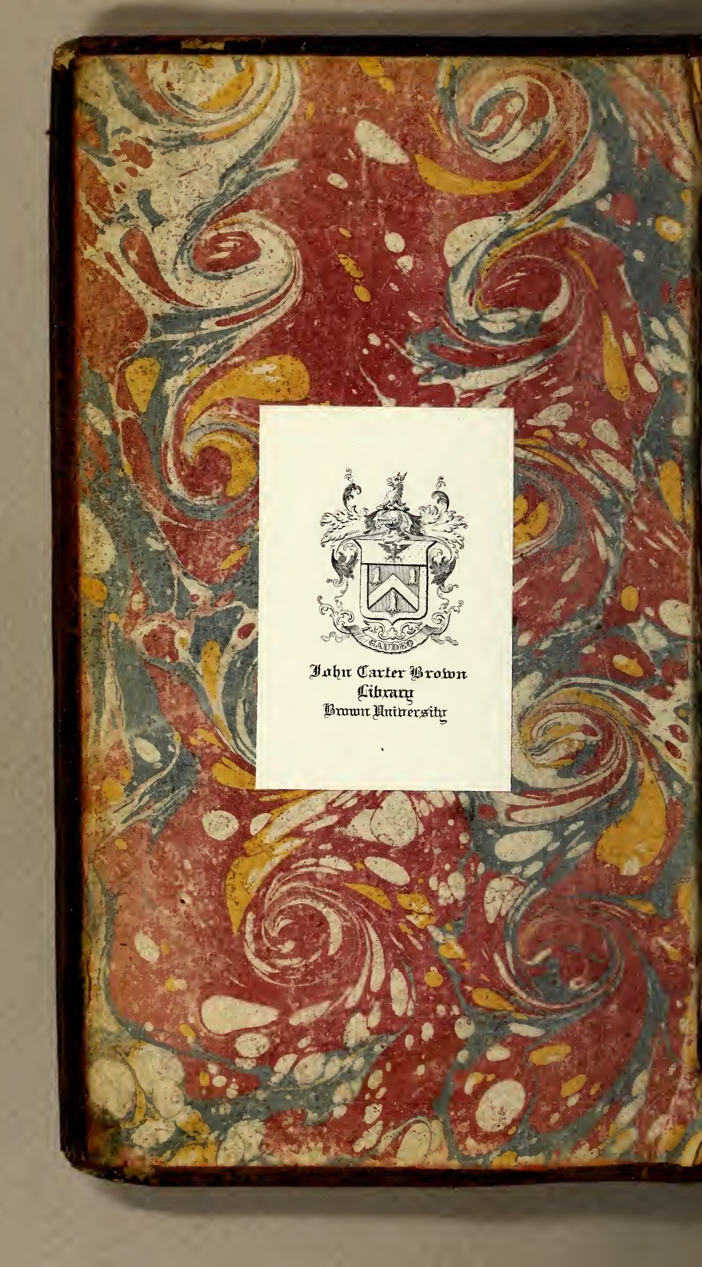
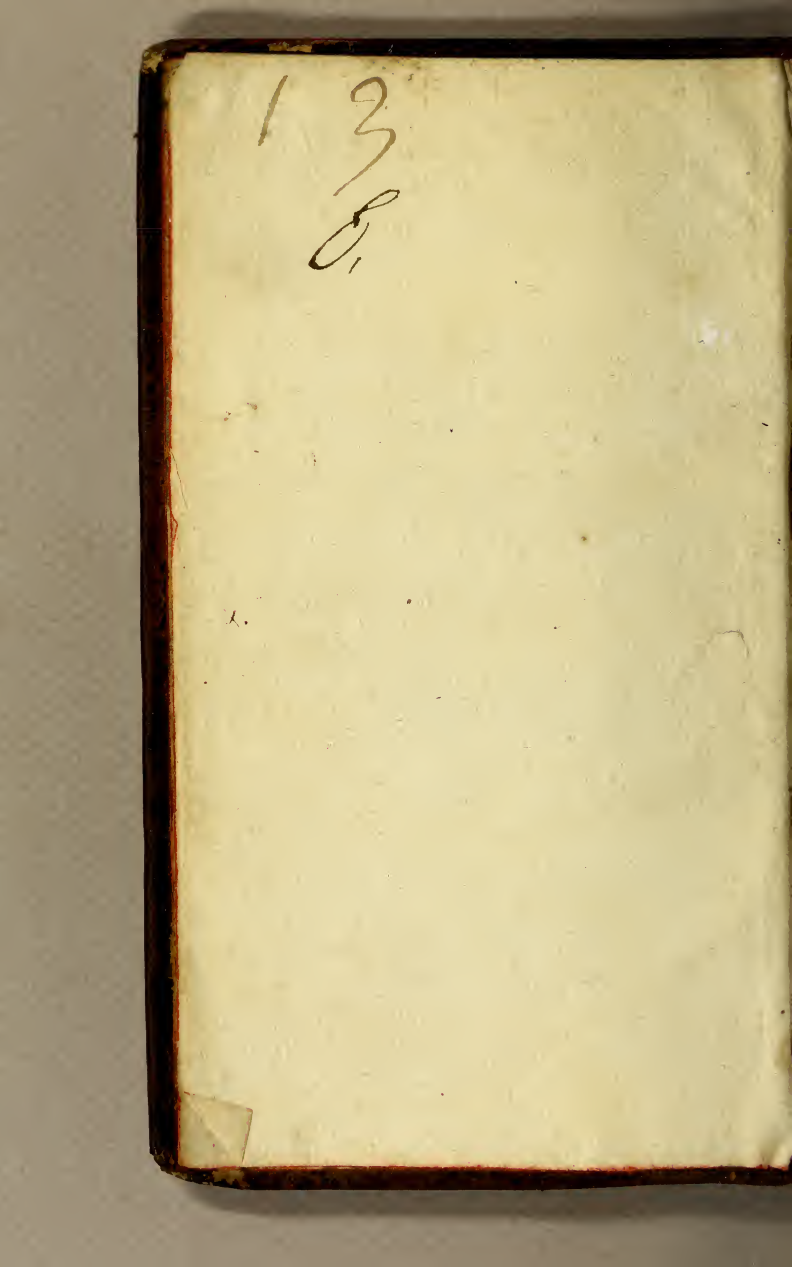



GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University




1 3
8.

HISTOIRE
DE LA CONQUÊTE
DE LA
FLORIDE,
OU

Relation de ce qui s'est passé dans la découverte de ce Pays par Ferdinand de Soto.

Composée en Espagnol pan l'Inca Garcilasso de la Vega, & traduit en François

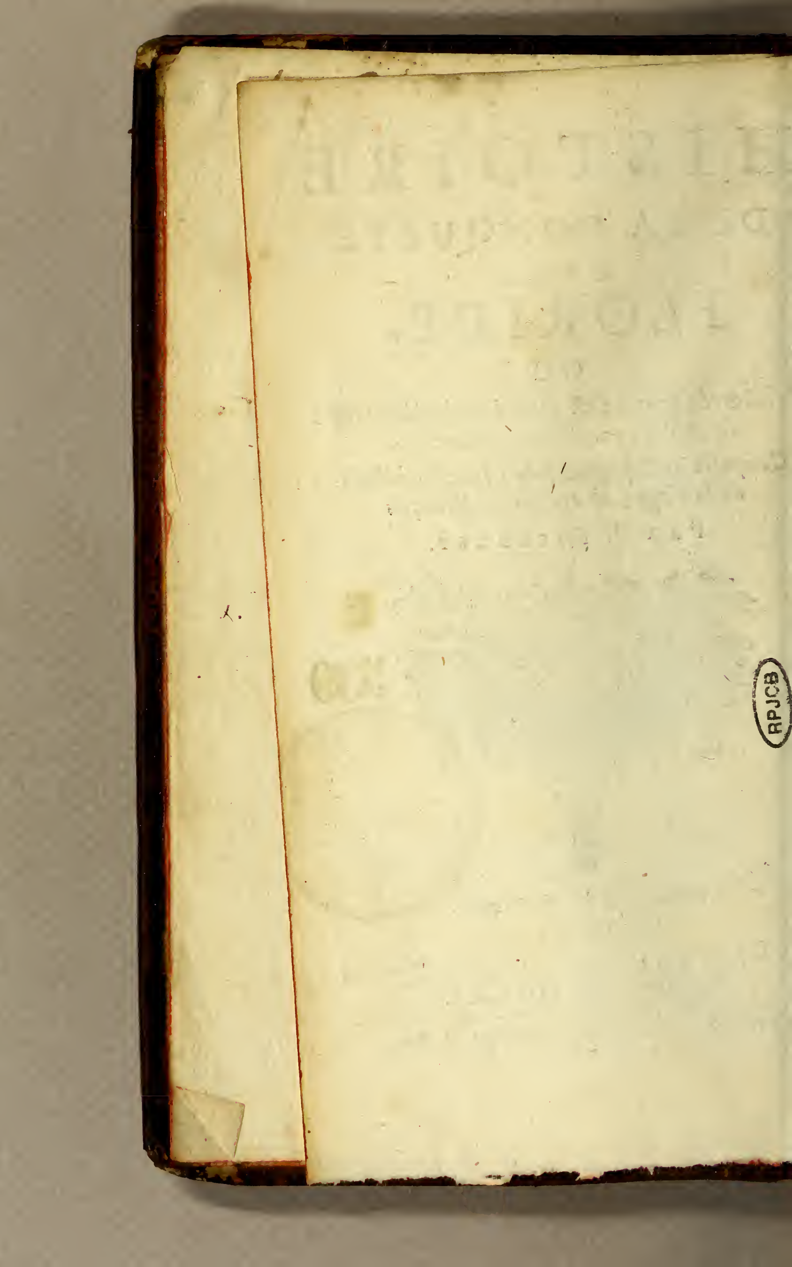
PAR P. RICHELET.



Imprimé à Lille, & se vend :

A PARIS,
Chez GEOFROI NYON Libraire, Quai des Augustins. M. DCCXI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.


RPJCB

AVERTISSEMENT.

ON avoit presqu'oublié depuis quarante ans ce Livre si curieux de *Garcilasso de la Vega.* Peut-être avoit-il eu en son temps le même sort que les autres ouvrages de cet historien donnez en françois par le fameux traducteur, ou (1) metaphraste *Jean Baudouin.* Mais s'il y avoit quelque raison de ne pas faire une entiere justice à un écrivain celebre, que *Baudouin* avoit presque rendu méconnoissable en le travestissant en nôtre langue; On ne pouvoit pas dire la même chose à l'égard de l'*Histoire de la Conquête de la Floride:* Le traducteur n'est pas moins celebre parmi nous, que l'auteur l'est en Espagne, & en Amerique.

L'*Inca Garcilasso de la Vega* naquit vers le milieu du XVI. siecle à Cusco (2) Ville Episcopale de

(1) *C'est l'Epithete que M. Menage a autrefois donné à Baudouin dans l'ingenieuse & toûjours excellente Requête des Dictionnaires. Voici ses paroles.*

A Godeau le grand Paraphraste,
A Baudouin le grand Metaphraste.

Et de vrai c'est le caractere du bon homme Baudouin; comme il devoit travailler pour vivre, & que d'ailleurs on lui payoit ses ouvrages à l'aune, il falloit qu'il gagnât pays: & rien n'est plus propre pour cela que la traduction paraphrasée. Une version juste, exacte, concise coûte du temps, & le temps ne lui étoit pas payé par ses Libraires. Aussi en a-t'il fait de toutes sortes. Nous en dirons encore un mot ci-dessous.

(2) *Cusco étoit autrefois la Capitale du Perou, & la demeure des Incas, qui y avoient un Palais, & une Forteresse. C'est encore aujourd'hui une Ville belle & bien bâtie.*

l'Amerique meridionale, dans le Perou. Son Pere Gentil-homme Espagnol épousa une Dame du pays, qui étoit de la Maison des Incas anciens Rois du Perou. Cela fut cause, à ce que je pense, que *Garcilasso* eut quelque chose du caractere des deux Nations. Sa grandeur d'ame étoit un des biens que son Pere lui avoit laissé, & il tiroit de sa Mere beaucoup de candeur & un amour extraordinaire pour sa Patrie, & ses compatriotes. Il voulut même prendre le nom *d'Inca*, si glorieux pour lui, & qui lui remettoit toûjours son origine devant les yeux. Il sortit du Perou, & vint en Espagne en 1560. C'est là qu'il travailla aux ouvrages que nous avons de lui. Tout équitable qu'il est dans les histoires (3) qu'il nous a donné, il ne laisse pas de faire quelquefois ses excuses sur le zele qu'il témoigne pour les Peruviens & les autres Americains. Mais il a soin de nous avertir aussi que son attachement à ses compatriotes ne l'engage dans aucun deguisement à leur égard. Plus loüable, si cela est, que les écrivains des autres Nations, qui n'ont pû, & qui ne pour-

(3) *On avouë que les histoires de Garcilasso de la Vega sont excellentes, que nous n'avons rien de meilleur sur le Perou, & que nous n'avons rien d'aussi bon sur les autres parties du monde ancien ou nouveau. D'assurer que pour faire paroître sa nation avec éclat sur le theatre du monde, il n'ait pas un peu étendu la matiere; c'est ce que je n'ose trop certifier. Garcilasso ne le pretend pas; mais combien se trouveroient-ils de gens en état de le contredire? Aprés tout, histoire pour histoire, je trouve la sienne revêtuë d'autant de signes de verité que toutes celles qu'on cite tous les jours comme indubitables.*

ront pas même vraisemblablement s'empêcher dans la suite de donner quelqu'entorse à la verité de l'histoire, en faveur de leurs amis, ou de leur Patrie.

Nous avons de cet auteur quatre ouvrages (4) considerables, l'*Histoire des Rois du Perou*, celle des *guerres civiles des Espagnols dans les Indes*; l'*Histoire generale du Perou*, & la *Relation de la Conquête de la Floride*; tous quatre écrits en langue Castillanne (5) avec beaucoup plus de sincerité &

(4) *En voici les titres tels qu'ils sont dans les originaux. I.* Commentarios Reales del origen de los Yncas Reyez, que fueron del Peru; Por el Ynca Garcilasso de la Vega. *in fol.* en Lisboa 1609. *Idem secunda Parte. In fol.* en Lisboa 1619. *Cette seconde Partie cõprend l'histoire des guerres civiles des Espagnols. II.* Historia general del Peru, por el Ynca Garcilasso de la Vega. *In fol.* en Cordoüa 1606. *III.* La Florida del Ynca, historia del adelantado Hernando de Soto, escritta por el Ynca Garcilasso de la Vega. *In quarto.* en Lisboa 1605. *Je n'ai point rapporté les ouvrages de Garcilasso dans l'ordre qu'il les a composé : car la Floride fut faite en 1591. puis ce fut l'histoire generale du Perou qui n'a point été traduite en nôtre langue, aprés quoi vinrent les deux Parties du Commentaire Royal; il finit la premiere en 1606. ou 1607. & la seconde plus de dix ans aprés.*

(5) *Une petite note sur ce mot : c'est une bagatelle à la verité, mais je la rapporterai toûjours à bon compte. Un jeune Libraire de Paris, nommé* Prosper Marchant, *tres-habile, à qui nous sommes redevables du Catalogue de la Bibliotheque de M. Giraut, qui est dressé avec tant de soin, & dans un si bel ordre, marque que le* Commentaire Royal *de Garcilasso a été traduit par Baudouin sur* une version Espagnole.

d'exactitude, que d'art & de politesse. Il y fait paroître une grande connoissance de l'état de l'Amerique. Je ne crois pas qu'il y ait moins d'utilité à lire son histoire des Rois du Perou, qu'à étudier celle des Rois de la Chine. Il a même cet avantage ; c'est que ne faisant remonter son histoire qu'à quatre cens ans avant l'expedition des Espagnols au Perou; c'est à dire jusqu'en 1125. ou environ, il n'a pas occasion de nous debiter une aussi longue tirade de fables qu'ont fait les Chinois. (6)

Son histoire des Incas, qu'il appelle *Commentaire Royal*, est écrite sensement & exactement. *Garcilasso* qui vouloit épargner à ses lecteurs l'ennui, que cause l'uniformité presque continuelle des guerres, qu'il decrit, a eu soin de les varier par des remarques singulieres sur l'histoire naturelle du Perou. Cet ouvrage divisé en neuf livres contient tout ce qui s'est passé depuis le premier Incas jusqu'à *Atabalipa*, qui fut tué si cruellement

L'Espagnol de ce Livre est l'original, & non pas une version. Je fais cette observation parceque les Journalistes de Trevoux ayant fait & avec raison un tres-bel éloge de ce Catalogue ; cette faute pourroit surprendre qui n'en seroit pas averti.

(6) *A beau mentir qui vient de loin. Ce proverbe se verifie bien à l'égard de l'histoire de la Chine, qui n'est si remplie de contes, que parcequ'elle est tres-ancienne. Je respecte toutes ces belles antiquités ; je les laisse à qui s'en veut accommoder. Je fais bien mieux mes affaires dans l'histoire moderne. Je connois tous les hommes qui y font figure. Ils sont de niveau avec moi ; & l'on a beau dire, voilà comme il nous les faut, pour profiter avec eux.*

& si injustement par *François Pisare*; c'est à dire depuis le commencement du 12. siecle jusqu'au commencement du 16. on a le plaisir d'y voir avec l'histoire des Rois, l'ancienne Religion, les loix, (7) les coûtumes & les richesses des Ameri-cains; le tout developé avec le soin qu'on devoit attendre d'un homme versé dans la langue & les antiquités du Pays; & qui tiroit à honneur de faire connoître sa Nation.

Le second ouvrage renferme les *guerres civiles* que *les Espagnols* conquerants *du Perou* se firent les uns aux autres, & l'on y remarque que la Providence s'est servi des Espagnols pour vanger sur les Espagnols mêmes les immenses cruautés qu'ils avoient exercées (8) dans la conquête de ce

(7) *A examiner attentivement ce que Garcilasso rapporte des Peruviens, on verra que ces Peuples n'étoient rien moins que Barbares; & qu'ils avoient mêmes certaines coûtumes qui valoient mieux que les coûtumes des Europeans. Plusieurs de leurs Princes n'étoient pas inferieurs en sagesse à l'Empereur Antonin, si l'on s'en rapporte aux maximes qu'en cite Garcilasso.*

(8) *Ces cruautés allerent si loin, que la plûpart des Gouverneurs, que les Rois d'Espagne envoyoient aux Indes empêchoient que les Indiens ne fussent baptisés, parceque le Christianisme qu'ils auroient embrassé, les auroit liberé de l'esclavage, dans lequel ces Gouverneurs les vouloient toûjours retenir pour foüiller les Mines, où ils les employent. Et il fallut que le pieux Evêque de Chiapa (Barthelemi de las Casas) vint en Espagne pour obtenir des Edits contre ces cruautés. De plus les Indiens avoient conçûs tant d'horreur pour les Espagnols à cause de leur barbarie, que quand on leur parloit du Paradis, ils répondoient que s'il y avoit des Espagnols, ils n'y vouloient pas aller.*

Pays, dont les peuples se soûmettoient sans peine à leur domination. La jalousie & l'avidité mutuelle qu'ils eurent à la vûë de tant de tresors qu'ils decouvrirent, furent cause qu'ils se ruinerent mutuellement : & ils ne poserent point les armes que tous ceux qui avoient exercez ces barbaries inconnuës jusqu'alors ne fussent tous peris par le fer, par le feu, ou par la main des Bourreaux.

Ces deux ouvrages furent traduits en nôtre langue par Jean Baudouin (9) de l'Academie Françoise & publiez à Paris, le premier en 1633. & le second en 1658. aprés la mort de Baudouin. Cette traduction, quoique bonne dans le fond, eut un sort assez extraordinaire. Le Libraire qui vit qu'elle n'avoit d'abord aucun debit la regarda

---

(9) *Je dirai un mot de Baudouin ; il étoit de Pradelle en Vivaretz. Il voyagea, fut Lecteur de la Reine Marguerite femme de Henri IV. qui mourut repudiée en 1615. depuis il fut au Maréchal de Marillac. C'étoit un vrai homme de lettres, c'est-à-dire trespauvre, & qui se trouva obligé de faire ce que craignoit si fort le Chancelier Bacon. Il étudioit pour vivre. Il étoit aux gages de quelques Libraires ; c'est là proprement être aux Galeres, & il leur faisoit des Traductions à quarante sols la feuille. Il mourut sur la fin de 1650. Nous lui sommes cependant redevables de plusieurs bons Livres qu'il a tourné en nôtre langue ; son Chef-d'œuvre est l'histoire de Davila. M. Pelisson donne la liste d'une partie, & en a ômis quelques-uns qu'il ne connoissoit pas apparamment, comme l'histoire de Malte publiée en Italien par Bosio, & donné en François par nôtre Baudouin. Il y en a d'autres qu'il n'a pû mettre, n'ayant été imprimés qu'aprés la publication de son histoire de l'Academie.*

comme un fort mauvais livre, & en fit ce qu'on a fait des œuvres de Pelletier, (10) & ce qu'on devoit faire de cent (11) autres livres, dont le monde eſt inondé tous les jours. Quand les exemplaires en furent ſacrifiez aux épiciers, elle devint rare. Sa rareté fut cauſe qu'on la rechercha, & qu'on l'eſtima. Elle étoit montée à un prix ſi ex-

---

(10) *On ſçait ce Vers du Poëte*, Et j'ai tout Pelletier, roullé dans mon office en cornet de papier. *C'eſt ce qu'on devroit faire de ce deluge de livres fades, qu'on autoriſe trop aiſement en France & quelquefois ailleurs, aux dépens peut-être d'autres bons ouvrages, qu'on ſupprime, & dont nos voiſins les Hollandois ſçavent profiter ; & eux ſages.*

(11) *Citons un bel endroit des caracteres de M. de la Bruyere : il n'eſt que trop veritable ; le voici, en profitera à qui il appartient d'en profiter.* Tel tout d'un coup, & ſans y avoir penſé la veille, prend du papier, une plume, dit en ſoi-même, je vas faire un livre, ſans autre talent pour écrire, que le beſoin qu'il a de 50. piſtoles .... il veut écrire, & faire imprimer, & parce qu'on n'envoye pas à l'imprimeur un cahier blanc, il le barboüille de ce qui lui plaît, il écriroit volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a ſept jours dans la ſemaine, ou que le temps eſt à la pluye : & comme ce diſcours n'eſt ni contre la Religion, ni contre l'Etat, & qu'il ne fera point d'autre deſordre dans le Public que de lui gâter le goût, & l'accoûtumer aux choſes fades & inſipides, il paſſe à l'examen, il eſt imprimé : & à la honte du ſiecle, comme pour l'humiliation des bons Auteurs, reimprimé. *Cependant, le dirai-je, cette reflexion ſi ſage de M. de la Bruyere n'a rien changé dans le ſort de la litterature ; & je crois ſans peine que la remarque que je fais ici n'y changera rien.*

ceſſif, ſur tout la Verſion du *Commentaire Royal*, que douze écus ſuffiſoient à peine, pour avoir les deux Volumes *in quarto*. Mais les Libraires d'Hollande plus induſtrieux & plus attentifs que ceux des autres nations, les firent reimprimer en 1705. & 1706. en quatre Volumes in 12. Ils rendirent même un double ſervice au public dans cette reimpreſſion. Car quoique *Baudouin* fut ſçavant, quoi qu'il eut un ſtyle aiſé, naturel & françois, cependant ſa fortune ne lui permettoit pas d'employer à ſes écrits tout le temps, & tout le ſoin qu'ils demandoient. On a donc été obligé dans la nouvelle édition de ſuppléer à l'exactitude du traducteur. *Baudouin* avoit ſuivi ſon auteur pied à pied, & il avoit traduit juſqu'à des repetitions inutiles & quelquefois ennuieuſes, beaucoup moins ſupportables en nôtre langue qu'en toute autre. On a retranché dans la nouvelle édition toutes celles qui ne faiſoient point tort au texte. Et comme prés de 80. ans ſur une traduction françoiſe en avoient alteré le langage, auſſi changeant parmi nous que nos eſprits, nos caracteres, & nos modes, on y a remedié, & il n'y a gueres eu de periode, qui n'ait été rafraichie, & renouvellée.

On n'a point eu cette peine dans la nouvelle édition qu'on donne ici de la Conquête de la Floride, qui eſt le quatriéme ouvrage de Garcilaſſo. La traduction eſt de main de Maître. Mais avant que de parler du traducteur, nous dirons un mot de l'ouvrage en lui-même. On ne ſçauroit developer avec plus d'exactitude qu'on le fait ici tout ce qui s'eſt paſſé dans l'expedition de la Floride. Si cet ouvrage fait honneur à Garcilaſſo, il n'eſt pas moins glorieux aux Eſpagnols,

& aux Indiens. On voit dans les premiers une patience extraordinaire, qui n'a pu être inspirée que par un excés d'amour pour la gloire, ou pour les richesses. Les Indiens y font paroître un courage & une prudence, fort au-dessus de l'idée qu'on se forme ordinairement des peuples barbares. Cette histoire ne paroit pas écrite sur des simples oüi-dire, (12) comme l'a pretendu un auteur moderne. Il faut que Garcilasso, pour entrer, comme

---

(12) *Rapportons ici ce que dit de nôtre Garcilasso M.* de Citri de la Guette, *l'un de nos meilleurs Ecrivains, à qui nous sommes redevables de la belle & excellente* histoire des Triumvirats; *de la Traduction de la* Conquête du Mexique; *& d'une version de la* Conquête de la Floride *par un Gentil-homme Portugais. C'est dans la Preface de ce dernier livre, où selon la loüable coûtume des Traducteurs, il fait d'amples éloges de son Auteur; & parle en ces termes.* Cette Relation a l'avantage d'être originale, & de venir de la premiere main, à la difference de celle de la Floride de l'Ynca Garcilasso de la Vega, qui ne peut lui disputer le prix, n'ayant paru que depuis celle-ci, & n'ayant été composée que sur le recit, que lui en fit un simple Cavalier qui avoit suivi Ferdinand de Soto en la Floride, & qui faute d'intelligence a pû se tromper, aussibien que Garcilasso faute de memoire, & d'application. *Il y auroit pour l'honneur de Garcilasso bien des reflexions à faire ici. Mais nous n'en donnerons qu'un échantillon, & deux suffisent pour cela. I. Qui a oui poser en regle qu'une Relation, qui n'a paruë que depuis une autre, merite moins le titre d'originale, & d'exacte, que celle qui est anterieure. Et où en serions-nous avec toutes nos histoires dont les posterieures ont la plûpart du temps fait évanoüir, & avec raison*

il a fait dans un aussi beau détail, ait eu des memoires exacts, & bien circonstanciez. Sa maniere de narrer est insinuante : si l'on a quelque chose à lui reprocher, c'est d'avoir trop de détail, & peut-être quelques minuties. Mais jusques aux bagatelles, à qui les sçait placer à propos, tout sert à faire connoître les hommes. Il accompagne sa narration de reflexions judicieuses ; & ces reflexions coulent naturellement de son sujet. Garcilasso acheva cet ouvrage (13) en 1591. plus de trente ans aprés qu'il fut arrivé en Espagne.

---

celles du temps même. II. Croira-t'on que Garcilasso n'a mis dans son livre un si bel ordre, un détail si exact, & si bien circonstancié que sur le rapport d'un simple Cavalier peu intelligent? Si cette Relation a été faite de memoire, je l'en trouve d'autant meilleure ; car assurement ce Cavalier devoit être un Prodige, puisqu'il narre dans un si bel ordre un si grand nombre d'actions qui s'étoient passées il y avoit prés de 40. ans. Cela seroit aisé à prouver, l'expedition s'étoit faite en 1539. Garcilasso a fini son ouvrage en 1591. Ie lui donne pour le composer dix ans, c'est beaucoup. Ainsi depuis 1543. que cette expedition fut terminée, jusqu'en 1581. il faut compter 38. ans. Pour moi j'admire une si belle memoire. Mais je le dirai sincerement : M. de Citri de la Guette a eu raison de loüer son auteur aux dépens de Garcilasso, & j'ai raison de vanger Garcilasso au préjudice de ceux qui le méprisent. Si nous faisions autrement nous serions tous deux à blâmer.

(13) *C'est ce que marque Garcilasso lui-même part. 2. liv. 2. ch. 11. en ces termes ;* Cette année 1591. *dit-il*, que je remet au net l'histoire de la Floride, j'apprens que Reynoso vit encore, & qu'il est au Royaume de Leon, où il a pris naissance.

L'on ſçait quel homme étoit M. *Richelet*, pour la pureté de nôtre Langue. Et ſi l'on veut faire concevoir quelque choſe d'exact & de châtié, il ſuffit de dire que cette Verſion eſt de lui. Il eſt trop (14) connu dans le monde par

(14) *M. Richelet étoit de Vitri le François, & ſurement on pourroit dire de lui ce qu'a dit autrefois le Cardinal du Perron des Allemans, que pour un Champenois il avoit bien de l'eſprit. C'étoit plutôt un eſprit critique, & ſatyrique, & un bon eſprit qu'un eſprit fin & delié. Il étoit propre pour faire un Dictionnaire. & une Grammaire, mais pour un ouvrage delicat & bien tourné, pour un ouvrage de ſyſteme: je ne crois pas qu'il y eût réuſſi. Je l'ai connu les deux dernieres années de ſa vie; & j'eus une fois la curioſité de lui demander, s'il étoit parent du Richelet de qui nous avons des Commentaires ſur Ronſard; cette queſtion lui inſpira ſans doute quelque eſpece d'amour propre, qui le porta à dire que ce Richelet étoit ſon pere. Je ſçavois neanmoins le contraire. Nôtre Richelet avoit été Profeſſeur des humanités au College de Vitri le François, mais ſoit le dégout de ſa profeſſion ou autrement, il vint à Paris, s'y fit recevoir Avocat, fut connu des Sçavans, & vécut en homme de lettres, c'eſt-à-dire ſans fortune. M. d'Ablancourt qui étoit auſſi de Vitri le François, avoit beaucoup de conſideration pour lui, & le chargea en l'an 1664, en mourant, de revoir & de faire imprimer ſa traduction de la* Deſcription de l'Afrique de Marmol. *Ce qu'il fit avec M. Chapelain & Conrard. En 1670, il fit paroître ſa traduction de la* Conquête de la Floride, *de laquelle*

fon excellent Dictionnaire pour entreprendre d'en dire ici beaucoup de chofes. Mais le croiroit-on ? un auffi

nous donnons ici une édition nouvelle. Il a travaillé auffibien que M. Fremont d'Ablancourt, au Dictionnaire des Rimes. *Il a donné fon* Dictionnaire de la Langue Françoife, *qui eft court & exact, & quelquefois un peu trop gaillard. Il y manque cependant bien des termes & bien des manieres de parler. Il ne m'a point dit qu'il en eût fait un Supplément auffi grand que l'Auteur de la Republique des Lettres. Mais il avoit compofé un* Dictionnaire Comique ou Satyrique; *c'étoit un Recueil de toutes les turpitudes dites & à dire en François. Son Confeffeur l'obligea de lui facrifier ce Livre, ce qu'il fit, dont bien en prit à nos oreilles & à nôtre imagination. Il ma dit auffi qu'il avoit fait un* Commentaire fur les Satyres & les Epitres de M. Defpreaux; *mais fans doute que cela eft peri. Il devoit y avoir bien du curieux dans ce Commentaire. Il avoit recueilli & farci de quelques notes les* meilleures Lettres de nos Auteurs François; *les Editions pofterieures à l'année 1699, ne font plus de lui, mais de M. l'Abbé Bordelon connu par plus d'une forte de livres; & furtout par les* Diverfités curieufes. *Il avoit, dit-on, fait une* Grammaire, *& une* Poëtique, *defquelles nous n'avons rien, fi ce n'eft un traité de la Verfification, qui lui eft attribué, & qu'on a mis à la tête du Dictionnaire des Rimes. Il mourut au commencement de l'année 1699, comme il reconduifoit quelques amis, avec lefquels il avoit déjeuné: il n'avoit gueres moins de 7) ans. Et l'âge n'avoit pas beaucoup ôté à fa vivacité, & encore moins à fa liberté d'expreffion.*

habile homme eſt mort ſans qu'il ait preſque été fait mention de lui. Sa converſation étoit comme ſon humeur, toûjours gaye, toûjours ſatyrique; & quelquefois un peu trop libre. C'eſt à cette liberté cynique que nous devons attribuer la perte de pluſieurs ouvrages, qu'il avoit fait, leſquels n'auroient réjoüi que trop de gens & en auroient attriſté & rebutté un plus grand nombre; mais c'étoient toûjours des ouvrages de critique, & nous n'avons que cette traduction par laquelle nous puiſſions juger de ſon ſtyle, & profiter de ſon puriſme, & de ſon exactitude.

Garcilaſſo ne parle dans toute ſon hiſtoire que de ce qui s'eſt fait par les Eſpagnols, & il nous montre le peu de ſuccés qu'eut cette expedition. Nous dirons ici, mais fort brievement ce qui fut fait dans la ſuite par les autres Nations. Charles-Quint voyant que Soto n'avoit pas réüſſi reſolut en 1549. d'envoyer à la Floride pluſieurs vertueux Eccleſiaſtiques, & quelques Religieux de S. Benoit pour adoucir l'humeur farouche de ces peuples: mais les Sauvages les écorcherent tout vifs, & pendirent leurs peaux à la porte de leurs cabanes. La Floride fut auſſi decouverte par les François dans le même ſiecle, & en 1562. ſoûs le Regne de Charles IX. Roi de France, un nommé François *Ribaut* y bâtit le Fort de la Caroline ſur la riviere du May, & fit alliance avec les Sauvages de ces quartiers. Il s'en retourna enſuite en France, d'où tardant trop à aller revoir ſa nouvelle colonie, ceux qu'il y avoit laiſſé ſe revolterent; leur revolte fut cauſe que Pedro *Melendez* Eſpagnol les chaſſa en 1563. Ils ſe mirent donc ſur un vaiſſeau & s'expoſerent à la mer. Leur navigation fut tres facheuſe. Ils ſouffrirent une ſi

cruelle famine, qu'ils furent obligez de tirer au ſort pour ſçavoir celui qui ſeroit mangé des autres, & le ſort tomba ſur celui, qui avoit été le plus ardent à la revolte. En 1564. René *Laudonniere* alla dans la Floride & rétablit le Fort de la Caroline; mais les Caſtillans jaloux de ce que les François s'établiſſoient ſi proche de la nouvelle Eſpagne, vinrent les ſurprendre, & les mirent en fuite. *Laudonniere* ſe ſauva avec peine; mais le pauvre *Ribaut* qui étoit retourné dans la Floride, fut pris & écorché tout vif, & tous leurs gens furent pendus. Dominique *de Gourgues* du Mont de Marſan en Gaſcogne ayant appris cette action barbare, arma un vaiſſeau à ſes dépens & paſſa en 1567. dans la Floride accompagné de 150. ſoldats & de 80. matelots. Les peuples ſe joignirent auſſitôt à lui & l'aiderent à reprendre le Fort de la Caroline, & deux autres conſtruits par les Eſpagnols, dont ceux qui y étoient en garniſon furent pendus aux mêmes arbres, où les François avoient été attachez. Aprés quoi *Gourgues* revint en France l'an 1568. où il eut bien de la peine à ſe garantir de la juſtice, étant pourſuivi par les Eſpagnols avec qui la France étoit alors en paix. La Floride Françoiſe retomba enſuite entre les mains des Eſpagnols, qui la garderent juſqu'en 1663. qu'ils en furent chaſſés par les Anglois qui en ſont encore aujourd'hui les maîtres; & qui vraiſemblablement y reſteront encore longtemps.

Au reſte, comme nous ſommes dans un ſiecle, où l'on veut ſçavoir tout ce qui s'eſt paſſé dans d'autres pays que le ſien propre, & où les livres inutiles ſe liſent avec beaucoup plus d'avidité que les autres, on eſpere par conſequent que celui-ci ſera couru, ſera lû, & ſera eſtimé.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, l'Hiſtoire *de la Conquête de la Floride,* & je n'y ai rien trouvé qui en puiſſe empêcher l'Impreſſion. Fait à Paris ce 4. Novembre 1707.

RAGUET.

PRIVILEGE DU ROY.

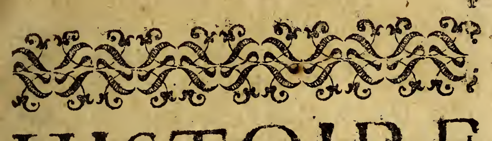
LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil Prevoſt de Paris, Baillifs, Seneſchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut: JEAN GEOFFROY NYON Libraire à Paris; Nous ayant fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer un Livre intitulé HISTOIRE DE LA CONQUESTE DE LA FLORIDE, *ou Relation de ce qui s'eſt paſſé dans la découverte de ce Pays par Ferd. de* SOTO, *compoſée en Eſpagnol par* L'INCA GARCILASSO DE LA VEGA *& traduite en François par* PIERRE RICHELET; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege *pour la Ville de Paris ſeulement.* Nous avons permis & permettons par ces Preſentes audit NYON, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre, & debiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de ſix années conſecutives, *à compter du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons défenſes* à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'Impreſſion étrangere dans aucun lieu de nôtre obeïſſance, & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres *dans ladite Ville de Paris ſeulement*, d'imprimer, ou faire imprimer ledit Livre, & d'y en faire venir, vendre & debiter d'autre Impreſſion que de

celle qui aura été faite par ledit Expoſant, ſous peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de mil livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommage & intereſt, *à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'Icelles, que l'Impreſſion dudit Livre ſera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie.* Et qu'avant que de l'expoſer en vente, il en ſera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sr. Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Preſentes : du contenu deſquelles vous Mandons & Enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayant cauſes pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenuë pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & neceſſaires ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel eſt nôtre plaiſir. Donné à Verſailles le dix-neuviéme jour de May, l'an de grace mil ſept cens huit, & de nôtre Regne le ſoixante-ſeptiéme.

PAR LE ROY EN SON CONSEIL.

LE COMTE.

Regiſtré ſur le Regiſtre No. 2. *de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris page* 337. No. 637. *conformément aux Reglemens & notamment à l'Arreſt du Conſeil du* 13. *Aouſt* 1703. *à Paris ce* 21. *May* 1708.



HISTOIRE DE LA FLORIDE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

Deſſein de l'Auteur. Bornes de la Floride. Par qui elle a eſté découverte. Couſtumes de ſes Habitans. Preparatifs de Ferdinand de Soto pour en faire la conqueſte.

CHAPITRE I.

Deſſein de l'Auteur.

J'Ay deſſein d'écrire la découverte de la Floride ; & les actions memorables qui s'y ſont paſſées. Mais comme Ferdinand de Soto y executa de grandes choſes, & que c'eſt luy que regarde particulierement cette relation ; Je reprendray ſon Hiſtoire de plus haut. Soto

En 1533 fut un des douze Conquerans du Perou, & eut part a la prise d'Atabalipa, qui en fut le dernier Roy. Ce Prince étoit fils naturel de l'Inca Huaina Capac, & avoit usurpé le Royaume sur le legitime heritier, qu'on appelloit Huascar. Mais les cruautés de cet usurpateur revolterent les peuples contre luy; ce qui facilita aux Espagnols la conqueste du Perou, & leur apporta de grandes richesses. Du Quint seul, il en revint à l'Empereur prés de deux millions trois cens mille ducats, & à Ferdinand de Soto plus de cent mille. Ce Capitaine reçût, outre cela, plusieurs presens des Indiens, & d'Atabalipa mesme, qui luy en donna de magnifiques; parce qu'il estoit le premier Espagnol auquel il eust parlé. Lors que Soto se fut donc enrichy de la sorte, il retourna en Espagne avec plusieurs autres, qui avoient tous fait fortune dans Caxa Malca. * Mais au lieu de songer à l'acquisition de quelque grande terre dans son pays, le souvenir des choses qu'il avoit glorieusement achevées, luy inspira un vaste dessein. C'est pourquoy il vint à Valladolid prier Charles-Quint de luy permettre d'entreprendre la conqueste de la Flo-

Ou Atahualpa.

* Petit lieu dans le Perou, qui donne son nom à une petite Contrée Il est prés du Quito, & de la Riviere Vagna. C'est là qu'Atabalipa fut battu, pris, & cruellement massacré en 1533.

ride; avec promesse d'en faire la dépense, & de ne rien épargner pour la gloire de l'Empire. Ce qui le sollicitoit le plus à cette illustre entreprise, estoit de voir qu'il n'avoit rien conquis de son chef; que Ferdinand Cortés s'estoit rendu maistre du Mexique, & Piçarre & Almagre du Perou. Car ne leur cedant ny en valeur, ny en aucune autre qualité, il avoit peine à souffrir que la fortune leur fust plus favorable qu'à luy. Il renonça donc aux pretentions qu'il avoit sur le Perou, & tourna toutes ses pensées à la conqueste de la Floride, où il mourut. Voilà comme de grands Capitaines se sont sacrifiez pour les interests de leurs Princes. Toutefois il se trouve parmy nous des personnes qui disent malicieusement, que l'Espagne doit à la temerité de quelques jeunes foux, la plusspart des contrées du nouveau monde. Mais ils ne considerent pas qu'ils sont eux-mesmes les enfans de l'Espagne; & que cette genereuse mere n'eleve ceux à qui elle donne la naissance, que pour conquerir l'Amerique, & porter la terreur de leurs armes dans le reste de la terre.

CHAPITRE II.

Bornes de la Floride.

LA Floride a esté appellée de ce nom, à cause qu'elle fut découverte le jour de Pasques Fleuries * le 27. de Mars § de l'année 1513. Mais parce que c'est un grand pays, dont toutes les parties ne sont pas conquises, ny connuës, il est difficile de les décrire fort exactement. On ne sçait pas en effet, si au Septentrion † la Floride est bornée de la terre, ou de la mer. Ce qu'il y a de certain, est qu'elle a le Golfe de Mexique, & l'Isle de Cuba au Midy ; au Levant la mer Oceane qui regarde l'Afrique ; & au Couchant ce que l'on nomme aujourd'huy le

* Ainsi la plûpart des Auteurs modernes se trompent lors qu'ils disent, que ce fut Ferdinand de Soto, qui donna ce nom à la Floride, puis qu'il n'y aborda qu'en 1539. sur la fin de May, dans laquelle année Pasques fleuries estoient le 30. de Mars.

§ Je ne sçai s'il n'y auroit pas faute icy ; car ce fut la Fête des Pasques, qui tomba le 27. de Mars en 1513. Pasques fleuries étant arrivées le 20. du mesme mois.

† La Floride est bornée au Septentrion par le Canada, ou la Nouvelle France. Ce qui fait dire à l'Auteur, qu'on ignore quelles sont les bornes de la Floride du côté du Septentrion, c'est qu'il renferme dans la Floride comme font les autres Espagnols, la Virginie, & le Canada.

nouveau Mexique. De ce côté-cy, est la Province des sept Villes, qui fut appellée de la sorte par Vasques Coronado, qui alla en mille cinq cens trente-neuf, à la découverte de ces quartiers. Mais comme on ne les put peupler, Antonio de Mendoça qui l'y avoit envoyé, perdit avec déplaisir toute la dépense qu'il avoit faite pour cette entreprise.

CHAPITRE III.

Ceux qui ont entrepris la conqueste de la Floride.

JUan Ponce de Leon * fut le premier qui découvrit la Floride. C'estoit un Gentilhomme qui avoit pris naissance au Royaume de Leon, & qui avoit esté Gouverneur de l'Isle de Porto-Rico. § Comme les Espagnols ne songeoient alors, qu'à faire de nouvelles déacouvertes, il arma deux caravelles, & tâchpar toutes sortes de moyens à découvrir

* Avant Jean Ponce de Leon, la Floride avoit esté découverte par Sebastien Gabot, que Henri VII. Roi d'Angleterre envoya en 1496. pour chercher par l'Occident un passage, pour naviger dans l'Orient. Gabot ne fit que voir la terre, sans s'y arrêter.

§ Ou S Juan de Porto-Rico Isle de l'Amerique. Elle est l'une des grandes Antilles, située dans la mer du Mexique, à seize lieuës de l'Hispaniola, vers le Levant.

l'Isle de Bimini, * sur le bruit qu'il y avoit une fontaine qui rendoit la jeunesse aux Vieillards. Mais aprés avoir inutilement cherché cet Isle, la tempeste le jetta sur la coste, qui est opposée au Septentrion de Cuba; & il nomma ce continent la Floride. Et sans considerer si c'estoit Isle, ou terre ferme, il vint en Espagne demander la permission d'en faire la conqueste, & l'obtint. De sorte qu'en l'an 1513. il équippa trois vaisseaux, & aborda au pays qu'il avoit découvert. Les Indiens à son arrivée le repousserent vigoureusement, tuerent presque tous ses gens à la reserve de sept blessés, dont il estoit du nombre qui se sauverent à Cuba, où ils moururent tous de leurs blessûres. Voilà quelle fût la fin de Ponce & de son expedition. Mais depuis luy, il semble que l'entreprise sur la Floride ait continué d'estre fatale à ceux qui l'ont tentée. Quelques années aprés ce malheur, le Pilote Mirvelo qui commandoit une caravelle, allant trafiquer avec les Sauvages, la tempeste le poussa sur la coste de la Floride, où il fut si favorablement reçû, qu'il revint fort content à l'Isle de San-Domingue. Mais dans cette rencontre il n'en usa pas en sage Pilote;

* L'une des Isles Lucayes au Sud-Est de la Floride. Elle est fameuse par ses bancs de sables, & par la difficulté de la navigation.

car il n'eut pas le soin de prendre les hauteurs des lieux, & cette faute luy cousta cher, comme il se verra.

Au mesme temps sept hommes des plus riches de San-Domingue firent societé, & envoyerent deux vaisseaux vers les Isles de la Floride, afin d'en amener des Indiens pour travailler aux mines qu'ils possedoient en commun. Ces vaisseaux aborderent à un Cap qui fut nommé de Sainte Heleine, à cause qu'il y arriverent le jour de la Feste de cette Sainte. Ils passerent de là à un fleuve qu'ils appellerent le Jourdain, du nom de celuy qui le découvrit. Les Espagnols débarquerent en cet endroit, & les habitans de la contrée qui n'avoient point encore vû de Navires, les vinrent considerer comme des choses surprenantes. Ils s'étonnoient aussi de la forme des habits des Estrangers, & de voir des hommes avec de la barbe. Mais cela ne les empescha pas de les recevoir obligeamment; car ils leurs donnerent des peaux de martre, quelque argent, & de la semence de perles. * Les Espagnols leur firent d'autres presens, & les engagerent par leurs caresses à visiter les vaisseaux. Les Indiens qui se fioient à ces apparences d'amitié, entrerent au nom-

* Semence de perles, se dit des perles fort menuës, qui se vendent au poid.

bre de cent trente dans les Navires. Nos gens auſſi-toſt levent l'ancre, & vont à toute voile vers San-Domingue. Mais de deux Vaiſſeaux, il n'en arriva qu'un au port ; & meſme ils ne profiterent point de leur priſe. Ces pauvres Sauvages au deſeſpoir d'avoir eſté trompés, s'abandonnerent à la douleur, & ſe laiſſerent mourir de faim.

Cette nouvelle répanduë à San-Domingue, Vaſques Lucas d'Aillon vint en Eſpagne, demander permiſſion de ſe rendre maiſtre de la Cicorie, l'une des Provinces de la Floride avec le gouvernement du pays dont il feroit la conqueſte. L'Empereur * luy accorda ce qu'il deſiroit, & ajouſta à cette faveur, celle de luy donner l'ordre de ſaint Jacques. Aillon de retour à San-Domingue arma trois navires en mille cinq cens vingt-quatre, & prit Mirvelo pour le mener à la Terre où ce Pilote avoit eſté, à cauſe qu'on la croioit plus fertile que tout ce que l'on en avoit découvert juſques alors. Mais parce que Mirvelo ne ſe ſouvenoit plus de l'endroit, où il eſtoit la premiere fois abordé, il tâcha inutilement d'y arriver ; & il en fut ſi ſenſiblement touché qu'il en perdit l'eſprit, & la vie. Aillon ne laiſſa pas de paſſer outre ; & meſme aprés que ſon navire amiral fut perdu dans le

* C'eſt l'Empereur Charles Quint.

Jourdain, il continua sa route avec les deux autres navires ; & moüilla prés de la Cicorie en une tres-agreable coste, où d'abord il fut assez bien reçû. De sorte que s'imaginant qu'il luy seroit aisé de se rendre maistre de la contrée, il envoya deux cens hommes pour la reconoistre. Les Indiens qui cachoient leur mauvais dessein, les conduisirent au dedans du pays ; & aprés leur avoir témoigné beaucoup d'amitié, se ressouvenant de la trahison que les autres Espagnols leur avoient faite, ils se jettent sur eux & les taillent en pieces ; puis ils viennent de furie sur Aillon & ses Camarades, qui estoient demeurés aux vaisseaux ; ils en tuent & blessent plusieurs, & contraignent le reste de regagner promptement San-Domingue. Les plus considerables de ceux qui échapperent, furent Aillon & un Gentilhomme de Badajox, à qui j'ay oüi raconter dans le Perou la déroute dont je viens de faire le recit.

Ce malheur ne rebuta point Pamphile de Narbaez, il passa dans la Floride en mille cinq cens vingt-neuf*, & mena avec luy le jeune Mirvelo, Neveu de celuy dont j'ay parlé. Mais encore qu'il eust quelque connoissance de la contrée, comme en ayant esté instruit

* D'autres disent en 1528.

par ſon Oncle, il n'eut pas pourtant la fortune plus favorable que luy. Narbaez meſme dans cette navigation perit avec ſes gens, à la reſerve d'Aluar Nugnez Cabeça de Vaca, & de quatre de ſes compagnons qui retournerent en Eſpagne, où il obtinrent quelques gouvernemens. Mais cela ne réüſſit pas; car ils moururent aſſez malheureuſement, & Aluar revint priſonnier à Valladolid, où il finit ſes jours. Aprés ceux dont je viens de parler, Ferdinand de Soto entreprit de s'emparer de la Floride, il y arriva en 1539. mais enfin il y perdit les biens & la vie. Sa mort eſtant ſçûë en Eſpagne, pluſieurs demanderent le Gouvernement de la Floride, avec permiſſion d'en continuer la découverte. Mais Charles-Quint ne voulut écouter perſonne là-deſſus. De ſorte qu'en mille cinq cens quarante-neuf, il y envoya Cancel Balbaſtro Religieux Dominicain, pour Superieur de ceux de ſon Ordre, qui iroient prêcher l'Evangile aux habitans de la Floride. Ce Pere arrivé dans ces contrées, ſe mit à catechiſer: mais au lieu de l'écouter, les Indiens qui ſe reſſouvenoient de l'injure qu'ils avoient reçûë des Eſpagnols, le tuerent avec deux de ſes compagnons. Les autres tout effrayés, regagnerent les vaiſſeaux, reprirent en diligence la route d'Eſpagne, & dirent pour ex-

cuser leur prompt retour, Que les Barbares avoient le cœur endurcy, & qu'ils ne prenoient aucun plaisir à oüir la parole de Dieu. Treize ans aprés on promit à un des fils d'Aillon le gouvernement de la Floride, s'il pouvoit s'en rendre maistre. Mais comme il sollicitoit son depart, & qu'on remettoit de jour à autre l'execution de son entreprise, il mourut de déplaisir. Pedro Melendez & plusieurs autres allerent ensuite dans la Floride. Cependant, comme je n'ay pas assez de connoissance de ce qu'ils firent, je n'en parleray point.

CHAPITRE IV.

Religion & Coustumes des Peuples de la Floride.

LES peuples de la Floride sont idolatres, & tiennent le Soleil & la Lune pour des Divinitez, qu'ils adorent sans leur offrir des prieres ny des sacrifices. Toutefois, ils ont des Temples; mais ils ne s'en servent que pour y enterrer ceux qui meurent, & pour y enfermer ce qu'ils ont de plus precieux. Ils élevent aussi aux portes de ces Temples en forme de trophée les dépoüilles de leurs ennemis.

Ces Indiens n'épousent d'ordinaire qu'une femme, qui est obligée de garder la fidelité à son mary, sur peine d'estre punie d'un chastiment honteux, ou quelquefois d'une mort cruelle. Mais par un privilege du païs, les Grands ont permission d'avoir autant de femmes qu'ils en veulent. Neanmoins ils en ont une legitime, & les autres ne sont que comme des concubines. De sorte que les enfans qui naissent de ces dernieres ne partagent pas également les biens du Pere, avec les enfans de la femme.

Cette coustume s'observe aussi dans le Perou. Car excepté les Incas & les Caciques, qui en qualité de Princes & de Seigneurs, ont autant de femmes qu'ils en desirent, ou qu'ils en peuvent nourrir, il n'est pas permis aux autres d'en avoir plus d'une. Ces personnes de qualité disent, qu'ils sont obligez de faire la guerre, & qu'il faut quils ayent plusieurs femmes; afin d'avoir plusieurs enfans qui partagent leurs travaux, Que la pluspart des nobles mourant dans les Combats, il est necessaire qu'il y en ait un grand nombre; & que comme la multitude n'a point de part aux affaires, & n'est pas exposée aux perils, il y a toûjours assez de peuples pour travailler, & pour porter les charges du Royaume.

Pour revenir aux habitans de la Floride, ils

ils n'ont nul bétail, & ne nourriſſent point de troupeaux. Ils mangent au lieu de pain du gros millet ; au lieu de viande, du poiſſon & des legumes. Toutefois comme ils ont couſtume d'aller à la chaſſe, ils ont ſouvent du gibier ; car ils tuent à coups de fléches, des Cerfs, des Chevreüils & des Daims qu'ils ont en abondance, & plus grands que ceux d'Eſpagne. Ils atrappent auſſi pluſieurs ſortes d'oiſeaux dont ils ſe regalent, & dont les plumages de differente couleur, leurs ſervent à parer leur teſte, & à diſtinguer durant la paix les nobles, du Peuple, & durant la guerre, le ſoldat, de celuy qui ne porte point les armes. Ils ne boivent que de l'eau, ils mangent leur viande bien cuite, leur fruit tres-meur, & leur poiſſon fort roty ; & ſe mocquent des Eſpagnols qui en uſent autrement. Ainſi je ne puis ajouſter foy à ceux qui ont rapporté, que ces peuples mangeoient de la chair humaine. J'oſe dire qu'au moins cela n'eſt pas arrivé dans les Provinces que Soto á découvertes ; & qu'au contraire ils ont un extréme horreur pour cette inhumanité. Car des Eſpagnols eſtant logez dans un quartier, où ils moururent de faim, & leurs compagnons les mangeant à meſure qu'ils expiroient, il n'y eut que le dernier qui s'en ſauva ; de quoy les Indiens furent tellement

offensez qu'ils voulurent aller tuer les Espagnols qui estoient dans un autre lieu.

Les peuples de la Floride vont presque nuds, & portent seulement un espece de caleçons de chamois, ou de daim. Ces caleçons sont de diverses couleurs, & servent à couvrir ce que la bienseance veut que l'on cache. Leur manteau est une sorte de couverture qui prend depuis le cou jusqu'à my-jambe. Il est ordinairement de martre fine, & sent une odeur de musc tres-agreable. Ils en ont aussi quelquefois de Chats, de Daims, de Cerfs, d'Ours, de Lions, & mesme de Vaches, qu'ils preparent si bien que l'on s'en pourroit servir comme d'une étoffe. Pour les cheveux ils les portent longs, & les noüent sur la teste. Leur bonnet est un reseau de couleur qu'ils attachent sur le front, en sorte que les bouts pendent jusqu'au dessous des oreilles. Leurs femmes sont aussi vétuës de peau de daim, ou de chevreüil, & ont tout le corps couvert d'une façon honneste & modeste.

Les Indiens se servent de toutes sortes d'armes, excepté de l'arbaleste & du mousquet. Ils croient que l'arc & la fléche leur donnent une grace particuliere; & pour cela ils en portent toûjours à la chasse & à la guerre. Mais comme ils ont une taille tres-avanta-

geuse, leurs arcs sont tres-longs, & gros à proportion. Ils sont de chéne pour l'ordinaire, ou d'autre bois de cette sorte. C'est pourquoy on les courbe difficilement, & il n'y a point d'Espagnol qui puisse à force de tirer la corde approcher la main de son visage; au lieu que les Indiens amenent cette corde jusqu'au derriere de l'oreille, & tirent des coups qui surprennent. La corde de leur arc est de cuir de cerf; & voicy comme ils la font. Ils coupent de la peau du cerf une courroye de deux doigts de large, depuis la queuë jusqu'à la teste: Aprés ils ostent le poil de cette courroye, ils la moüillent, la tordent, en attachent un bout à une branche d'arbre, & l'autre à un poids de cent, ou de six vingts livres; & laissent cette peau jusqu'à ce qu'elle devienne en forme d'une grosse corde de boyau. En suite, afin de ne se point blesser le bras gauche avec la corde, quand elle se détend, ils se servent d'un demy brassar de grosses plumes, qui les couvre depuis le poignet jusqu'au coude; & qui est arresté par une bande de cuir, dont ils font autour du bras quelques tours; & ainsi ils lâchent la corde d'une force toute particuliere.

Voilà en peu de paroles les coustumes des habitans de la Floride. Mais comme j'ay aussi parlé succinctement de ceux qui l'ont décou-

verte, & que l'entreprise de Soto sur ce pays, est plus illustre que celle des autres; je raconteray maintenant plus au long les choses qu'il fit dans ces contrées; je decriray les Provinces qu'il y découvrit, & raporteray les actions de ses soldats jusqu'au temps qu'ils sortirent de la Floride, & se retirerent au Mexique.

CHAPITRE V.

Preparatifs pour la Floride.

SOto obtint la permission de conquerir la Floride, & d'ériger en Marquisat trente lieuës de long sur quinze de large, dans le pays dont il feroit la conqueste. L'Empereur qui luy accorda cette grace, luy donna aussi le Gouvernement de Saint Jacques de Cuba; afin de prendre dans cette Isle ce qui luy feroit necessaire pour son dessein; & aprés qu'il l'eut executé, il l'établit Gouverneur general de la Floride.

Cette nouvelle divulguée par l'Espagne, on crut que Ferdinand de Soto alloit joindre

* Fernand ou Ferdinand Soto étoit Fils d'un simple Gentil-homme de Xerés de Badajox dans l'Estramadoure Portugaise.

à la Couronne de nouveaux Royaumes: Comme il estoit l'un de ceux qui avoient conquis le Perou, & qu'il employoit dans cette derniere expedition tous ses biens; on s'imagina qu'elle surpasseroit de beaucoup la premiere, & que l'on s'enrichiroit à suivre sa fortune. C'est pourquoy des gens de toute sorte de qualité furent attirez à cette entreprise, & sur l'esperance d'en rapporter de grands tresors, ils abandonnerent ce qu'ils avoient de plus chers, & s'offrirent tous d'accompagner Soto. Il se joignit au mesme temps à luy sept Gentil-hommes qui revenoient de la conqueste du Perou, & qui n'avoient pour but que d'acquerir des richesses. Comme ils n'estoient pas contens de ce qu'ils avoient, & que le desir d'amasser s'augmentoit en eux, ils croyoient qu'ils satisferoient mieux leur avarice dans la Floride que dans le Perou.

Soto en vertu de son pouvoir, commença donc à donner ses ordres pour des vaisseaux, & pour tout ce qui luy estoit necessaire. Il choisit des personnes sur qui il pût se décharger de quelques-uns de ses soins; il leva des troupes, & fit des Capitaines & autres Officiers. Cependant on executa avec tant de promptitude, ce qu'il avoit commandé, qu'en moins de quinze ou seize mois tout fut

en estat, & conduit à San Lucar de Barramede. Si bien que les gens de guerre s'y rendirent aussi-tost avec force cordes, hoyaux, panniers, & autres choses propres à leur entreprise, & ils s'embarquerent en cette sorte

CHAPITRE VI.

Embarquement pour la Floride.

ON assembla pour la Floride à San-Lucar plus de neuf cens Espagnols, tous à la fleur de leur âge; parce qu'il faut de la force, pour supporter les fatigues de la guerre, & vaincre les travaux qui se rencontrent dans les entreprises sur les pays du nouveau monde. Cependant, comme la vigueur toute seule ne suffit pas, le General ordonna de distribuer de l'argent aux troupes, & d'avoir égard au train, & à la naissance de ceux à qui l'on en donnoit. Plusieurs Officiers qui n'étoient pas équipés reçûrent cette faveur, les autres qui consideroient les grandes dépenses que Soto étoit obligé de faire, la refuserent, dans la créance qu'il y avoit plus de generosité à employer leurs biens pour son service que de luy estre à charge.

Lors que le temps fut propre à la navigation, les troupes s'embarquerent sur dix vaisseaux, dont il y en avoit sept grands & trois petits. Le General se mit avec toute sa famille sur le Saint Christophe, tres-bien pourveu de soldats & de munitions. Nugno Touar Lieutenant general s'embarqua avec Charles Henriquez sur la Madelaine. Loüis de Moscoso Mestre de Camp commandoit le vaisseau de la Conception, qui estoit de plus de cinq cens tonneaux. Andrez Vasconcelo estoit Capitaine du Gallion de la bonne fortune; & avoit une compagnie de Gentils-hommes Portugais, dont quelques-uns avoient servi en Espagne, Diego Garcia montoit le Vaisseau Saint Jean, & Arias Tinoco celuy de Sainte Barbe, Alonso Romo de Cardeniosa estoit sur le Gallion Saint Antoine, & menoit avec luy Diego Arias Tinoco, Enseigne Colonel de l'armée. Pedro Calderon commandoit une tres-belle caravelle, & avoit dans sa compagnie Misser Espindola Capitaine de soixante halebardiers de la garde du General. Il y avoit outre cela deux brigantins qui servoient pour la découverte, parce qu'ils estoient plus legers que les navires. Il s'embarqua aussi sur ces vaisseaux des Ecclesiastiques, & quelques Religieux*

* Francisco del Pozo, Dionisio de Paris, Loüis de Soto, Juan de Gallegos, Francisco de Rocha, Juan de Torres.

tous gens d'une probité exemplaire.

A cette Armée ſe joignit encore la flote deſtinée pour le Mexique, qui eſtoit compoſée de vingt navires. Soto en fut General juſqu'à l'Iſle de Cuba, où il falloit que cette flote ſe ſeparaſt pour aller à Vera Crus. Et alors il en devoit laiſſer le commandement à Gonçalo de Salazar, premier Chrétien de la ville de Grenade, aprés que les Maures l'eurent abandonnée. C'eſt pourquoy en conſideration de cette qualité les Rois Catholiques qui conquirent cette place, accorderent à ce Gentil-homme de grands privileges, & le comblerent de leurs faveurs. Ces deux flotes partirent de San-Lucar le ſixiéme d'Avril de l'année mil cinq cens trente-huit, avec toutes les choſes neceſſaires; mais il ne manquoit rien ſur tout aux troupes qui alloient dans la Floride.

En 1492.

CHAPITRE VII.

Ce qui arriva à l'Armée depuis San-Lucar jusqu'à Cuba.

LE jour que les flotes ſe mirent à la voile, Soto commanda un peu avant la nuit à Silveſtre en qui il ſe confioit, de viſiter les

ſentinelles, avec ordre au Capitaine de l'artillerie de tenir le canon en eſtat; afin que ſi quelque navire manquoit à ſon devoir, on tira deſſus. Cela fut auſſi-toſt executé; & ſur le minuit il penſa arriver un grand deſorſordre. Les Matelots du navire de Salazar voulant montrer la legeteté de leur vaiſſeau, ou aller à la teſte de la flote avec celuy du General; ou plûtôt s'eſtant laiſſez abattre au ſommeil, & le Pilote qui gouvernoit alors le navire n'ayant pas aſſez de connoiſſance des choſes qui s'obſervent dans un Armée navale, le vaiſſeau s'éloigna d'une portée de canon de la flote, & gagna le devant du navire de Soto qui eſtoit à la teſte. Mais comme Silveſtre à qui le General avoit donné ſes ordres, eſtoit à l'erte, & qu'il voyoit le navire de Salazar, il éveilla le Capitaine de l'artillerie; il luy demanda ſi ce vaiſſeau eſtoit de la flote; & ſur la réponſe qu'il n'y avoit point d'apparence, à cauſe que les Matelots qui ſe ſeroient ainſi avancés meriteroient la mort; il fit tirer ſur le navire. On en rompt les voiles du premier coup de canon; on en enleve d'un autre les œuvres mortes *; & on entend ceux qui eſtoient dans le vaiſſeau demander

* On appelle *œuvres mortes*, les parties d'un navire, qui ſortent hors de l'eau; & œuvres vives les parties d'un navire, qui ſont dans l'eau.

quartier, criant qu'ils estoient de l'armée. Cependant les autres navires prennent les armes au bruit du canon, & se mettent en estat de tirer sur ce vaisseau, qui flotant au gré du vent; parce que ses voiles estoient déchirées, vint tomber sur l'Amiral qui luy donnoit la chasse. Ce malheur fut presque plus fascheux que l'autre. Les uns dans la crainte & dans le desordre, où ils se trouvoient, pensoient plûtôt à excuser leur faute qu'à conduire leur vaisseau; les autres au contraire sur la creance que l'action des gens de Salazar estoit une marque de mépris, ne respiroient que la vengeance, & ne prenoient pas garde de quelle façon, ny comment ils voguoient. A la fin neanmoins lors qu'ils apperçûrent que ces deux vaisseaux s'alloient heurter, ils se servirent de perches & de piques, & en rompirent plus de trois cens, pour arrester la violence du choq, & se garantir du peril. Mais ils ne purent empêcher que ces navires ne s'embarassassent dans les cordages, & ne fussent en danger d'estre coulez à fond. Pas un vaisseau ne les secouroit dans cette confusion, le Pilote effrayé desesperoit de se tirer de peril; la nuit déroboit la connoissance de ce qu'il falloit faire; l'air retentissoit de cris; & comme le bruit empéchoit que l'on ne s'entendit, le soldat ne pouvoit obeïr, ny le Capitaine

commander. Voilà l'eſtat où eſtoient reduits les deux navires, lors que Dieu inſpira de couper les cordages du vaiſſeau de Salazar, qui avoient cauſé tout l'accident. Car auſſitoſt ils ſe virent hors de danger, & le navire de Soto favoriſé du vent s'éloigna de l'autre. Toutefois ce General en colere, ſoit de s'eſtre vû dans le peril, ou croyant que ſon malheur fut un effet de mépris que Salazar faiſoit de luy, il le piqua de paroles; & meſme il s'en fallut peu qu'il ne luy fit couper la teſte. Mais Salazar s'excuſa avec reſpect, & l'on appuya avec tant d'adreſſe ſes raiſons, que Soto reçût ſes excuſes, & oublia genereuſement toutes choſes. Salazar n'en uſa pas tout à fait de meſme; car dans le Mexique, lors qu'il s'entretenoit quelquefois de cette avanture, il témoignoit de l'aigreur contre Soto, & ſouhaitoit ardemment de trouver l'occaſion, de luy faire tirer l'épée; afin de ſe vanger de l'outrage que ce General luy avoit fait. Pour revenir aux vaiſſeaux; aprés que les Matelots de Salazar eurent racommodé les cordages, l'Armée vint moüiller à Gomere * où elle ſe rafraîchit. Cependant le General trouva tant de charmes en la fille naturelle du Seigneur de cette Iſle, qu'il la luy demanda avec promeſſe

* Gomere Port, & Capitale de l'Iſle Gomere, l'une des Canaries dans l'Ocean Atlantique.

de la marier richement au pays, dont il alloit faire la conqueste. Ce Seigneur qui ajoustoit foy aux paroles de Soto, luy confia cette fille, qui n'avoit alors que seize ans. Mais il la mit premierement entre les mains d'Isabelle de Bovadilla femme du General, & la supplia d'avoir à l'avenir pour cette jeune personne des sentimens de mere. Ensuite Soto partit de Gomere, & favorisé du vent, il apperçût à la fin de May l'Isle de Cuba. * Alors Salazar obtint permission de se separer de la flote, & conduisit l'armée de Mexique à Vera Crus. § Le General ravy d'avoir achevé heureusement son voyage, ne songea plus que de s'aller rendre au port. Comme il estoit prest d'y entrer, les troupes virent un Cavalier qui venoit à bride abatuë, & qui crioit de toute sa force au vaisseau amiral *Ababor*. Ce Cavalier estoit envoyé de la ville de Saint Jacques, pour faire perir le navire du General dans des bancs & des rochers, qui se rencontroient aux endroits qu'il leur enseignoit. Et en effet les

A droite.

* *Cuba* l'une des Isles de l'Amerique, & la plus grande des Antilles.

§ Ce doit être San-Juan de Ulua dite *Vera Cruz* la Nouvelle, petite ville sur le Golfe du Mexique, où il y a un port, dans lequel se rendent tous les vaissaaux, qui vont d'Espagne au Mexique. Je ne croy pas que ce soit *Vera Cruz* la Vieille, dite simplement *Vera Cruz*, que les Espagnols avoient abandonné dès l'an 1519. à cause de la difficulté, & de l'incommodité de son port.

Matelots

Matelots qui ne connoissoient pas bien l'entrée du port, portoient la prouë de ce costé-là. Mais aussi-tost que ce Cavalier reconnut que c'estoit un vaisseau amy il retourne leur crier à *Estribor* *, & mettant pied à terre, il court, & leur fait signe de passer à l'autre bord, ou qu'ils s'alloient perdre. L'Amiral qui entendit la pensée de cet homme, reprit aussi-tost à gauche. Toutefois quelle diligence qu'il fist il donna contre un écueil. Si bien que les Matelots qui croyoient que le vaisseau fust entreouvert, eurent recours à la pompe; mais au lieu d'eau ils tirerent du vin, du vinaigre, de l'huile & du miel; parce que plusieurs tonneaux qui en estoient pleins en furent rompus. Cet accident redoubla tellement leur crainte, que perdant presque toute esperance de se tirer de peril, ils mirent la chaloupe en mer, où entra la femme du General avec les filles de sa suite, & quelques jeunes hommes qui furent les premiers à s'enfuïr. Soto se posseda fort bien en cette occasion. Car malgré les prieres de ses gens, il demeura ferme dans le navire, il encouragea par son exemple les uns à travailler; & retint les autres. Il donna ordre enfin à tout, & fit décendre au fond du navire, où on trouva qu'il n'y avoit rien de rompu que les tonneaux. L'armée en ressentit beaucoup de joye, & il n'y eut que

* A gauche

ceux qui s'estoient échapez avec les Dames, qui eurent quelque déplaisir d'avoir témoigné si peu de fermeté dans le peril.

CHAPITRE VIII.

Combat de deux navires.

DIx jours avant que le General abordast au port de Cuba, Diego Perez y estoit arrivé avec un navire équippé de toutes choses. Perez estoit de Seville, & alloit trafiquer aux Isles du nouveau monde. On ne sçait pas bien quelle estoit sa qualité, on sçait seulement qu'en toutes ses actions il agissoit avec tant d'honneur; que de sa conduite seule on pouvoit juger qu'il avoit l'ame tres-noble. Il n'y avoit que trois jours qu'il estoit dans ce port, lors qu'il y arriva un Corsaire François qui avoit un tres-bon navire, & qui estoit fort brave de sa personne. Mais comme l'Espagnol avoit aussi beaucoup de valeur, ils n'eurent pas plûtôt reconnu qu'ils estoient ennemis de nation, qu'ils s'attaquerent & combattirent jusqu'à ce que la nuit les separast. Aprés quoy ils s'envoyerent faire compliment avec des presens de vin & de fruit, & se donnerent parole que la nuit il y auroit

trêve & que mesme on ne tireroit point de canon de part ny d'autre. Ils disoient qu'il n'y avoit point d'honneur, ny de courage à se battre avec du canon: Qu'il estoit plus glorieux de ne devoir la victoire qu'à son bras & à son épée : & que d'ailleurs on s'enrichissoit des dépoüilles du vaincu, & d'un excellent navire. Ils garderent leur parole ; & cependant de peur de quelque surprise, ils ne laisserent pas de poser la nuit des sentinelles. Le lendemain à la pointe du jour ils recommencerent le combat avec tant d'opiniâtreté, qu'il n'y eut que la fatigue & la faim qui les separerent. Mais lors qu'ils eurent repris des forces, ils se battirent encore jusqu'au soir, aprés ils s'envoyerent visiter, ils se firent des presens, & s'offrirent des remedes pour les blessez.

Durant cette nuit, Perez écrivit aux habitans de saint Jacques, qu'il falloit purger leur mer d'un Corsaire aussi redoutable que celuy qu'il tâchoit de couler à fonds; qu'en consideration des efforts qu'il faisoit pour leur rendre de bons offices, il les supplioit de luy promettre, que s'il avoit du pire, ils luy rendroient à luy ou à ses heritiers la valeur de son navire. Que s'ils l'asseuroient de cette faveur, il mourroit, ou il triompheroit de son ennemy. Qu'il leur demandoit cette gra-

ce,parce qu'il n'avoit vaillant que son vaisseau: & que s'il possedoit d'autres richesses, il hazarderoit de tout son cœur ce qu'il avoit sur mer pour leur service. La ville de Saint Jacques * reconnut tres-mal la volonté de Perez. Car bien loin de luy rien accorder, elle fit réponse qu'il pouvoit faire ce qu'il luy plairoit, & qu'elle ne luy garantissoit aucune chose. Ce Capitaine piqué de leur ingratitude, mit son esperance en sa propre valeur, & resolut de combatre également & pour son honneur & pour sa fortune.

Dans cette vûë dés que le troisiéme jour parut, Perez s'apresta pour le combat, & attaqua son ennemy avec autant de vigueur qu'auparavant. Le François reçût de son costé l'Espagnol avec assûrance, & il ne songea qu'à vaincre ou à mourir. C'étoit en effet plûtôt l'honneur que le profit qui animoit ces Capitaines; parce que hormis leurs navires qui valoient quelque chose, le reste de ce qu'ils possedoient n'étoit pas considerable.

Cependant ils s'attachent l'un à l'autre, combattent en lions, & ne se separent que pour reprendre haleine. Ils rentrent aprés au combat, irritez de ne pouvoir remporter aucun avantage l'un sur l'autre. La nuit enfin les se-

---

* Ville autrefois la Capitale de l'Isle de Cuba.

pare, chacun ſe retire avec ſes bleſſez & ſes morts, & ils s'envoyent viſiter à la maniere accouſtumée. Une conduite ſi extraordinaire eſtonna la ville de voir que deux perſonnes qui cherchoient fortune, s'opiniâtraſſent avec tant de courage à ſe vouloir oſter la vie, ſans qu'ils y fuſſent obligez par devoir, ny par eſperance d'eſtre recompenſez de leurs Roys; puiſque pas un de ces vaillans hommes ne combattoit par l'ordre de ſon Prince.

Le quatriéme jour, lors que Perez & le Corſaire ſe furent ſalüez de quelques volées de canon, ils continuerent leur combat, & ils ne le quitterent que pour donner ordre à leurs bleſſez. Ils ſe battirent enſuite avec tant d'ardeur, qu'il n'y eut que la nuit qui les ſeparaſt; puis ils s'envoyerent faire civilité, & ſe regalerent de divers preſens. Mais comme Perez eut remarqué de la foibleſſe en ſon ennemy, il le fit prier que leur combat ſe continuaſt la premiere fois, juſqu'à ce que l'un ou l'autre euſt remporté la victoire. Et pour l'y engager il le défia à la maniere de la guerre: ajouſtant qu'aprés le courage qu'avoit fait paroître celuy qu'il avoit à combattre, il eſperoit qu'il accepteroit volontiers le defi. Le Capitaine François répondit, qu'il le recevoit de tout ſon cœur; & qu'au jour aſſigné, il vaincroit, ou qu'il mourroit. Il ſupplia

mesme Perez de prendre toute la nuit de nouvelles forces pour le lendemain, & de ne se point tromper par un defi artificieux; à cause qu'il souhaitoit de montrer en sa personne la valeur de la nation Françoise. Neanmoins lors qu'il connut que le temps estoit propre pour échapper, il fit secrettement lever l'ancre, & se mit à la voile. Les sentinelles Espagnoles oüirent quelque bruit. Mais dans la pensée que leur ennemy se preparoit au combat, elles ne donnerent point l'alarme; & lors que le jour parut, ils furent surpris de voir qu'il s'étoit sauvé. Perez affligé de cette fuite, parce qu'il croyoit que la victoire luy estoit asseurée, prit dans Saint Jacques ce qu'il luy falloit, & poursuivit le Corsaire. Mais il estoit déja loin, & aprés tout il fit bien de ne plus tenter la fortune du combat, puis que le succez en estoit incertain pour luy.

Certes le procedé de ces Capitaines est digne d'estre remarqué. Ils s'attaquoient en veritables ennemis, & toutefois il sembloit qu'aprés le combat, ils s'aimassent en freres. Ils n'avoienr l'un pour l'autre que du respect, & de la bonté; Et ils donnoient d'illustres marques que leur civilité ne le cedoit point à leur courage; & que soit en paix ou en guerre, ils estoient également genereux.

CHAPITRE IX.

Arrivée de Soto à Cuba.

LOrs que les habitans de Saint Jacques encore tout effrayez du combat virent paroistre les vaisseaux du General, ils craignirent que ce ne fust le Corsaire qui retournast avec d'autres pour saccager leur ville. Ce qui les porta comme il a esté dit, à faire échoüer s'il se pouvoit, Ferdinand de Soto : mais lors qu'ils le reconnurent, ils changerent de dessein, & il aborda heureusement. Le peuple court au devant de luy, & promet de luy obeïr, luy témoigne son affection par de frequens cris de joye. Ils luy demandent ensuite pardon de leur méprise, causée par le combat, dont ils avoient esté les spectateurs. Toutefois comme ils ne luy parlerent point de leur conduite envers Perez ; & que le General en fut secrettement informé, il les blâma de leur ingratitude. Il leur representa que ce Capitaine s'étoit hazardé pour leur service. Que la victoire ayant balancé quatre jours entre luy & son ennemy, il leur eut esté aisé avec une barque de trente hommes de le rendre maistre de ce Corsaire. Que la crainte qui les avoit

empéchés de ſe declarer eſtoit mal fondée : parce que ſi le François euſt eſté victorieux, il n'auroit point eu d'égard à toute la froideur qu'ils avoient montrée pour un homme, qui combattoit pour leurs intereſts, & qu'enfin on ne pouvoit aſſez toſt, ny avec trop d'ardeur, ſecourir ceux de ſon party, ny ſe défaire de ſes ennemis avec trop de promptitude.

Les habitans touchez de ces paroles promirent qu'à l'avenir, leur conduite ſeroit plus ſage & plus genereuſe, & continuerent à ſe réjoüir. Mais ce qui redoubla leur joye, fut l'arrivée de leur Evêque, Ferdinand de Moça qui penſa faire naufrage au port. Comme il deſiroit paſſer du vaiſſeau en la chaloupe, il tomba dans la mer, à cauſe que la chaloupe s'éloigna du navire. Neanmoins ce qu'il y eut de plus dangereux, fut que revenant au deſſus de l'eau, il donna de la teſte contre la barque : mais les Matelots ſe jetterent dans la mer, & le ſauverent. La perte de ce Prelat eut eſté ſenſible. Il paſſoit dans l'Ordre de ſaint Dominique, dont il eſtoit, pour un homme d'un merite extraordinaire. Si bien que le peuple de Cuba, qui s'eſtimoit heureux d'avoir pour Evêque un grand perſonage, & pour Gouverneur un Capitaine renommé, ce ne fut par toute la ville durant quelques jours que jeux, danſes,

feſtins, & maſquarades. Il y eut meſme des courſes de bagues, où l'on voyoit une quantité de chevaux, de tout poil & de toute taille, les plus beaux du monde. Ajouſtez qu'afin de rendre la réjoüiſſance plus celebre, on diſtribua divers prix à ceux qui ſe ſignalerent le plus. Ils donnerent aux uns des bagues, & aux autres des étoffes de ſoye ; & au contraire on railloit ceux qui n'avoient ny l'adreſſe, ny le courage de ſe rendre dignes d'eſtime. Ces recompenſes d'honneur obligerent pluſieurs Cavaliers de l'armée qui eſtoient adroits, de ſe meſler avec eux; ce qui augmenta la beauté de la feſte, & donna à toute la ville un plaiſir particulier.

CHAPITRE X.

Deſeſpoir de quelques Habitans de Cuba.

LES Soldats vivans en paix avec le peuple de la ville de Saint Jacques, & tâchant de ſe rendre de bons offices les uns aux autres, ils firent durer leur réjoüiſſance prés de trois mois. Cependant le Gouverneur viſita toutes les Places de l'Iſle; Il y établit des Juges à qui il donna la qualité de ſes Lieutenans, & acheta des chevaux pour ſon entrepriſe. Les principaux Officiers firent la meſme choſe; de ſorte

que cela l'obligea à leur diſtribuer de l'argent, & porta les Habitans de l'Iſle à luy faire preſent de quelques chevaux : car ils en nourriſſoient avec grand ſoin, & en vendoient dans le Perou & dans le Mexique. Il ſe trouvoit en effet des particuliers de Cuba qui en avoient les uns vingt, & d'autres juſqu'à cinquante & ſoixante ; parce qu'alors l'Iſle eſtoit riche, fertile, & remplie d'Indiens. Mais la plûpart ſe pendirent un peu aprés l'arrivée de Soto. Voicy la cauſe de leur deſeſpoir. Comme les peuples de Cuba ſont naturellement pareſſeux, & que la terre du pays rend beaucoup, ils ne prenoient pas grand'-peine à la cultiver. Ils ſemoient ſeulement un peu de gros millet qu'ils recueilloient chaque année pour les neceſſités de la vie. Si bien que ces pauvres Indiens ſe bornant à ce que la nature demande pour ſa ſubſiſtance, & comme l'or n'eſt point neceſſaire à la vie, ils ne l'eſtimoient point, & ne pouvoient ſouffrir que les Eſpagnols les contraigniſſent de le tirer des lieux, où il ſe trouvoit. Ainſi, afin de n'eſtre plus obligez à faire une choſe à quoy ils avoient tant d'averſion, ils ſe pendirent preſque tous ; & on trouva au matin dans un ſeul village cinquante familles qui s'eſtoient deſeſperées de la ſorte. Les Eſpagnols effrayés de l'horreur de ce ſpectacle, tâchoient à dé-

tourner le reste des Barbares d'une si cruelle resolution *, mais ce fut inutilement. Car la plûpart de l'Isle, & presque tous leurs voisins finirent leur vie par le mesme genre de mort: & de là vient que l'on achete aujourd'huy fort cher les Negres qu'on mene aux mines.

CHAPITRE XI.

Vasco Porcallo de Figueroa prend party dans l'Armée.

POur revenir à Soto, aprés qu'il eust envoyé des troupes par mer sous la conduite d'un § de ses Capitaines; afin de rebastir la Ville des Havanes, que les Corsaires François avoient saccagée, il pourveut à ce qu'il falloit pour la conqueste de la Floride, & fut secondé dans cette entreprise par Vasco Por-

* Un autre historien raporte une action fort industrieuse, dont se servit un Espagnol Intendant de Vasco Porcallo, pour détourner quelquesuns de ces Indiens de Cuba de se pendre. Il prit une corde à la main, & les alla trouver dans le lieu, où il savoit, qu'ils se devoient assembler pour cette expedition, leur disant qu'il s'alloit pendre avec eux, pour les tourmenter en l'autre monde cent fois plus qu'il n'avoit fait en celui-ci. Ce discours leur fit abandonner la resolution qu'ils avoient prise, & ils revinrent avec lui pour faire tout ce qu'il leur ordonneroit. Ce qui fait voir combien ils haissoient les Espagnols.

§ Mateo Azeituno.

callo de Figueroa, dont je vais parler. Porcallo estoit un Gentil-homme qui avoit de la naissance, du bien & de la valeur. Il avoit long-temps porté les armes, & souffert de grandes fatigues en Europe, & en Amerique: si bien qu'estant vieux & rebuté de la guerre, il se retira à la Trinité Ville de l'Isle de Cuba. Mais sur la nouvelle que Soto estoit arrivé à Saint Jacques avec une Armée, il luy alla rendre visite, il s'y arresta quelques jours, & comme il vit de braves troupes & de magnifiques preparatifs pour la Floride; il fut tenté malgré son âge, de reprendre les armes. Il s'offrit donc luy & toutes ses richesses au General, qui le reçût avec joye, & loüa sa resolution. De sorte que pour reconnoistre avec honneur l'offre que ce Capitaine luy avoit faite de ses biens & de sa personne, il le fit son Lieutenant general en la place de Nugno Tovar, qui sans son aveu s'estoit marié à la fille du Seigneur de Gomere. Ainsi les troupes s'augmenterent de tout le train de Porcallo; & cela servit extrémement. Car il avoit un grand nombre d'Espagnols, d'Indiens, de Negres, plusieurs domestiques, plus de quatre-vingts chevaux, trente pour son service particulier, & cinquante qu'il donna à des Cavaliers de l'Armée. Il avoit aussi fait provision de pain, de chair salée, & d'autres

choses;

choſes ; & encourageoit par ſon exemple pluſieurs Eſpagnols qui demeuroient dans l'Iſle à ſuivre le General, qui aprés avoir mis ordre à ſes affaires, prit en diligence la route des Havanes.

CHAPITRE XII.

Soto arrive aux Havanes.

SUr la fin d'Aoûſt de l'année mille cinq cens trente-huit, le General partit de Saint Jacques, accompagné de cinquante chevaux pour ſe rendre aux Havanes ; & commanda au reſte de ſa cavalerie, qui eſtoit de trois cens hommes, de le ſuivre, & de ſe partager par petits eſcadrons de cinquante hommes chacun, avec ordre de partir à huit jours l'un de l'autre ; afin qu'étant en petit nombre ils trouvaſſent mieux ce qu'il leur ſeroit neceſſaire. Mais il voulut que l'Infanterie & ſa maiſon allaſſe le long de la côte aux Havanes ; où auſſi-tôt qu'il fut arrivé, & qu'il euſt vû la deſolation de la Ville, il fit des largeſſes aux habitans pour reparer leurs maiſons & leurs Egliſes, que les Pirates avoient ruinées. Il ordonna enſuite à Juan d'Aniaſco fort experimenté dans la naviga-

tion, d'armer deux brigantins, d'aller découvrir les côtes de la Floride, & d'en reconnoiſtre les Rivieres & les hommes. Aniaſco obeït ; & aprés avoir couru deux mois pluſieurs endroits de la côte, il retourna avec une exacte relation des choſes qu'il avoit vûës, & amena avec luy deux hommes du pays. Soto ſatisfait de ſa diligence le renvoya, avec ordre de voir où l'Armée pourroit aborder. Aniaſco reprend ſa route, viſite la côte, & remarque les lieux où l'on pourroit prendre terre. Mais dans cette ſeconde courſe, d'où il revint avec deux autres Indiens : il arriva que luy & ſes compagnons qui s'étoient égarés les uns des autres dans une Iſle deſerte, furent deux mois avant que de ſe pouvoir rejoindre, & ne mangerent que des oiſeaux qu'ils tuerent à coups de groſſes coquilles. Enſuite ils coururent ſur mer de ſi grands perils, que lors qu'ils aborderent aux Havanes, ils furent au ſortir de leurs vaiſſeaux à genoux juſqu'à l'Egliſe ; où aprés avoir remercié Dieu de les avoir tirés de danger, l'Armée les reçût avec d'autant plus de joye, qu'elle croyoit qu'ils euſſent tous fait naufrage.

Cependant le General qui s'appliquoit tout entier à ſon entrepriſe, eut nouvelle que Mendoça Vice-Roy de Mexique, levoit des troupes pour la conqueſte de la Floride.

Mais comme il apprehendoit que leur rencontre ne causast des differens, il resolut de luy communiquer les provisions qu'il avoit de l'Empereur. Il depécha donc vers Mendoça, pour le supplier de ne faire aucune levée qui le pust troubler dans la conqueste qu'il meditoit. Et le Vice-Roy répondit, que Soto pouvoit en toute asseurance continuer son voyage. Qu'il envoyoit ses troupes en des endroits opposez à ceux où il vouloit mener sa flote. Que la Floride estoit un vaste pays. Que chacun y trouveroit de quoy satisfaire son ambition. Que bien loin d'avoir la pensée de nuire à Soto, il souhaitoit que la fortune luy donnast lieu de luy rendre service, & qu'il n'épargneroit pour cela ny ses biens, ny le pouvoir que luy donnoit la qualité de Vice-Roy. Le General content de cette réponse remercia Mendoça de sa bonne volonté.

En ce temps-là les Cavaliers qui avoient eu ordre de partir de Saint Jacques pour les Havanes, y estoient arrivez; & avoient fait un peu plus de deux cens lieuës, qui est la distance d'une de ces villes à l'autre. Soto alors voyant que sa Cavalerie & son Infanterie estoient jointes, & que la saison de se mettre en mer approchoit; il laissa pour commander en son absence, Isabelle de Bovadilla sa fem-

me, & luy donna pour conseil Juan de Rochas. Il establit aussi dans la Ville de Saint Jacques Francisco Gusman ; car ces deux Gentils-hommes commandoient dans le pays avant sa venuë, & sur le rapport qu'on luy avoit fait de leur bonne conduite, il les confirma en leur charge. Il acheta au mesme temps un beau navire, qui estoit abordé aux Havanes, & avoit servit d'Amiral, lors que Cuniga fit la découverte de la Riviere de la Plata. * Ce vaisseau s'appelloit Sainte Anne ; & estoit si grand qu'il porta quatre vingts chevaux en Floride.

CHAPITRE XIII.

Rencontre de Ferdinand Ponce aux Havanes.

DUrant que le General attendoit un vent favorable pour mettre à la voile, Ferdinand Ponce, qui estoit en mer s'opiniâtra quatre ou cinq jours, afin de ne pas relâcher aux Havanes ; mais l'orage l'y força. Il ne vouloit point entrer au port ; parce que quand Soto partit du Perou pour l'Espagne, ils estoient convenus qu'ils partageroient

* C'est l'une des plus grandes Rivieres de l'Amerique Meridionale.

leur bonne & leur mauvaiſe fortune. La reſolution de Soto lors qu'il ſortit du Perou, eſtoit d'y retourner, pour y joüir des recompenſes que ſes ſervices avoient meritées dans la conqueſte de ce Royaume. Comme depuis il changea de reſolution ; Ponce obtint de Piçarre par ordre de l'Empereur, une contrée où il amaſſa beaucoup d'or, d'argent, & de pierreries. Il ſe fit auſſi payer de quelques dettes que Soto luy avoit laiſſées à recevoir : & aprés s'eſtre enrichy, il prit la route d'Eſpagne. Mais ſur la nouvelle qu'il eut à nombre *Dedios*, que Soto ſe preparoit pour la conqueſte de la Floride, il tâcha de paſſer outre ; de peur d'eſtre contraint de partager avec luy, & que ſous couleur de ſon entrepriſe, Soto ne s'emparaſt de ſes richeſſes, ou du moins d'une partie.

Auſſi-toſt que Ponce fut au port, le General luy envoya faire compliment, & luy offrir ce qui dépendoit de luy. Il alla enſuite pour l'obliger de venir ſe rafraîchir à terre, & aprés s'eſtre entretenu avec beaucoup de civilité ; Ponce luy dit qu'il ſe trouvoit ſi mal de la tempeſte, qu'il manquoit de force pour ſortir de ſon vaiſſeau ; & que dés qu'il ſe ſeroit un peu fortifié, il l'iroit remercier des offres obligeantes qu'il luy avoit faites. Soto par complaiſance ne le preſſa point. Mais comme

il ſe défioit de quelque choſe il voulu l'éprouver. Cependant Ponce qui ne conſultoit que ſon avarice, & qui ne ſe fioit pas auſſi en la foy du General, ne ſongea qu'à luy oſter inconſiderement la connoiſſance des richeſſes qu'il raportoit du Perou. Il commanda donc, que ſur le minuit on tiraſt de ſon navire l'or, les perles & les pierreries qui valoient plus de quarante mille écus, & qu'on les portaſt en la maiſon d'un de ſes amis; ou qu'on les enterraſt prés de la côte, afin de les reprendre quand il le trouveroit à propos, ſans que Soto en eut connoiſſance. Toutefois cela ne reüiſſit pas; car ceux qui obſervoient les gens de Ponce, appercevant venir un vaiſſeau, ſe cacherent en diligence & ſans bruit. Mais lors qu'ils virent que le treſor eſtoit debarqué & que ceux qui l'avoient en garde s'avançoient, ils donnent deſſus, les mettent en fuite, ſe rendent maîtres du butin, & le portent au General, qui ordonna que l'on ne divulgaſt rien juſqu'à ce qu'on viſt de quelle maniere ſe gouverneroit Ponce qui s'eſtoit defié de luy.

Le lendemain, Ponce qui diſſimuloit la triſteſſe qu'il reſſentoit d'avoir perdu ſon treſor, vint deſcendre au logis du General, où ils eurent un long entretien, tant des choſes preſentes que des paſſées. Mais comme la

converſation tomba ſur le malheur arrivé la nuit precedente, Soto ſe plaignit à Ponce de ce qu'il s'eſtoit méfié de luy ; & pour montrer la juſtice de ſes plaintes, il fit apporter les pierreries, & les luy remit, l'aſſeurant en meſme temps que s'il en manquoit quelq'une, il la feroit rendre ; afin qu'il connuſt que ne touchant point aux biens de la ſocieté, ſa conduite eſtoit fort differente de la ſienne. D'ailleurs que la dépence qu'il avoit faite pour obtenir la permiſſion de conquerir la Floride, eſtoit dans la vûë de partager avec luy tout le bien qui luy en pourroit revenir. Qu'il en avoit fait ſa declaration en preſence de gens d'honneur ; & que neanmoins il dépendoit de luy de s'embarquer pour la Floride. Que meſme s'il le ſouhaitoit, il renonceroit aux titres qu'on luy avoit accordez, & qu'il luy auroit obligation de l'âvertir des choſes qu'il trouveroit bon qu'il fiſt pour leurs intereſts communs. Qu'en un mot il rencontreroit en luy toute la fidelité que l'on doit attendre d'une perſonne genereuſe.

Ponce plein de confuſion du procedé qu'il avoit tenu, & encore plus ſurpris de la maniere dont on luy venoit de parler, ſupplia le General de luy pardonner ſa faute, & de continuer à l'aymer. Il le conjura auſſi de trouver bon que chacun d'eux pourſuiviſt ſon

voyage, & de renouveller leur ſocieté, mettant pour cela entre les mains d'Iſabelle de Bovadilla, dix mille écus tant en or qu'en argent; dont le General ſe pouvoit ſervir pour l'avantage de la ſocieté. Cette façon d'agir ſembla ſi honneſte qu'on luy accorda ce qu'il demandoit. Enſuite comme le temps parut propre à la navigation, Soto fit embarquer les munitions & deux cens cinquante chevaux dans les navires, qui ſans compter les Matelots, portoient mille hommes tous gens bien faits, & bien équipez. De ſorte qu'il ne s'eſtoit point vû juſqu'alors pour les Indes, un armemement ny ſi grand, ny ſi leſte. Il ſe mirent en mer le douziéme de May de l'année mil cinq cens trente-neuf. Mais tandis qu'ils voguent au gré du vent, je diray ce que faiſoit Ponce dans le port. Ce Capitaine ſous pretexte de ſe rafraîchir, & d'attendre un temps favorable pour retourner en Eſpagne, demeura aux Havanes aprés le depart du General. Et huit jours enſuite, il preſenta une requeſte à Rochas, qui eſtoit le Juge du lieu, par laquelle il expoſoit que ſans rien devoir à Soto, & ſeulement dans la crainte qu'il ne s'emparaſt de tout ce qu'il apportoit du Perou, il avoit donné à ſa femme dix mille écus en or & en argent, & demandoit qu'on luy fiſt rendre cette ſomme,

ou qu'il proteſtoit de s'en plaindre à l'Empereur. La requeſte ſignifiée, cette Dame répondit qu'il y avoit des comptes à faire entre Ponce & ſon mary, ſuivant le contract de ſocieté qu'ils avoient fait enſemble. Que Ponce devoit plus de cinquante mille ducats, & qu'elle prioit qu'on l'arreſtaſt juſqu'à ce qu'on euſt verifié les comptes qu'elle s'offroit au plûtoſt de produire. Ponce qui en effet eſtoit debiteur d'une grande ſomme à la ſocieté, ſurpris de cette réponſe mit à la voile, ſi bien qu'on ne puſt l'attrapper; Et comme il s'eſtoit embarraſſé là fort mal à propos, il fit prudemment de ne point pouſſer cette affaire. Voila comme l'avarice aveugle les hommes, & ne leur apporte que de la peine & de la confuſion.

Fin du premier Livre de la Floride.



HISTOIRE
DE LA
FLORIDE.

LIVRE SECOND.

Ce qui arriva dans la découverte des huit premieres Provinces.

CHAPITRE I.

Arrivée de Ferdinand de Soto dans la Floride.

SOTO ayant esté dix-neuf jours en mer, à cause qu'il n'avoit pas eu le temps favorable ; ne découvrit la Floride qu'à la fin de May, & vint moüiller en une trés-bonne baye *, que l'on appella du Saint Esprit. Mais comme il estoit fort tard, on ne debarqua point, & le lendemain on

---

* M. Samson appelle cette baye la riviere du S. Esprit, & met la baye de ce nom à l'Occident de celle cy.

envoya les eſquifs à terre. Ils revinrent avec des raiſins ſauvages, qui eſtoient encore tout verts. Car les Indiens qui les eſtiment peu, ne prennent nul ſoin de les cultiver ; & ne laiſſent pourtant pas d'en manger, lors qu'ils ſont meurs. Le General reçût ce fruit avec joye, parce qu'il eſtoit ſemblable aux raiſins d'Eſpagne : & qu'il n'en avoit point trouvé dans le Mexique, ny dans le Perou. De ſorte que jugeant par là de l'excellence du Terroir de la Floride ; il commanda à trois cens hommes d'en aller prendre poſſeſſion au nom de l'Empereur. Ils debarquerent incontinent, & aprés avoir marché tout le jour, ils ſe repoſerent la nuit, à cauſe de la fatigue qu'ils avoient euë. Mais le matin les Indiens qui les chargerent avec vigueur, les mirent en fuite, & les menerent battant juſqu'à la mer. Porcallo pour les ſouſtenir, ſortit à la teſte de quelques troupes : & d'abord il eut taillé les ennemis en pieces, ſans le deſordre de ſes ſoldats, dont quelques-uns furent bleſſez, à cauſe de leur peu d'experience. Neanmoins il les rallia, & comme il les eut encouragez, il donna ſur les Barbares qu'il pourſuivit chaudement. Et aprés leur avoir donné la chaſſe, il retourna au camp où ſon cheval mourut auſſi-toſt d'un coup de fléche, qu'il avoit eu au travers du corps.

En mesme temps le General fit debarquer ; & aprés neuf jours de rafraîchissement, il laissa ses ordres pour la garde des vaisseaux ; & marcha environ deux lieuës dans le pays, jusqu'à la Capitale d'Hirriga*, qui porte le nom de la contrée & de son Seigneut ; parce que dans la Floride, la Province, la Capitale, & le Cacique, s'appellent ordinairement du mesme nom. Lors que le General se fut donc ainsi avancé, le Cacique, qui estoit dans la Capitale de la Province, irrité contre les Espagnols, à cause qu'auparavant ils luy avoient coupé le nez, & qu'ils avoient fait manger sa mere par les chiens : & d'ailleurs allarmé de la venuë de tant de monde abandonna la place, & se retira dans les bois, d'où l'on ne put le faire sortir, quelque favorable traittement qu'on luy fit esperer. Car tout en colere contre ceux qu'on luy envoyoit pour l'obliger de contracter alliance avec les Chrestiens ; il disoit que bien loin d'avoir communication avec eux, son honneur ne luy permettoit pas mesme d'en oüir parler. Que c'estoient des lasches & des perfides. Que le plus grand plaisir qu'on luy pust faire, estoit de luy apporter leurs testes, & qu'il ne pourroit jamais assez reconnoistre une si grande faveur.

* Ou Hirrihigua.

Tant

Tant les outrages ont de force pour exciter la haine dans le cœur de ceux que l'on a offensez. Mais afin que l'on connoisse mieux jusqu'où le Cacique portoit son ressentiment ; je raconteray les cruautez qu'il exerça sur quatre Espagnols.

Il y avoit quelque temps que Narbaez estoit party de la Province d'Hirriga ; lors qu'un de ses vaisseaux qui estoit demeuré derriere, & qui le venoit chercher parut à la rade. Le Cacique qui en fut averty, resolut de prendre ceux qui estoient dans le vaisseau, & leur envoya dire que leur Capitaine en partant luy avoit ordonné les choses qu'ils devoient faire, si par hazard ils moüilloient au port. Il leur montra aussi quelques feüilles de papier blanc, avec des lettres qu'il avoit reçûës de Narbaez, tandis qu'il estoit bien avec luy. Mais cela fut inutile ; car ils se tinrent toûjours sur leur garde, sans vouloir prendre terre, jusqu'à ce qu'Hirriga leur envoya pour ostages quatre des principaux de ses Sujets. Cette adresse reüssit, & autant d'Espagnols entrerent dans le basteau où estoient les Indiens qui amenoient les ostages. Le Cacique qui les apperçût, fâché d'en voir si peu, en voulut demander un plus grand nombre ; mais il en perdit la pensée, de peur que ceux qui venoient ne découvrissent son

deſſein, & ne luy échapaſſent. Comme ils furent débarquez, & que les oſtages connûrent que leurs ennemis eſtoient au pouvoir de leur Seigneur; Ils ſe jetterent dans la mer ſuivant l'ordre qu'ils en avoient; & nageant entre deux eaux ils ſe ſauverent. Cependant les Eſpagnols qui voient qu'ils ont malheureuſement ſacrifié leurs compagnons, levent l'ancre; & de crainte de quelque autre malheur, ils fuient à toutes voiles.

CHAPITRE II.

Mort de trois Eſpagnols, & les tourmens que ſouffrit Juan Ortis.

HIrriga gardoit avec ſoin les priſonniers, pour augmenter par leur mort la beauté d'une feſte qu'il devoit celebrer dans peu de jours, ſelon la couſtume du pays. Le temps de la ceremonie arrivé, il commanda que l'on fit venir en public les Eſpagnols tout nuds; & que les obligeant de courir tour à tour d'une extremité de la place à l'autre, on les tiraſt de temps en temps à coups de fléches; afin que leur mort fuſt plus lente, leurs tourmens plus ſenſibles, & la réjoüiſſance plus celebre & de plus longue durée. On obeït

aussi-tôt, & le Cacique qui assistoit au spectacle, vit avec plaisir trois de ces Espagnols courir de costé & d'autre, & chercher inutilement à se sauver de la mort. Pour le quatriéme qui s'apppelloit Juan Ortis, comme il n'avoit qu'environ dix-huit ans, & qu'il estoit bien fait de sa personne, la femme & les filles du Cacique s'interresserent en sa faveur. Elles dirent que son âge estoit digne de pitié, qu'il n'avoit point eu de part à la perfidie de ceux de sa nation ; & qu'ainsi n'ayant commis aucun crime digne de mort, il falloit seulement le tenir esclave. Le Cacique y consentit: Mais cette grace ne servit qu'à faire mourir Ortis de mille morts. On le forçoit à porter perpetuellement du bois & de l'eau, il mangeoit & dormoit tres peu, & estoit accablé de tant de coups, que s'il n'eust esté retenu par la crainte de Dieu, il se fust tué luy-mesme. Ajoustez que les Barbares redoubloient ses peines aux réjoüissances publiques, & l'obligeoient de courir tout nud dans une grande place où ils estoient avec leurs arcs prests à le percer, en cas qu'il parust vouloir prendre quelque relasche. Il commençoit à courir avec le Soleil, & ne finissoit qu'à la nuit ; & mesme durant le dîner du Cacique, on ne souffroit pas qu'il interrompist sa course. De sorte qu'à la fin de la journée, il estoit dans un

estat pitoyable ; estendu par terre, plus mort que vif. La femme & les filles d'Hirriga touchées de compassion luy jettoient alors quelque habit,& le secouroient si à propos qu'elles l'empeschoient de mourir. Mais leur pitié luy estoit cruelle. Car elle ne servoit qu'à augmenter la barbarie du Cacique, qui enragé de ce qu'Ortis resistoit à tant de diverses fatigues, commanda un jour de feste que l'on alumast un feu au milieu de la place ; que l'on posast sur le brasier un boucant *, & que l'on mit son esclave dessus afin de le brusler vif. Cet ordre fut promptement executé, & Ortis demeura étendu sur ce gril, jusqu'à ce que les Dames attirées par ses cris, accoururent à son secours. Elles conjurent le Cacique de ne pas pousser sa vangeance plus loin, elles blasment sa cruauté, & enlevent le pauvre Ortis à demy-bruslé. Car le feu avoit déjà fait élever sur son corps de grosses ampoules, dont quelques unes s'estant crevées le couvroient de sang, & attiroient la compassion de la plûpart des spectateurs. Ensuite ces charitables filles, le font porter dans leur maison ; où elles le traittent avec des herbes, dont les Indiens se servent dans leurs maux, n'ayant ny Chirurgiens, ny Medecins. Enfin

* Espece de gril.

au bout de quelque jour, Ortis guerit de ses blessures, & il ne luy en demeura que les cicatrices. Le Barbare réjoüi de le voir en estat de souffrir, afin de faire durer sa vangence plus long-temps, inventa un nouveau genre de supplice pour se satisfaire pleinement, & se delivrer de l'importunité de ses filles. Il luy ordonna donc de garder de jour & de nuit les corps morts des habitans de la ville. Ces corps estoient au milieu d'une forest * dans des cercueils de bois couverts d'aix, qui n'estoient point attachez: mais arrestez seulement par le poids de quelques pierres, ou de quelques pieces de bois qu'on mettoit dessus. Mais comme les lions qui sont en grand nombre dans la contrée, venoient quelquefois tirer de ces cercueils les corps, & les emportoient: Le Cacique commanda à Ortis sur peine d'estre bruslé vif, d'avoir soin qu'ils ne les enlevassent; & il luy donna quatre dards pour se deffendre contre toutes sortes de bestes farouches. Ce pauvre Espagnol reçût avec joye cet ordre dans l'esperance de mener une vie un peu plus heureuse qu'auparavant. Il s'en va donc dans la forest, où il s'acquittoit exactement de sa commission, & sur tout la nuit; parce qu'alors il y avoit

* Cette coûtume d'enterrer les morts dans une forest, étoit particuliere aux peuples de la Province d'Hirriga.

plus à craindre. Cependant il arriva qu'une fois comme il estoit abbattu de fatigues, & qu'il s'estoit laissé surmonter par le sommeil, un lion découvrit un cercueil & en tira un enfant qu'il emporta. L'esclave éveillé à la cheute des planches, court, s'approche du cercueil, n'y trouve plus de corps, & croit qu'enfin c'est fait de sa vie. Touché de crainte & de douleur, il va chercher le lion, ou pour mourir en le combattant, ou pour luy faire lascher sa proye. Il sçavoit que dès la pointe du jour, les sujets d'Hirriga viendroient visiter les cercueils ; & que s'ils n'y rencontroient l'enfant, il seroit cruellement bruslé. De sorte que l'apprehension l'obligeant de courir çà & là, il se trouva dans un grand chemin au milieu de la forest, & oüit un bruit comme d'un chien qui rongeoit un os. Il preste l'oreil, & dans la pensée que c'étoit le lion, il se coule à travers des broussailles, & à la faveur de la Lune il le voit qui devoroit sa proye. Il prend donc courage, & luy lance un de ses dards : mais parce qu'il ne l'oüit pas fuir, il crût qu'il l'avoit tué, & demeura jusqu'au jour pour en estre éclaircy, priant Dieu avec larmes de ne le point abandonner dans son malheur.

CHAPITRE III.

Ortis se sauve.

SI-tost que le jour commença à paroistre, Ortis trouva le Lion tué, & tout transporté de joye, il ramasse ce qui restoit de l'enfant, l'enferme dans le cercueil, prend le Lion par la pate, & sans luy arracher le dard qui le perçoit, le traine à Hirriga. Comme c'est une chose surprenante que de tuer un Lion dans ce pays-là, ou toutefois ils ne sont pas si furieux qu'en Affrique, Ortis fut honoré de toute la ville, & le Cacique supplié par ses filles de se servir d'un si courageux esclave, & d'étouffer son ressentiment, à cause d'une si belle action. Le Barbare en cette rencontre eut un peu de complaisance ; & durant quelques jours il traitta Ortis avec plus d'humanité. Mais parce que les injures reçûës laissent toûjours quelque reste de haine : toutes les fois qu'il se souvenoit des indignitez que les Espagnols luy avoient faites, il ne songeoit qu'à se vanger de cette nation en la personne d'Ortis ; & sa colere qui sembloit comme esteinte, se rallumoit tout à coup avec plus de violence. De sorte que succom-

bant au desir de vangeance qui le possedoit ; il declara à sa femme & à ses filles, que puisque la vûë de son esclave rappelloit en son esprit l'affront qu'il avoit reçû ; il vouloit à la premiere feste le faire tuer à coups de fléches, & que sur peine d'encourir son indignation, elles ne le sollicitassent plus en sa faveur. Qu'il estoit vray qu'il avoit montré un peu de courage ; mais que cela n'estoit pas assez considerable pour l'emporter sur ses ressentimens. Sa femme & ses filles qui le connoissoient, s'accommoderent à son humeur, & luy témoignerent que c'étoit bien agir que de se défaire d'un homme pour qui l'on avoit tant d'aversion : & dont la presence ne servoit qu'à renouveler les déplaisirs. Cependant l'aînée de ses filles resoluë de sauver Ortis, l'avertit de tout ce qui se passoit. Mais comme à cette nouvelle il parut à demy-mort, elle luy dit qu'il ne devoit desesperer de rien. Qu'elle le tireroit de danger s'il avoit assez de resolution pour fuir. Que la nuit suivante à telle heure & en tel lieu, il trouveroit un Indien en qui elle se fioit. Que cet homme le conduiroit jusqu'à un certain Pont, à deux lieuës de la Ville. Que lors qu'il seroit arrivé à cet endroit, l'Indien reviendroit sur ses pas, avant qu'il fut jour ; afin que le Cacique n'eust connoissance d'au-

cune chose, & ne pust raisonnablement se vanger de sa fuite sur personne. Elle ajousta qu'à six lieuës, au de là du pont, il rencontreroit une Ville *, dont le Seigneur appellé Mucoço la consideroit, & souhaitoit mesme de l'épouser. Qu'il luy diroit qu'elle l'envoyoit se jetter entre ses bras, étant assûré qu'à sa consideration il seroit protegé de Mucoço. Qu'au reste il implorast le secours du Dieu qu'il adoroit, & que de son costé, elle ne pouvoit rien davantage. A peine eut-elle achevé de parler, qu'Ortis se jette à ses pieds, & luy rend tres-humblement graces des bontez qu'elle avoit euës pour luy. Il s'appreste pour se sauver la nuit suivante, & lors que les gens d'Hirriga étoient dans leur premier sommeil, il s'en va chercher son guide, qu'il trouve au rendez-vous, & part secrettement avec luy. Mais si-tôt qu'ils furent au pont, Ortis le pria de le mettre dans le droit chemin, & de s'en retourner en sa maison. Aprés il le remercia, il luy fit mille protestations de service, & s'en alla en diligence vers Mucoço.

CHAPITRE IV.

Generosité du Cacique Mucoço.

ORtis arriva avant jour prés de la Ville de Mucoço. Neanmoins de crainte d'ac-

* Province de Mucoço.

cident il n'oſa entrer que le Soleil ne paruſt. Deux Indiens qui l'avoient découvert, ſortirent alors & ſe mirent en eſtat de le tirer. Il s'appreſta auſſi pour ſe deffendre ; car l'honneur d'eſtre favoriſé d'une belle & genereuſe Dame, luy donnant de la hardieſſe, l'obligea de dire qu'il eſtoit envoyé de la part d'une fille de qualité vers Mucoço. Les Indiens le joignirent au meſme temps, & s'en retournerent de compagnie avertir leur Seigneur, qu'un eſclave d'Hirriga luy apportoit des nouvelles. Mucoço qui ſortoit de ſa maiſon, s'avança pour apprendre ce qu'on luy vouloit. Si-toſt qu'Ortis l'apperçût, il s'approcha avec reſpect, & luy dit qu'Hirriga l'avoit reſolu de le faire cruellement mourir à la premiere feſte. Que ſes filles n'oſoient plus parler en ſa faveur, que l'aînée l'avoit porté à ſe ſauver, & luy avoit donné un guide. Qu'elle luy avoit commandé de ſe preſenter à luy de ſa part. Qu'enfin elle le prioit par l'amour qu'il avoit pour elle de le prendre en ſa protection, & qu'elle luy en ſçauroit beaucoup de gré. Aprés que Mucoço eut favorablement écouté Ortis, il le plaignit & l'embraſſant, il luy dit qu'il n'apprehendaſt rien. Que ſur ſes terres il meneroit une vie bien differente de celle qu'il avoit menée. Qu'à la conſideration de la belle qui l'envoyoit, il
le

le protegeroit hautement, & que tandis qu'il vivroit personne n'entreprendroit de luy faire tort. Mucoço tint sa parole à Ortis, & le traita beaucoup mieux qu'il n'eust jamais osé esperer. Il voulut que nuit & jour, il demeurast dans sa chambre ; mais il acheva de le combler de ses graces, lors qu'il apprit que d'un coup de dard il avoit tué un lion. Cependant Hirriga eut nouvelle que son esclave estoit auprés de Mucoço, & il l'envoya demander par un Cacique * leur amy commun. Mais Mucoço répondit, qu'Ortis ayant pris sa maison pour azile, il ne permettroit jamais qu'on l'en tirast ; & que la perte d'un homme qu'Hirriga vouloit faire mourir ne luy devoit pas luy estre considerable. Sur cette réponse Hirriga alla trouver Mucoço, mais fort inutilement. Car ensuite de quelques paroles de civilité, Mucoço luy témoigna qu'il estoit fort mal-honneste de le vouloir obliger à faire une chose contre son honneur, & qu'il seroit le plus lâche de tous les hommes, s'il abandonnoit une personne qui estoit sous sa protection.

Cette réponse broüilla le Cacique avec Mucoço, qui ayma mieux renoncer à ses amours que de violer sa foy ; de sorte qu'Ortis

* Urribaracuxi.

demeura avec ce Seigneur, qui luy continua sa bienveillance. Il vécut avec luy jusqu'au temps que Soto entra dans la Floride & fut en tout dix années parmy les Indiens, un an & demy avec le Cacique qui le tourmenta, & le reste avec celuy dont il reçût toutes sortes de bons traitemens. Mucoço en effet se gouverna bien envers Ortis; & sa conduite couvre de honte certains Princes Chrétiens qui trahissent lâchement ceux ausquels ils sont obligez de garder la foy. Mais il faut croire qu'à l'avenir la generosité du Cacique les touchera. Son action part veritablement d'une grande ame. Plus on considere la personne pour laquelle il a fait tant de choses, ceux à qui il a resisté, & la passion qu'il avoit pour la fille d'Hirriga; & plus il merite de loüange, d'avoir genereusement sacrifié sa maistresse, & ses amis à son honneur. C'est ainsi que Dieu se plaist à faire naistre dans des regions barbares, des personnes extraordinaires, pour confondre les Chrétiens qui vivent dans des pays où regnent les sciences & la religion.

CHAPITRE V.

Le General envoye demander Ortis.

SOto estant en la Ville d'Hirriga, apprit les avantures d'Ortis, dont il avoit sçû quel-

que

que choſe aux Havanes par un des Indiens qu'Aniaſco avoit attrapé, lors qu'il alla découvrir la coſte de la Floride: Car ils eſtoient ſujets du Cacique Hirriga. Mais comme celuy qui racontoit des nouvelles d'Ortis prononçoit Orotis pour Ortis, les Eſpagnols malgré leurs truchemens crurent que ce Barbare aſſeuroit que ſon pays abondoit en or, & ils ſe réjoüiſſoient d'entendre ce mot d'Orotis, à cauſe que leur but ne tendoit qu'à chercher l'or de la Floride.

Enfin ſur l'aſſeurance qu'eut le General, qu'Ortis eſtoit avec Muçoço, il crut qu'il devoit l'envoyer demander, tant pour l'affranchir que pour s'en ſervir en qualité de truchement. Il donna donc ordre à Balthazar de Gallego, Sergent Major de l'Armée, d'aller trouver Muçoço; & de luy dire que les Eſpagnols prenoient part aux graces qu'il avoit faites à Ortis. Que ſe confiant ſur la bonté qu'il avoit euë pour eux, ils le ſupplioient de leur rendre cet eſclave; parce qu'il leur eſtoit tres-neceſſaire. Qu'en conſideration de cette nouvelle faveur qu'ils eſperoient, il n'y avoit rien qu'ils n'entrepriſſent pour luy. Que s'il vouloit prendre la peine de les venir voir, il trouveroit qu'il n'auroit pas obligé des ingrats. Qu'enfin, aprés les marques de generoſité qu'il avoit données, leur plus grande

joye seroit de le reconnoistre & de l'avoir pour amy.

Gallego partit incontinent avec soixante lances, & dans ce temps-là Mucoço apprit que les troupes Espagnoles estoient arrivées à Hirriga pour faire la conqueste du pays. Comme il apprehendoit cette armée, il en parla à Ortis; & luy dit qu'à son sujet il s'estoit broüillé avec de puissans Caciques. Qu'aujourd'huy il se presentoit une belle occasion de n'estre pas méconnoissant de cette faveur. Que veritablement, il l'avoit obligé sans esperance; mais qu'il sembloit que la fortune desirast que les bons offices qu'il avoit rendus aux Espagnols en sa personne, fussent reconnus. Qu'ainsi il estoit d'avis de l'envoyer avec cinquante des plus remarquables de ses sujets vers le General, pour luy offrir son alliance, avec priere de recevoir la contréee sous sa protection. Ortis ravy de cette nouvelle, répondit à Mucoço, qu'il avoit beaucoup de joye de luy pouvoir témoigner sa reconnoissance. Qu'il raconteroit aux Espagnols sa generosité, & que ceux de sa Nation qui se piquoient d'estre fort sensibles au graces que l'on faisoit à leurs gens, le considereroient à present & à l'avenir; & qu'asseurément il recevroit le fruit des bontez qu'il avoit euës pour luy. A peine avoit-il parlé,

qu'il vint cinquante Indiens à qui l'on avoit commandé de se tenir prests pour l'accompagner. Ils prirent la route qui va de Mucoço à Hirriga, & partirent le jour que Gallego sortit du Camp pour venir vers le Cacique. Mais il arriva qu'aprés trois lieuës de marche dans le grand chemin, le Guide des Espagnols s'alla mettre en teste qu'il ne les devoit pas conduire fidellement. Il commença donc à les regarder comme des ennemis qui venoient s'emparer des Indes, & ravir aux habitans les biens avec la liberté. Touché de ces considerations, il quitta sa route; prit la premiere qu'il rencontra, & égara les Espagnols une bonne partie du jour. Il les menoit en tournant vers la mer, à dessein de les engager dans quelque marais pour les y faire perir. Et comme ils n'avoient aucune connoissance du pays, ils ne remarquerent point la malice du Barbare, que quand l'un d'eux apperçût entre les chénes de la forest où ils estoient, les mats de leurs Navires. On avertit Gallego de la méchanceté du Guide, & il se mit en estat de le percer d'un coup de lance. L'Indien tout estonné, fit entendre par signes qu'il remettroit les Espagnols dans le chemin. Il tint sa parole; mais ils furent contraints de retourner sur leurs pas.

CHAPITRE VI.

Rencontre d'Ortis & de Gallego.

ORtis allant de Mucoço à Hirriga, entra dans le chemin qu'avoit pris Gallego, & reconnut aux traces des Eſpagnols, que leur Guide les avoit égarez par malice. De ſorte qu'afin de prevenir l'alarme qu'ils donneroient à la ville, s'ils y arrivoient avant que de luy avoir parlé, il reſolut de les ſuivre avec ſa trouppe. Et aprés avoir marché quelque temps, il découvrit Gallego avec ſes compagnons dans une grande plaine bordée d'un coſté par une épaiſſe foreſt. Les Indiens auſſi-toſt furent d'avis de gagner le bois, à cauſe qu'on ſe mettoit au hazard d'eſtre mal-traité des Chreſtiens, ſi l'on n'en eſtoit reconnu pour amis, avant que de les joindre. Ortis ſans écouter ce conſeil, s'imagina que c'eſtoit aſſez d'eſtre Eſpagnol; & que ceux de ſa nation ne le méconnoiſtroient pas. Cependant comme il eſtoit veſtu à l'Indienne, un bonnet couvert de plumes, un petit caleçon, des fléches & un arc à la main, la choſe n'alla pas ainſi qu'il ſe l'eſtoit figuré. Car au meſme temps que les Eſpagnols le virent ac-

compagné de ses gens, ils doublerent leurs marches, quitterent leur rang, & sans obeïr à Gallegó qui les rappelloit, fondirent sur les Barbares que menoit Ortis, & les pousserent à coups de lances dans les bois. Neanmoins, à cause que ces Indiens ne furent pas fermes, il n'y en eut qu'un seul de blessé d'un coup de lance aux reins. Ce Barbare qui faisoit le hardy, estoit demeuré derriere avec Ortis, que Nieto pressoit vigoureusement à coups de lance, qu'il para d'abord de son arc. Toutefois, comme Nieto qui estoit ardent & robuste revenoit à la charge, Ortis craignit de succomber, & commença à crier *Xibilla* pour Sevilla. Il fit mesme de son arc le signe de la Croix, afin que l'on reconnust qu'il estoit Chrestien; parce qu'il ne le pouvoit dire en Espagnol. Il avoit tellement perdu la coustume de parler sa langue depuis qu'il estoit parmy les Indiens qu'il l'avoit oubliée; jusqu'à ne pouvoir prononcer Seville, le nom propre du lieu où il estoit né. La mesme chose m'est arrivée à moy; car n'ayant trouvé dans l'Espagne personne avec qui je puisse converser en ma langue naturelle, qui est celle du Perou j'ay perdu de telle sorte l'usage de la parler, que pour me faire entendre je ne sçaurois dire six, ou sept mots de suite. J'ay pourtant sçû autrefois m'exprimer en Indien avec tant

de grace, que hormis les Incas qui parlent le mieux, nul autre ne s'expliquoit plus élegamment que moy.

Pour retourner à Ortis, aprés que Nieto luy eust oüi prononcer Xibilla, il luy demanda qui il estoit; & dés qu'il eust répondu Ortis, il le prend par le bras, le jette sur la croupe de son cheval, & le mene tout joyeux à Gallego, qui fit promptement rassembler ses gens qui donnoient la chasse aux Indiens, Ortis entre luy-mesme dans la forest, appelle ses compagnons, & leur crie de toute sa force qu'ils pouvoient revenir en toute asseurance. Mais les uns épouvantez s'enfuirent jusqu'à la Ville de Mucoço, où ils donnerent avis de tout ce qui se passoit: & les autres qui n'avoient pas eu tant de peur, & qui ne s'estoient pas écartez si loin, sortirent l'un aprés l'autre de la forest, à la voix d'Ortis. Ils detestoient tous sa mauvaise conduite; si bien que sans la presence de nos gens ils l'eusse outragé. Mais pour se satisfaire en quelque façon, ils s'emporterent à des injures, qu'Ortis interpreta le moins mal qu'il put aux Espagnols qui le blalmerent aussi, & donnerent ordre que l'on eût soin de l'Indien blessé. Cependanr il dépécha un homme au Cacique Mucoço, pour le tirer de la peine où l'avoient jetté les fuyars; & ensuite ils prirent tous la route du Camp.

CHAPITRE VII.

Mucoço vient voir le General.

LA nuit étoit déja fort avancée, lors que Gallego arriva au Camp. Le General surpris d'un si prompt retour, s'imagina quelque grand malheur; mais il fut aussi-tôt rasseuré par la vûë d'Ortis qu'il receut obligeamment, & auquel il donna un jupon de velours noir, dont Ortis ne se put servir, parce qu'il estoit accoustûmé d'aller nud. Il porta seulement une chemise, un caleçon de toile, un bonnet, & des souliers; & demeura en cet estat plus de vingt jours, jusqu'à ce que peu à peu il reprit l'habitude de se vestir. Soto fit aussi un favorable accueil aux Indiens: & aprés il dépécha vers le Cacique pour le remercier de luy avoir envoyé Ortis. Il donna ordre de luy dire qu'il se sentoit obligé de l'offre qu'il luy faisoit de se vouloir mettre sous la protection des Espagnols, & qu'il l'acceptoit avec joye au nom de Charles-Quint son Maistre, le premier des Princes Chrestiens.

Cependant, les Espagnols viennent voir Ortis, l'embrassent, le felicitent sur sa venuë, & passent la nuit en rejoüissance: Ensuite le

General l'appella pour s'informer des particularitez de la Floride, & de la vie qu'il avoit mené sous les Caciques. Ortis luy dit qu'Hirriga l'avoit cruellement tourmenté, il luy en montra les marques, & l'on vit qu'il sortoit des vers des playes que le feu luy avoit faites; Mais que Mucoço l'avoit traitté honnestement. Que neanmoins il n'avoit osé s'écarter de crainte d'estre tué par les Sujets de ce Cacique; si bien qu'il n'avoit presque aucune connoissance de la contrée, & qu'il sçavoit seulement que plus on avançoit dans le pays, & plus il estoit fertile.

Durant qu'Ortis entretenoit le General, on donna avis que Mucoço accompagné de plusieurs Indiens approchoit du Camp. On l'apperceut en effet presque aussi-tost qu'on en eut nouvelle, & on le conduisit au General, qu'il salüa avec respect aussi-bien que tous les Officiers de l'armée, selon la qualité qu'Ortis luy faisoit connoistre que chacun avoit. Il retourna ensuite faire sa cour au General, qui le receut avec beaucoup d'amitié, à cause des bontez qu'il avoit euës pour Ortis. Mais Mucoço témoigna qu'on ne luy avoit point d'obligation de ce qu'il avoit fait; parce qu'en qualité de Cacique il y estoit obligé. Qu'il s'étoit seulement consideré en cela; & que mesme il n'avoit envoyé Ortis, que

pour empeſcher que les troupes ne fiſſent du degât ſur ſes terres. Qu'ainſi ſes ſervices eſtoient peu de choſe. Que neanmoins il ſe réjoüiſſoit que ſa conduite fuſt favorablement interpretée du General, pour lequel il avoit une eſtime toute particuliere. Qu'il le ſupplioit par ce zele & par la grandeur d'ame qui eſt ſi naturelle aux Eſpagnols, de le prendre ſous ſa protection. Que deſlors il reconnoiſſoit Charles-Quint, & Ferdinand de Soto pour ſes Seigneurs legitimes. Qu'eſtant leur vaſſal, il eſtoit recompenſé au de là de ſon merite; & qu'à l'avenir il les ſerviroit de tout ſon pouvoir. Porcallo & les autres Capitaines ſurpris du bon ſens de ce Cacique, luy firent beaucoup d'honneur, meſmes des preſens, & à tous ceux de ſa ſuite.

CHAPITRE VIII.

La Mere de Mucoço vient au Camp.

DEux jours aprés l'arrivée de Mucoço, ſa mere qui eſtoit abſente lors qu'il partit de chez luy, & qui n'auroit jamais conſenty qu'il ſe livraſt au pouvoir des Eſpagnols vint trouver Soto. Elle avoit la triſteſſe peinte ſur le viſage, & paroiſſoit ſi fort agitée de

l'inquietude qu'elle avoit pour son fils, qu'approchant du General, elle le conjura de luy rendre Mucoço ; dans la crainte qu'il ne fust traité comme Hirriga. Que s'il avoit resolu de se porter à cette extremité, elle estoit preste de mourir pour son fils. Le General la reçût civilement, & luy répondit que bien loin de faire aucun déplaisir à Mucoço, il meritoit toutes sortes de bons traitemens. Qu'il vouloit mesme qu'à cause d'un fils si genereux, on rendist à sa mere de grands respects. Que pour cette raison elle n'apprehendast rien, & esperast tout de la generosité des Espagnols. Ces paroles rassûrerent un peu cette bonne mere, & l'obligerent à demeurer toûjours dans le camp. Mais elle avoit tant de defiance que mangeant à la table du General, elle craignoit que l'on ne luy donnast du poison. De sorte qu'elle ne goûtoit d'aucune chose qu'auparavant Ortis n'en fist l'essay, & ne l'asseurast qu'il n'y avoit nul danger. Ce qui obligea un des Gentils-hommes du General à dire, qu'il s'estonnoit qu'elle eust offert sa vie pour son fils, puis qu'elle apprehendoit si fort de la perdre. Cette Dame à qui l'on fit entendre cela, repliqua qu'il estoit vray qu'elle aimoit extrémement la vie ; mais qu'elle aimoit encore plus son fils, & qu'il n'y avoit rien qu'elle ne donnast pour le

conſerver. Qu'en cette conſideration elle ſupplioit le General de luy rendre le ſujet de toutes ſes tendreſſes. Qu'elle deſiroit paſſionnément de l'emmener avec elle. Qu'en un mot elle ne pouvoit gagner ſur ſon eſprit de ſe fier à la parole des Chrétiens.

Le General luy repartit qu'elle eſtoit libre de s'en aller ; mais que pour ſon fils, il trouvoit quelque plaiſir à demeurer parmy les Eſpagnols, dont la pluſpart eſtoient de ſon âge. Que quand il auroit volonté de s'en retourner, perſonne ne s'y oppoſeroit. Qu'enfin il proteſtoit que ſon fils auroit plûtôt à s'en loüer qu'à s'en plaindre.

La mere du Cacique partit du Camp ſur cette promeſſe ; mais auparavant elle pria Ortis de ſe ſouvenir que ſon fils l'avoit obligé, & de luy rendre la pareille dans le danger où elle le laiſſoit. Le General & toute ſa Cour rirent de cette defiance, que Mucoço tourna avec tant d'eſprit qu'il contribuaſt au divertiſſement, & pour montrer qu'il ſe fioit aux Eſpagnols, il fut encore huit jours à entretenir Soto & ſes Officiers. Tantoſt il s'enqueroit de l'Empereur, tantoſt des Dames, tantoſt des couſtumes & des grands d'Epagne. Aprés ce temps-là, il prit un honneſte pretexte pour s'en retourner, & quitta civilement les Eſpagnols. Mais il les revint voir pluſieurs

fois depuis, & leur fit à tous divers presens.

Mucoço estoit alors âgé de vingt-six à vingt-sept ans. Il avoit le visage bienfait, la taille belle & un que je ne sçay quel air de grandeur dans toutes ses actions, qui gagnoit l'estime & l'amitié de ceux qui l'approchoient.

CHAPITRE IX.

Preparatifs pour avancer dans le Pays.

Durant ces choses le General donnoit ordre à tout. Car aprés que l'on eut débarqué les vivres & les munitions à Hirriga, la ville la plus proche de la baye du S. Esprit, il envoya aux Havanes les plus grands de ses vaisseaux, avec pouvoir à sa femme d'en disposer. Il garda les autres pour s'en servir au besoin, & en donna le commandement à Pedro Calderon, Capitaine vigilant & experimenté. Il essaya ensuite de gagner le Cacique Hirriga, dans la pensée qu'il n'auroit plus de peine à se bien mettre avec les autres Seigneurs du pays, qui n'avoient reçû aucun déplaisir des Espagnols. Que d'ailleurs cela luy acquereroit du credit parmy les Indiens, & augmenteroit son honneur parmy ceux de sa nation. C'est pourquoy lors qu'on faisoit quelques prisonniers,

prisonniers, il les renvoyoit à Hirriga avec des presens. Il luy faisoit dire qu'il souhaitoit passionnément ses bonnes graces, & qu'il luy donneroit satisfaction des outrages qu'on luy avoit faits. Mais le Cacique répondoit seulement que l'injure qu'il avoit reçûë, ne luy permettoit pas d'écouter aucune proposition de la part des Espagnols. Toutefois la conduite de Soto ne laissa pas de produire de tres-bons effets. Car comme les valets de l'armée alloient tous les jours au fourage escortez de trente ou quarante soldats ; il arriva que n'étant pas sur leur garde, les Indiens fondirent sur eux avec de grands cris, les mirent en desordre, prirent un Espagnol nommé Graiales, & se retirerent. Cependant nos gens se râlient, & depeschent vers le General qui fit aussi-tost courir des Cavaliers aprés l'ennemy, qu'ils surprirent au bout de deux lieuës dans un endroit fermé de roseaux. Alors comme ces Barbares ne songeoient qu'à se réjoüir avec leurs femmes & leurs enfans, nos Soldats entrent de furie dans ce lieu, ils les épouvantent, les mettent en fuite, & prennent femmes & enfans prisonniers. Graiales qui dans cette confusion entendit la voix de ceux de sa nation, court se jetter entre leurs bras. Il n'en fut pas tout d'abord connu, parce qu'il estoit déjà habillé à l'Indienne ; mais bien-tost aprés

ils le reconnurent & revinrent tout joyeux au Camp avec les prisonniers. Cela réjoüit extrémement Soto qui voulut sçavoir le detail de cette rencontre; de sorte que Graiales luy dit que les Indiens n'avoient point eu dessein de nuire aux Espagnols, & n'avoient tiré des fléches que pour les épouvanter. Que comme ils les avoient pris en desordre, il leur eust esté facile d'en tuer une partie; mais qu'ils s'estoient contentez de faire un prisonnier. Que bien loin de luy avoir fait aucun tort, ils l'avoient traité civilement, & que le rasseurant peu à peu, ils le pressoient obligeamment de manger. Le General incontinent fit venir ses prisonniers, & aprés les avoir remerciez de la maniere dont ils en avoient usé, il les renvoya. Il leur protesta aussi qu'il n'y avoit rien à craindre pour eux du costé des Espagnols; & que du leur, il les prioit qu'il en fust de mesme à l'égard de ses gens, & de vivre en bonne intelligence les uns avec les autres. Qu'il n'estoit pas entré dans le pays pour s'attirer leur haine, mais leur amitié. Le General accompagna ces paroles de quelques faveurs, & les Indiens s'en retournerent tres-satisfaits.

A quelque temps de là ces mesmes Indiens attraperent deux Espagnols, ausquels ils laisserent tant de liberté qu'ils eurent moyen de s'échaper. Ces peuples sans doute ne s'e-

ſtoient adoucis de la ſorte, qu'à cauſe des courtoiſies de Soto envers leur Cacique ; & auſſi il n'y a rien qui faſſe plus d'impreſſion ſur les hommes que les faveurs qui ſont faites de bonne grace.

CHAPITRE X.

Suite de la découverte.

APrés que Ferdinand de Soto euſt eſté environ trois ſemaines à faire ſes preparatifs pour avancer, il commanda à Gallego d'aller avec ſoixante lances & autant de fuſeliers dans la Province d'Urribaracuxi. Gallego partit au meſme temps, & ſe rendit à Mucoço où il fut reçû avec joye par le Cacique, qui logea une nuit les Eſpagnols & leur fit bonne chere. Mais le lendemain comme ils eſtoient preſts à marcher ils luy demanderent un guide, & Mucoço leur dit qu'ils eſtoient trop honneſtes gens pour ſe prevaloir de ſon amitié, afin de l'obliger à faire une choſe contre ſon honneur. Qu Urribaracuxi eſtant ſon couſin, il ſeroit blâmé de tout le monde, s'il leur donnoit quelqu'un pour les mener ſur ſes terres. Que meſme quand ce Cacique ne ſeroit pas ſon parent, il ne les

devoit pas servir en cela, parce qu'il passeroit pour un traistre envers sa patrie, & qu'il aimeroit mieux mourir que de commettre un crime si indigne d'une personne de sa qualité. Ortis qui conduisoit les Espagnols, luy répondit par l'ordre de Gallego, qu'ils ne vouloient point abuser de son amitié. Qu'ils luy demandoient seulement un Indien, en qui Urribaracuxi eut creance, afin de l'envoyer avertir qu'il n'apprehendast point leur venuë, Que mesme quand il ne voudroit ny paix, ny alliance, ils avoient ordre de ne point ravager sa Province en faveur du genereux Mucoço, dont ils consideroient les amis & les parens. Et que pour l'amour de luy ils n'avoient fait nul desordre dans la contrée du Cacique Hirriga leur ennemy declaré. Mucoço reprit qu'il estoit fort obligé aux Espagnols, & que dans la connoissance de leur dessein il leur donnoit un guide tel qu'ils le vouloient. Ils partirent donc de Mucoço extrémement satisfaits du Cacique, & se rendirent en quatre jours à la contrée d'Urribaracuxi éloignée d'environ dix-sept lieuës de la ville de Mucoço. Comme Urribaracuxi & ses sujets s'en estoient fuis dans les bois, les Espagnols depécherent leur guide qui luy offrit leur alliance; mais aprés l'avoir civilement écouté, il le renvoya sans rien conclure.

Pendant le chemin qui est de vingt-cinq lieuës, depuis Hirriga jusqu'à Hurribaracuxi; on rencontra plusieurs ceps de vigne, des pins, des meuriers, & autres arbres semblables à ceux d'Espagne. On passa aussi à travers certains pays où il y avoit quelques marais, des colines, des bois, & des plaines fort agréables, dont Gallego fit une relation qu'il envoya au General, & l'avertit que l'Armée pouvoit subsister deux ou trois jours aux environs d'Urribaracuxi. Tandis qu'on va trouver Soto, il est bon de dire ce qui se passoit au Camp.

CHAPITRE XI.

Disgrace de Porcallo.

SUr la nouvelle qu'Hirriga estoit dans un bois proche le Camp, Porcallo resolut malgré les prieres du General, d'aller prendre ce Cacique. Il sortit donc avec de la Cavalerie & de l'Infanterie, dans l'esperance de l'amener prisonnier, ou de l'obliger à demander la paix. Hirriga averty de cette entreprise, envoya dire plusieurs fois à Porcallo de ne point passer outre, à cause que les marais & les autres difficultez du chemin qu'il falloit

franchir pour venir à luy, le mettoient à couvert. Qu'il luy donnoit ce conseil; non pas par crainte; mais en reconnoissance du plaisir qu'on luy avoit fait, de ne point ravager ses terres, ny maltraitter ses sujets. Porcallo se moqua de ces avis, il crut que le Cacique apprehendoit, & qu'il ne luy pouvoit échapper. C'est pourquoy il doubla sa marche, encouragea ses soldats, & arriva prés d'un lieu marescageux, où sur la difficulté que chacun faisoit d'entrer, il picque, & en s'avançant oblige plusieurs de ses gens à le suivre. Mais il n'alla pas fort loin que son cheval s'abbattit; de sorte qu'il se trouva engagé dessous avec ses armes, & parce qu'on ne pouvoit aller jusqu'à luy, à cause que le marais estoit trop profond, ce fut par un bonheur extraordinaire qu'il ne perit pas. Ainsi lors qu'il vit qu'il estoit vaincu sans combat, & mesme sans esperance d'avoir le Cacique, il retourna au quartier tout en colere, faisant reflexion sur les douceurs dont il joüissoit à la Trinité, & sur les fatigues qu'alloient souffrir les Espagnols, qui n'estoient encore qu'au commencement de leur conqueste. D'ailleurs comme il consideroit qu'il avoit acquis assez de gloire, & qu'à l'âge où il estoit, il ne devoit pas s'exposer si legerement; il crut qu'il n'y avoit nulle honte à luy de quitter

l'armée, & de laisser l'honneur de l'entreprise aux jeunes gens, qui avoient besoin d'acquerir de la reputation dans les armes. Son malheur l'occupoit effectivement si fort qu'il s'en entretenoit tout seul ; & quelquefois avec ceux qui l'accompagnoient. Il prononçoit mesme tout haut, sillabe à sillabe, le nom d'Hirriga & d'Urribaracuxi. Il en transposoit aussi quelquesfois les lettres, il disoit Huri Harri Siga Siri Barracoxa Huri, & ajoustoit qu'il donnoit au Diable la terre, où les premiers noms qu'il avoit ouys estoient effroyables. Que l'on ne devoit rien attendre de bon de ceux qui les portoient. Que chacun pouvoit travailler pour ses interests particuliers ; mais qu'à son égard la fortune ne le touchoit point. Porcallo agité de la sorte arriva au Camp ; où aprés avoir demandé à s'en retourner à la Trinité, on luy donna un vaisseau. Mais avant que de s'embarquer il distribua son équipage à quelques soldats qu'il aimoit. Il laissa aux trouppes les vivres avec les munitions qu'il avoit ; & voulut que Suarez de Figueroa son fils naturel, qu'il équipa fort bien, accompagnast Soto dans son entreprise. Figueroa obeït avec joye aux ordres de son pere, & ne laissa échapper aucune occasion de donner des marques de son courage. Mais il eut du malheur ; les Indiens luy tuerent ses

chevaux & le blesserent, & depuis il marcha à pieds sans vouloir rien recevoir, ny du General, ny de ses Capitaines. Cette maniere d'agir déplût à Soto, qui le pressa plusieurs fois de prendre de luy de quoy se remonter : mais Figueroa le portoit fort haut, & l'on ne put jamais rien gagner sur son esprit.

CHAPITRE XII.

Relation de Gallego.

PORcallo en quittant l'Armée, donna des marques de legereté, comme il en avoit donné d'ambition, lors que pour suivre le General il abandonna sa maison & son repos. C'est ainsi que dans les affaires d'importance les resolutions qui ne sont pas prises prudemment, font honte à ceux qui les executent. Si Porcallo eut bien consulté avant que de s'engager, il n'auroit pas perdu une partie de son bien & de sa reputation. Mais souvent les personnes riches s'imaginent qu'ils ne surpassent pas moins les autres par les qualitez de l'esprit, que par les avantages de la fortune, & persuadez de cette erreur, ils ne prennent conseil de qui que ce soit.

Porcallo estoit à peine party, que la rela-

tion de Gallego arriva. Elle réjoüit le Camp, parce qu'elle faisoit esperer la conqueste de la Floride. Elle marquoit entre autres choses que trois lieuës au de là d'Urribaracuxi, il y avoit un marais fort dangereux. Mais cela ne servit qu'à encourager les Espagnols. Ils dirent que Dieu avoit donné aux hommes le cœur & l'industrie en partage, pour franchir les obstacles qui se rencontroient dans leurs desseins. Sur cette nouvelle le General fit dônc publier que dans trois jours on se tinst prest pour partir, & envoya trente Cavaliers sous la conduite de Silvestre, avertir Gallego qu'il l'alloit suivre. Cependant il laissa une garnison de quarante lances, & de quatre-vingts fuseliers dans la ville d'Hirriga; où aprés avoir estably Calderon à la garde des vaisseaux & des munitions, il luy commanda d'entretenir la paix avec ses voisins, de cultiver l'amitié de Mucoço, & de ne point quitter la place sans son ordre. Le General ensuite partit d'Hirriga avec le reste des troupes, il prit la route de Mucoço, & le troisiéme jour de sa marche il découvrit au matin la ville. Le Cacique averty de sa venuë, sortit au devant de luy, il le reçût avec joye, & luy offrit sa maison. Mais dans la crainte de l'incommoder, le General l'asseura qu'il estoit obligé de passer outre: & aprés luy avoir recommandé

la garnison d'Hirriga, il le remercia de toutes les bontez qu'il avoit euës pour les Espagnols. Mucoço luy baisant les mains avec respect, luy dit la larme à l'œil, qu'il ne pouvoit exprimer lequel luy estoit le plus sensible, ou le contentement de l'avoir connu, ou le déplaisir de le voir partir sans le pouvoir suivre. Il le conjura aussi de se souvenir de luy, & fit ses complimens aux principaux Officiers de l'Armée. Au sortir de là, le General continua son chemin jusqu'à Urribaracuxi, sans faire aucune rencontre digne d'estre écrite, & il marcha toûjours au Nort d'Est. Neanmoins je suis obligé de dire, que sa route ne m'est pas si precisement connuë, qu'un jour on ne trouve que j'ay manqué à la bien marquer. Ce n'est pas que je n'aye tâché d'apprendre les hauteurs du pays; mais je n'en ay pû avoir une aussi exacte connoissance que je le souhaitois; parce que les Espagnols ne songeoient pas tant à prendre la situation des lieux, qu'à chercher l'or & l'argent de la Floride.

CHAPITRE XIII.

Passage du Marais.

LE General arrivé à Urribaracuxi où Gallego l'attendoit, apprit que le Cacique

s'en estoit fuy dans les bois ; & aussi-tôt il dépescha vers luy, pour le prier de faire alliance avec les Espagnols. Comme ce Barbare ne voulut entendre en rien, Soto envoya sonder un grand & large marais, qui estoit sur son chemin ; il sçût que le fond des bords n'en estoit pas bon, & qu'il y avoit une telle quantité d'eau au milieu, qu'on ne le pouvoit passer à pied. Neanmoins on chercha tant qu'au bout de huit jours on trouva un passage, où le General s'estant rendu avec l'Armée, il s'en tira aisément ; mais parce que le defilé estoit long, il demeura un jour à le traverser, & se campa à demie lieuë au de là dans une grande plaine. Le jour suivant il envoya découvrir le chemin, & l'on rapporta qu'on ne pouvoit avancer, à cause des eaux qui inondoient la campagne. Sur cette nouvelle, aprés avoir pris cent Cavaliers avec autant de fantassins, & laissé le reste des troupes sous la conduite de Moscoso son Mestre de Camp ; il repasse le marais, & envoye chercher un autre passage. Cependant les Indiens qui estoient dans un bois fondent sur Soto & sur ses gens, tirent sur eux, & regagnent aussi-tôt la forest. Les Espagnols les repoussoient & en tuoient, ou en prenoient toûjours quelques-uns. Ceux qui se voioient pris se voulant tirer des mains de leurs ennemis, s'offroient de les guider, & les

faisoient passer au travers des embuscades dés Barbares qui les perçoient a coups de fléches. Cette malice reconnuë, on fit déchirer par les chiens quatre des plus coupables d'entr'eux. Si bien que les autres épouventez, commencerent à bien faire leur devoir, & mirent les gens du General en un chemin, où aprés avoir marché environ quatre lieuës, ils se trouverent au dessus du grand marais en un passage, dont l'entrée & la sortie estoient séches. Mais une lieuë durant on avoit de l'eau jusqu'au dessous dés bras, & le milieu du trajet cent pieds de long n'estoit pas gayable. Les ennemis en cet endroit avoient dressé un méchant pont de deux gros arbres tombez dans l'eau, soûtenu de quelques pieux fichez en terre, & de quelques pieces de bois en travers, avec des maniere de garde-fou.

Au mesme temps que le General vit ce pont, il commanda à Pedro Moron & à Diego d'Oliva Metis, qui estoient de grands nageurs, d'aller couper ces branches d'arbres qui embarrassoient le pont, & de faire tout ce qu'ils trouveroient à propos pour la commodite du passage. Ils executent leur ordre, mais au fort du travail les Indiens qui estoient cachez parmy les roseaux sortent dans de petites nacelles, & tirent sur eux. De sorte que Moron & son camarade se jeterent en bas du

pont,

pont, nagerent entre deux eaux, où ils furent legerement blessez, & se sauverent. Neanmoins les Indiens estonnez de la resolution de ces deux hommes, n'oserent plus paroïstre; & les Espagnols accommoderent le pont à deux portées de mousquet plus haut, ils trouverent un lieu pour passer la Cavalerie. Le General en donna avis à Moscoso son Mestre de Camp, avec ordre de faire marcher le reste de l'Armée, & de luy envoyer promptement des vivres. Silvestre qui fut dépesché pour cela, eut charge d'amener les munitions, avec une escorte de trente lances, & d'estre de retour le lendemain sur le soir. Car Soto promit de l'attendre, & luy dit qu'encore que le chemin fût long & difficile, il esperoit tout de luy. Silvestre monte donc sur un excellent cheval qu'on luy tenoit prest, & rencontre Lopes Cacho, auquel il ordonne de la part du General de l'accompagner. Cacho s'en excuse sur ce qu'il se trouvoit fatigué, & le supplie d'en choisir quelqu'autre; mais comme Silvestre le pressoit de plus en plus, il cede, monte à cheval, & part avec luy au Soleil couchant.

CHAPITRE XIV.

Silvestre porte les ordres du General à Moscoso.

SIlvestre & Cacho qui n'avoient pas plus de vingt ans chacun, s'exposerent resolument à tout ce qu'il leur pourroit arriver. Il firent d'abord sans peine quatre ou cinq lieuës, parce que le chemin estoit beau, & qu'ils ne rencontrerent point d'Indiens. Ensuite, à cause du marais, ils se trouverent engagez dans de tres-fâcheux chemins, dont ils desesperoient de se tirer. Comme ils n'avoient aucune connoissance certaine du pays, ils estoient contraints de marcher au hazard, & de tascher à se souvenir des lieux par où ils estoient passez la premiere fois avec leur General; & en cela leur chevaux leur rendirent de fort bons services. Car sans estre guidez que de leur instinct, ils prirent la route qu'ils avoient tenuë en venant, & baissoient la teste pour sentir la piste. Cacho & son camarade qui ne comprenoient rien à cela, leur tiroient la bride, mais leurs chevaux recherchoient incontinent le chemin à leur maniere, ils ronfloient si fort lors qu'ils l'avoient perdu, qu'il estoit à craindre que le bruit qu'ils fai-

soient ne découvrist les Cavaliers. Le cheval de Silvestre estoit le plus seur pour bien conduire, & il avoit de tres-excellentes marques. Il estoit bay-brun, le pied du montoir blanc avec une pareille marque au front. Le cheval de Cacho estoit alezan bruslé avec les extremitez noires: mais il ne valoit pas celuy de Silvestre, qui aprés avoir reconnu l'action de son cheval, le laissa aller à sa fantaisie. Voilà l'estat où estoient Silvestre & Cacho; & cet estat se peut sans doute mieux imaginer que décrire.

Ces Cavaliers marcherent ainsi toute la nuit sans tenir aucune route certaine; accablez de travail, de sommeil, & tourmentez de la faim, parce qu'ils n'avoient mangé depuis deux jours qu'un peu de millet. Leurs chevaux estoient d'ailleurs abbattus de fatigues, à cause qu'il y avoit trois jours qu'ils travailloient sans relasche, & qu'on ne les avoit debridez que pour repaistre quelques momens. Car l'image de la mort que les deux Cavaliers voyoient devant leurs yeux, les obligeoit de piquer en diligence, & de franchir toute sorte de difficultez. Il y avoit de l'un & de l'autre costé de leur chemin des troupes d'Indiens, qu'ils appercevoient à la lueur des feux que ces Barbares avoient allumez, & qui en sautant à l'entour, faisoient

tout retentir de leurs cris. On ne sçait s'ils celebroient alors quelque feste, ou si c'estoit un simple regale; mais leurs cris durerent toute la nuit; & empescherent qu'ils n'entendissent le pas des chevaux, & ne prisse garde à leurs chiens, qui aboïoient plus fort que de coustume. Car s'ils eussent découvert Silvestre & Cacho, ils auroient fait leurs efforts pour les avoir.

Aprés que ces Cavaliers eurent marché dix lieuës avec beaucoup de crainte & de peine, Cacho pria Silvestre, ou de le tuer, ou de le laisser dormir, & luy protesta qu'il ne pouvoit ny passer outre, ny se tenir davantage à cheval. Silvestre luy repliqua brusquement qu'il dormît donc, puisqu'au milieu du danger qui les menaçoit, il n'avoit pas la force de resister une heure au sommeil. Que le passage du marais n'estoit pas loin, & qu'ils ne pouvoient éviter la mort s'ils ne passoient avant le jour. Cacho sans écouter ce qu'on luy disoit, se laissa tomber à terre comme s'il eut esté mort. Silvestre prit aussi-tost la bride du cheval, & la lance de son compagnon; & en ce moment il se répandit une grande obscurité accompagnée d'une tres-grosse pluye, qui toutefois n'éveilla point Cacho, tant la force du sommeil est grande. La Pluye cessée, le temps s'éclaircit, le jour

parut, & Silvestre fut au desespoir de ne s'estre pas plûtôt apperçû de la clarté. Mais tandis que son camarade reposoit, il s'estoit peut-estre endormy luy-mesme à cheval. Car il me souvient d'avoir connu un Cavalier qui marchoit environ quatre lieuës en dormant, & qui ne s'éveilloit point, quoy qu'on luy parlast, & qu'il fust mesme en danger d'estre tué par son cheval. Incontinent donc que Silvestre eust vû le jour, il appelle Cacho, le pousse du bout de sa lance, afin de l'éveiller, & luy dit que pour s'estre trop endormy, il leur estoit presque impossible de ne pas tomber entre les mains des Barbares. Cacho remonte à cheval, pique avec Silvestre au petit galop; mais le jour les découvrit, & aussi-tost on n'entend de costé & d'autre du marais que cris, que trompettes, tambours, & autres instrumens. Les Indiens sortent d'entre les roseaux dans des nacelles, gagnent le passage, & y attendent les deux Espagnols, qui bien loin de perdre courage, se rasseurent par le souvenir du peril où ils venoient d'estre exposez sur terre, & se jettent hardiment dans l'eau par où ils devoient passer. On les couvre alors de fléches, mais comme ils vont viste & sont bien armez, ils échapent sans recevoir de blessure, ce qui fut un grand bonheur, veu la multitude des traits qu'on leur tira. Cependant le

bruit que faisoient les Barbares, fut entendu des troupes qui n'estoient pas fort loin du marais, & parce qu'on se douta de quelqe chose, il se détâcha trente Cavaliers, qui se rendirent au passage. Tovar monté avantageusement piquoit à la teste; il avoit de la hardiesse & aimoit la gloire, car encore qu'il connust qu'il estoit mal dans l'esprit de Soto, que ses actions ne seroient pas considerées, il ne laissoit pas de servir en homme de cœur. Toutefois, cela ne le remit point dans les bonnes graces du General, il sembloit au contraire qu'il eust du chagrin de voir tant de vertu en un homme, pour qui il avoit tant d'aversion. Il eut aussi mieux valu que Tovar abandonnast le service, que de s'opiniâtrer à vouloir regagner l'amitié de Soto. Il arrive rarement que les grands pardonnent, lors qu'ils sont persuadez qu'on les a offensez.

CHAPITRE XV.

Retour de Silvestre.

COmme les Indiens poursuivoient hors de l'eau les deux Espagnols, ils apperçûrent le secours, & se retirerent de crainte d'estre maltraittés. Si bien que Silvestre vint

au Camp où il fut reçû de Moscoso qui ayant apris l'ordre du General, fit en diligence chercher des vivres, & commanda trente Cavaliers pour les escorter. Cependant Silvestre s'arresta environ trois quarts-d'heure à manger un peu de millet & de fromage; car on n'y trouvoit rien autre chose; & lors que tout fust prest il reprit sa route accompagné de son escorte, & emmena avec luy deux mulets chargez de fromage & de biscuit. Cacho qui n'avoit pas ordre de s'en retourner demeura avec Moscoso, qui commanda à ses gens de se tenir prests pour partir. Durant cela, Silvestre & son escorte traverserent le marais, sans que l'ennemy fist mine de les attaquer, & arriverent à deux heures de nuit, où le General les devoit attendre. Mais comme ils ne l'y trouverent point, ils en eurent beaucoup de déplaisir, & ils se camperent en cette sorte. Une partie de la nuit dix Cavaliers battoient l'estrade, un pareil nombre veilloit, & faisoit repaistre les chevaux tout scelez, tandis que les autres prenoient un peu de repos, afin que chacun travaillast, dormist tour à tour, & qu'on ne pust estre surpris de l'ennemy. Si-tôt qu'il fut jour on découvrit la route du General dans le marais *, que l'on traversa avant que les Indiens se rendissent

* C'est que le marais estoit sec en quelques endroits.

maistres du passage. Si une fois ils s'en fussent saisis, les Espagnols auroient eu de la peine à le gagner, à cause qu'ils eussent esté obligez de combattre dans l'eau jusqu'aux aisselles sans pouvoir se retirer, ny attaquer avec avantage; au lieu que les ennemis qui avoient des bateaux qu'ils menoient fort viste, pouvoient à leur fantaisie tirer de prés ou de loin. Neanmoins ils ne se servirent pas de l'occasion, & l'on n'en sçait pas la cause, si ce n'est qu'ils observent des jours heureux pour le combat. Enfin aprés six lieuës de marche, l'escorte trouva Soto dans des valées pleines de millet, si haut qu'ils le cueilloient à cheval. Mais comme ils avoient extremement faim, ils le mangeoient cru, & remercioient Dieu de leur bonne fortune. Le General reçût Silvestre avec joye, & lors qu'il aprit de luy les maux qu'il avoit soufferts, il le loüa hautement & luy promit de reconnoistre ses services. Il luy dit ensuite qu'il n'estoit pas demeuré au rendez-vous, parce que ces gens ne pouvoient plus supporter la faim, & qu'il croyoit que les Barbares l'avoient tué sur les chemins. Comme il achevoit de parler, on l'avertit que Moscoso avoit passé le marais, sans que l'ennemy si fut opposé, & qu'estant arrivé en trois jours à un autre passage qui estoit de l'autre costé, il avoit mis encore trois

jours à s'en tirer, à cauſe qu'il eſtoit long, & qu'il y avoit beaucoup d'eau. Il eut auſſi nouvelle que Moſcoſo & ſes troupes avoient faute de vivres, & il leur envoya du millet, ce qui les réjoüit beaucoup; aprés quoy ils ſe rendirent dans la Province d'Acuera où eſtoit le General.

CHAPITRE XVI.

Province d'Acuera.

LA Contrée d'Acuera eſt au Nord, à l'égard de celle d'Urribaracuxi, dont elle eſt éloignée d'environ vingt lieuës. Mais comme le Cacique d'Acuera s'en eſtoit fuï à l'arrivée des troupes dans ſa Province, on dépeſcha vers luy quelques priſonniers Indiens. Ils avoient ordre de le porter à faire alliance avec les Eſpagnols qui eſtoient vaillans, & qui pourroient ruiner ſes terres & ſes ſujets. Que toutefois juſqu'icy ils n'en eſtoient point venus à cette extremité, à cauſe que leur deſſein eſtoit ſeulement de reduire par la douceur les habitans du pays, à l'obeïſſance du Roy d'Eſpagne leur Maiſtre. Que pour cela ils deſiroient luy parler, & l'inſtruire de l'ordre qu'ils avoient de traiter avec les Caciques.

Acuera répondit que les Espagnols estant déja entrez dans le pays, il les connoissoit pour des vagabons, qui vivoient de brigandage, & tuoient ceux qui ne leur faisoient aucun déplaisir. Qu'avec une nation si detestable, il ne vouloit ny paix, ny commerce; & quelques braves qu'ils se fissent, ils trouveroient des gens qui le seroient autant qu'eux. Que dés à present, il leur declaroit la guerre, sans toutefois en vouloir venir à une bataille; mais qu'il leur dresseroit tant d'embuscades qu'il les déferoit entierement. Que mesme il avoit commandé qu'on luy apportast chaque semaine deux testes de Chrestiens, moyen seur pour les exterminer d'autant plus facilement qu'ils n'avoient point de femmes. Quant à l'obeïssance qu'ils souhaitoient qu'on rendist à leur Prince, ils devoient sçavoir qu'il estoit de la derniere bassesse, à des gens libres, de se ranger sous une domination estrangere. Que luy & tous ses sujets perdroient plûtôt la vie que la liberté; & qu'on ne devoit point attendre d'autre réponse d'un Souverain. Qu'ils fortifient donc en diligence de sa contrée. Qu'ils estoient des miserables qui se sacrifioient en faveur d'autruy. Qu'ainsi il les estimoit indignes de leur amitié, & qu'il ne vouloit ny voir leurs ordres, ny les souffrir davantage sur ses terres. Le General surpris

de cette fierté, s'efforça de gagner le Cacique; mais inutilement. L'armée sejourna vingt jours dans sa Province, qu'on trouva fort bonne, & l'on y prit des provisions pour passer outre. Durant ce temps-là les Indiens harcelerent si fort les Espagnols, qu'un soldat ne pouvoit s'écarter cent pas du camp qu'ils ne le tuassent. Ils leur coupoient d'abord la teste à moins que l'on ne courust promptement sur eux, & la portoient à leur Cacique. Ils estoient en effet tres-animez. Ils deterroient la nuit les Chrestiens morts, ils les mettoient par quartiers, les pendoient au haut des arbres, & executoient avec tant de courage les ordres de léur Seigneur, qu'ils luy porterent la teste de dix-huit soldats, sans parler de ceux qu'ils firent perir, & qu'ils blesserent à coup de fléches. Pour eux, aprés avoir attaqué ils se sauvoient tres-souvent, si bien que nos gens n'en tuerent qu'environ cinquante.

CHAPITRE XVII.

Entrée des Espagnols dans la Province d'Ocaly.

L'Armée partit d'Acuera, sans y avoir fait autre chose que de tuer quelques Indiens. Elle prit sa route vers la Province d'Ocaly,

esloignée de vingt lieuës de l'autre, & marcha au Nord-d'Est. Elle traversa entre les deux contrées un desert d'environ douze lieuës de longueur remply de noyers, de pins & d'arbres inconnus en Espagne; mais arrangez avec une si egale distance, qu'ils sembloient plantez à plaisir, si bien qu'ils faisoient une agreable forest.

On ne trouva point en Ocaly tant de marais ny de mauvais pas, que dans les autres contrées. Comme ce pays estoit plus haut & plus esloigné de la coste, la mer n'y pouvoit aller, & les autres Province en estant plus proches & plus basses; la mer y entroit en de certains endroits, tantôt trente, tantôt quarante, cinquante, soixante, & quelquefois cent lieuës. Elle y formoit de grands marais, & rendoit la terre tellement tremblante, qu'il estoit presque impossible de passer dessus. Les Espagnols en effet se sont rencontrez dans des chemins si fascheux, qu'au mesme temps qu'ils mettoient le pied sur la terre, elle trembloit vingt & trente pas aux environs; toutefois il sembloit qu'un cheval y pust galopper. On n'eust jamais crû que ce n'estoit que de la vase endurcie, & qu'il y eust de l'eau & de la bourbe au dessous. Neanmoins quand le dessus venoit à se rompre, les hommes avec les chevaux enfonçoient, & se noyoient sans ressource,

fource, de forte qu'il y avoit beaucoup à fouffrir, lors qu'il falloit paffer en ces lieux-là.

Pour revenir à la contrée d'Ocaly, les Efpagnols y trouverent plus de vivres que dans les autres Provinces; la terre y eftoit meilleure & le pays plus cultivé. Ils remarquerent auffi que plus les contrées eftoient loin de la mer, & plus elles eftoient peuplées & abondantes en toutes fortes de fruits.

Comme les troupes eurent traverfé le defert entre les deux Provinces, elles firent fept lieuës. Elles rencontrerent fur leur chemin quelques maifons de çà & de là, & entrerent dans la Capitale que l'on appelloit Ocaly où le Cacique tenoit fa cour. Mais luy & fes vaffaux s'eftoient retirez dans les bois avec ce qu'ils avoient de meilleur. La Ville d'Ocaly eftoit de fix cens maifons, où les Efpagnols fe logerent, parce qu'ils y trouverent beaucoup de legumes, de noix, de raifins fecs, & autres fruits. Le General au mefme temps envoya des Indiens prier le Cacique de faire amitié avec luy; mais il s'en excufa fur ce qu'il ne pouvoit fortir fi-toft, & fix jours aprés il vint à l'armée, où quoy qu'il fut bien reçû, & qu'il eut traité alliance, on ne laiffa pas de juger qu'il avoit de mauvais deffeins, qu'on diffimula de peur de l'effaroucher. Ce

que je vais dire fera connoiſtre qu'on ne le ſoupçonnoit pas à tort.

Il y avoit auprés d'Ocaly une riviere profonde, dont les bords eſcarpez avoient deux piques de hauteur. Cependant il fallut paſſer cette riviere, & parce qu'il n'y avoit point de pont, on convint que les Indiens en feroient un de charpente. Le Cacique & le General accompagnez de pluſieurs Eſpagnols, choiſirent un jour pour voir l'endroit où l'on dreſſeroit ce pont. Comme ils le faiſoient tracer, quelque cinq cens Barbares cachez dans des buiſſons à l'autre bord de la riviere, s'avancerent & ſe mirent à crier aux Eſpagnols; laſches voleurs vous ſouhaitez un pont, mais nous ne vous en baſtirons point; & là deſſus ils les couvrent de fléches. Ce qui obligea le General à dire, que puis qu'on s'étoit juré alliance, cette action devoit eſtre chaſtiée. Le Cacique pour s'excuſer répondit, qu'auſſi-toſt que ſes ſujets avoient vû qu'il inclinoit en faveur des Eſpagnols, ils avoient perdu l'obeïſſance. Qu'il n'eſtoit pas en ſon pouvoir de les punir, & qu'on ne pouvoit ſans injuſtice luy imputer leur faute.

Aux cris que faiſoient les Barbares, un Levrier nommé Brutus, qu'un Page du General menoit en laiſſe, s'eſtant échapé, il ſe lança dans l'eau. Les Eſpagnols ſe mirent à l'ap-

peller, mais cela l'encourageoit à nager, droit aux Indiens qui luy percerent la teste & les épaules de plus de cinquante fléches. Il passa pourtant à l'autre rive, & tomba mort à la sortie de l'eau. Les Chrestiens en furent sensiblement touchez, parce qu'il leur avoit rendu beaucoup de service, comme je vay raconter.

Un jour quatre Indiens par curiosité vinrent au camp pour voir les troupes, leurs armes, & principalement leurs chevaux qu'ils apprehendoient sur tout. Le General qui sçût leur dessein, & qu'ils estoient des plus remarquables de leur Province, les reçût avec civilité, il leur fit quelques presens, & commanda de les regaler dans une chambre a part. Comme ils eurent bien mangé, & qu'ils ne se virent observez de personne, ils s'enfuïrent avec une telle vistesse, que les Espagnols desesperans de les attraper, ne les suivirent point. Sur ces entrefaites vient Brutus, il se met aux trousses des Indiens qui fuyoient à la file, & aprés les avoir atteint, il en passe trois sans les attaquer, & se jette sur le plus avancé qu'il couche par terre. Cependant il laisse approcher celuy qui suivoit, il le terrasse, & en fait autant aux autres, lors qu'ils furent prés de luy ; si bien que les tenant tous en un mesme endroit, il se lançoit sur le premier qui

faisoit mine de se relever, & l'arrestoit à force d'aboyer. Il les embarrassa enfin de telle sorte, qu'il les retint jusqu'à ce que les Espagnols accoururent qui s'en saisirent, & les remenerent au camp. On les separe aussi-tost, & interrogez du sujet d'une fuite si peu raisonnable, ils répondirent qu'ils ne s'en estoient fuïs que dans la creance que ce leur seroit une chose glorieuse parmy ceux de leur Nation, de s'estre ainsi tirez des mains des Chrestiens, & que Brutus leur ravissoit un fort grand honneur. On dit encore de ce levrier, qu'un jour que les Indiens & les Espagnols estoient les uns avec les autres sur le bord d'une riviere, un Indien frappa de son arc un Espagnol. Qu'ensuite l'Indien se jetta dans l'eau avec les autres Barbares; & que Brutus qui vit cela le poursuivit, s'attacha à luy, & l'étrangla au milieu de l'eau.

C'est de la sorte qu'en la conqueste du nouveau monde les levriers ont fait des choses dignes d'admiration. Becerillo servit si bien dans l'Isle de Porto-Rico, qu'à cause de luy les Espagnols donnerent à son maistre la moitié de tout leur gain. Nugnez de Balboa voulut aussi qu'on reconnust de cinq cens escus d'or, celuy à qui appartenoit Leoncillo, pour les bons offices que ce chien avoit rendus dans la découverte de la mer pacifique.

CHAPITRE XVIII.

Province de Vitachuco.

SOto qui voyoit que le Cacique demeuroit inutilement au Camp, luy dit qu'il craignoit que s'il y eſtoit d'avantage, ſes vaſſaux ne ſe revoltaſſent tout à fait; ou que croyant qu'on le retinſt priſonnier, ils ne s'irritaſſent de plus en plus. Qu'il le prioit de s'en retourner; & que lors qu'il voudroit le venir revoir, il luy feroit toûjours beaucoup d'honneur. Ocaly répondit qu'il ſouhaitoit ſeulement d'aller vers ſes ſujets, pour les porter à ſe ſoûmettre au General, & que s'il ne pouvoit les y obliger, il ne laiſſeroit pas de revenir témoigner ſon affection à toute l'Armée. Là-deſſus il s'en alla & ne tint aucunes de ſes promeſſes. Enſuite par le moyen d'un Ingenieur de Génes nommé François, les Eſpagnols firent un pont de poutres avec des madriers * en travers attachés avec des cordes. Comme le bois ne leur manquoit pas, ils vinrent ſi bien à bout de leur deſſein, que les hommes & les chevaux paſſerent fort à

* Planches de bois de chénes fort épaiſſes.

leur aise. Mais avant que de traverser le fleuve, le General commanda à ses gens de se mettre en embuscade pour prendre quelques Indiens. Ils en attraperent trente, qui à force de promesses & de menaces les conduisirent dans une Province éloignée de seize lieuës d'Ocaly. Le Pays par où ils marcherent estoit dépeuplé, mais agreable, uny, plein d'arbres & de ruisseaux, & paroissoit tres fertile.

L'Armée fit huit lieuës en deux jours, & au troisiéme aprés avoir marché jusqu'à midy, Soto s'avança avec cens Cavaliers & autant de fantassins, & continuant sa route le reste du jour & toute la nuit, il arriva sur le matin à Ochilé qui estoit une des Villes de la Province de Vitachuco. Cette contrée avoit prés de deux cens lieuës, & estoit partagée entre trois freres. Vitachuco qui estoit l'aîné portoit le nom de la Province & de la Capitale; & de dix parts qui composoient cette estenduë de pays, il en possedoit cinq, le second de qui le nom n'est pas connu en avoit trois: & le dernier qu'on appelloit Ochilé du nom de la Ville, dont il estoit Seigneur, en avoit deux. On ne sçait point la raison de ce partage; car dans les Provinces que l'on découvrit les aînés estoient les seuls heritiers. Mais peut-estre que ces parties avoient esté jointes par quelque mariage, & depuis divisées

entre les enfans ; ou que des parens qui estoient morts sans heritiers les avoient laissées au pere de ces trois freres, à condition qu'il les partageroit de la sorte à ses fils, afin de conserver la memoire de leurs bien-faiteurs. Tant le desir de s'immortaliser est naturel à l'homme, & puissant mesme sur l'esprit des nations les plus Barbares.

La ville d'Ochilé estoit de cinquante maisons fortifiées pour resister à leurs voisins ; car la pluspart des contrées de la Floride, sont toutes ennemis les unes des autres. Le General entra par surprise dans Ochilé, faisant sonner les trompettes & battre les tambours pour estonner les Indiens. Plusieurs en effet tout effrayez d'un bruit si peu attendu, abandonnoient leur demeure dans la pensée de se sauver, & tomboient entre les mains des Espagnols, qui aprés avoir fait quelques prisonniers, attaquerent le logis du Cacique. C'étoit une maison assez belle, qui n'avoit proprement qu'une Salle de six vingt pas de long, sur quarante de large avec quatre portes aux quatre coins, & plusieurs chambres à l'entour où l'on entroit par la Salle.

Le Cacique qui avoit des ennemis sur les bras estoit dans cette maison avec des gens de guerre, ausquels se joignirent promptement la pluspart de ses vassaux, lors qu'ils virent

les Eſpagnols maiſtres de leur Ville. Auſſi-tôt ils prennent tous les armes & ſe mettent en eſtat de ſe deffendre ; mais inutilement. On avoit déja gagné les portes, & l'on taſchoit de les obliger à ſe rendre, tantoſt les menaçant de les bruſler, & tantoſt leur promettant de bons traitemens. Neanmoins le Cacique demeura ferme, juſqu'à ce qu'on luy eut amené pluſieurs de ſes ſujets qui avoient eſté pris. Ils l'aſſeurerent qu'il y avoit tant d'Eſpagnols, qu'il ne devoit pas ſonger à leur reſiſter. Que juſqu'icy il n'avoient mal-traitté perſonne, & qu'il feroit prudemment de ſe fier à leurs promeſſes. Le Cacique ſe laiſſa perſuader, & fut reçû civilement de Soto qui le retint, & donna la liberté à tous les autres Indiens. Mais comme il vit de l'autre coſté de la ville, une vallée remplie de pluſieurs maiſons fort habitées, & à quelque diſtance les unes des autres, il crut qu'il n'y avoit nulle ſeureté pour luy à paſſer la nuit à Ochilé, parce que ſi les Barbares de la contrée venoient ſe joindre avec leurs voiſins, ils luy enleveroient facilement le Cacique. Il retourna donc en diligence rejoindre ſes troupes qui eſtoient à trois lieuës de là, & qui s'affligeoient de ne le point voir. Mais leur triſteſſe ſe changea en joye, lors qu'ils le revirent amenant avec luy Ochilé, accompagné de ſes domeſtiques

& de plusieurs soldats Indiens, qui suivoient volontairement sa fortune.

CHAPITRE XIX.

Le Frere d'Ochilé vient au Camp, & envoye vers Vitachuco.

LE lendemain que Soto eut rejoint ses troupes, elles entrerent en bataille dans le pays d'Ochilé, les tambours & les trompettes à leur teste, qui de leur bruit faisoient tout retentir aux environs. L'armée logée, le General pria Ochilé d'envoyer vers ses freres pour les porter à la paix. Le Cacique fit donc sçavoir à ses freres, que les Chrestiens estoient entrés sur leurs terres. Qu'ils n'avoient pour but que l'amitié des peuples. Que lors qu'on les recevoit, ils ne faisoient nul dégât, & se contentoient seulement de prendre des vivres pour subsister, sinon qu'ils ruinoient & mettoient tout à feu & à sang, & qu'ainsi il les prioit de s'allier avec eux.

Le second frere répondit, qu'il remercioit Ochilé de son avis, qu'il desiroit voir & connoistre les Espagnols. Que toutefois il n'iroit que dans trois jours au camp, à cause qu'il souhaitoit de se mettre en estat de paroistre.

Mais qu'il pouvoit toûjours les asseurer de son obeïssance, & accepter de sa part l'amitié qu'ils luy offroient. Ce Cacique vint en effet trois jours aprés à l'Armée, accompagné des plus lestes & des plus remarquables de ses sujets. Il salüa civilement Soto, & entretint les Officiers avec tant d'esprit, que l'on auroit dit qu'il eut esté depuis long-temps parmy eux. Les Espagnols de leur costé le reçûrent avec de grands témoignages d'affection; ils n'oublioient rien de ce qui pouvoit gagner l'amitié des Caciques qui recherchoient leur alliance; ils appuyoient fortement leurs interests, & ne souffroient point qu'il se fist le moindre desordre sur leurs terres.

Vitachuco qui estoit le troisiéme frere ne répondit rien, & retint ceux qu'on luy avoit envoyez. Ses deux freres à la persuasion de Soto, luy dépécherent d'autres personnes qui le conjurerent de recevoir la paix que luy offroient les Espagnols. Qu'il ne falloit point s'imaginer qu'on les pust battre. Qu'ils tiroient leurs origine du Ciel, & estoient les veritables fils du Soleil & de la Lune. Qu'en un mot ils montoient certaines bestes * si vistes qu'on ne leur pouvoit échapper. Qu'ils le supplioient d'ouvrir les yeux sur le malheur

* Ce sont des Chevaux.

qui le menaçoit, & d'empêcher la desolation de son pays avec la ruine de ses sujets. Vitachuco répondit si orgueilleusement, qu'il n'y eut jamais rodomontade qui approchast de la fierté de ses paroles Mais comme l'on ne s'en est pû souvenir, je raporteray seulement la réponse qu'il fit à ses freres. Il commanda à leurs envoyez de leurs dire, que leur conduite estoit de jeunes gens, qui n'avoient ny jugement, ny experience. Qu'ils dor oient à des ennemis une naissance & des vertus imaginaires. Que les Espagnols n'estoient ny les fils du Soleil, ny si vaillans qu'ils se le persuadoient. Que ses freres estoient des lasches de se mettre entre leurs mains. Que depuis qu'ils avoient preferé la servitude à la liberté ils parloient en esclaves, & loüoient des hommes pour lesquels ils ne devoient avoir que du mépris. Qu ils ne consideroient pas que ceux dont ils vantoient le merite ne seroient pas moins cruels que les autres de la mesme nation que l'on avoit vûs dans le pays. Que c'estoient tous des traistres, des meurtriers, des voleurs, enfin des enfans du diable. Qu'ils enlevoient les femmes, ravissoient les biens, s'emparoient des contrées habitables, & se maintenoient laschement par le travail d'autruy. Que s'ils avoient autant de vertu qu'on disoit, ils n'eussent point abandonné leur

pays ; mais qu'ils l'auroient cultivé , & ne se seroient pas attiré par leurs brigandages la haine de tous les hommes. Qu'on leur pouvoit dire de sa part qu'ils n'entrassent point sur ses terres ; qu'autrement ils n'en sortiroient jamais. Qu'ils y perriroient tous , & qu'il les feroit cruellement brusler.

Aprés cette réponse , Vitachuco envoya plusieurs de ses sujets vers le Camp des Espagnols. Il en venoit tantost deux & tantost quatre qui sonnoient de la trompette, & faisoient de nouvelles menaces plus terribles que les premieres. Car ce Barbare pensoit estonner nos gens par les differentes sortes de supplices dont il les menaçoit. Il leur mandoit quelquefois , que lors qu'ils seroient entrez dans sa Province , il commandroit à la terre de s'ouvrir & de les engloutir ; aux montagnes entre lesquelles ils marchoient , de se joindre & de les écraser ; aux vents de déraciner les forests par où ils passeroient & de les renverser sur eux ; aux oiseaux de prendre du venin dans leur bec,& de le laisser tomber sur ses ennemis pour les consumer. D'autrefois il devoit faire empoisonner de telle sorte les eaux , les herbes , les arbres , & l'air méme , que ny les hommes, ny les chevaux ne pourroient jamais se garantir de la mort. Et qu'ainsi les Espagnols serviroient d'exemple à ceux qui

qui auroient la pensée d'entrer à l'avenir contre sa volonté sur ses terres. Ces réveries qui marquoient assez le caractere de Vitachuco, obligerent les Chrestiens à se mocquer de luy. Cependant elles ne laisserent pas de les arrester huit jours dans le pays des deux freres qui les regaloient, & leur temoignoient à l'envy la passion qu'ils avoient de les servir. Mais comme ceux qu'ils avoient envoyez vers leur aîné ne le pouvoient persuader, ils resolurent d'y aller eux-mêmes. Ils communiquerent ce dessein au General, qui l'approuva & qui leur fit plusieurs presens pour Vitachuco. Ce Barbare touché de la presence de ses freres qui luy disoient, que les troupes s'avançoient vers son pays, & qu'elles le pouvoient entierement ravager, crut qu'il devoit dissimuler sa haine. Qu'un jour il trouveroit occasion de la faire éclater ouvertement, & que les Espagnols se reposant sur l'amitié qu'il leur jureroit, il les extermineroit tous sans qu'il courût aucun danger de sa personne. Pour cette raison il dit à ses freres, que jusqu'à cette heure il ne s'estoit pû imaginer que les Espagnols eussent tant de valeur & tant de merite. Qu'enfin, puis qu'il en estoit persuadé il recevoit avec joye leur alliance; mais qu'auparavant il souhaitoit de sçavoir combien ils demeureroient sur ses ter-

res, & combien de vivres il leur faudroit lors qu'ils en ſortiroient. Les deux freres dépécherent promptement au camp pour faire ſçavoir cette réponſe. Si-toſt que le General la ſçût, il les pria d'aſſeurer leur aîné, que les troupes, ne ſejourneroient dans ſa contrée, & qu'il ne fourniroit des vivres qu'autant qu'il voudroit; parce que les Eſpagnols ne deſiroïent que l'honneur de ſon amitié, avec laquelle ils croyoient avoir toutes choſes en abondance.

CHAPITRE XX.

Arrivée de Vitachuco.

VItachuco fut content de la réponſe du General; de ſorte que pour cacher plus adroitement ſon deſſein, il aſſeuroit qu'il ſentoit augmenter en luy le deſir de voir les Eſpagnols. Il commanda donc aux principaux de ſa Province, de ſe tenir preſts pour aller au Camp, d'amaſſer des vivres avec les choſes neceſſaires, & de les amener dans la Capitale, afin d'y recevoir honnorablement les Chreſtiens. Enſuite il partit accompagné de ſes freres, & de cinq cens hommes bien armez, & en fort bon ordre. Mais aprés deux

lieuës de marche il rencontra Soto, qui s'eſtoit avancé pour le recevoir, & il luy rendit ſes civilitez avec de grandes marques d'amitié. Il le ſupplia auſſi de pardonner ce que la paſſion l'avoit obligé de dire contre les Eſpagnols. Qu'il avoit eſté mal-informé de leur conduite. Qu'à l'avenir il leur rendroit l'honneur qui leur eſtoit dû. Qu'en un mot pour reparer l'offenſe qu'il avoit commiſe, il reconnoiſſoit le General pour ſon Seigneur, & que ſes ſujets eſtoient preſts de luy obeir aveuglement. A ces mots Soto l'embraſſa, & luy repartit qu'il ne ſe ſouvenoit plus de tout ce qui s'eſtoit paſſé. Qu'il ne ſongeoit qu'à la faveur qu'il luy faiſoit de l'aymer, & qu'en reconnoiſſance de cette grace, il deſiroit de luy rendre toutes ſortes de ſervices. Le Meſtre de camp & les Capitaines vinrent enſuite le ſalüer, & ſe réjoüir de ſa venuë, & aprés quelques complimens de part & d'autre; les troupes entrerent en bon ordre dans la Capitale, que l'on appelloit Vitachuco. Elle avoit quelque deux cens grandes maiſons bien fermées, & quelques autres plus petites qui compoſoient les Faux-bourgs. L'armée ſe logea dans les maiſons les plus fortes. Les Caciques & le General avec ſes gardes, & ſon train prirent pour eux le logis du Seigneur où lors qu'ils eurent demeuré trois jours enſemble &

fait bonne chere, les deux freres demanderent permiſſion de s'en retourner. Soto la leur accorda & leur fit quelques preſens ; ſi bien qu'ils ſe retirerent tres-ſatisfaits. Vitachuco fut encore quatre jours à entretenir les Eſpagnols, afin qu'ils ſe tinſſent moins ſur leurs gardes ; & qu'il puſt mieux faire réüſſir ce qu'il meditoit contre eux. Ce deſſein le préoccupoit tellement qu'il en eſtoit aveuglé. De ſorte qu'au lieu de prendre conſeil de ſes fidelles amis, il les fuyoit, & ne communiquoit ſa penſée qu'à des perſonnes qui le flattoient. Voilà le procedé des gens qui ſe fient trop à eux-meſmes, & qui auſſi ne manquent preſque jamais de s'attirer la peine que merite leur imprudence.

Enfin, Vitachuco qui ne pouvoit plus reſiſter à la paſſion de perdre les troupes ; aſſembla cinq jours aprés le départ de ſes freres, quatre Indiens qui ſervoient de truchemens au General. Il leur découvrit qu'il avoit reſolu de faire main baſſe ſur les Eſpagnols, qu'il luy eſtoit fort facile d'en venir à bout. Qu'ils ſe repoſoient ſur ſon amitié, & ne ſe défioient point d'aucune choſe. Qu'il avoit aſſemblé plus de dix mille de ſes ſujets, tous gens de main & d'execution. Et qu'il leur avoit ordonné de cacher leurs armes dans la foreſt voiſine, d'entrer dans la ville chargé de bois

& de provisions, & d'en sortir sous couleur de rendre service aux ennemis, afin que ne se doutant de rien, il ne fussent point sur leur garde. Il adjoustoit qu'il mettroit dans une grande plaine tous ses sujets en bataille. Qu'il prieroit le General de les venir voir. Qu'aprés il ordonneroit à douze Indiens des plus forts & des plus courageux, d'accompagner ce Commandant sous pretexte de luy rendre honneur, & de l'emporter au milieu du Bataillon, quand ils en verroient une occasion favorable. Que cependant les autres fondroient sur les Espagnols, qui surpris d'une action si hardie n'auroient ny le temps de se rasseurer, ny de se mettre en estat de resister. Là dessus comme si ses desseins eussent déja reüissi, il continuoit qu'il feroit souffrir à ceux qui tomberoient entre ses mains, tous les supplices dont il les avoit menacez, & qu'il mettroit en usage le feu, le poison, les tortures. Qu'enfin il n'y auroit aucun genre de mort dont il ne s'avisast pour les tourmenter.

Aprés que Vitachuco eut parlé de la sorte, il commanda aux truchemens de luy dire leur avis, avec deffense de découvrir son secret, & il leur promit que lors qu'il auroit satisfait sa vengeance, il leur donneroit des charges considerables, & des femmes tres-riches, s'ils vouloient demeurer sur ses terres; sinon qu'il

les feroit eſcorter juſques dans leur contrée, & les combleroit de faveurs. Qu'ils conſideraſſent que les Eſpagnols les tenoient comme des eſclaves. Qu'ils les traiſneroient en des regions ſi éloignées, qu'ils devoient perdre toute eſperance de revoir leur patrie. Que non ſeulement ils leur faiſoient tort, mais à tout le pays. Qu'ils n'avoient pour but que de leur ravir la liberté ; les biens, leurs femmes, & leurs enfans, & de les charger tous les jours de quelque nouvel impoſt. Qu'il falloit donc s'oppoſer courageuſement à leur tyrannie. Qu'enfin, puiſque ſes deſſeins ne regardoient que la gloire & l'intereſt des peuples, il les ſupplioit par tout ce qu'ils avoient de plus cher, de l'ayder de leur conſeil.

Les truchemens répondirent, que ſon entrepriſe eſtoit haute & digne d'un grand cœur. Que ſes meſures paroiſſoient bien priſes. Qu'infalliblement il ne ſeroit point trompé dans ſon eſperance. Que le pays luy devroit ſa conſervation, & les peuples l'honneur, les biens & la vie. Que dans cette vûë ils luy juroient de ne point divulguer ſon ſecret, & d'executer aveuglement ſes ordres. Qu'en un mot, puis qu'ils ne pouvoient contribuer que de leurs vœux à faire réüſſir une action ſi glorieuſe, ils prioient le Soleil & la Lune de la favoriſer.

CHAPITRE XXI.

Suite de l'entreprise de Vitachuco.

VItachuco & les truchemens se quitterent avec beaucoup de joye. Ceux-cy esperoient d'estre bientost libres, élevez aux honneurs, & mariez avec des femmes tres-riches, & Vitachuco s'imaginoit qu'il estoit glorieusement venu à bout de ses desseins. Que ses voisins l'adoreroient, & que tous les peuples du pays le reconnoistroient pour leur Liberateur. Il pensoit mesme oüir les loüanges qu'on luy devoit donner en faveur d'une action si illustre, & voir les femmes avec les enfans, danser & chanter devant luy selon la coûtume du païs, des chansons, qui publioient sa valeur & l'heureux succez de son entreprise. Enflé de ces vaines imaginations, il fit venir ses Capitaines, non pas pour prendre leur avis sur quoy que ce fust; mais pour leur faire executer ses ordres. Il leur dit qu'il alloit estre couronné d'une gloire immortelle, Que mesme il en joüissoit déjà par avance; mais qu'il dépendoit de leur courage de le combler d'honneur. Qu'ainsi il les conjuroit d'attaquer vigoureusement les Chrestiens, &

d'en faire un carnage tel qu'il se l'estoit imaginé. Ses Capitaines luy repartirent, qu'ils avoient tant de respect pour luy, qu'il n'avoit qu'à commander & qu'ils luy obeïroient en gens de cœur. Le Cacique satisfait de leur réponse, les renvoya avec promesse de les avertir dans peu de ce qu'ils auroient à faire. Cependant les truchemens à qui Vitachuco s'étoit découvert, considerant que son entreprise ne pouvoit réüssir, à cause du courage des Espagnols, & de la vigilance de Soto ; & d'ailleurs la crainte du danger où ils s'exposoient l'emportant sur l'esperance d'estre recompensez, ils crurent que leur interest particulier les obligeoit de violer leur foy. Ils allerent donc trouver Ortis, auquel il declarerent la trahison, avec ordre d'en donner avis au General qui assembla aussi-tost son conseil. Il fut conclu qu'il falloit dissimuler & avertir secrettement leurs gens de se tenir sur leurs gardes, avec une negligence apparente, afin que les Barbares ne se doutassent de rien. On crut mesme que pour s'asseurer de Vitachuco, on devoit employer le moyen dont il avoit resolu de se servir pour prendre le General. Ainsi l'on ordonna à douze des plus robustes soldats de se tenir auprés du General, lors qu'à la priere de Vitachuco il iroit voir les Indiens en bataille, & l'on fut toû-

jour à l'erte, pour obſerver finement toutes les démarches du Barbare.

Le jour venu que tout ſe devoit executer, le Cacique pria Soto de venir voir ſes ſujets à la campagne, où ils l'attendoient en bataille. Que ſa preſence les obligeroit à bien faire. Qu'il verroit leur nombre avec leur adreſſe, & s'ils entendoient la guerre. Comme Soto diſſimuloit & feignoit de ne ſe pas donner de garde, il répondit qu'il verroit avec beaucoup de joye les Indiens ſous les armes, & que pour rendre la reveuë plus belle, & contribuer à leur ſatisfaction, il feroit ſortir en bataille la Cavalerie & l'Infanterie Eſpagnole, afin que les uns & les autres fiſſent l'exercice, & s'eſcarmouchaſſent par plaiſir. Vitachuco ne ſouhaitoit pas qu'on luy fiſt tant d'honneur, mais ſa paſſion le préoccupoit ſi fort qu'il conſentit à tout. Il ſe repoſoit ſur la valeur de ſes ſujets & croyoit que ſans peine il viendroit à bout de ſon entrepriſe.

CHAPITRE XXII.

Déroute des Indiens.

LOrs que de part & d'autre les troupes furent ſous les armes, la Cavalerie &

l'Infanterie Espagnole sortirent en ordre de bataille, & le General marcha à pied avec le Cacique. Il y avoit prés de la ville une grande plaine qui aboutissoit d'un costé à une forest, & de l'autre à deux marais. Le premier de ces marais estoit une espece d'etang, dont le fond estoit tres-bon; mais l'eau si profonde que l'on perdoit pied à quatre pas du bord. Le second estoit large de trois quarts de lieuës, & long à perte de veuë. Les Indiens se vinrent camper entre cette forest & ces marais; il avoient ces eaux à la droite, & le bois à la gauche. Il estoient prests de dix mille, tous gens d'elite & fort lestes, avec des plumes disposées de telle façon sur leur teste, qu'ils en paroissoient plus grands que d'ordinaire. Estant campez, il cachent leurs armes sous terre, pour faire voir qu'ils n'ont aucun mauvais dessein, & forme un tres beau bataillon en Croissant. Là ils attendent leur Seigneur, & le General qui venoient dans la resolution de se saisir l'un de l'autre, accompagné chacun de douze personnes. L'Infanterie Espagnole marchoit du costé de la forest, & la Cavalerie au milieu de la plaine à la droite du General, qui ne fut plustost arrivé, où Vitachuco le devoit faire prendre, qu'il le prevint & fit tirer un coup de mousquet qui estoit le signal, Les douze Espa-

gnols se saisissent incontinent du Cacique, les Indiens tâchent à le sauver; mais leurs efforts ne reüssirent pas.

Le General qui estoit armé sous ses habits, avoit commandé qu'on luy tinst prests d'eux de ses meilleurs chevaux. De sorte qu'aprés la prise du Barbare, il monta le cheval nommé Azeituno, & attaqua le bataillon des Indiens. C'estoit sa coustume d'encourager les autres par son exemple, & d'aller premier teste baissée dans le danger. Car il n'auroit pas trouvé la victoire belle, s'il ne l'eut gagné au peril de sa vie. Il passoit aussi pour un des quatre plus vaillans Capitaines qui fussent entrez dans les Indes Occidentales; mais il ne se menageoit pas assez. Les Indiens qui avoient pris alors leurs armes, le reçûrent courageusement, & l'empécherent de rompre leur bataillon. Au mesme temps qu'il mettoit en desordre les premiers rangs, ils tirerent sur luy, & percerent Azeituno de huit fléches. Ce cheval tomba mort; car c'estoit à quoy ils visoient principalement, & mesme dans tous les autres combats, ils eurent plus de soin de tuer les chevaux que les hommes, s'imaginant que la mort des uns leur importoit plus que celle des autres.

Le signal donné, nos gens fondirent sur les Indiens, & la Cavalerie suivit de si prés le

General, qu'elle le ſecourut avant qu'il fuſt bleſſé. Mais Viota qui eſtoit un de ſes Pages, voyant que le Cheval de ſon Maiſtre eſtoit tué, il met pied à terre & luy donne le ſien. Le General ſe lance auſſi-toſt ſur les Barbares, qui ſans piques ne purent reſiſter à 300. chevaux, & ſe mirent tous à fuïr, eux qui s'eſtoient vantez d'exterminer tous les Eſpagnols.

Comme le bataillon fut rompu, les Indiens ſur les dix heures du matin ſe ſauverent les uns dans les bois & les autres dans l'eſtang. Ceux de l'arriere garde ſe répandirent par la plaine ; c'eſt pourquoy on en tua plus de trois cens, & l'on fit pluſieurs priſonniers. Neanmoins, ceux de l'avant-garde qui eſtoient les plus vaillans furent encore plus mal-traitez. Car fuyant aprés avoir ſoûtenu le premier choq & la furie des chevaux, ils ne purent gagner ny le bois ny le marais, qui eſtoient les meilleures retraites ; ſi bien que plus de neuf cens ſe jetterent dans l'eſtang. Cependant les Eſpagnols pourſuivirent les autres juſqu'à la foreſt, mais inutilement, & ils revinrent ſur leur pas à l'eſtang harceler le reſte de la journée les Barbares qui s'y eſtoient ſauvez. Ils leur tiroient tantoſt des fleches, & tantoſt des coups de mouſquets, pour les obliger ſeulement

ment à se rendre : car puis qu'ils ne pouvoient échaper, nos gens ne leur vouloient pas faire de mal. Les Indiens de leur costé se deffendirent vaillamment, & épuiserent sur les Espagnols toutes leurs fléches. Mais comme ils n'avoient pas pied, il y en avoit plusieurs qui nageoient trois ou quatre de front, serrez l'un contre l'autre, & qui portoient sur leurs dos un de leurs camarades, qui tiroit jusqu'à ce qu'il n'eut plus de fléches. Ils se battirent de la sorte tout le jour, sans qu'aucun se voulût rendre. La nuit venuë, nos gens investirent l'estang. Les Cavaliers se poserent deux à deux d'espace en espace, & les fantassins six à six, à fort peu de distance des uns des autres; de crainte qu'à la faveur de l'obscurité ils ne leur échapassent. Et lors qu'ils les entendoient approcher du bord, outre qu'ils leur promettoient toutes sortes de bons traitemens, ils les menaçoient & tiroient sur eux pour les faire reculer, & les fatiguant à force de nager, les contraindre de se rendre promptement.

CHAPITRE XXIII.

Resolution des Indiens, & leur sortie de l'estang.

ON fut la plus grande partie de la nuit à harceler les Indiens, qui sans avoir au-

cune esperance de secours témoignoient vouloir plûtôt mourir que de se rendre. Toutefois à la persuasion d'Ortis, les plus fatiguez commencerent à sortir de l'estang à la file; mais si lentement qu'au point du jour il n'y en avoit point encore cinquante dehors. Les autres qui virent que l'on traittoit bien leurs compagnons, se rendirent en plus grand nombre. Ils venoient neanmoins si à contre-cœur, que la pluspart estant sur le bord, se rejettoient dans l'eau, & n'en sortoient qu'à l'extrémité. De sorte qu'il y en eut plusieurs qui nagerent vingt-quatre heures. Et le lendemain que le jour estoit déjà un peu avancé, environ deux cens se rendirent; mais si enflez de l'eau qu'ils avoient avallée, si accablez de faim, de fatigue, & de sommeil, qu'ils estoient à demy-morts. Enfin les autres sortirent à la reserve de sept, que rien ne put ébranler, & qui seroient morts dans leau, si avant le soir le General n'eut commandé de les en tirer. Douze grands nageurs se jettent donc dans l'estang, & les prennent par la jambe, par le bras, & par les cheveux, & les menent à bord. Mais les pauvres Indiens faisoient pitié, estendus sur le sable, plus morts que vifs; & dans un estat où l'on peut s'imaginer des hommes, qui ont combattu trente heures dans l'eau & à la nage. Nos gens tou-

chés de compaſſion, & admirant leur courage les porterent dans la ville, où ils les ſecoururent, & furent plus aidez par la bonté de leur temperament, que par la vertu des remedes. Enſuite lors qu'on les vit un peu remis, le General les fit appeller ; & ſous pretexte d'eſtre en colere, il leur demanda pourquoy dans le déplorable eſtat où ils s'eſtoient vûs, ils n'avoient pas ſuivi l'exemple de leurs compagnons. Alors quatre d'environ trente-cinq ans chacun, répondirent par la bouche de l'un d'eux, qu'ils avoient connu le peril qui les menaçoit. Mais qu'en reconnoiſſance des charges que Vitachuco leur avoit données dans ſes troupes & de l'eſtime qu'il avoit de leur valeur, ils avoient eſté obligez de montrer qu'ils n'eſtoient pas entierement indignes de ſes graces, & qu'il ne s'eſtoit pas trompé dans le choix qu'il avoit fait de leurs perſonnes. Qu'outre cela ils avoient voulu laiſſer à leurs enfans un exemple de fidelité & de courage ; & inſtruire par leur valeur tous les autres Capitaines. Qu'ils eſtoient donc à plaindre de n'avoir pas fait leur devoir, & que la compaſſion qu'on avoit euë pour eux eſtoit cruelle à leur honneur. Que toutefois ils ne laiſſoient pas d'avoir beaucoup de reſſentiment du bien qu'on avoit pretendu leur faire : mais que l'on augmenteroit les graces

qu'ils avoient reçûës, si on leur ostoit la vie. Que n'estant point morts pour le service de Vitachuco, ils n'oseroient jamais paroistre ny dans le monde, ny devant luy.

Le General qui admiroit cette réponse, se tourna vers les autres Indiens, qui estoient de jeunes Seigneurs de dix-huit à dix-neuf ans chacun. Il leur demanda ce qui les avoit contraints de demeurer avec tant d'opiniastreté dans l'eau, eux qui n'avoient aucune charge à l'Armée. Ils luy répondirent qui n'estoient sortis de leurs maisons, ny dans la vûë de ruiner ses troupes, ny dans l'esperance de faire butin, ny de gagner l'amitié d'aucun Cacique pour en avoir quelques recompenses ; mais pour acquerir de la reputation dans le combat qui se devoit donner contre les Chrestiens. Qu'on leur avoit toûjours enseigné, que la gloire qui s'acqueroit dans les batailles, estoit grande & solide. Qu'à cette consideration ils s'estoient exposez au danger où il les avoit vûs ; & dont il les avoit si genereusement tirez, qu'aujourd'huy ils se sacrifieroient volontiers pour son service. Ils ajoûtoient que la fortune s'estant declarée pour luy, & leur ayant ravy une victoire qui les eut comblez d'honnenr ; ils s'estoient vûs dans le triste estat, où sont ordinairement les vaincus. Que toutefois ils avoient appris que

s'ils souffroient leur malheur avec constance, ils pourroient se rendre recommandables; parce que le vaincu qui n'a combattu que pour la liberté, ne merite pas moins de loüange que celuy qui se gouverne sagement dans la victoire. Qu'ainsi il ne se falloit pas estonner, si instruits de ces maximes, ils avoient fait paroistre autant de cœur que les Capitaines. Ils soûtenoient au contraire qu'ils estoint plus obligez qu'eux à combatre vaillamment; à cause que leur naissance les destinoit à de plus hauts employs que ces officiers. Que dans cette veuë ils avoient pretendu de faire voir qu'ils pretendoient succeder à leurs peres; puis qu'ils tâchoient d'imiter les exemples de generosité qu'ils leur avoient donnez. Que mesme ils leur avoient voulu montrer qu'ils estoient dignes d'estre leurs enfans & les consoler de leur perte par une mort glorieuse. Qu'enfin si ces considerations les pouvoient excuser auprés de luy, ils imploroient sa clemence; sinon qu'ils luy presentoient leur teste, & qu'il estoit permis au Vainqueur d'user de la victoire à sa volonté.

Ce discours joint au courage, à la bonne mine, & à l'infortune de ces jeunes Seigneurs, tira des larmes de la pluspart des Espagnols qui estoient presens. Le General mesme sentit de la pitié en leur faveur, & les embrassant

il leur dit qu'il jugeoit de leur naissance par leurs actions. Que les hommes qui avoient autant de fermeté qu'ils en avoient fait paroistre, meritoient de commander aux autres hommes. Que pour cette raison il avoit une joye particuliere de leur avoir conservé la vie ; mais qu'ils ne s'affligeassent point, & que le comble de sa satisfaction estoit de les mettre en liberté. Le General en effet aprés les avoir retenus seulement deux ou trois jours pour leur témoigner son affection, les renvoya accompagnez de quelques uns de leurs domestiques qui estoient prisonniers, il leur donna diverses presens pour leurs peres, avec ordre de leur offrir leur alliance, & de leur dire la maniere dont il les avoit traitez.

Ces Indiens aprés beaucoup de remerciemens, prirent le chemin de leur pays, fort contens du General, qui le lendemain fit appeller Vitachuco avec les Capitaines prisonniers. Il leur dit que leur conduite estoit criminelle, puis que sous apparence d'amitié ils avoient conspiré la perte des troupes. Qu'une telle trahison devroit estre punie de mort, afin que leur exemple empéchast les autres Indiens de la Province de se soulever. Que neanmoins pour montrer qu'il preferoit la paix à la vengeance, il leur pardonnoit, à condition qu'à l'avenir ils répondroient à l'af-

fection qu'il avoit pour eux. Il les conjura aussi d'oublier le passé, & de ne plus rien tenter contre les Chrestiens ; parce qu'infailliblement ils ne s'attireroient que du malheur de toutes leurs entreprises. Il prit ensuite le Cacique à part, il tâcha par toutes sortes de moyens de l'adoucir, & voulut qu'il revinst manger à sa table d'où il l'avoit chassé pour sa perfidie. Mais bien loin que ces témoignages d'amitié obligeassent ce Barbare à rentrer dans son devoir, ils ne servirent qu'à entretenir l'aversion qu'il avoit conçûë contre les Espagnols. De sorte qu'il se laissa emporter de plus en plus à la violence de sa haine, & se perdit enfin luy-mesme avec la plusspart de ses sujets.

CHAPITRE XXIV.

Mort de Vitachuco.

LEs Indiens qui sortirent de l'estang, furent faits prisonniers & distribuez pour esclaves aux Espagnols, & Vitachuco eut son logis pour prison. Le General l'ordonna de la sorte pour chastier ces Barbares de leur trahison, & les retenir par la crainte dans le devoir. Cependant il avoit resolu qu'au sor-

tir de la Province, il leur donneroit à tous la liberté. Mais le Cacique qui ne sçavoit pas ce dessein, & qui voyoit ses sujets esclaves, medita de nouveaux moyens de perdre les Espagnols. Il se flatta que les neuf cens prisonniers qui estoient les plus courageux de ses troupes executeroient seuls ce qu'ils n'avoient pu faire tous ensemble. Qu'estant en aussi grand nombre que les Chrestiens, ils tuëroient chacun leur Maistre, & que prenant l'heure du disner son dessein réüssiroit d'autant plus infalliblement, que les Espagnols ne se douteroient de rien. Cette entreprise qui meritoit d'estre conduite avec beaucoup de prudence, fut precipitée; & il crut que ses sujets avec leurs bras seulement déferoient ses ennemis. Il commanda donc à quatre jeunes Indiens qu'on luy avoit laissez pour son service particulier, d'avertir de sa resolution les principaux prisonniers, avec ordre de la faire adroitement sçavoir aux autres; & de se tenir prests dans trois jours sur le midy, afin de tuer chacun leur homme. Il leur fit dire aussi qu'à la mesme heure il osteroit la vie au Commandant, & que pour signal il feroit un cry si haut, quand il seroit aux prises avec luy, que toute la ville l'entendroit. Vitachuco donna cet ordre aux Indiens le mesme jour que Soto oubliant son crime, le fit manger à

ſa table. Mais c'eſt ordinairement de la ſorte que les traiſtres & les ingrats reconnoiſſent les faveurs qu'on leur fait.

Les ſujets du Barbare avertis de cette ſeconde entrepriſe, virent clairement qu'elle ne ſeroit pas plus heureuſe que la premiere. Toutefois ils répondirent, qu'ils obeïroient, ou qu'ils mourroient tous. Car les Indiens du nouveau monde ont tant d'amour & de veneration pour leur Prince, qu'ils le conſiderent comme des Divinitez. Si leurs Souverains le deſirent, ils ſe jettent auſſi librement dans le feu que dans l'eau, & ſans conſiderer le danger où ils ſe mettent, ils ne regardent que leur devoir, & l'obeïſſance qu'ils leur ont voüée.

Enfin, ſept jour aprés la premiere déroute des Indiens, lors que le General & le Cacique eurent achevé le diſner, le Barbare ſe plie tout le corps, ſe tourne de coſté & d'autre, ferme les poings, eſtend & retire ſes bras juſqu'à les renverſer ſur les épaules, & les ſecouë avec tant de violence, que ſes os en craquerent; couſtume ordinaire des Indiens, quand ils veulent entreprendre une choſe où il faut de la vigueur. Enſuite il ſe leve ſur ſes pieds avec une fierté qui ne ſçauroit s'imaginer, il ſe ſerre contre le General, luy paſſe le bras gauche autour du cou, & luy applique de

la main droite un ſi rude coup de poing ſur le viſage qu'il le jette par terre, ſe laiſſe tomber deſſus, & fait un ſi haut cry, qu'on l'entend d'un grand quart de lieuë. Les Officiers qui s'eſtoient rencontrez au diſner, voyant l'inſolence du Barbare le percerent de dix ou douze coups d'épée, & il tomba mort, la rage dans l'ame & le blaſphéme dans la bouche, à cauſe qu'il n'eſtoit pas venu à bout de ſon entrepriſe. Mais ſans les Officiers il eut achevé le General par un autre coup. Car celuy qu'il luy avoit donné eſtoit déjà ſi grand, qu'il demeura demy-heure qu'il ne revinſt point à luy. Le ſang luy couloit par les yeux, par le nez & par la bouche. Il eut meſme des dents rompuës, & les autres ſi mal-traités qu'il fut vingt jours ſans pouvoir manger que des hachis. Ses levres, ſon nez & ſon viſage s'enflerent ſi fort, qu'il fallut les couvrir d'emplaſtres, tant Vitachuco l'avoit frappé rudement. Ce Barbare eſtoit alors d'environ trente-cinq ans, il avoit le corps robuſte, la taille belle, & l'air ſombre, fier, & cruel tout enſemble.

CHAPITRE XXV.

Suite de la mort de Vitachuco.

LE cry de Vitachuco entendu, chaque Indien attaqua l'Eſpagnol qu'il ſervoit, &

tâcha de le tuer, les uns avec les tiſons du feu, & les autres avec tout ce qu'ils rencontroient; parce qu'alors ils n'avoient point d'armes. Neanmoins ils ne laiſſerent pas de faire un fort grand deſordre, les uns frapperent les Eſpagnols au viſage, & les autres à la teſte; tantôt avec des marmites où cuiſoit la viande, & dont quelques-uns de nos gens furent brûlez, & tantoſt avec des pots & des aſſiettes. Cependant ils firent plus de mal avec les tiſons, qu'avec tout le reſte. Comme la plus part en avoient, ils mal-traiterent pluſieurs de nos gens. Les uns eurent le bras caſſé, les autres les paupieres bruſlées, le viſage defiguré & le nez écraſé. Il y en eut même quatre de tuez, dont l'un eſtant jetté par terre d'un coup de tiſon, il vint trois Barbares qui le chargerent ſi cruellement qu'ils luy firent ſauter la cervelle. Il arriva auſſi dans ce deſordre, qu'aprés qu'un Indien euſt battu un Eſpagnol à coups de baſtons, & luy euſt caſſé les dents à coups de poings, il ſe ſauva de quelques-uns de nos gens qui fondoient ſur luy, monta à une chambre qui donnoit ſur une cour, prit une lance qui eſtoit contre la muraille, & deffendit avec tant de courage la porte, que perſonne n'y put entrer. Sur ces entrefaites accourut Diego de Soto qui eſtoit parent du General, & qui ſe mit à

tirer de la cour avec une arbaleste. Comme l'Indien vit ce nouvel ennemy, il se plaça au droit de la porte, & resolu de vendre cherement sa vie, il jetta sa lance au même moment que Soto tiroit. Mais elle toucha seulement du bois l'épaule du Cavalier Espagnol, & l'ayant ébranlé, elle entra une demy-brasse en terre. Le coup de Soto fut plus heureux, il attrapa son ennemy à la poitrine & le tua. Cependant le bruit se répand, que le General avoit esté mal-traité par Vitachuco; si bien que les Espagnols irritez de plus en plus, & principalement ceux qui avoieut esté blessez, se vengent sur les Barbares qu'ils rencontrent. Il se trouva neanmoins des Cavaliers, qui ayant honte d'avoüer qu'ils eussent esté battus, crurent qu'il estoit indigne d'eux d'oster la vie à des esclaves. C'est pourquoy ils en firent tuer quelques-uns par les Indiens mêmes qui les servoient dans l'armée, & les mirent pour la plusparţ entre les mains des Archers de la garde du General, qui les perçoient à coup de pertuisanne au milieu de la grande place de la ville. Entr'autres, Saldagna qui ne voulut pas faire mourir luy-mesme son esclave, l'attacha avec une corde par le cou, & le mena pour le livrer aux gardes. Mais lors que le Barbare entra dans la place & vit ce qui s'y passoit; une telle rage
le

le saisit, qu'il prend d'une main son maistre par le cou, & de l'autre par dessous la cuisse, il le souleve, luy met la teste en bas ; & le laisse si rudement tomber qu'il l'estourdit. Il luy monte incontinent à deux pieds sur le ventre avec tant de furie qu'il l'eust creve, si quelque cinquante Espagnols l'épée a la main ne fussent venus au secours. Toutefois le Barbare ne s'estonne point, & il les reçoit si courageusement, qu'il fut long-temps sans estre ny pris ny blessé. Il attrape l'épée de Saldagna, en fait le moulinet, & écarte ses ennemis de telle sorte, que l'on fut contraint de le tuer à coups de fusils & de pistolets.

Voilà une partie des desordres qui arriverent le jour que Vitachuco frappa le General, & sans doute ils auroient esté plus grands, si la plûpart des Indiens n'eussent esté enchaînez. Ainsi il y eut peu d'Espagnols de tuez, mais plusieurs de blessez. Quant aux Indiens, parce qu'ils estoient braves, qu'ils attaquerent & se deffendirent avec vigueur ; il en mourut plus de neuf cens qui estoient la fleur des sujets de Vitachuco, que ce Barbare precipita malheureusement. Il fut aussi cause de la mort des quatre Capitaines que l'on avoit retirez de l'estang, & qui furent envelopez dans le malheur des autres. C'est de la sorte que les foux & les temeraires perdent les sages qui les

croyent, ou qui executent leurs ordes.

CHAPITRE XXVI.

Province d'Offachilé

APrés la deffaite des Prisonniers, le General demeura quatre jours dans la ville de Vitachuco, à se faire panser luy & les autres blessez, & le cinquiéme il prit la route d'Ossachilé. Les troupes firent quatre lieuës la premiere journée, & camperent sur le bord d'un grand fleuve, qui separe la Province d'Ossachilé de celle de Vitachuco. Mais comme ce fleuve n'estoit pas gayable, il fallut dresser un pont. Les Espagnols amasserent donc promptement des planches, & ils les mettoient déjà en œuvre, lors que les Indiens parurent à l'autre bord de l'eau pour deffendre le passage. Si bien qu'on l'abandonna, & l'on fit six grands traîneaux de plusieurs pieces de bois; sur lesquels passerent cent fuseliers & arbalestriers, avec cinquante Cavaliers qui portoient les selles de leurs chevaux. Ensuite Soto commanda de faire traverser cinquante chevaux à la nage, avec ordre de les seller sitôt qu'ils seroient à l'autre bord. On commença donc à marcher dans la plaine, & les

Indiens quittant leur poste donnerent le temps de dresser un pont, qui fut fait en un jour & demy. Les troupes passerent dessus, aprés elles trouverent des terres semées de gros millet, & d'autres sortes de legumes, & commencerent à voir dés maisons qui estoient de çà & de là dans la campagne, & qui alloient à quatre lieuës de là jusqu'à la Capitale. Cette place estoit composée de deux cens feux, & s'appelloit Ossachilé du nom du Cacique qui y demeuroit. De la ville de Vitachuco à celle-là, il y a dix lieuës de plaine fort agréable.

Les Indiens d'abord n'avoient osé faire teste aux Espagnols; mais lors qu'ils les virent dans les terres ensemencées, ils retournerent sur eux, & se cachant derriere les millets, ils leur tirerent quantité de fléches, & tâcherent à les mettre en déroute. Ils en blesserent aussi plusieurs; mais les Chrestiens irritez de se voir attaquez, les pousserent, en firent quelques-uns prisonniers, en percerent la plûpart à coups de lances, & les battirent quatre lieuës durant.

Comme les Espagnols trouverent la Capitale d'Ossachilé abandonnée, & que le Cacique avec tous ses gens s'estoit sauvé; le General luy dépecha des Indiens de ses sujets, pour le prier de faire amitié avec les Chrestiens. Mais il ne fit aucune réponse, &

meſme ceux qu'on luy avoit envoyez ne retournerent point. Cependant les troupes qui ſejournerent deux jours dans le pays, ſe mirent en embuſcade, attraperent pluſieurs Barbares qui leur rendirent de fort bons ſervices, & qui eſtant pris leur témoignerent autant de bonté qu'ils leur avoient auparavant témoigné d'averſion. Voilà ce qui arriva de plus conſiderable dans la Province d'Oſſachilé.

CHAPITRE XXVII.

De la ville & de la maiſon du Cacique Oſſachilé, & des Capitales des autres Provinces.

LA ville & la maiſon du Cacique Oſſachilé, ſont ſemblables à toutes celles des autres Caciques de la Floride. C'eſt pourquoy ſans faire une deſcription particuliere de cette place & de cette maiſon, il ſemble à propos de donner ſeulement une idée generale de toutes les Capitales, & de toutes les maiſons des Seigneurs du pays. Je diray donc que les Indiens tâchent de placer leurs villes ſur des endroits élevez; mais à cauſe que dans la Floride, il ſe rencontre rarement de ces ſortes de lieux, où l'on puiſſe trouver les

commoditez necessaires pour bastir, ils élevent eux-mesmes des éminences en cette maniere. ils choisissent une place où ils apportent une quantité de terre, qu'ils élevent en une espece de plate-forme haute de deux ou trois piques, & dont le dessus est capable de tenir dix ou douze, quinze ou vingt maisons pour loger le Cacique, avec sa famille & toute sa suite. Ils tracent aprés au pied de cette hauteur une place quarrée conforme à l'étenduë de la ville qu'ils veulent faire, & autour de cette place les plus considerables bastissent leurs demeures. Le petit peuple se loge de la mesme sorte; & ainsi ils environnent tous la maison de leur Seigneur. Pour y monter ils tirent en droite ligne des ruës de haut en bas, chacun de 15. ou vingt pieds de large, & les joignent les unes aux autres avec de grosses poutres qui entrent fort avant en terre, & qui servent de murailles à ces ruës. Ensuite ils font les escaliers avec de fortes solives qu'ils mettent en travers, qu'ils assemblent & qu'ils esquarent, afin que l'ouvrage soit plus uny. Ils éloignent les degrez de ces escaliers de sept ou huit pieds des uns des autres; de sorte que les chevaux les montent & les décendent sans peine. Du reste, à la reserve des escaliers, les Indiens escarpent les autres costez de la plate-forme; aussi l'on n'y

peut monter, & le logis du Seigneur est assez fort.

CHAPITRE XXVIII.

L'Auteur previent quelques difficultez.

AVant que de passer outre, il est à propos de prevenir ceux qui pourroient dire, que dans les autres histoires des Indes Occidentales, on ne void point que les Indiens ayent dit, ou fait des choses dignes de memoire, comme le paroissent celles que j'ay raportées. Que mesme on croit communément, que ces peuples sont grossiers, & qu'ils n'ont aucune conduite, soit dans la paix, soit dans la guerre. Qu'ainsi, ou que j'ay particulierement eu dessein de loüer les Indiens, parmy lesquels j'ay pris naissance, ou que je me suis vainement piqué de faire paroistre de l'esprit aux dépens de la verité. Je répons que la creance de certaines personnes que les Indiens ne sont pas intelligens, & qu'ils ne sçauroient se gouverner dans les affaires importantes, est mal-fondée, & contraire à ce qu'en raconte Acosta * Auteur tres-digne de foy. D'ailleurs je n'avance rien que sur le ra-

* V. l'Histoire des Indes, l. 7. c. 1.

port d'un témoin oculaire & exact, qui revit avec soin sa relation, qui y adjousta ce qu'il avoit oublié, & retrancha les choses dont il n'avoit pas vû toutes les particularitez; si bien que le copiant seulement, je puis asseurer que dans cette histoire, il n'y a rien que de veritable. Je suis de plus ennemy des fictions, & de tout ce qu'on appelle Roman. Quant à ce que l'on peut dire, que je loüe avec passion ceux de mon pays, c'est une erreur. Car bien loin de rien exagerer, il m'est impossible de mettre dans leur jour les veritez qui s'offrent icy en foule. Mais je rejette la faute de mon peu de capacite sur les guerres civiles, qu'il y eut dans les Indes durant ma jeunesse; les lettres alors ne furent plus cultivées, & l'on s'appliqua seulement aux armes. On apprenoit à bien piquer un cheval, & je m'abandonnay à cette exercice avec quelques-uns de mes compagnons, qui y ont acquis beaucoup d'honneur, & sont devenus de tres-bons hommes de cheval. Mais depuis, comme les choses ont changé de face, les lettres fleurissent aujourd'huy dans les Indes, & les Jesuites y ont estably tant de Colleges, que l'on s'y passe facilement des Universitez d'Espagne.

Du reste, pour continuer à faire voir que je n'écris rien qui ne soit veritablement arri-

vé. Je diray que parlant un jour des réponſes pleines de bon ſens, que les Indiens avoient faites au General ; je témoignay à celuy qui m'avoit donné cette relation, qu'on auroit peine à les croire. Il me repartit, qu'il importoit de deſabuſer le monde touchant les peuples des Indes Occidentales ; & que je ſçavois moy-meſme, qu'il y avoit dans ces pays, des perſonnes d'un jugement ſolide, & d'un excellent eſprit, qui ſe conduiſoient ſagement dans la guerre & dans la paix, & qui raiſonnoient tres-bien ſur toutes ſortes d'affaires. Que je pouvois donc écrire hardiment les choſes dont il m'avoit aſſeuré ; & que quand je parlerois avec autant d'éloquence que les Orateurs les plus fameux ; mes paroles n'égaleroient jamais la grandeur de courage, ny la beauté des actions des Indiens. Que l'on crût, ou que l'on ne crût pas ce que je dirois, je ne pouvois ſans faire tort aux habitans des Indes, cacher par une lâche complaiſance leur valeur à la poſterité. Mon auteur me répondit ces choſes-là ; & je les raporte pour faire connoiſtre aux honneſtes gens, que juſqu'icy j'ay écrit avec beaucoup de ſincerité, & que dans la ſuite de cette hiſtoire, je n'avanceray rien que de veritable.

Fin du ſecond Livre de la Floride.



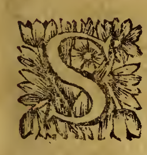
HISTOIRE DE LA FLORIDE.

LIVRE III.

Ce qui se passa entre les Espagnols & les Indiens dans la Province d'Apalaché.

CHAPITRE I.

Arrivée des Troupes en Apalaché.



Ur l'asseurance qu'eurent les Espagnols, qu'ils n'estoient pas loin de la Province d'Apalaché, dont on leur avoit conté tant de merveilles ; que la terre en estoit admirable pour sa fertilité & le peuple tres-vaillant ; ils supplierent le General de les mener en quartier d'hyver dans cette contrée ;

ce qu'il leur accorda facilement. Ils marcherent donc vers l'Apalaché, & aprés avoir fait en trois jours 12. lieuës, sans trouver aucune habitation, ils arriverent le quatriéme sur le midy prés d'un marais large d'une demy-lieuë, & long à perte de vûë. Il estoit outre cela bordé des deux costez d'une forest, où les ronces & les buissons se joignant aux troncs des grands arbres, en rendoient l'entrée difficile. On ne pouvoit en effet aller au marais que par un chemin si estroit, que deux hommes avoient de la peine à y passer de front. Avant que d'y arriver, les troupes se camperent dans une plaine; mais comme il estoit de bonne heure, le General commanda deux cens fantassins avec trente Cavaliers, pour aller reconnoistre le passage. Il ordonna aussi à douze excellens nageurs de sonder le marais, & de bien remarquer les lieux, afin qu'on s'y pust exposer le lendemain avec asseurance. Tous ces soldats obeïrent aussi-tôt; mais à peine furent-ils dans la forest, que les Indiens leur disputerent le passage; & comme le lieu estoit serré, il n'y eut que les deux premiers de chaque party qui pussent combattre. Les deux Espagnols les mieux armez mettant donc l'épée à la main, passent à la teste des autres, & se faisant soustenir par deux fuseliers, & deux arbalestriers, ils donnent avec vi-

gueur ſur les Barbares, les pouſſent le long de la foreſt, & les obligerent de ſauter dans l'eau. Là les Indiens ſont ferme, ils combattent courageuſement ; de ſorte qu'il y en eut de part & d'autre pluſieurs de bleſſez & de tuez ; ce qui empécha qu'on ne puſt reconnoiſtre le marais. On en avertit le General, qui vint avec les meilleures de ſes troupes. Les ennemis recoururent auſſi, & le combat s'opiniaſtra ; les Indiens & les Eſpagnols dans l'eau juſqu'à la ceinture, & parmy les ronces, les buiſſons, les arbres & les pierres qu'ils rencontroient par tout. Neanmoins nos gens determinez à mourir, ou à reconnoiſtre le paſſage, prirent cœur de plus en plus, & ſurmontant tout obſtacle, ils pouſſerent les Barbares juſqu'à l'autre coſté de l'eau, & trouverent qu'il eſtoit aiſé de la paſſer à gué, excepté au milieu où il y avoit environ quarante pas qu'on traverſoit ſur des poutres. Ils virent auſſi de l'autre coſté de l'eau, une foreſt tres-épaiſſe, que l'on ne pouvoit paſſer que par un défilé, & il y avoit tant au marais que dans les foreſts qui eſtoient de çà & de là, une lieuë & demie de traverſe. Comme le General eut reconnu le chemin, il retourna vers ſes troupes pour les encourager à vaincre les difficultez qui ſe preſentoient. Il prit le conſeil de ſes Capitaines, ſur la maniere dont

il se devoit conduire, & ordonna à cent Cavaliers de mettre pied à terre, de prendre tous des rondaches, & de marcher devant avec ordre à deux cens hommes, tant arbalestriers que fuseliers de les soûtenir, & d'avoir chacun des haches, afin d'ouvrir un endroit du bois qui estoit de l'autre costé du marais. Car les Espagnols estant obligés de défiler par un lieu, où on leur pouvoit aisément fermer le passage, il crut qu'il leur seroit impossible de traverser de jour les deux forests. C'est pourquoy il les fit camper dans la seconde, pour ne les point exposer de nuit aux embusches des Barbares.

CHAPITRE II.

Passage du Marais.

AUssi-tost que le General eut donné ses ordres, chaque soldat prit du millet cuit pour un jour, & ils marcherent environ deux cens les plus braves de l'Armée. Comme ils avoient envie de surprendre les Barbares, ils s'écoulerent sans bruit deux heures avant le jour, par un sentier qui les conduisit jusques au pont, qu'ils passerent sans resistance. Les Indiens n'avoient pas eu soin de s'en rendre maistres,

maiſtres, dans la creance que les Eſpagnols ne s'expoſeroient point de nuit parmy les bois. Mais lors que le jour parut, & que les Barbares virent leurs ennemis paſſez, ils s'avancent avec de grands cris; & au deſeſpoir de ne s'eſtre pas plûtôt ſaiſis du paſſage, ils fondent de furie ſur eux, pour deffendre un quart de lieuë de marais qui reſtoit à traverſer. Les Chreſtiens de leur coſté les reçoivent avec courage, & ſe battant & les uns & les autres dans leau, nos gens les preſſent ſi vertement qu'ils les pouſſent dehors, & les enferment dans le défilé de la foreſt qui eſtoit au de là.

Les Eſpagnols qui virent les Indiens embarraſſez, reſolurent que cent cinquante ſoldats feroient une eſplanade pour camper; & que n'y ayant point d'autre route que ce défilé, les autres cinquante en deffendroient le paſſage, & empécheroient que les Barbares ne vinſſent charger les travailleurs. On executa auſſi-toſt cette reſolution. Cependant les Indiens qui ne pouvoient tirer ſur les ſoldats, taſchoient de les effrayer à force de cris. Mais les Eſpagnols ne laiſſerent pas de faire leur devoir, les uns deffendoient le paſſage du défilé, les autres abattoient du bois, & quelques-uns bruſloient ce qu'il y en avoit de coupé pour nettoyer la place. La nuit les ayant ſurpris dans ce travail, ils demeurerent

chacun à leur poste, & ne purent dormir à cause des hurlemens continuels des Barbares. Comme il fut jour, le reste des troupes commença à marcher, sans que l'ennemy s'y opposast. Mais la difficulté du chemin, & les ronces qui s'y rencontroient, les incommodoient de telle façon, qu'estant obligez de défiler, ils ne purent arriver qu'au lieu où l'on avoit abattu du bois. Ce fut là que toute la nuit les Indiens les tourmenterent de leurs cris, & sur tout ils donnerent l'alarme à ceux qui deffendoient le passage, ausquels on avoit soin de faire tenir des vivres de main en main. Au mesme temps que le jour parut, ils marcherent tous en diligence par le défilé de la forest, & chasserent devant eux les Indiens, qui aprés avoir tiré, se reculoient peu à peu, & ne laissoient prendre du terrain qu'autant que l'on en pouvoit gagner à coups d'épée.

Les Espagnols traverserent de la sorte cette seconde forest, aprés quoy ils entrent dans une autre plus claire, où les ennemis ayant liberté de s'estendre, les incommoderent extrémement; car ils les prenoient de tous costez. Les uns attaquoient, les autres se preparoient au combat, & ne donnoient point que leurs compagnons ne fussent retirez, afin de ne se pas blesser les uns les autres par la

multitude des fléches qu'ils faiſoient pleuvoir.

Mais encore que les arbres de cette derniere foreſt, où les Indiens & les Eſpagnols eſtoient venus aux mains, ne fuſſent pas ſi preſſez que ceux de la premiere ; les chevaux pourtant n'y pouvoient courir qu'en certains endroits, & cela rendoit les ennemis plus hardis. Ce qui leur augmentoit auſſi le courage, eſtoit la viſteſſe preſque incroyable avec laquelle ils laſchoient leurs fléches. Un Indien avoit tiré ſix ou ſept fois, avant qu'un Eſpagnol eut tiré & rechargé. Les Indiens en effet ſont ſi adroits à manier l'arc, qu'à peine ont-ils tiré qu'ils ſont preſts à recommencer.

Les endroits de la foreſt, où les chevaux pouvoient courir eſtoient de petites éminences. Mais les Barbares les avoient embaraſſées de longues pieces de bois, & avoient fait aux lieux où il leur eſtoit impoſſible d'aller, des entrées & des ſorties, afin de donner ſur les Eſpagnols ſans en pouvoir eſtre mal-traitez. Les Indiens avoient quelques jours auparavant ſongé à toutes ces choſes. Ils ſçavoient que la foreſt du marais eſtoit ſerrée, & qu'ils n'y pourroient beaucoup incommoder les Eſpagnols. De plus ils conſideroient que dans le bois où ils ſe trouvoient ils remportoient quelque avantage ſur les Chreſtiens ; & dans

cette vûë ils avoient recours aux ruses pour les blesser, ou pour les tuer tous. Nos gens de leur costé tâchoient d'éviter les embusches qu'on leur dressoit, & voyant que les chevaux leur estoient inutiles, ils pensoient seulement à se deffendre. Les Indiens qui reconnoissoient cela, s'efforçoient de plus en plus de les mettre en déroute. Ils s'encourageoient encore par le souvenir de ce qui s'estoit passé dix ou douze années auparavant. Ils avoient deffait dans le même endroit Narbaez, & ils menaçoient les troupes de Soto de les traiter de la même façon. Nos gens furent tourmentez de cette sorte là pendant deux lieuës, & arriverent aprés en rase campagne; où lors qu'ils eurent rendu graces à Dieu de les avoir tirez de danger, ils se battirent à cheval avec beaucoup de courage & de bonheur. Car en deux autres lieuës de marche dans le pays découvert jusqu'aux terres semées, ils ne rencontrerent aucun Indien qui ne fust pris ou tué. Ils ne donnoient sur tout nul quartier à ceux qui faisoient mine de leur resister; de sorte que ce jour-là, il mourut plusieurs des ennemis; & les Espagnols vangerent glorieusement la défaite des gens de Narbaez.

CHAPITRE III.

Marche des Espagnols jusques à la Capitale.

APrés toutes ces choses, le General avec ses troupes campa dans une plaine, prés d'un village où commençoient les habitations, & les terres cultivées d'Apalaché. Mais les Barbares qui ne pensoient qu'à tourmenter les Chrestiens, ne firent toute la nuit que tirer & jetter des cris; de sorte que les uns & les autres furent continuellement sur leurs gardes. Le jour venu, les Espagnols marcherent par des terres semées de gros millet, qui avoient deux lieuës d'étenduë où l'on rencontroit plusieurs maisons éloignées les unes des autres, sans aucune forme de village. Les Indiens qui estoient dans ces maisons, sortoient de furie sur les Chrestiens, & taschoient de les tuer. Mais nos gens irritez de la hardiesse des Barbares, les repoussoient à travers champ, & les perçoient à grands coups de lances. Ils en venoient à cette extremité, afin de les reduire; mais fort inutilemenr. Plus les Espagnols montroient de valeur, & plus le courage des Indiens redoubloit.

Enfin, aprés deux lieuës de marche à

travers les terres cultivées, nos gens arriverent à un ruisseau tres-profond, bordé de part & d'autre d'un bois fort espais. Les ennemis qui s'estoient retranchez en cet endroit, y attendoient les troupes pour les défaire. Mais il en arriva autrement qu'il ne se l'estoient imaginé. Les Espagnols ayant reconnu le poste des ennemis, les Cavaliers les mieux armez mirent pied à terre, gagnerent le passage l'épée à la main, & couperent à coups de haches les palissades qui couvroient les Barbares, & empéchoient que les chevaux n'avançassent.

Les Indiens alors chargerent rudement nos gens, dont plusieurs furent blessez, & quelques-uns tuez. Le passage estoit fascheux, & les ennemis qui esperoient vaincre, faisoient un dernier effort à cause de l'avantage du lieu. Neanmoins ils eurent du malheur, les Espagnols donnerent avec tant d'ordre & tant de courage, qu'ils les forcerent sans perte que de fort peu des leurs. Ensuite ils firent encore deux lieuës à travers les terres cultivées; mais les Indiens qui apprehendoient les chevaux, ne les attaquerent point. Les Espagnols se logerent donc dans la plaine; esperant qu'enfin la nuit ils prendroient quelque repos. Toutefois ils furent frustrez de leur esperance. Les Indiens à la faveur de l'obscurité, leur

donnerent sans cesse l'alarme ; afin de souste-nir leur reputation, & de passer pour braves dans l'esprit de leurs voisins. Le matin comme les troupes marchoient, on fut averty par les prisonniers que l'on n'estoit qu'à deux lieuës de la Capitale & que le Cacique avec un grand nombre de ses sujets, y attendoit les Chrestiens pour les combatre. Le General au mesme temps détâcha deux cens chevaux avec cent fantassins, il s'avance vers la ville, & commande que sur la route on fasse main basse par tout. Il arrive dans cette place, il l'a trouve abandonnée, & que le Seigneur s'en estoit fuy. Mais sur la nouvelle qu'il n'estoit pas loin, il se met à le chercher, court deux lieuës aux environs de la ville, tuë & fait prisonniers plusieurs Indiens, sans qu'on pust attraper Capasi. C'est ainsi que le Cacique d'Apalaché s'appelloit, & c'est le premier qui jusqu'icy n'ait pas porté le nom de sa Province. Le General desesperant de prendre ce Barbare, il rejoint l'Armée qui estoit dans la Capitale. Cette place avoit deux cens cinquante maisons, Soto prit pour luy celle de Capasi au bout de la ville, & plus élevée que les autres.

La Province d'Apalaché a outre un grand nombre d'habitations éparses çà & là dans la campagne, plusieurs villages de cinquante &

ſoixante feux chacun, dont les uns ſont éloignez des autres d'une lieuë, & quelquefois de deux ou de trois, la ſituation du pays eſt agréable. On y trouve pluſieurs eſtangs. On y peſche toute l'année, & les habitans font proviſion de poiſſon pour leur nourriture. La contrée ne laiſſe pas d'eſtre fertile en toute autre choſe. Soto & ſes gens eurent auſſi une ſenſible joye d'y eſtre arrivez. Car ſans parler des vivres qu'ils y trouverent, ils acquirent beaucoup de gloire dans les combats qu'on y donna. Je les raporteray pour faire connoiſtre la hardieſſe des Indiens & la valeur des Eſpagnols.

CHAPITRE IV.

On va reconnoiſtre le pays.

APrés que l'Armée ſe fut rafraiſchie quelques jours, Soto envoya des troupes ſous la conduite de Tinoco, de Vaſconcelo, & d'Aniaſco, pour reconnoiſtre la Province d'Apalaché avec les contrées voiſines. Deux de ces Capitaines allerent par diverſes routes quinze ou vingt lieuës vers le Septentrion. Ils retournerent l'un au bout de huit jours, & l'autre de neuf; & dirent qu'ils avoient vû

pluſieurs villages fort peuplés. Que la terre eſtoit fertile, & qu'il n'y avoit ny bois ny marais. Aniaſco raporta tout le contraire, qu'il eſtoit tres-mal-aiſé de marcher dans le pays. Qu'il n'y avoit que des foreſts & des lieux mareſcageux ; & que plus on avançoit, plus les chemins eſtoient difficiles. Nugnez dans ſes Commentaires dit preſque la meſme choſe. Que la Province d'Apalaché eſt pleine de marais, couverte de bois, ſterile & mal-peuplée. Cela effectivement eſt vray des lieux voiſins de la mer ; mais non pas des endroits que le General envoya découvrir. Ce qui me confirme dans cette créance, eſt que la plus grande partie de la relation de Nugnez ayant eſté donnée par les Indiens, ils ont malicieuſement décrit leur contrée, comme un pays affreux & inacceſſible, pour oſter aux Eſpagnols l'envie d'en faire la conqueſte. J'ajouſte que les gens de Narbaez, deſquels Nugnez raconte les avantures, ayant eſté battus en Apalaché; & meſme la pluſpart y eſtant morts de faim, ils ne purent entierement découvrir cette Province. C'eſt pourquoy je n'avance rien que de certain de l'endroit d'Apalaché où a eſté Soto ; & ce que Nugnez raporte des lieux de cette contrée, qui ſont aux environs de la mer, eſt auſſi tres-veritable.

CHAPITRE V.

Découverte de la coste.

LOrs qu'Aniasco alla découvrir la coste de la mer, qui n'estoit pas à trente lieuës d'Apalaché, il prit cinquanre fantassins & quarante Cavaliers. Il mena aussi Arias Gomes, soldat vaillant & experimenté, qui donnoit de bons conseils, nageoit fort bien, & trouvoit moyen de faire reüssir les entreprises que l'on tentoit sur mer & sur terre. Arias avoit esté esclave en Barbarie, & avoit si bien appris la langue du pays, que s'échapant d'entre les mains des infideles, il se rendit à une frontiere où estoient les Chrestiens, sans que les Maures qu'il rencontroit, & ausquels il parloit, s'apperceussent qu'il fust estranger. Ce Cavalier & ses compagnons tirerent vers le Midy, guidez d'un Indien qui s'estoit volontairement offert à cela, & qui leur témoignoit beauconp d'affectoin. Ils firent en deux jours douze lieuës, ils passerent deux petites rivieres, & arriverent heureusement au Bourg d'Auté *, qu'ils trouverent

* Les Cartes mettent Auté plus loin, mais le voyage est bien aussi croyable que les Cartes.

abandonné & remply de toutes ſortes de vivres. Ils en prirent pour quatre jours, & continuerent leur marche par un beau chemin. Mais enfin leur guide s'imaginant que c'eſtoit mal fait à luy de les mener fidelement, il les égara dans les foreſts où il y avoit pluſieurs gros arbres tombez, & où l'on ne rencontroit aucune route. Il les fit auſſi aller par de certains lieux qui eſtoient ſans bois & ſi pleins de fange, que ny les chevaux ny les hommes ne s'en pouvoient tirer. Ce qui les incommodoit le plus, eſtoit une grande quantité de groſſes ronces qui traiſnoient par terre, & qui leur faiſoient beaucoup de peine. Toutefois ils marcherent cinq jours dans ces chemins, où ils ſouffrirent des maux incroyables. Mais lors qu'ils n'eurent plus de vivres, ils retournerent à Auté en prendre d'autres, afin de continuer leur route. Et ſur le chemin ils eſſuyerent des travaux qui ne ſe peuvent décrire, à cauſe que repaſſant par les meſmes lieux qu'ils étoient venus, & la terre y eſtant déjà foulée, ils s'enfonçoient plus qu'auparavant. Au reſte, tandis qu'ils eſtoient égarez parmy les bois, ils ſe trouvoient de fois à autre ſi prés de la mer, qu'ils entendoient le bruit des vagues. Mais auſſi-toſt leur guide les éloignoit, & taſchoit de les engager dans des endroits,

d'où ne pouvant se tirer ils mourussent tous de faim. Pour luy, il ne se soucioit point de perir, au cas qu'il les envelopast dans sa ruine. Neanmoins, malgré sa malice, ils retournent à Auté, accablez de lassitude & de faim, n'ayant vescu pendant quatre jours que de racines. Ils se rafraischirent donc un peu, ils prirent des vivres pour cinq jours, & continuerent leur découverte par des chemins encore plus detestables que les premiers.

Comme les Espagnols reposoient une nuit dans les bois prés d'un grand feu, l'Indien qui les menoit, ennuyé d'estre si long-temps à les faire perir, prit un tison, & en frappa un soldat au visage. Les autres qui virent cette insolence, l'eussent sans doute tué sans Aniasco, qui leur representa qu'ils ne pouvoient changer de guide, & qu'il falloit souffrir de celuy-cy. Ensuite ils se rendormirent, & l'Indien eut encore la hardiesse de mal-traiter un autre soldat ; mais on chastia sa temerité à coups de bastons. Neanmoins il ne rentra pas dans son devoir, & avant le jour il en batit encore un autre. Cette derniere insolence luy attira de facheux coups, & le fit enchaisner : Aprés quoy, on le donna en garde à un des plus robustes de la troupe, avec ordre de l'observer soigneusement. Le jour venu, ils se mirent à marcher, faschez de

de la difficulté du chemin & du procedé de leur guide. Ce Barbare se voyant hors d'estat de les perdre & de s'enfuïr, se jetta en desesperé sur celuy qui le gardoit, & le saisissant par derriere, il le terrassa & le mal-traitta à grands coups de pieds. Les Espagnols enfin irritez de cette rage, luy donnerent plusieurs coups d'épée & de lance, dont il y en eut qui ne le blesserent pas plus qu'une houssine, & l'on eut dit qu'il estoit charmé. Aniasco surpris de cela se leve sur ses estriers, prend sa lance à deux mains, & luy en porte un coup de toute sa force; Cependant encore qu'il fust tres-robuste, il ne le blessa que legerement. Desesperant donc de luy pouvoir oster la vie, on l'abandonna à un levrier d'attache, & c'est de la sorte que ce perfide meritoit d'estre traité. A peine fut-on à cinquante pas de luy, que l'on oüit le chien qui heurloit comme si on l'eut tué. L'on retourne & l'on trouve le guide qui tenoit de ses pouces les deux costez de la gueule du levrier, & la luy déchiroit sans que le chien s'en pust deffendre. Un des soldats aussi-tost donna au Barbare tant de coups d'épée qu'il le tua, un autre avec un cousteau luy coupa les mains, qui estant separées du corps, tenoient encore fortement à la gueule du chien. Aprés nos gens continuerent leur route, & commande-

rent sur peine de la vie à un Indien qu'ils avoient pris, lors qu'ils retournerent à Auté, de les conduire fidellement. Ce Barbare tandis que le premier vivoit ne les avoit jamais voulu servir : il faisoit le sourd quand ils luy parloient, parce que l'autre l'avoit menacé de mort s'il répondoit. Mais lors qu'il se vit delivré de son compagnon, & qu'il craignit quelques mauvais traitemens, il fit entendre par signe qu'il conduiroit les Espagnols à la mer, au mesme endroit où Narbaez avoit construit ses navires. Que toute fois il estoit auparavant necessaire de rebrousser chemin vers Auté, & que de là on prendroit la route. Mais comme les Espagnols luy faisoient connoistre qu'ils estoient prés de la mer, puis qu'ils entendoient le flot, il témoignoit que par le chemin qu'on tenoit, il estoit impossible d'y arriver, à cause des bois & des marais. Ils retournerent donc à Auté où ils arriverent en 5. jours avec beaucoup de peine. Ce qui les tourmentoit d'ailleurs estoit l'inquietude, qu'ils s'imaginoient que le General avoit de ce qu'ils demeuroient trop à leur découverte. Durant leur marche, Arias & Silvestre gagnerent les devans, & attraperent deux Indiens, ausquels ayant demandé par signes s'ils les pourroient mener par la mer, ils témoignerent qu'en cela ils les serviroient avec fi-

delité, & ils se raportoient au sentiment du guide. Nos gens pleins de joye & d'esperance de reüssir dans leur découverte, passerent tranquillement la nuit ; & lors que le jour fut venu, ils prirent leur route à travers de grands chaumes par un tres-agréable chemin qui s'élargissoit peu à peu. Toutefois ils y rencontrerent un mauvais pas, mais ils s'en tirerent facilement. De sorte qu'au bout de douze lieuës, ils se trouverent sur le rivage d'un vaste Golfe qu'ils cottoyerent, & arriverent enfin où Narbaez avoit debarqué. Ils virent la place où il fit les ferrures de ses navires, & trouverent beaucoup de charbon aux environs avec des poutres creusées, qui avoient servy de mangeoirs aux chevaux. Ensuite les Indiens montrerent l'endroit où l'on avoit tué dix soldats de Narbaez, & firent connoistre par signes & par paroles les principales avantures de ce Capitaine. Car les habitans de cette coste avoient retenu quelques mots d'Espagnol, ils tâchoient méme chaque jour d'en apprendre davantage. Cependant Aniasco & ses compagnons cherchoient avec beaucoup de soin dans le creux des arbres, & sur leurs écorces, s'il ne se trouvoit point quelque memoire, ou quelque écriture ; ç'a toûjours esté la coustume de ceux qui les premiers ont découvert un pays,

de laisser des instructions qui quelquefois ont esté de grande importance. Mais voyant qu'ils ne rencontroient rien, ils suivirent la coste du Golfe jusqu'à la grande mer qui n'en estoit qu'à trois lieuës.

Aprés, lors que la marée fut basse, douze des plus excellens nageurs entrerent dans des batteaux à demy-échoüez ; ils sonderent l'entrée du Golfe, & la trouverent capable de porter de gros vaisseaux. Ils en laisserent des marques aux plus hauts arbres, afin que ceux qui viendroient en ces quartiers prissent leurs mesures. Ensuite Aniasco retourna au Camp, où le General fut tres-aise de le voir, & d'apprendre qu'ils avoient découvert un bon port.

CHAPITRE VI.

Party de trente lances pour la Province d'Hirriga.

TAndis que l'on estoit occupé à découvrir la coste, le General qui voyoit approcher l'hyver mit ses soldats en garnison. Et comme il sçavoit que Calderon ne faisoit rien dans la Capitale d'Hirriga, il luy envoya ordre de le venir joindre. Cependant il fit amasser des vivres, & bâtir des maisons pour lo-

ger plus commodement ses gens. Il commanda aussi de fortifier la Ville d'Apalaché, afin de se mettre à couvert des insultes des Barbares, & il dépecha vers Capafi avec des presens pour le porter à la paix. Mais ce Cacique n'écouta aucune proposition, & se retrancha dans une forest tres-difficile. Comme Soto perdit la pensée de le gagner, il ordonna à Aniasco qui avoit du courage & du bonheur, de partir avec trente lances pour Hirriga. Ce commandement fut rude ; car le voyage estoit d'environ cent cinquante lieuës & l'on couroit de grands dangers. Il falloit passer parmy des peuples hardis, vaillans & ennemis declarez ; & franchir des fleuves avec des marais tres-facheux. Toutefois, malgré toutes ces considerations les trente Espagnols entreprirent courageusement le voyage, & firent de tres-belles actions. Mais je les plains de n'avoir qu'un Indien pour les raconter. Neanmoins pour leur rendre ce que je puis, je raporteray les noms de ceux qui sont venus à ma connoissance. Juan de Soto, Aniasco, Arias, Cacho, Atiensa, Cordero, Silvestre, Espinosa, Fernande, Carillo, Atanasio, Abadia; Cadena, Segredo, Argote, Sanchir, Pechado, & Moron. Celui-ci avoit le nez si fin, qu'il eventoit mieux qu'un chien de chasse. Car allant plusieurs fois dans

l'isle de Cuba chercher avec ses compagnons des Indiens qui s'estoient revoltez, & qui avoient pris la fuite, il les suivoit à la trace dans les buissons, dans le creux des arbres, & dans les cavernes où ils s'estoient cachez. Il sentoit aussi le feu de plus d'une lieuë, parce que souvent sans avoir vû ny clarté, ny fumée, il disoit à ceux qui l'accompagnoient qu'il y avoit du feu prés d'eux, & il le trouvoient à demy-lieuë, ou à une lieuë de là.

Ces trente lances partirent d'Apalaché le vingtiéme d'Octobre de l'année mil cinq cens trente-neuf. Ils estoient bien montez, & avoient le casque en teste, le corselet sur l'habit, la lance en main, avec quelques provisions dans leur valises. En cet estat ils sortirent avant le jour, afin que les Indiens ne les apperçûssent pas, & ne s'allassent point saisir des passages. Ils marcherent en diligence, ils galoperent mesme fort souvent, & tuerent sur le chemin quelques Barbares par qui ils apprehendoient d'estre découverts. Ils continuerent ainsi leur route, & arriverent au marais d'Apalaché qu'ils traverserent heureusement. Comme ils avoient fait plus de treize lieuës ce jour-là, vingt Cavaliers se reposerent, & les autres veillerent de peur de surprise. Aprés ils marcherent douze lieuës par le pays desert, depuis le marais d'Apalaché

jusqu'à la ville d'Ossachilé.

Mais dans la crainte d'estre vûs, & qu'on ne leur gagnast les passages, ils firent alte vers le soir, & traverserent sur le minuit Ossachilé au petit galop. Une lieuë au de là, ils s'éloignerent de leur route pour prendre le reste de la nuit un peu de repos, & se tinrent sur leurs gardes à leur maniere. A la pointe du jour, ils se remirent au petit galop, à cause qu'il y avoit du monde par les champs, & qu'ils craignoient d'estre découverts. Ils coururent cinq lieuës, de l'endroit où ils se reposerent jusqu'au fleuve d'Ossachilé, & fatiguerent extrémement leurs chevaux. Mais lors qu'ils approcherent de ce fleuve, Silvestre prit les devans, & comme il vit que l'eau n'estoit pas si grosse que quand les troupes la traverserent, il se jetta dedans, & gagna heureusement l'autre bord.

Aniasco & tous les autres le suivirent, & dès qu'ils furent passez ils repurent. Ils continuerent ensuite leur chemin au petit pas, & firent quatre lieuës depuis cette riviere jusqu à Vitachuco, où apprehendant d'estre obligez de se battre contre les Indiens, ils resolurent de piquer à toute bride; mais lors qu ils furent dans cette ville, l'estat où ils la trouverent les rasseura. Elle estoit abandonnée, les maisons ruinées entierement, & les ruës jonchées

de Barbares tuez *. Les Indiens détruiſirent de la ſorte cette place, dans la penſée qu'elle eſtoit malheureuſe. Ils laiſſerent auſſi les morts ſans ſepulture, parce qu'ils les regardoient comme des miſerables qui n'avoient pû executer leur deſſein, & qui devoient eſtre la proye des beſtes ; chaſtiment dont ils puniſſent ceux qui ont mal-réüſſi à la guerre.

Le party eſtoit à peine hors de Vitachuco, qu'il rencontra deux Indiens qui chaſſoient, & qui avoient l'air de gens de qualité. Comme ces Barbares virent les Chreſtiens, ils ſe retirerent ſous un noyer ; mais l'un d'eux ne croyant pas eſtre en ſeureté, s'enfuït vers une foreſt du coſté du chemin, deux Cavaliers prirent les devans, & l'attraperent. Pour l'autre Indien qui avoit du cœur, la fortune le favoriſa. Car tenant la fléche poſée ſur ſon arc, il fit teſte aux Cavaliers, & les menaça de tirer s'ils l'approchoient. Quelques-uns irritez de ſa hardieſſe, voulurent l'aller percer à coups de lances.

Mais Aniaſco leur dit qu'il eſtoit indigne d'eux de vouloir oſter la vie à ce temeraire ; & qu'au lieu où ils ſe trouvoient, ils ne devoient point s'expoſer à ſe faire bleſſer ny tuer. Ainſi il les détourna du chemin qui

* C'eſtoit ceux qu'on maſſacra, lors que Vitachuco fut tué.

estoit prés du noyer, & leur commanda d'avancer au petit galop. Le Barbare cependant leur presentoit son arc à mesure qu'ils défiloient ; puis il commença à leur crier qu'ils estoient des lasches de ne l'avoir osé attaquer, & il leur dit plusieurs autres injures accompagnées d'orguëil & de menaces. A sa voix les Indiens de costé & d'autre de la route accoururent, & se mirent à s'appeller pour leur couper le passage. Toutefois les trente Espagnols se tirerent de là, & arriverent dans une plaine où ils prirent un peu de repos. Ils firent ce jour-là qui estoit le troisiéme de leur marche dix-sept lieuës, & le quatriéme autant par la Province de Vitachuco. Mais les peuples de cette contrée indignez de ce qui s'estoit passé, tascherent à vanger sur eux la défaite de leurs gens. Ils dépécherent du monde pour avertir de la route des Chrestiens, afin qu'on se saisist des avenuës. Les Cavaliers qui découvrent cela, piquent à toute bride, attrapent les Messagers & en tuent sept à coups de lances. Ils arriverent ce jour-là sur le soir dans une tres-belle plaine ; où n'entendant aucun bruit ils reposerent quelque-temps. Ils partirent de là aprés minuit, & au lever du Soleil ils avoient fait cinq lieuës, & estoient venus au fleuve d'Ocaly. Ils croyoient le rencontrer moins gros que de coustume ; mais

ils trouverent l'eau débordée, rapide qui tournoit en beaucoup d'endroits, & marquoit le gouffre qu'elle couvroit. Les ennemis d'ailleurs accouroient aux bords du fleuve, & s'encourageoient par des cris les uns les autres pour en deffendre le passage.

Les Espagnols alors considerant le danger qui les menaçoit, & que pour échaper il ne falloit pas perdre le temps en de vaines deliberations, nommerent douze d'entre eux pour gagner l'autre bord, afin de les favoriser lors qu'ils passeroient. Ils ordonnerent aussi que quatorze couperoient des branches, dont ils feroient des traîsneaux pour mettre leur équipage, avec ceux qui ne pouvoient nager, & que les autres resisteroient aux Barbares qui accouroient pour empescher qu'on ne traversast. Cet ordre donné, les douze Cavaliers resolurent de mourir, ou de venir à bout de leur dessein. Ils poussent leurs chevaux dans le fleuve, le casque en teste, la cotte de maille sur la chemise, avec la lance en main, & onze gagnent heureusement une ouverture à l'autre bord. Cacho seul n'y put arriver, à cause que son cheval n'eut pas la force de rompre la violence de l'eau. Il fut donc contraint de se laisser aller le long du fleuve pour chercher quelque sortie. Comme il n'en trouva point il se vit forcé d'implorer le secours de

ses compagnons qui coupoient du bois. Quatre se jetterent dans l'eau & le sauverent. Mais laissons ces Cavaliers, & considerons ce que fait le General en Apalaché.

CHAPITRE VII.

Prise de Capasi.

SOto ennuyé de voir ces Barbares à ses trousses, crut que s'il pouvoit avoir Capasi, il les reduiroit sans peine. Il s'enquit donc avec soin de sa retraite, & il apprit qu'il estoit à huit lieuës de l'armée dans une épaisse forest, où il pensoit estre en seureté, tant à cause de la situation du lieu que des marais, & des gens qu'il avoit pour le deffendre. Sur cette nouvelle le General prit des soldats autant qu'il luy en falloit, il alla en personne pour se saisir du Cacique; aprés beaucoup de travail il se rendit en trois jours à l'endroit de la forest, que les Indiens avoient fortifié. C'estoit une place dont ils avoient abatu le bois, & où l'on n'abordoit que par une avenuë fort estroite, & de demy-lieuë de long. Mais de cent pas en cent pas, il y avoit de bonnes palissades avec des pieux, & chaque palissade estoit bien deffenduë. Voilà le lieu

où Capasi s'estoit retiré avec un grand nombre de ses sujets, qui avoient resolu de perdre plutost la vie, que de voir leur Seigneur au pouvoir des ennemis. Enfin Soto estant arrivé à l'avenuë qui menoit au retranchement où estoit le Cacique, il trouva des gens determinez à luy deffendre l'entrée; & au mesme temps il fit donner. Mais comme le chemin estoit serré, il n'y eut que les premiers qui se battirent, & qui aprés avoir essuyé quelques coups de fléches, gagnérent l'épée à la main, la premiere & la seconde palissade. Ils en arrachent les pieux & coupent les liens qui les attachoient. Les Barbates tirent & en blessent quelques-uns. Les Espagnols s'encouragent de plus en plus, avancent teste baissée jusqu'à la troisiéme baricade qu'ils forcent, gagnent ainsi toutes les autres, & viennent pied à pied malgré la resistance des ennemis, jusqu'au lieu où estoit Capasi.

Les Indiens alors qui voyent leur Cacique en danger redoublent leurs efforts, se jettent à travers les épées & les lances, & se battent en desesperez. Nos gens de leur costé donnent avec vigueur, & ne perdent point de vûë Capasi, de crainte qu'il ne leur échape. Le General sur tout fait paroistre son courage, combat en veritable Capitaine à la teste des siens, & les anime par son exemple & par ses

ſes paroles. Enfin les Barbares manquans d'armes deffenſives plient, les Eſpagnols font un dernier effort, & les taillent preſque tous en pieces.

Le Cacique qui voit le carnage qu'on a fait de ſes ſujets, & que ceux qui reſtent ne le peuvent plus deffendre, leur commande de mettre bas les armes, & au meſme moment ils viennent embraſſer les genoux de Soto, & le conjurent avec larmes de pardonner à leur Seigneur, & d'ordonner qu'on leur oſte plûtôt la vie que de luy faire aucun déplaiſir. Le General touché de cette generoſité ſe laiſſa fléchir, à condition qu'ils demeureroient dans l'obeïſſance.

Capafi vint ſalüer Soto, qui le reçût fort civilement, tres-aiſe de le tenir en ſon pouvoir. Ce Cacique eſtoit appuyé de quelques Indiens qui l'aidoient à marcher, parce qu'il eſtoit extraordinairement gros. Il ne pouvoit ny faire un pas, ny ſe tenir ſur ſes pieds; de ſorte qu'on le portoit dans un brancard par tout où il vouloit aller, & dans ſa maiſon il marchoit à quatre pattes. Cette peſanteur fut cauſe qu'il ne put ſe retirer fort loin.

CHAPITRE VIII.

Capafi va pour reduire fes fujets & fe fauve.

APrés la prife de Capafi, le General retourna au quartier, dans l'efperance que les Indiens ne harceleroient plus les troupes, mais il en arriva tout autrement. Irritez de la prifon de leur Cacique, & n'eftant plus occupez à le garder, ils faifoient plus de defordre que de couftume. Soto en colere de cela, fe plaignit à Capafi, que fes fujets méconnoiffoient le bon traitement qu'on luy faifoit. Que mefme à leur égard ils eftoient obligez d'en ufer d'une autre forte. Qu'il n'avoit ny ravy leurs biens, ny ravagé leurs terres; & que s'ils ne l'avoient attaqué il n'auroit jamais permis qu'on eut bleffé, ou tué perfonne. Qu'ainfi il leur commandaft de ne plus dreffer d'embufches aux troupes. Qu'autrement il leur feroit une guerre ouverte, & mettroit tout à feu & à fang. Qu'il confideraft enfin que dans l'eftat où la fortune l'avoit reduit, les Indiens traitoient fi cruellement les Efpagnols, qu'ils les pourroient obliger à quelque violence envers luy, & porter la defolation dans fa Province.

Capasi repliqna avec respect, & apparamment avec reconnoissance, que la conduite de ses sujets luy déplaisoit d'autant plus, que depuis sa prison, il leur avoit envoyé ordonner de ne faire aucune insulte aux Espagnols; mais que tout le soin qu'il s'estoit donné pour cela avoit esté inutile. Qu'ils tenoient pour suspects les messagers qu'il leur dépéchoit; & ne pouvoient croire les bons traitemens qu'on luy faisoit. Qu'au contraire ils se l'imaginoient plûtôt chargé de chaisnes, & exposé à toutes sortes d'injures. Qu'il prioit donc le General de commander à quelques-uns de ses soldats, de l'accompagner jusqu'à six lieuës du Camp, en une forest où il trouveroit tous les plus braves de ses vassaux. Que là il les appelleroit par leur nom. Qu'ils viendroient à sa voix. Que leur ayant raconté les faveurs qu'il avoit reçûës, ils cesseroient tout acte d'hostilité, & que c'estoit l'unique moyen de les reduire.

Le General touché de ces raisons, fit escorter le Cacique par une compagnie de Cavalerie & d'Infanterie, jusqu'au lieu où il asseuroit qu'estoient ses sujets, & il ordonna surtout aux Capitaines de prendre garde au Barbare. Ensuite ils partirent avant le jour, & aprés six lieuës de marche vers le midy, ils arriverent au bois où les Indiens s'estoient re-

tirez. Le Cacique y fit aller aussi-tost trois de ses gens. Mais à peine y furent-ils, qu'ils revinrent avec douze autres, ausquels il commanda d'avertir les principaux de ses sujets, de se joindre & de se presenter le lendemain devant luy, parce qu'il avoit à leur communiquer des choses qui regardoient leur gloire & leur interest. Les Indiens entrerent aussitost dans la forest avec cet ordre. Cependant les Espagnols mirent des sentinelles par tout, ils reposerent la nuit, satisfaits de la conduite de Capasi, & dans la pensée de retourner glorieusement au Camp. Mais lors que le jour parut, ils connurent que la plus belle esperance est souvent trompeuse ; ils ne trouverent plus le Cacique, ny pas un des Barbares qui l'avoient accompagné. Surpris de cette avanture, ils se demandoient les uns aux autres la manière dont la chose s'estoit passée ; & comme l'on répondit qu'il estoit impossible qu'il se fut sauvé, parce que les sentinelles asseuroient qu'elles avoient veillé toute la nuit ; on crut que Capasi avoit imploré le secours de quelque demon, & qu'il en avoit esté emporté. Ce qu'il y a de certain est, que les Espagnols estant fatigués s'endormirent, & que le Barbare qui vit une belle occasion de s'échaper, se traîna sans bruit à quatre pattes ; & que tandis qu'il se sauvoit, il

trouva en embuſcade quelques-uns de ſes ſujets qui l'enleverent. Le Ciel ſans doute favoriſa en cette rencontre les Eſpagnols. Car ſi dans le temps qu'ils repoſoient, les Indiens fuſſent venus fondre ſur eux, ils les euſſent égorgez. Mais tous tranſpottez de joye, ils ne ſongerent qu'à mettre leur Seigneur en ſeureté ; auſſi ils le cachoient tres-bien, & on le chercha inutilement tout le jour. Du reſte ils ſe contenterent de ſe moquer des Eſpagnols, & de leur dire quelques injures, de ſorte qu'on retourna au Camp ſans peril ; Mais dans la plus grande confuſion du monde, d'avoir laiſſé échaper le priſonnier. On s'excuſoit ſur ce que la nuit qu'il s'eſtoit ſauvé, l'on avoit oüi un bruit extraordinaire, & qu'ayant eſté gardé avec tant de ſoin, il falloit qu'un Demon l'eût emporté.

Le General qui voyoit que la faute ne ſe pouvoit reparer, ne voulut faire affront à perſonne. Il feignit d'ajouſter foy à tout ce qu'on luy diſoit ; que les Indiens eſtoient de grands Sorciers, & qu'ils faiſoient des choſes tres-ſurprenantes. Neanmoins quelque bonne mine qu'il fit, il fut ſenſiblement touché de la negligence de ſes officiers.

CHAPITRE IX.

Suite de la marche des trente lances.

LOrs que le traîneau fut fait, les soldats le jetterent dans l'Ocaly avec de longues cordes, & deux nageurs en porterent l'une à l'autre bord à onze de leurs compagnons. Cependant les Indiens accoururent avec de grands cris; mais ceux qui estoient passez leur resisterent vigoureusement; & aprés avoir percé à coups de lances les plus avancez, les autres n'oserent les attendre; si bien que les Espagnols furent maistres de la campagne. Au deçà du fleuve, parce que les ennemis n'estoient pas en grand nombre, il n'y avoit que quatre Cavaliers * qui leur fissent teste. Deux caracoloient vers le haut, & les autres vers le bas, à cause que les Barbares abordoient de ces deux costez.

Ces Cavaliers les amuserent si adroitement, qu'on eut le temps de traverser plusieurs fois avec le traîneau. La premiere, on porta les habits de ceux qui estoient à l'autre bord; car n'ayant que leur cotte de maille

* L'Auteur repete que les autres coupoient du bois, mais cela est dit au ch. 6.

ſur leurs chemiſes, il ſouffloit un vent de Nord qui les geloit : La ſeconde fois, on paſſa les harnois & les valiſes avec ceux qui ne pouvoient nager. La pluſpart des autres impatiens de ſe battre traverſerent l'Ocaly à la nage ; & à meſure qu'ils paſſoient, ils ſe joignoient à ceux qui eſtoient aux mains avec les Indiens. Si bien qu'il y demeura ſeulement au deçà du fleuve deux Cavaliers des quatre qui ſouſtenoient l'ennemy, & qui paſſerent en cette ſorte. Tandis que l'un faiſoit entrer ſon cheval dans le fleuve, & s'accommodoit ſur le traîneau, l'autre repouſſoit les Barbares. Comme il vit qu'il les avoit chaſſez aſſez loin, il retourne à toute bride, délie la corde qui attachoit le traîneau au bord, & traverſe l'Ocaly avec ſon compagnon. Les Indiens fondent de furie ſur eux, mais inutilement, tout conſpiroit en faveur des Cavaliers.

Sur les deux heures aprés-midy, que les Eſpagnols eurent tous achevé de paſſer ; ils prirent le chemin de la ville d'Ocaly, pour ſoulager Cacho gelé de froid & abatu de fatigues. Les Indiens qui les apperçûrent, ſe preparerent à leur en défendre l'entrée. Mais ils ne reſiſterent que pour favoriſer la retraite de leurs gens, & lors qu'ils ſçûrent qu'ils s'étoient ſauvez dans la foreſt, ils ſe retirerent.

Les Cavaliers aussi-tôt entrerent dans la ville, & se mirent au milieu d'une grande place de crainte de surprise, s'ils se logeoient dans les maisons. Aprés ils allumerent quatre grands feux à quelque distance des uns des autres, & dans cet espace ils placerent Cacho. Ils le couvrirent d'habits, ils luy donnerent une chemise dont il reçût beaucoup de soulagement, & demeurerent là le reste du jour. Mais comme Cacho n'estoit pas encore en estat de suivre, & qu'il y avoit du danger à s'arrester plus long-temps, à cause que les Barbares se pouvoient assembler pour leur couper chemin, ils redoublerent leurs soins, afin de rétablir promptement leur compagnon. Ils firent aussi repaistre leurs chevaux, ils reparerent les harnois, & prirent des pruneaux, des raisins, & autres fruits secs qu'ils trouverent en abondance.

Ensuite, lors qu'il fut nuit, ils poserent des vedetes, & battirent l'estrade aux environs, & sur le minuit deux Cavaliers oüirent un bruit, comme de gens qui marchoient. L'un d'eux pique & en vient avertir la troupe. Cependant l'autre demeure pour reconnoistre plus asseurément ce que c'estoit, & appercevant à la clarté de la Lune un gros d'Indiens qui s'avançoit vers Ocaly, il court à toute bride en donner avis. On mit inconti-

nent Cacho à cheval, & parce qu'il ne s'y pouvoit bien tenir, on l'attacha à la selle avec ordre à un Cavalier d'en prendre soin. Là-dessus ils partent & marchent avec tant de diligence, qu'à la pointe du jour ils avoient déja fait six grandes lieuës.

Ils allerent de la sorte lors qu'ils traversoient des endroits fort peuplez, ils tuoient mesme ceux qu'ils trouvoient pour ne point découvrir leur route, mais par les lieux inhabitez ils marchoient au petit pas, afin de donner haleine aux chevaux, & de galoper en cas de besoin. Ce jour-là qui estoit le sixiéme de leur voyage, ils firent prés de vingt lieuës, tant par la contrée d'Ocaly que par la Province d'Acuera. Le lendemain Atiensa fut frappé de maladie, & quelques heures aprés il mourut dans la marche sur son cheval. Ses compagnons qui ne s'estoient point arrestez pour le soulager, ne croyant pas son mal dangereux, furent sensiblement touchez que dans une conjoncture si fascheuse, la mort leur eust ravy ce Cavalier. Comme la douleur en ces rencontres est inutile, & qu'ils devoient promptement avancer, ils firent une fosse où ils enterrerent Atiensa, & continuerent leur route. Ils marcherent ce jour-là vingt lieuës, & arriverent au Soleil couchant au grand marais. Ce sont sans doute des choses

ſurprenantes que ces longues traites, & ceux qui n'ont pas eſté preſens à la conqueſte de la Floride auront peine à les croire. Neanmoins il n'y a rien de plus veritable, les Cavaliers firent en ſept jours cent ſix lieuës, qu'il y a d'Apalaché au grand marais. Ils le trouverent ſi enflé que les eaux qui y entroient & en ſortoient avec impetuoſité ſembloient des bras de mer. Pour moy je me trouve ſi ſurpris toutes les fois que je conſidere le travail des chevaux à paſſer ces ſortes de lieux, que je croy qu'ils n'auroient pû endurer tant de fatigues, ſi l'on ne les euſt nourris de gros millet. L'uſage effectivement en eſt excellent & donne de nouvelles forces aux animaux qui en mangent. C'eſt pourquoy les peuples du Perou qui ſe ſervent de moutons pour beſtes de charge, ne les nourriſſent que de cette ſorte de legume, ce qui les rend vigoureux & propres à porter la peſanteur d'un homme.

Les Cavaliers paſſerent donc la nuit ſur le bord du marais, & eurent ſi froid qu'ils furent contraints d'allumer pluſieurs feux, & cela leur fit craindre que les Indiens ne les apperçûſſent ; car vingt ſeulement les euſſent empeſchez de traverſer. Ils les auroient même tuez aiſement, parce que de leurs batteaux ils pouvoient tirer ſur eux ſans danger. Nos gens d'ailleurs n'avoient ny piſtolets, ny ar-

baleſtes, & il leur eſtoit impoſſible de s'ayder de leurs chevaux. Ainſi ils paſſerent la nuit dans une continuelle apprehenſion, & ſe preparerent au travail du jour ſuivant.

CHAPITRE X.

Continuation du voyage des trente lances juſqu'à Hirriga.

LA nuit que les Cavaliers eſtoient ſur le bord du marais, Juan de Soto un de leurs compagnons mourut de mort ſubite. Un autre à l'inſtant meſme s'enfuit, diſant, que puis qu'ils mouroient ſi promptement la peſte eſtoit parmy eux. Mais comme il quittoit on luy cria qu'il portoit cette maladie avec luy, qu'elle ne l'abandonneroit point en quelque lieu qu'il allaſt. Que d'ailleurs il eſtoit éloigné de ſon pays, qu'il ne pouvoit où s'arreſter, & feroit bien mieux de demeurer avec les autres. Ces paroles l'obligerent de ſe rejoindre à ceux qui prioient Dieu pour Juan de Soto; toutefois dans la creance qu'il eſtoit mort de peſte, il n'oſa ayder à le mettre en terre.

Quand le jour parut, les Cavaliers ſe mirent en eſtat de traverſer le marais, & virent avec joye que l'eau eſtoit abaiſſée. Huit d'en-

tre eux racommoderent le pont qui eſtoit eſtroit & méchant, & paſſerent deſſus portant les ſelles de leurs chevaux. Comme les chevaux ne pouvoient paſſer ſur ce pont, tous ſe dépoüillerent & les menerent dans l'eau, juſqu'à l'endroit où il n'y avoit plus de pied. Mais à cauſe qu'elle eſtoit trop froide, les chevaux ne vouloient point ſe mettre à la nage. Pour les y obliger, on attacha à leurs licous de longües cordes, que quatre ou cinq des plus excellens nageurs tiroient juſqu'au milieu de l'eau, tandis que les autres les frappoient avec des houſſines. Toutefois c'eſtoit inutilement, car ils reculoient, & ils ſe fuſſent plutoſt laiſſé tuer que d'avancer. Quelques-uns neanmoins à force de coups ſe jettoient à la nage, mais ils rebrouſſoient promptemenr & entraînoient les nageurs, ſans pouvoir eſtre arreſtez par Arias, & les autres qui eſtoient derriere. A la fin le cheval d'Aniaſco paſſa avec celuy de Silveſtre. Et comme ceux auſquels ils appartenoient eſtoient de l'autre coſté, ils les ſellerent & monterent deſſus, pour eſtre en eſtat de s'oppoſer à l'ennemy s'il venoit eſcarmoucher. Il y avoit déja quatre heures qu'Arias & ſes camarades eſtoient dans l'eau à ſouffrir le froid, & à faire des efforts inutiles. Si bien qu'ils ſe trouvoient extraordinairement abbatus, &

commençoient

commençoient à deſeſperer de leur vie.

Aniaſco irrité de cette longueur s'approche à cheval auprés du pont, & mal-traite de paroles Arias qui ne pouvoit faire avancer les chevaux. Arias qui connoiſſoit que ce n'eſtoit ny ſa faute, ny celle de ſes compagnons, & qui trouvoit fort eſtrange qu'aprés les maux qu'ils avoient ſoufferts on en uſaſt ainſi, répondit que c'eſtoit mal agir que de parler de la ſorte. Qu'Aniaſco devoit conſiderer qu'ils geloient malheureuſement dans l'eau ſans pouvoir rien faire avec tous leurs efforts. Qu'il miſt luy-même pied à terre, & qu'on verroit les merveiles qu'il feroit. Arias pouſſa encore plus loin ſon reſſentiment; car lors qu'on eſt une fois en colere on a peine à ſe moderer. Enfin la liberté de ce Cavalier fit rentrer Aniaſco en luy-même, & l'obligea de condamner ſon humeur bruſque, qui contraignit pluſieurs fois à perdre le reſpect qu'on luy devoit. Cela inſtruit ceux qui ont quelque pouvoir dans les armées, & leur fait connoiſtre qu'il faut gagner le ſoldat par la douceur. Qu'en matiere de commandement l'exemple eſt plus puiſſant que tous les diſcours. Et que ſi l'on eſt forcé de reprendre les perſonnes, on le faſſe en des termes qui ne ſont point offenſans.

Aniaſco & Arias eſtant donc remis, on

continua de harceler les chevaux ; & ſur le milieu du jour que le Soleil avoit plus de force & temperoit la froidure, ils commencerent à paſſer, mais ſi lentement qu'il eſtoit plus de trois heures aprés-midy avant qu'ils fuſſent de l'autre coſté. Les Eſpagnols alors faiſoient pitié, fatiguez, languiſſans, dépourvûs generalement de toutes choſes. Neanmoins ils prirent cœur en conſideration du peril qu'ils avoient paſſé, & dont ils avoient eu tant de crainte. Car ſi l'ennemy les eut attaqués dans le paſſage, & qu'ils euſſent eſté obligez de combattre, ils eſtoient perdus. Mais par bonheur les Barbares ne parurent point, à cauſe qu'allant preſque tout nuds l'hyver, ils ne ſortent que tres-rarement de leurs maiſons. Enfin, comme nos gens furent hors du marais, ils camperent tout proche dans une plaine, ils firent de grands feux, à cauſe qu'ils avoient extrémement froid, ils reprirent leurs forces peu à peu, & ſe réjoüiſſant, parce que de là juſqu'à Hirriga il n'y avoit plus de méchans chemins.

La nuit venuë ils repoſerent, & avant le jour ils continuerent leur route, ſur laquelle ayant rencontré cinq Indiens, ils les percerent à coups de lances, de crainte d'en eſtre découverts, ils firent ce jour-là treize lieuës, & s'arreſterent la nuit dans une belle plaine.

Mais le lendemain avant que le Soleil ſut levé ils délogerent, & paſſerent qu'il eſtoit matin prés d'Urribaracuxi, où de peur des habitans ils ne voulurent pas entrer. Ils marcherent quinze lieuës ce jour-là qui eſtoit le dixiéme de leur voyage, & repoſerent une partie de la nuit à trois lieuës de Mucoço. Sur le minuit ils recommencerent à marcher; & au bout de deux lieuës, ils virent du feu dans un bois à coſté de leur route. Moron qui avoit ſenti ce feu, leur en avoit donné avis auparavant, meſme depuis leur en ayant encore parlé, ils l'apperçûrent preſque auſſi-toſt.

Les Eſpagnols ſurpris d'une choſe ſi extraordinaire allerent droit à ce feu, & trouverent autour pluſieurs Indiens avec leurs femmes & leurs enfans, qui faiſoient roſtir du poiſſon. C'eſtoit des ſujets de Mucoço; neanmoins on les prit pour ſçavoir ſi leur Seigneur avoient entretenu la paix. Car il fut reſolu que s'il ſe trouvoit des plaintes contre luy, l'on envoyeroit ſes ſujets aux Havanes. On fondit donc à toute bride ſur eux; on en attrapa dix-neuf, les autres s'enfoncerent dans la foreſt, & ſe ſauverent à la faveur de l'obſcurité. Les priſonniers reclamoient Ortis, & s'efforçoient de faire reſſouvenir les Eſpagnols des bons offices qu'on leur avoit rendus en la perſonne, ce qui ne ſervit de rien.

Cependant les Cavaliers voyant qu'ils ne pouvoient plus avoir d'Indiens, ils se mirent à déjeuner du poisson qui estoit là, & que la faim dont ils estoient pressez leur fit trouver excellent, quoy qu'il fust couvert de la poudre que les chevaux avoient fait voler dessus. Ensuite prenant une route qui alloit à la traverse, ils s'éloignerent de Mucoço, & au bout de cinq lieuës, Cacho avoit recouvert ses forces. L'alarme que les ennemis avoient donnée lors que l'on estoit à Ocaly, avoit fait une telle impression sur son esprit, qu'aidé de la vigueur de son âge, il se trouva guery du mal que le froid & la fatigue luy avoient causé, & il servoit aussi vigoureusement que les autres. Mais son cheval ne put passer outre, & on le laissa dans un pré aprés luy avoir osté la selle & la bride qu'on mit à un arbre, afin que si quelque Indien s'en vouloit servir, il eut tout ce qu'il falloit pour monter dessus.

Aprés on continua à marcher, mais lors que l'on approcha à une lieuë d'Hirriga, où il y avoit quarante chevaux & quatre-vingts hommes de pieds, la peur prit les Cavaliers, de voir qu'ils ne rencontroient ny trace d'homme, ny de cheval. Ils ne pouvoient s'imaginer que Calderon qui estoit dans cette place ne fut pas venu se promener aux environs. Ils crurent donc ou que la garnison avoit esté

égorgée, ou qu'elle s'eſtoit retirée ſur les brigantins qu'on luy avoit laiſſez. Dans cette creance ils avoient de la crainte & de la triſteſſe, ſe conſideroient éloignez de l'Armée, dépourveus de vivres & de vaiſſeaux pour ſe retirer par mer. Ils repaſſoient ſur les maux qu'ils avoient ſoufferts dans leur voyage, & deſeſperoient de retourner jamais à Apalaché. Cependant parmy de ſi facheuſes inquietudes il reſolurent que s'ils ne trouvoient leurs gens à Hirriga, ils camperoient dans un lieu de la foreſt la plus proche où il y auroit de l'herbe. Que tandis qu'ils ſe delaſſeroient, ils tuëroient les chevaux moins utiles, & qu'aprés les avoir mis par morceaux pour vivre ſur le chemin, ils tenteroient leur retour. Ils ſe flatoient que ſi on les tuoit, ils auroient du moins en mourant la conſolation de s'eſtre mis en eſtat de faire leur devoir; & que ſi la fortune les favoriſoit ils auroient de la ſatisfaction & de l'honneur. Là-deſſus ils continuerent hardiment leur route, & ſe rendirent à Hirriga.

CHAPITRE XI.

Arrivée du party à Hirriga.

LES Cavaliers arrivez à un petit marais à demy-lieuë d'Hirriga, trouverent quel-

ques passées de cheval, & ils en furent extrémement rejoüis. Leurs chevaux mesme qui ne se pouvoient presque soustenir reprirent cœur, ils flairoient les pas qu'ils rencontroient, & n'allant plus que par bonds, il sembloit qu'ils sortissent de l'escurie. Ainsi les Espagnols marcherent en diligence, & arriverent au Soleil couchant à la vûë d'Hirriga. Quelques Cavaliers de la garnison sortoient alors à cheval, pour battre l'estrade autour de la place, & alloient deux à deux la lance en main.

Aniasco & ses compagnons qui les apperçûrent se mirent dans le mesme ordre; & comme si ç'eut esté pour courre en des rejoüissances publiques, ils piquerent au petit galop à la rencontre les uns des autres; ce qui fut tres-agreable. Au bruit qu'ils faisoient, Calderon & le reste de la garnison sortirent de la ville. Ils prirent plaisir à voir les courses d'Aniasco & de ses gens, & les reçûrent avec toutes les marques d'une grande affection. Aniasco & ses compagnons leur témoignerent aussi leur joye; & de part & d'autre on demeura long-temps à s'embrasser. Ensuite sans que la garnison s'informast de la santé de Soto, ou de l'estat de l'Armée, elle s'enquit seulement s'il se trouvoit beaucoup d'or dans la Province d'Apalaché. Tant le desir de ce

métal a de puissance sur l'esprit des hommes, & leur fait facilement oublier leur devoir.

Le voyage d'Aniasco & de ceux qui l'accompagnoient dura onze jours. On en passa deux à traverser l'Ocaly & le grand marais, si bien qu'en neuf on fit plus de cent cinquante lieuës, qu'il y a d'Apalaché à la ville d'Hirriga. Mais par les maux que ces Cavaliers ont soufferts, on peut aisément juger des peines des autres Espagnols, qui ont conquis le reste du nouveau monde si vaste dans son étenduë, & si redoutable pour la valeur de ses habitans. Toutefois il se trouve des personnes qui joüissent du fruit des travaux de ceux qui ont acquis à la Couronne d'Espagne tant de riches Royaumes, & qui se moquent des fatigues qu'ils ont euës à les subjuguer. Comme ils en possédent les biens sans peine, ils pensent qu'on les a gagnez de mesme, & ils se trompent lourdement.

Aniasco arrivé à Hirriga, s'enquit si les Indiens de la Province de Muçoço & de celle où il estoit n'avoient point rompu la paix. Et au mesme temps qu'il eut apris, qu'on estoit satisfait de leur conduite, il renvoya les prisonniers avec ordre à leur Cacique de venir au quartier, & d'y amener des gens pour enlever les vivres, & les autres choses dont on luy vouloit faire present. Il les chargea

auſſi d'avoir ſoin du cheval qu'on avoit laiſſé dans leur contrée ; & là-deſſus ils prirent la route de leur pays, pleins de joye de recouvrer leur liberté. Mucoço trois jours aprés arriva avec le cheval, dont quelques Indiens portoient la bride & la ſelle, parce qu'ils ne les luy avoient pû mettre. Il embraſſa avec affection Aniaſco & ceux de ſa ſuite, il s'enquit civilement de la ſanté du General, & les ſupplia de luy raconter le ſuccez de la conqueſte, les circonſtances de leur voyage, les combats qu'il avoit fallu donner, les rencontres qu'ils avoient euës, avec la faim & les travaux qu'ils avoient ſoufferts. Qu'il ſeroit heureux s'il pouvoit obliger les Caciques du pays à rendre obeïſſance aux Eſpagnols, à cauſe qu'ils ne pouvoient jamais vivre ſous une domination plus douce ny plus illuſtre que celle d'une nation ſi belliqueuſe.

Aniaſco ayant remarqué cette maniere obligeante, dont Mucoço les avoit reçûs en comparaiſon de leurs compagnons, qui d'abord ne s'eſtoient informez que des richeſſes que l'on avoit découvertes, il le remercia au nom de tous de l'affection qu'ils portoient aux Eſpagnols, & luy fit compliment ſur le ſujet de la paix qu'il avoit conſervée. Mais le Cacique répondit à ces civilitez avec tant d'eſprit, qu'il s'acquit l'eſtime, l'amitié & l'admi-

ration de tout le monde. Mucoço poſſedoit auſſi de tres-belles qualités. Car ſans parler des avantages du corps, il avoit de la prudence, de la generoſité, & une certaine conduite qui charmoit les Eſpagnols. C'eſt pourquoy il en eſtoit aymé tendrement, & ils devoient à mon avis l'obliger avec adreſſe à ſe faire bâtiſer. Selon les lumieres naturelles qu'il avoit, ils n'auroient pas eu beaucoup de peine à le convertir à la foy, & c'eut eſté un heureux commencement. Mais les Chrétiens ne vouloient pas preſcher l'Evangile aux habitans de la Floride, qu'ils ne l'euſſent auparavant toute conquiſe.

Enſuite de cela, & durant quatre jours que Mucoço fut avec les Eſpegnols, il fit emporter plus de cinq cens quintaux de Caçave, qui eſt le pain qui ſe fait à Cuba de la racine de manioque, pluſieurs manteaux, ſacs, caleçons, haut de chauſſes, ſouliers de cordes, & autres avec des cuiraſſes, des lances; en un mot toutes ſortes d'armes. On luy donna de plus, des voiles, des cordages, des ancres, des cables, & autres choſes pour les navires. Nos gens avoient de tout cela en abondance, & ils eſtoient bien-aiſes d'en laiſſer à Mucoço & à ſes ſujets.

CHAPITRE XII.

On execute les ordres du General.

LOrs que Mucoço eut fait enlever ce qu'on luy laissoit, on vit les ordres du General. Ils portoient qu'Aniasco prît les brigantins demeurez dans la Baye du S. Esprit, & qu'il razast la coste vers l'Occident, jusques au Golfe d'Auté qu'il avoit luy-mesme découvert. Aniasco visita donc les vaisseaux, il les remit en estat, les remplit de toutes sortes de provisions, & choisit des gens pour l'accompagner. Il fut sept jours à se preparer, & comme il eut donné l'ordre du General à Calderon touchant son chemin, il fit ses adieux, se mit à la voile, & prit sa route vers le Golfe d'Auté. Mais laissons-le voguer au gré du vent, & voyons de quelle façon Arias execute ce qu'il devoit faire. On luy avoit commandé de prendre la caravele, d'aller aux Havanes vers Isabelle de Bovadilla, & de faire sçavoir le détail de la découverte. Il estoit aussi chargé de traiter de quelques affaires; mais elles ne regardent pas cette histoire, & je n'en parleray point. Arias donc pour satisfaire à ce qui luy estoit prescrit, fait radou-

ber la caravele, il l'équipe, se met sur mer, & arrive en peu de jours aux Havanes. Il fut reçû avec beaucoup de joye de la femme de Soto, & de tous les habitans de l'Isle, qui firent de grandes réjoüissances, à cause des nouvelles qu'on leur apportoit, & de la santé du General qu'ils comblerent de benedictions & de loüanges.

CHAPITRE XIII.

Ce qui se passa aux environs d'Hirriga en l'absence de Soto.

DUrant le sejoûr de Calderon à Hirriga, ses gens firent plusieurs jardins où ils semerent force raves, laituës & autres herbes. Ils amasserent diverses semences pour leurs besoins, au cas qu'ils s'establissent dans le pays. Les Indiens prirent aussi quelques Espagnols, ce qui arriva en cette sorte par la faute des Espagnols mesmes. Les Barbares avoient fait au bord de la Baye du Saint Esprit de grands lieux fermez de pierres seiches, pour la pesche des rayes & des autres poissons qui entroient dans ces endroits, lors que la marée estoit haute, & qui lors qu'elle se retiroit, y demeuroient presque à sec. Cette

pesche estoit grande, & les soldats de Calderon en joüissoient avec les Indiens. C'est pourquoy il prit un jour fantaisie à Lopés & à Galvan d'aller pescher sans l'ordre du Capitaine. Ils se mirent dans un batteau, & menerent avec eux Mugnos, page de leur Commandant. Comme ils peschoient il arriva dans de petites naceles quelques Barbares, qui en abordant dirent partie en Indien, & partie en Espagnol, qu'il falloit que la pesché fut commune. Lopés qui estoit brutal leur répondit, qu'ils allassent servir de proye aux chiens, qu'ils n'avoient rien à partager avec eux; & aussitôt il mit l'épée à la main, & blessa un indien qui s'estoit approché de luy. Les autres irritez de cette insolence, se jettent sur les trois Espagnols, assomment Lopez à coups de rames, laissent Galvan pour mort, & emmenent Mugnos, auquel ils ne firent rien en consideration de sa jeunesse. Quelques soldats de la garnison qui n'estoient pas loin de là, attirez par le bruit, & se doutant du desordre qui estoit arrivé vinrent au batteau, pour donner secours à Lopez & à Calvan: mais ils les trouverent morts, & Mugnos au pouvoir des Barbares. Ils enterrerent Lopez sur l'heure, & comme Galvan respiroit encore ils le secoururent si à propos, qu'ils le firent revenir à luy. Cependant il fut plus

plus de trente jours à guerir, & mesme il demeura tout hébeté de ses blessures à la teste. Car lors qu'il racontoit ce malheur il disoit quand les Indiens nous tuerent Lopez & moy, nous fismes telle chose. Ses camarades qui se divertissoient de ses réveries, luy repliquoient qu'il n'y avoit que Lopez de tué, & que pour luy il n'estoit point mort, mais il s'opiniastroit avec chaleur qu'il estoit tué & vivant tout ensemble, parce que Dieu luy avoit rendu la vie.

Quelque temps aprés, les Indiens prirent encore un soldat que l'on appelloit Vintimilla comme il peschoit des escrevisses de mer dans la basse marée, au pied d'une forest, entre la ville d'Hirriga & la Baye du S. Esprit. Les Barbares cachez dans le bois le voyant seul s'approcherent, & luy dirent doucement qu'il falloit partager la pesche. Vintimilla qui les pensoit effrayer, leur repartit fierement qu'il n'avoit aucun partage à faire. Les Indiens offensez qu'un homme seul osast leur parler avec tant d'orgueil, à eux, qui estoient dix ou douze, l'enleverent & ne luy firent pourtant aucun mal. Mugnos & Vintimilla furent dix ans parmy eux, avec liberté d'aller où il leur plaisoit. Mais enfin ils se sauverent en cette maniere. Un Navire Chrétien poursuivy par des sujets d'Hirriga fut surpris de la

tempeste, & pour en eviter la furie il se retira à la Baye du Saint Esprit. L'orage cessé, il se mit en haute mer, & les Indiens recommencerent à luy donner la chasse. Vintimilla & Mugnos qui les accompagnoient estoient seuls en un batteau, & comme ils avoient dessein de s'échaper, la fortune leur en presenta une belle occasion. Un vent de Nord s'éleve tout à coup. Les Indiens craignant que s'il venoit à s'augmenter, il ne les poussast trop en mer, s'efforcent de prendre terre. Cependant les deux Espagnols s'arrestent peu à peu, & feignent qu'ils n'ont pas la force d'aller contre la violence du vent. Mais lors qu'ils virent les Indiens éloignez, ils tournent la prouë de leur vaisseau vers le navire, rament à force de bras, & crient qu'on les attende. Les Chrétiens à leur voix, calent les voiles & reçoivent avec joye ces deux Espagnols, pour se consoler de ceux qu'ils avoient perdus.

CHAPITRE XIV.

Départ de la Ville d'Hirriga.

APrés qu'Aniasco & Arias furent partis, l'un pour le Golfe d'Auté, & l'autre

pour les Havanes, Calderon prit la route d'Apalaché, avec cinquante fantaſſins & ſoixante-dix lances, & arriva le ſecond jour à Mucoço. Le Cacique ſortit au devant de luy, il le logea dans la ville, leur fit à tous grand'-chere, & les accompagna le lendemain juſques hors de ſes terres. Et comme il fut preſt à les quitter, il leur dit les larmes aux yeux qu'il perdoit à l'avenir l'eſperance de revoir le General. Que tandis qu'ils avoient eſté à Hirriga, il s'eſtoit flatté qu'il reviendroit un jour dans le pays, où il auroit encore eu l'honneur de luy offrir ſon ſervice. Mais qu'aujourd'huy qu'il ſe voyoit condamné à pleurer ſon abſence, il les ſupplioit de luy témoigner l'affliction qu'il en avoit; & les embraſſant aprés ces paroles, il s'en retourna tout chagrin à Mucoço. Cependant les Eſpagnols continuerent leur route, ils vinrent juſqu'au grand marais; & ne rencontrerent aucune choſe, ſi ce n'eſt qu'il arriva une nuit que s'eſtant campez en une plaine prés d'un bois, il en ſortit pluſieurs Indiens qui les tinrent ſans ceſſe en allarme. Car on ne les avoit pas plûtôt recognez qu'ils revenoient tout en furie. Un d'entre eux ſur tout qui faiſoit paroiſtre beaucoup de hardieſſe fut attaqué par Silveſtre. L'Indien fait ferme d'abord, toutefois il lâche enſuite le pied, l'Eſpagnol le

pouſſe, mais le Barbare qui ſe voit en eſtat d'eſtre percé, fait teſte, & au moment que le Cavalier luy porte un coup de lance qui le jette par terre & le tuë, il tire une fléche qui perce & renverſe le cheval de Silveſtre, de ſorte que le Barbare, le cheval & celuy qui eſtoit deſſus tomberent l'un ſur l'autre. Les Eſpagnols ſurpris qu'un ſeul coup de fléche tiré de ſi prés, euſt tué un cheval tres-vigoureux, eurent la curioſité de voir au matin l'effet de ce coup. Ils trouverent que la fléche eſtoit entrée par le poitral, & qu'aprés avoir percé le cœur elle s'eſtoit arreſtée dans les boyaux, tant les Indiens tirent fortement. Auſſi dés leur bas âge ils n'ont point d'autre exercice. Lors que leurs enfans commencent à marcher, ils s'étudient à imiter leurs peres ; Ils manient des fléches, & leur demandent des arcs. Que s'ils leur en refuſent, ils en font eux-meſmes avec de petits bâtons, & declarent la guerre aux ſouris du logis. Mais ne rencontrant rien ſur quoy ils puiſſent tirer, ils chaſſent aux mouches, & hors de la maiſon ils cherchent des lezards ; & lors que ces animaux ſont dans leurs trous, ils les attendent cinq & ſix heures, juſqu'à ce qu'ils en ſortent.

Ainſi par un exercice continuel ils tirent avec une adreſſe ſurprenante. Mais puis qu'il vient à propos de parler des coups extraordi-

naires des Indiens, j'en raporteray un exemple. Mofcofo dans l'une des premieres efcarmouches contre les Apalachites, receut au cofté droit un coup de fléche qui perça fon bufle & fa cotte de maille fans le tuer, parce que le coup alla de travers. Les Officiers Efpagnols étonnez qu'une cotte de maille de cent cinquante ducats fut percée d'un feul coup, voulurent éprouver les leurs afin de fçavoir fi l'on s'y pouvoit fier. Comme ils furent donc dans la ville d'Apalaché, ceux qui portoient des cottes de maille, prirent un pannier de rofeaux fort tiffu, & ajufterent autour une des plus belles cottes. Ils deflierent enfuite un des prifonniers Indiens, ils luy donnerent un arc avec une fléche, & luy commanderent de tirer de cent cinquante pas fur cette cotte de maille. Au mefme temps le Barbare ayant ferré les poings, fecoüé, eftendu & plié les bras pour reveiller fes forces, il tire & traverfe la cotte & le pannier avec tant de violence, que le coup auroit encore facilement percé un homme. Nos gens qui virent qu'une cotte de maille ne refiftoit point au trait, en mirent deux fur le pannier, ils donnerent une fléche à l'Indien qu'ils firent tirer; & il les perça toutes deux. Neanmoins la fléche demeurant attachée & paffant autant d'un cofté que d'autre, a caufe qu'elle n'avoit point

esté tirée avec assez d'adresse, le Barbare demanda qu'il luy fut permis d'en tirer un autre à condition que si elle ne perçoit les deux cottes avec autant de vigueur que la premiere, il se soûmettoit à perdre la vie.

Les Espagnols ne luy voulurent point accorder sa demande, & depuis ils ne tinrent conte de leurs cottes de maille, qu'ils appelloient par raillerie des toilles d'Hollande. Ainsi ils firent avec de gros draps des juste-au-corps de quatre doigts d'épaisseur qui couvroient le poitral avec la croupe des chevaux, & resistoient mieux au trait qu'aucune autre chose. Mais comme dans cette relation je parleray encore de quelques coups de fléches surprenans, je viens à Calderon.

CHAPITRE XV.

Suite de la marche de Calderon & son arrivée au Camp.

LEs Indiens voyant un des leurs tué, ne revinrent plus harceler les Espagnols qui arriverent le jour suivant au bord du grand marais, où ils demeurerent toute la nuit. Ils le traverserent le lendemain sans estre attaquez des ennemis, & marcherent à grandes

journées par la Province d'Acuera. Pour se soulager les uns les autres, les Cavaliers mirent pied à terre aimant mieux de crainte de fatiguer leurs chevaux les donner aux fantassins, que de les porter en trousse. Ils arriverent enfin à Ocaly qu'ils trouverent abandonné, & lors qu'ils y eurent pris des vivres, ils traverserent sur des traîneaux la riviere, qui passe prés de cette ville. Ensuite ils entrerent dans Ochilé; delà, ils se rendirent à Vitachuco, puis au fleuve d'Ossachilé, & a la ville du même nom, d'où les habitans s'estoient retirez. Ils y prirent des vivres, & continuerent leur voyage par un pays desert, entre Ossachilé & le marais d'Apalaché, & sans que les Barbares les attaquassent qu'une seule fois, ils firent plus de cent & trente-cinq lieuës depuis le commencement de leur route, jusqu'à l'endroit où ils se trouvoient. Estant arrivez au bois qui borde le marais, ils camperent toute la nuit en une plaine voisine & à la pointe du jour, comme ils eurent marché par le défilé se mirent dans l'eau, ils avancerent jusqu'au pont & le racommoderent. Les gens de pied passerent dessus sans que l'ennemy s'y opposast, & ceux de cheval traverserent heureusement à la nage le plus profond de l'eau. Ensuite Calderon donna ses ordres pour franchir ce qui restoit du

marais. Il commanda à dix Cavaliers de mettre derriere eux cinq arbaletriers, avec autant d'hommes armez de rondaches, & de se saisir du chemin qui estoit de l'autre côté. Ils se mettent donc en estat de traverser l'eau, & de gagner promptement le bord. Les Indiens en embuscade sortent au mesme temps, ils les attaquent avec de grands cris, les couvrent de fléches, tuent le cheval d'Alvar & en blessent cinq autres. Le reste épouvanté du bruit, & des coups des Barbares regimbe, se cabre, prend le mords aux dents, rebrousse & jette dans l'eau ceux qu'ils portoient en trousse, & qui estoient presque tous blessez. Car lors que les chevaux retournoient, les Indiens voyoient à plain les fantassins, & les choisissoient. Ils se mirent mesme en estat de les venir égorger dans l'eau, appellerent leurs compagnons pour les ayder, & pour estre témoins de leur victoire. Cette attaque estonna aussi les Espagnols, leurs chevaux se trouvoient hors de combat, il se falloit battre dans le marais, ils se voyoient en desordre, l'ennemy fondoit sur eux; tout cela leur fit apprehender d'estre tous taillez en pieces. Les Barbares au contraire qui remarquoient le trouble des nostres devinrent plus insolens, & redoublerent leurs efforts contre ceux qui estoient dans l'eau.

Sur ces entrefaites Villabo & d'autres vaillans soldats s'avancerent au secours de leurs compagnons, & faisant teste aux Indiens ils arresterent leur furie. Cependant les autres Barbares de la contrée avertis que les Chrestiens estoient en déroute, accouroient pour prendre part à la victoire.

A la gauche des Espagnols, qui traversoient le marais, venoit une grosse troupe de Barbares, & quelques vingts pas devant marchoit un Indien avec des grandes plumes sur sa teste, vestu superbement à la mode du pays. Ce Capitaine voyant que les Espagnols s'approchoient, voulut se saisir d'un gros arbre, qui estoit également distant d'eux & de luy, d'où il les auroit fort incommodez. Comme Silvestre eut reconnu son dessein, il appelle Galvan qui accourt, ils gagnent l'arbre avant le Barbare, qui de rage leur lâcha trois fléches; le bouclier de Silvestre le reçût, & resista à la violence des coups, parce qu'il estoit moüillé. Galvan qui avoit ordre de ne tirer que sur cet Indien, attendit qu'il fut à la portée de son arbaleste, il prit de telle sorte son temps, qu'il luy donna au milieu de la poitrine & le perça, à cause qu'il n'estoit couvert que d'une petite peau. Toutefois il ne fut pas renversé du coup, il fit seulement la piroüette, & s'écria que ces traitres de Chré-

tiens l'avoient tué. On entend aussi-tôt un grand bruit, ce ne sont que cris & hurlemens parmy les Barbares. Ils accourent à leur Capitaine, le prennent entre leurs bras, le passent de main à main, & l'emportent par où ils estoient venus.

A la droite de nos gens s'avançoit tout en furie, une foule d'Indiens vers lesquels Manassés, accompagné de dix autres marcha pour leur faire teste. Les Barbares les chargerent vertement, & blesserent Manassés aux cuisses au défaut de son bouclier, & les quatres coups de fléches qu'il luy tirerent en cet endroit furent si rudes qu'ils le renverserent dans l'eau. Cinq de ses compagnons eurent le mesme malheur. Les Indiens animez par cette action, & dans l'esperance de remporter la victoire, firent de nouveaux efforts pour achever de vaincre. Les Espagnols alors reduits à la necessité de combattre pour leur vie se deffendoient en lions. Cependant le bruit court parmy les Barbares, que leur Capitaine est blessé à mort, & ils commencerent à se relâcher peu à peu & à se battre en retraite. Nos gens se rejoignirent aussi-tôt en tres-bon ordre, & pour ne pas perdre l'occasion que la fortune leur presentoit, ils poussérent l'ennemy, le jetterent dans le défilé qui estoit à l'autre bord du marais, & se rendirent sans

peine maistres de l'endroit de la forest, que les troupes avoient ouvert en passant. Les Barbares qui l'avoient fortifié, & qui s'y estoient retirez l'avoient abandonné à la nouvelle de la blessure de leur Chef. Les Espagnols se logerent dans ce lieu qui estoit d'un abord tres-difficile & fort aisé à garder. Ils y passerent la nuit à panser les blessez qui estoient en fort grand nombre, & furent toûjours à l'erte à cause des cris continuels des ennemis. Comme il fut jour ils se mirent en chemin, & menerent les Indiens battant, jusqu'à une autre forest d'environ deux lieuës de traverse. Dans ce bois qui n'estoit pas si serré que celuy que l'on avoit passé, les Barbares avoient fait de costé & d'autre du chemin de bonnes palissades, d'où ils tiroient & attaquoient avec tant d'ordre, que lors qu'un des rangs donnoit, l'autre ne se battoit point, de crainte de se blesser de leurs propres armes. Les Espagnols traverserent courageusement cette forest, & eurent vingt blessez, sans que jamais ils pussent tuer aucun Indien. Ils croyoient mesme beaucoup faire, que de se garantir de leurs coups. Aprés ils entrerent dans une vaste campagne, où les Barbares craignant la Cavalerie, n'oserent ny les attaquer, ny les attendre. Et au bout de cinq lieuës, comme les blessez se trouverent ordinairement fati-

guez, nos gens camperent dans une plaine; & la nuit les ennemis fondirent de toutes parts sur eux. Alors les Cavaliers s'avançoient pour leur faire teste, & donnoient vigoureusement dans le plus fort des Barbares qui se battoient en retraite, & tâchoient de percer les chevaux, toutefois ils n'en blesserent qu'un seul. Presque toute la nuit, ils ne firent que crier aux Espagnols, qu'ils avoient égorgé les autres, qu'ils les avoient mis par quartiers, & attachez aux plus hauts arbres, qu'ils feroient d'eux, la mesme chose avant qu'ils arrivassent où ils souhaitoient. Qu'ils n'estoient pas assez lâches pour souffrir leur tyrannie, & s'ils ne sortoient du pays, qu'ils les mettroient tous en pieces.

Lors qu'il fut jour nos gens suivirent leur route, & arriverent à un ruisseau profond, & d'autant plus difficile à traverser qu'il estoit à l'autre bord fortifié de palissades. Calderon envoya reconnoistre le passage, & s'apresta pour donner. Il commanda à trente Cavaliers de mettre pied à terre, d'aller l'épée à la main & la hache à l'autre arracher les pieux. Que ceux qui estoient le moins en estat de combattre se missent au milieu avec l'attirail, & les mieux armez à la queuë, afin que de tous costés on pust soustenir l'ennemy. Ils entrerent en cet ordre dans le bois, qui estoit au devant

vant du ruisseau. Comme les Barbares les virent engagez en un lieu où les chevaux ne pouvoient servir, ils se mirent à faire de grands cris, & à les charger avec tant de fureur, qu'ils les croyoient tous tailler en pieces. Nos gens resolus de passer, ou de mourir arriverent teste baissée aux tranchemens. Le combat fut opiniastré; neanmoins malgré la resistance des Indiens, ils gagnerent les palissades, & les couperent à grands coups de haches. Il y eût quelques blessez & un cheval de tué. Ils marcherent ensuite par la plaine, sans que les ennemis les attaquassent, excepté lors qu'il se rencontroit sur leur chemin de forts buissons. Car les Indiens estant en embuscade ils fondoient à l'improviste sur eux, & crioient qu'ils les extermineroient comme ils avoient fait les autres. Les Espagnols commencerent à s'estonner de ces menaces, parce que de la ville d'Apalaché, d'où l'on pouvoit aisément entendre le bruit, il n'en sortoit nul secours; & mesme ils ne voyoient aucune piste de cheval. Toutefois ils avancerent au petit pas vers la place, où ils entrerent au Soleil couchant, & quelques jours aprés il y mourut douze de leurs blessez, entre autres Manassés qui estoit un tres-brave Cavalier.

Calderon & ses soldats furent reçûs de tou-

te l'Armée avec d'autant plus de joye qu'on les croyoit morts. Car les Barbares venoient tous les jours crier à nos gens qu'ils les avoient tuez en chemin, ce qui paroissoit vray-semblable, parce que le General s'estant vû en grand peril avec neuf cens hommes dans ces passages, il estoit aisé de croire, que Calderon avec six vingts s'y estoit perdu. Mais comme le General se vit heureusement trompé, l'on ne peut s'imaginer la satisfaction qu'il eut de recevoir Calderon & ses compagnons. Il les embrassa tous plusieurs fois, & s'informa obligeamment des particuliarités de leur route. Il loüa avec affection, il parla de leur fatigues & de leur courage, & commanda que l'on eust grand soin des blessez.

CHAPITRE XVI.

Découverte de la coste.

LOrs que Calderon arriva dans la ville d'Apalaché, il y avoit six jours qu'Aniasco y étoit, ayant débarqué à Auté sans avoir fait aucune rencontre digne d'estre écrite. Il estoit heureusement abordé à ce port, parce que pour le luy asseurer, on y avoit envoyé

douze jours avant son arrivée deux compagnies, l'une de Cavalerie & l'autre d'Infanterie. Elles estoient relevées de quatre jours en quatre jours, & pendant leur sejour au port elles arboroient leurs drapeaux, afin qu'on les découvrist de plus loin.

Aniasco qui les apperçût vint aborder à Auté, où aprés avoir mis en seureté deux vaisseaux, il prit la route du Camp avec ceux qui avoient ordre de l'escorter. Mais lors que Calderon y fut arrivé, & que les Espagnols se virent tous ensemble, ils crurent qu'il n'y avoit aucun danger qu'ils ne surmontassent. Ils furent donc toûjours dans la joye, & passerent agreablement leur quartier d'hyver. Cependant le General qui s'appliquoit tout entier à la découverte du pays, fit appeller Maldonado Capitaine vaillant, & qui avoit bien servy dans toutes les rencontres. Il luy commanda de laisser le soin de sa compagnie à Gusman & d'aller au Golfe d'Auté. Que là il prendroit deux brigantins que l'on y avoit laissez. Qu'aprés il suivroit la coste cent lieuës vers l'Occident. Qu'il remarqueroit exactement les Bayes, les Havres & les fleuves, & en feroit une fidele relation, que cette découverte pourroit estre extrémement importante, & qu'il luy donnoit deux mois pour ce voyage.

Maldonado se rendit donc au Golfe d'Auté, & lors qu'il eut rasé la coste, il retourna dans le temps prescrit. Il raporta qu'il avoit découvert à soixante lieuës du Golfe un port que l'on appelloit Achussi. Que ce port estoit tres-beau, à l'abry de tous les vents, capable de contenir plusieurs navires & d'un si bon fond, qu'il estoit aisé de s'approcher de terre, & d'y sauter sans ayde. Il amena de là deux Indiens qui estoient parens, & dont l'un estoit Cacique. Mais il les prit d'une maniere fort malhonneste. Comme il fut abordé au port, les habitans le reçûrent civilement, ils le prierent de descendre, & qu'on luy donneroit des vivres. Maldonado qui ne se fioit point en eux, n'osa accepter leurs offres. Mais les Indiens reconnoissant sa défiance, firent les premieres démarches pour luy ôter ses soupçons. Ils vinrent dans les vaisseaux deux à deux, quatre à quatre luy rendre visite, ils luy apporterent les provisions dont il avoit besoin, & peu à peu les Espagnols se rasseurerent & sonderent le port. Ensuite aprés avoir pris tout ce qui leur estoit necessaire, ils haussérent les voiles, & se mirent au large avec les deux Indiens, qui se fiant aux marques d'amitié que l'on s'estoit données de part & d'autre, furent lâchement trahis.

CHAPITRE XVII.

On envoye aux Havanes une relation de la découverte.

LES Espagnols apprirent avec ioye la découverte du port d'Achussi & de toute la coste. Il leur sembloit qu'ils pourroient enfin s'habituer dans la Floride. Que la principale chose consistant à rencontrer un port, ils en avoient trouvé un où les vaisseaux pourroient aborder, avec toutes les choses necessaires à un establissement. C'est pourquoy Maldonado reçût ordre d'aller avec les deux brigantins aux Havanes vers Bovadilla, luy raconter le détail de ce qui s'estoit passé, & en porter la nouvelle à toute l'Isle de Cuba.

On luy commanda aussi qu'au mois d'Octobre * prochain de l'année mil cinq cens quarante & un, il se rendit au port d'Achussi avec les brigantins, la caravele d'Arias, & quelques vaisseaux chargez de mousquets, de plomb, de poudre, & de toutes sortes de munitions. On luy avoit de plus ordonné de ramener Arias, homme de bon conseil & de

* On estoit alors sur la fin de Février 1540.

grande conduite dans la guerre. Le Gerera avoit donné ces ordres, parce qu'il croyoit qu'au temps marqué à Maldonado, il auroit de son costé découvert le dedans de la contrée, & pris toutes ses mesures pour s'y establir, & qu'aprés il se rendroit au port d'Achussi. Mais auparavant il falloit se saisir de ce port ; car dans la pensée de s'habituer dans la Floride, c'estoit une chose dont absolument on ne se pouvoit passer.

Maldonado partit donc du Golfe d'Auté, & se rendit aux Havanes; où pour les bonnes nouvelles qu'il apportoit, & son bonheur dans toutes ses entreprises, il fut bien reçû de la femme du General & de toute l'Isle. Aprés on envoya donner avis du succez de la découverte, ce ne furent que réjoüissances & que vœux en faveur de Soto. Les riches mesmes en particulier contribuoient de toute leur force à ses desseins. Ils envoyoient, ou ils apportoient ce qu'ils avoient de plus precieux, parce qu'ils en esperoient quelque recompense ; & qu'ils vouloient montrer qu'ils prenoient part aux interests de leur Gouverneur. Mais tandis que les habitans de l'Isle feront leurs preparatifs, revenons au peuple d'Apalaché.

CHAPITRE XVIII.

Hardiesse d'un Indien.

ANiasco monta un jour à cheval luy septiesme, & s'estant promené par les ruës d'Apalaché avec ses compagnons, il leur prit à tous fantaisie de faire le tour de la ville par dehors. Comme ils n'avoient pas dessein de s'en éloigner beaucoup, à cause que les Barbares se mettoient en embuscade derriere les buissons; & que la campagne n'estoit pas seure, ils sortirent sans autres armes que leurs épées, hormis Pegado qui portoit une lance. Pendant qu'ils marchoient au petit pas, & qu'ils s'entretenoient agreablement de diverses choses, ils apperçûrent un Indien avec sa femme qui cueilloient des feverolles dans une plaine prés d'un bois. Ils piquerent aussi-tost droit à eux, & la femme tout éperduë ne pouvant fuir, l'Indien la prend, l'emporte dans la forest, la jette contre le premier buisson, & la pousse de force plus avant. Aprés au lieu de se sauver avec elle, il retourne hardiment où il avoit laissé son arc, & s'avance contre les Cavaliers avec autant de resolution, que s'il n'en eut qu'un à combattre.

Les Eſpagnols ſurpris de cette action, & croyant qu'il y auroit de la honte à ſept hommes d'en tuer un, voulurent ſeulement le prendre. Ils fondent ſur luy ſi promptement, qu'il n'eut pas le temps de tirer une ſeule fois; ils le renverſent, le tiennent à terre, luy crient quartier & qu'il ſe rende. Mais plus ils le preſſent, & plus il fait paroiſtre de cœur. Car tout abbatu qu'il eſt, il les bleſſe tous aux jambes, & pique avec ſes fléches le ventre de leurs chevaux. Enfin il s'échape une fois d'entre leurs pieds, ſe releve, prend ſon arc à deux mains, & en donne un ſi rude coup ſur le front de Pegado, que le ſang luy en coula le long du viſage, & en fut tout étourdi. Ce Cavalier en colere de ſe voir ainſi traité, pouſſe ſon cheval ſur le Barbare, luy porte quelques coups de lances, l'atrape à la poitrine, & le renverſe mort à ſes pieds. Les Eſpagnols viſiterent au meſme temps leurs chevaux, & trouvant qu'ils eſtoient tous bleſſez legerement, ils reprirent le chemin d'Apalaché, honteux qu'un ſeul homme leur euſt donné tant de peine.

CHAPITRE XIX.

On s'offre de conduire les Espagnols en des endroits où l'on pense qu'il y a de l'or & de l'argent.

DUrant le quartier d'hyver des Espagnols dans Apalaché, Soto resolut d'aller vers les contrées de la Floride qui regardent l'Occident. C'est pourquoy il s'informoit des Indiens qui servoient dans son Armée, & de ceux que l'on prenoit tous les jours, s'ils n'avoient aucune connoissance des regions Occidentales du pays. Sur ces entrefaites on luy amena un Barbare d'environ dix-sept ans, qui avoit esté à des Indiens, qui alloient fort avant dans la Floride troquer des marchandises. Car la monnoye n'estant point en usage parmy les peuples de ces contrées, ils ne font que des échanges. Le General réjoüi de cette rencontre, fit interroger ce jeune garçon, touchant les endroits de la Floride qu'il desiroit découvrir; & il luy répondit qu'il connoissoit seulement les Provinces où il avoit accompagné ses maistres; & qu'en douze ou treize jours, il y conduiroit les troupes. Le General le mit aussi-tôt entre les mains d'un soldat, avec ordre de prendre

garde qu'il n'échapast. Mais bien loin de s'enfuïr, il s'accommodoit tellement à l'humeur des Chrestiens, qu'il témoignoit n'avoir point de plus grand plaisir que de vivre parmy eux. Il en prit aussi toutes les manieres, & on l'eut cru un veritable Espagnol.

Peu de jours aprés la prise de cet Indien, on en atrapa un autre qui le connoissoit ; & qui confirma ce qu'il avoit dit. Il s'offrit mesme de mener nos gens aux Provinces où il avoit esté, qu'il asseuroit estre d'une tres-vaste étenduë. Mais comme on luy demandoit si dans ces quartiers il se trouvoit de l'or, & de l'argent, & des pierreries, & qu'on luy montroit de toutes ces choses pour luy faire comprendre ce qu'on vouloit sçavoir de luy, il témoigna qu'en Cofaciqui, il y avoit un métal semblable au jaune, & au blanc qu'on luy faisoit voir. Que les Marchands qu'il servoit achetoient de ce métal & en trafiquoient en d'autres contrées. Que mesme on rencontroit en Cofaciqui une tres-grande quantité de perles ; & là-dessus il en montra une parmy les pierreries qu'on luy presentoit. Les Espagnols pleins de joye de ces nouvelles, ne songerent plus qu'aux moyens d'aller en Cofaciqui, & de se rendre maistres des richesses de cette Province.

CHAPITRE XX.

De quelques combats particuliers, & de la fertilité d'Apalaché.

UN jour, un party de cinquante fantassins, & de vingt Cavaliers sortit du Camp, pour chercher du gros millet à une lieuë de là, où à leur arrivée ils en cueillirent autant qu'ils avoient besoin. Ils se mirent aprés en embuscade pour prendre quelques Barbares, & poserent une sentinelle en un endroit élevé. Elle l'avertit presque aussi-tôt qu'il paroissoit un Indien, qui jettoit la vûë d'un costé & d'autre, comme s'il eut eu dessein de découvrir quelque chose. Sur cet avis Diego de Soto un des braves Cavaliers de l'Armée, piqua pour attraper le Barbare, qui d'abord tenta de s'enfuir. Neanmoins venant à considerer que le cheval luy couperoit chemin, il gagna un arbre, refuge ordinaire des Indiens; il appreste son arc, & attend de pied ferme que son ennemy fut à la portée du trait. Comme Soto eut vû qu'il ne pouvoit avancer jusques sous l'arbre, il passe auprés, & porte un coup de lance à l'Indien, qui ne l'eut pas plûtôt paré, qu'il tira & perça le cheval de

l'Espagnol avec tant de violence, que depuis il ne marcha qu'environ vingt pas en bronchant, & tomba mort.

Sur ces entrefaites arrive Velasques qui suivoit au petit galop pour secourir Soto ; & lors qu'il apperçût le cheval de son compagnon tué, il presse le sien, avance droit au Barbare & luy pousse un coup de lance. L'Indien aprés l'avoir encore paré, tire & tuë le cheval de Velasques. Ces deux Espagnols aussitôt courent la lance en main sur le Barbare qui gagne le bois, tourne quelquefois la teste en se retirant, leur dit avec une fierté mesprisante qu'il se falloit battre à pied ; & que l'on verroit à qui demeureroit la victoire. Il s'échapa ainsi des Cavaliers à son honneur, & les laissa au desespoir d'estre malheureusement démontez. Le party reprit ensuite le chemin du Camp, fâché de ce qui estoit arrivé à leurs camarades.

Peu de temps aprés cette action Rodriguez & Yelves sortirent à cheval d'Apalaché, pour cueillir du fruit en une forest prés de cette ville. Estant arrivez, ils mirent pied a terre, & monterent au haut des arbres ; dans la pensée que le fruit y estoit meilleur qu'aux branches d'en-bas. Les Indiens en embuscade les apperçûrent & coulerent doucement pour les surprendre. Yelves qui les vit se jetta en

bas de l'arbre, où il s'eſtoit mis, & ils luy tirerent une fléche qui le renverſa tandis qu'il couroit à ſon cheval. Le coup prenoit à l'épaule, & paſſoit au travers de la poitrine. Pour Rodriguez, ils le tirerent ſur l'arbre comme un oiſeau, & l'ayant fait tomber du troiſiéme coup, ils luy enleverent le teſt, qu'ils emporterent pour marque de ce qui s'eſtoit paſſé. Yelves ne fut point traité ainſi, il vint des Cavaliers à ſon ſecours, auſquels aprés avoir raconté en peu de paroles ſa diſgrace, il demanda un Confeſſeur, & expira.

Les chevaux d'Yelves & de Rodriguez, eſtant épouvantez du bruit des Barbares, ils prirent la fuite vers le Camp. Les ſoldats qui avançoient, & qui les rencontrerent, s'apperçûrent qu'il y en avoit un de bleſſé à une jambe de derriere. Toutefois, parce que la bleſſure n'eſtoit pas plus grande que celle d'une lancette, ils negligerent de la faire panſer, & le lendemain on trouva le cheval mort. Les Eſpagnols ſurpris qu'un coup ſi leger eut produit un tel effet, firent ouvrir le cheval par l'endroit où il eſtoit bleſſé ; & ſuivant la trace de la fléche ils rencontrerent qu'elle avoit entierement percé la cuiſſe, & eſtoit paſſée au foye. Je raporte ces particularités, pour faire connoiſtre que durant le ſejour des troupes dans Apalaché, les Barbares les atta-

querent courageusement, & ne perdirent aucune occasion de les mal-traiter. Les peuples de ces quartiers sont braves & fiers, toûjours à l'erte, & toûjours prests à combattre. On raconte encore cecy de leur courage. Comme les Espagnols dans la Province d'Apalaché mangeoient quelquefois de petits chiens, à cause qu'ils les trouvoient à leur goust; sept Cavaliers sortirent du Camp pour en chercher, & furent apperçûs de cinq Indiens qui les attendirent de pied ferme sur la route. Ces Barbares les voyant prés d'eux, firent une raye à travers le chemin, & leur dirent que s'ils la passoient, ils les tuëroient. Les Cavaliers qui se moquoient de ces menaces avancerent; & aussi-tôt les Indiens leur tirerent quelques fléches, dont il y eut deux chevaux de tuez, & deux de blessez avec un soldat. Mais il ne demeura qu'un Indien sur la place, les autres se mirent à fuïr & échaperent, parce qu'ils sont fort vites. Les peuples d'Apalaché n'estoient pas contens d'escarmoucher contre ceux qui s'écartoient. Mais ils attaquoient jour & nuit l'Armée, sans en vouloir venir à une bataille, ils se cachoient dans les bois, & venoient fondre dans les troupes qu'ils s'efforçoient de défaire.

La Province d'Apalaché abonde en millet, citroüiles, & autres legumes. On y trouve

aussi diverses sortes de prunes & de noix, avec une telle quantité de glands qu'il se perd au pied des arbres, à cause que les Indiens ne nourrissent point de troupeaux. En un mot, le pays est si fertile, que les troupes durant cinq mois d'hyver y eurent des vivres en abondance; & mesme pour en avoir elles ne s'éloignerent jamais de plus d'une lieuë du quartier. Neaumoins, outre quelque 350. chevaux ils faisoient prés de quinze cens hommes sans conter les Indiens de service. Il y a d'ailleurs dans la contrée plusieurs meuriers blancs, des pasturages fort bons, des eaux excellentes, des estangs pleins de poisson, des marests remplis d'herbes, dont la fleur est bonne pour le bestail, & seule capable de le nourrir.

Fin du troisiéme Livre de la Floride.



HISTOIRE
DE LA
FLORIDE.

LIVRE IV.

Avantures des Espagnols en diverses Provinces.

CHAPITRE I.

Départ d'Apalaché.

APRE'S qu'on eut dépéché Maldonado aux Havanes, pour les vivres & d'autres choses necessaires aux troupes ; le General partit de la ville d'Apalaché sur la fin de Mars de l'année mille cinq cens quarante, & prit sa route vers le Nord. Il marcha trois jours sans estre attaqué des ennemis, & logea dans un village presque fer-

mé d'un marais, qui avoit plus de cent pas de large ; & où on enfonçoit jusqu'au dessus du genou. Toutefois, comme dans ce marais il y avoit des pieces de bois en travers, on le passoit aisément ; & de là sans peine, on abordoit au Bourg situé sur une hauteur, d'où on découvroit plusieurs villages çà & là dans une valèe agréable. Les troupes sejournerent trois jours dans ce Bourg, qui estoit encore de la dépendance d'Apalaché. Durant ce temps cinq gardes du General sortirent du quartier avec Aguilera & Moreno, pour reconnoistre les villages de la contrée. Les Gardes portoient chacun une halebarde, & les autres leur épée. Aguilera avoit aussi une rondache, & Moreno une lance. Ils passerent en cet état le marais & le coin d'un bois, & entrerent dans une plaine semée de gros millet, ou à quelque deux cens pas du Camp ils furent attaquez par les Indiens. Ils crient aussi-tôt aux armes, le soldat qui les entend sort du Bourg, se jette dans le marais pour ne pas perdre le temps à chercher le passage, & court en haste au secours. Neamoins quelque diligence que l'on fist, on trouva les gardes tuez de dix ou douze fléches, chacun au travers du corps, & les deux autres tres-mal-traittez. Moreno avoit à la poitrine un coup qui luy passoit à l'épaule, & il expira

lors qu'on le pansoit. Aguilera qui s'estoit couragensement battu, avoit les cuisses percées de deux fléches, le corps noir de coups & la teste blessée. Car les Barbares qui n'avoient plus de quoy tirer, prirent sa rondache, & luy en déchargerent de si rudes coups, qu'ils luy découvrirent le test jusqu'aux sourcils. Mais comme il estoit jeune & robuste il n'en mourut pas. Cependant les Indiens apperçoivent le secours, & se sauvent si promptement, que l'on ne peut connoistre leur nombre. On sçût toutefois d'Aguilera qu'il y avoit plus de cinquante hommes, & quelque temps ensuite on apprit en cette sorte la maniere dont la chose s'estoit passée.

Des Espagnols demandant un jour par raillerie à Aguilera, s'il avoit conté les coups de bastons qu'il avoit reçûs; & si pour s'en vanger avec honneur, il ne vouloit pas défier les Barbares de se battre seul à seul contre luy, il leur répondit, que les coups estoient tombez si drus sur ces espaules, qu'il ne les avoit pu compter. Qu'à l'égard du mal qu'ils luy avoient fait, ils en pourroient dire un jour des nouvelles, quand ils seroient entre les mains des ennemis. Que neanmoins pour leur faire connoistre de quelle maniere son malheur estoit arrivé; ils sçauroient que plusieurs Indiens les avoient rencontrez dans une plai-

ne ses camarades & luy, & que les ayant vû seulement sept à pied, ils s'estoient detâchez du gros en pareil nombre, s'estoient avancez vers eux, & les avoient chargez vigoureusement; tandis que les autres demeuroient spectateurs du combat. Que ses compagnons non plus que luy, n'ayant ny arbaleste ny mousquet pour les repousser, les sept Indiens, les avoient approchez à leur aise, & avoient tiré sur eux comme sur des bestes prises dans des pieges; qu'enfin ils les avoient mis en un estat pitoyable. Que toutefois, puis qu'il n'avoit pas perdu la vie, il leur pardonnoit les outrages qu'ils luy avoient faits; & que de crainte d'une autre disgrace il ne songeoit point à les défier, leur conseillant mesme à eux qui le railloient, de ne point sortir du Camp sans armes, de peur d'estre mal-traitez, & de servir à leur tour de divertissement aux autres. Ceux qui écoutoient Aguilera demeurerent surpris; car ils n'auroient jamais cru que les Indiens eussent osé se battre en nombre égal contre les Espagnols. Mais cette rencontre leur fit connoistre la hardiesse de ces peuples, qui n'appercevant point de chevaux, se fient si fort en leur courage, qu'ils s'imaginent ne le ceder ny en valeur, ny en adresse aux plus braves des Chrestiens.

CHAPITRE II.

Arrivée dans la Province d'Altapaha & d'Achalaqué.

LE General partit d'Apalaché, & se rendit sur la frontiere de la Province d'Altapaha. Il fut la reconnoistre luy-mesme avec cent cinquante hommes, tant de Cavalerie que d'Infanterie; & entra le troisiéme jour de sa marche dans la premiere ville de la contrée. La pluspart des habitans s'estoient retirez de cette place, de sorte que l'on n'y en prit que six, dont il y avoit deux Capitaines qui estoient demeurez; afin de faire fuir les derniers.

On les mena au General pour avoir quelque connoissance du pays. Mais à peine furent-ils en sa presence, que ces Chefs Indiens luy demanderent hardiment s'il venoit faire guerre, ou traiter alliance; & il leur fit dire qu'il ne demandoit que la paix avec quelques vivres pour passer outre. Ils répondirent qu'on ne devoit point les arrester, que la demande qu'on faisoit estant raisonnable; elle seroit accordé sans difficulté, & que mesme par toute la Province on recevroit favorabl[e-]

ment les troupes. Ils depécherent deux de leurs gens vers le Cacique, pour l'avertir de tout ce qui se passoit, & leur ordonnerent de dire à ceux qu'ils rencontroient de ne point harceler les Espagnols, & de se faire sçavoir les uns aux autres que ces peuples traversoient seulement la contrée sans y faire dégast. Le General qui se fit interpreter cette ordre, commença à esperer que tout reüissiroit selon son desir; & commanda qu'on mist les deux Officiers en liberté & qu'on les regalast. Cependant les Indiens avec le General, luy conseillerent de rebrousser chemin vers un Bourg meilleur que la ville où il estoit, & s'offrirent de l'y conduire par une route agreable.

Soto se laissant persuader envoye ses ordres au Mestre de Camp pour se rendre à ce Bourg, il y marche en diligence avec ce qu'il avoit de troupes, & y est recû avec de grands témoignages de joye. Le Cacique averty de ces choses vint saluer le General, qui parut fort réjoüi de sa venuë; & les habitans qui s'en estoient fuis retournerent dans leurs maisons. Sur ces entrefaites le reste de l'armée arriva, une partie se logea dans le Bourg & l'autre dehors, & durant trois jours qu'elle y sejourna, ils vécurent paisiblement avec les Barbares. Aprés, ils marcherent dix jours, en montant le long de la riviere, où ils virent de beaux

meuriers, & remarquerent que la contrée estoit fertile, & le peuple doux & sociable. Si bien que gardant inviolablement la paix de part & d'autre, les Indiens ne reçûrent aucun déplaisir, parce que l'on se contenta seulement de ce qui étoit necessaire. Ensuite les Chrétiens partirent d'Altapaha, & entrerent en Achalaqué Province pauvre & sterile, où l'on ne trouvoit que des vieillards, dont la plusparr avoient la vûë basse, ou estoient aveugles. Comme on jugeoit du nombre des jeunes gens par celuy de ces vieillards, & qu'au pays on ne rencontroit point de jeunesse, les Espagnols crurent qu'elle s'estoit cachée, & qu'elle les attendoit en embuscade. Mais aprés qu'ils s'en furent informez avec soin, ils apprirent qu'il n'y avoit rien à craindre, & qu'effectivement il ne se trouvoit point de jeunes gens en Achalaqué; ce qui les surprit encore d'avantage. Neanmoins ils ne se mirent pas en peine d'en sçavoir la cause, & ne songerent qu'à se rendre à Cofaciqui, où ils esperoient tous de s'enrichir. Ils faisoient aussi de grandes traites, & comme le pays est beau, sans riviere, ny forest, ils le traverserent en cinq jours. Lors que le General partit d'Achalaqué, il donna au Cacique entre plusieurs choses deux cochons. Il avoit fait le mesme present au Seigneur d'Altapaha,

& à quelques autres avec lesquels il avoit fait alliance ; car il avoit mené dans la Floride plus de cent de ces animaux, qui durant tout le voyage servirent en diverses rencontres. Mais parce qu'ils s'escartoient quelquesfois sur le chemin, & que le General donnoit toûjours autant de masles que de femelles, il est vray-semblable que si les Barbares ne les ont tuez en haine des Chrestiens, il en doit avoir aujourd'huy beaucoup dans la Floride, qui est un pays tres-propre pour les nourrir.

CHAPITRE III.

Du Cacique de Cofa & de sa Province.

LOrs que le General passoit d'une Province à l'autre, il avoit accoustumé d'aller luy-mesme à la découvrte, ou d'envoyer avertir de sa venuë. C'est pourquoy il depécha vers le Cacique de Cofa, pour le porter à faire alliance, & il l'asseura que son dessein estoit de gagner les peuples par douceur. Qu'il en usoit genereusement envers ceux qui vouloient la paix ; témoins les habitans d'Achalaqué leurs voisins, à qui les Espagnols avoient fait toutes sortes de bons traitemens ; & que pour luy, s'il acceptoit leur

amitié, il n'en seroit pas moins satisfait que les autres. Cofa & ses sujets répondirent, que le General leur faisoit beaucoup d'honneur, que luy & ses troupes seroient reçûs avec joye ; & qu'on ne pouvoit jamais ny le voir assez tôt, ny luy assez tôt entrer dans le pays. Les Espagnols ravis de cette réponse, doublerent leur marche ; & le quatriéme jour aprés leur départ d'Achalaqué, ils arriverent à la premiere ville de Cofa, où le Cacique pour paroistre en grand Seigneur, les attendoit avec les plus lestes de ses vassaux qu'il avoit assemblez de toute sa Province. Mais comme il apprit que les Chrestiens approchoient, il sortit au devant un quart de lieuë, ou aprés avoir salüé Soto, luy avoir confirmé sa parole, & s'estre enfin témoigné l'un à l'autre leur satisfaction, l'Armée entra dans la ville en tres-bon ordre. Le Cacique logea Soto, il distribua les quartiers, & se retira dans un Bourg éloigné des troupes d'environ deux portées de mousquet.

Les Espagnols réjoüis de cet accueil, demeurerent cinq jours dans la contrée ; & à leur départ ils donnerent en garde au Cacique la seule piece de canon qu'ils avoient. Et pour luy montrer l'estime qu'ils faisoient de luy par l'importance de la chose qu'ils luy confioient, le General commanda de tirer ce

canon à un grand chesne, qui fut renversé du second coup. Le Cacique & ses sujets surpris d'un effet qui leur paroissoit si extraordinaire, temoignerent que c'estoit veritablement une grande marque d'estime & de confiance, que de leur laisser un depost si important. Ensuite les troupes prirent la route de la Province de Cofaciqui, & le Cacique avec ses gens les accompagna. Mais aprés un jour de marche, on le supplia de ne pas aller plus loin. Il prit donc congé des Espagnols, avec mille protestations de service; il commanda à ceux de sa suite de les embrasser, & dépécha vers son frere Cofaqui, pour luy faire sçavoir que l'Armée approchoit de sa contrée, & qu'elle meritoit d'estre favorablement reçûë. Soto envoya en mesme temps rechercher l'alliance de Cofaqui, & aprés six jours de chemin, il sortit de la Province de Cofa, qui est un pays propre pour le bestail, tres-fertile en gros millet, & tres-charmant. On y rencontre de grandes forests, de beaux fleuves, des plaines, des montagnes, & sur tout des peuples fort sociables.

CHAPITRE IV.

Cofaqui reçoit les Espagnols.

Cofaqui ayant appris que les Chrestiens venoient sur ses terres, fait preparer

toutes choses pour les recevoir honorablement, & dépéche vers le General quatre des plus remarquables de ses vassaux, accompagnez de quantité d'autres pour l'asseurer de son obeïssance: Soto réjoüi de les voir, leur fit de grandes carresses, & vint avec eux jusqu'à la premiere ville, qui s'appelloit Cosaqui, du nom du Seigneur & de la Province. Comme il s'approchoit de cette place, le Cacique qui estoit dedans en eut nouvelle, & sortit au devant de luy, suivi de plusieurs de ses sujets, parez d'arcs, de plumes & de mantes de martre. Cosaqui le salüa avec respect, & aprés quelques complimens il luy confirma ce qu'on luy avoit dit de sa part. Le General de son costé le reçût d'une maniere fort obligeante, & luy promit toute sorte d'amitié, en reconnoissance de l'accueil qu'il luy faisoit. A leur exemple les Officiers Espagnols & les Indiens se firent aussi de grandes civilitez, & nos gens vinrent dans la ville pleins de joye & de satisfaction. Cosaqui au mesme temps distribua les logis, & de crainte d'incommoder ses nouveaux hostes, il se retira avec les siens dans un village voisin. Mais le lendemain il vint faire sa Cour, & pria le General de luy dire s'il sejourneroit, ou s'il passeroit plus loin, afin de mieux prendre ses mesures pour luy rendre toute sorte de service. Soto répondit

qu'il prendroit la route de Cofaciqui, & ne s'arresteroit point qu'il n'eut auparavant esté dans cette contrée. Là-dessus le Cacique luy repartit qu'elle n'estoit separée de la Province de Cofaqui, que par un desert de sept jours de marche. Que pour cela il luy offroit des vivres avec des gens de guerre, & que s'il luy plaisoit de donner ses ordres, il les feroit ponctuellement executer. Le General témoigna qu'il luy avoit obligation, & le conjura de faire en cette rencontre, ce qu'il jugeoit necessaire pour la marche, & qu'ainsi il esperoit que les troupes ne manqueroient de rien, & qu'il iroit heureusement à Cofaciqui.

Le Cacique joyeux que le General se confioit en luy, ordonna de lever promptement des troupes, & dans quatre jours il se trouva quatre mille hommes pour escorter l'armée, avec un pareil nombre pour porter le bagage & les provisions. * Cependant de peur de quelque surprise, à cause du nombre des Indiens, le General commanda à ses gens de se tenir sur leurs gardes plus qu'à l'ordinaire, mais les Barbares estoient bien éloignez de rien entreprendre ; ils ne songeoient qu'à gagner l'amitié des Espagnols, afin qu'ils les aidassent à se vanger des peuples de Cofaciqui,

* Gros millet, pruneaux, noix, raisins secs.

avec lesquels ils estoient en guerre. C'est pourquoy un jour avant le départ des Chrestiens, le Cacique fit appeller Patofa son Lieutenant General, & luy dit qu'il se presentoit une belle occasion de se ressentir des injures que les habitans de Cofaciqui leur avoient faites à tous. Que pour en avoir raison, il l'envoyoit dans leur pays avec l'Armée des Espagnols. Qu'il estoit de sa prudence d'en menager l'amitié par toutes sortes de services, à cause qu'à la faveur de ces invincibles troupes, il le vangeroit hautement de ses ennemis. Que cela d'ailleurs luy donneroit lieu de meriter de son Prince, & de son pays, & augmenteroit sa reputation. Que connoissant son ardeur pour la gloire, son zele pour sa patrie, & sa valeur en toutes rencontres, il ne luy en diroit pas davantage, persuadé qu'il répondroit glorieusement à l'attente qu'on avoit de luy.

Aprés que Patofa qui estoit bien fait de sa personne, & dont le visage marquoit quelque chose de grand, eut reçû cet ordre, il osta une mante de peaux de chat qu'il avoit sur les épaules, il prit une branche de palmier que luy portoit un de ses valets, & fit devant son Seigneur plusieurs gambades, & plusieurs sauts avec tant de grace qu'il fut admiré. Puis, il s'avança vers son Cacique la branche de

palmier en main, il le salüa d'une maniere peu differente de la nostre, & l'assûra qu'il se sacrifieroit pour son service. Que puisque son bras estoit secondé des Espagnols, il luy engageoit la foy qu'il le vengeroit de ses ennemis. Que mesme la vengeance en seroit illustre & capable de luy oster le souvenir des injures qu'il avoit reçûës ; ajoustant que si la fortune trahissoit son courage, & s'il ne remplissoit l'attente qu'on avoit conçûë de luy, son malheur seroit suivi de sa mort. A ces paroles le Cacique embrassa son Lieutenant, & luy dit, que sur l'assûrance du succez de son entreprise, il l'en vouloit recompenser par avance. Là-dessus il prit une mante de martre qu'il portoit, & que nos gens estimoient deux mille ducats, & il en revestit Patofa ; ce qui est parmy ces Indiens, la plus grande marque d'honneur qu'un sujet puisse jamais recevoir.

CHAPITRE V.

Avanture d'un Indien.

LA nuit avant que les Espagnols partissent pour Cofaciqui leur guide qui estoit l'un des Indiens qu'ils avoient pris en Apalaché,

& qu'ils nommoient Pierre, sans toutefois l'avoir baptisé, se mit à crier au secours, & qu'on le tuoit. Les troupes prirent aussi-tost les armes, & dans la crainte de quelque trahison elles se mirent en bataille. Mais ne voyant rien, & s'estant enquis du sujet de l'alarme, ils connurent que c'estoit leur guide, & le trouverent tout effrayé, & presqu'à demy-mort. Comme le General luy demanda ce qui l'avoit obligé à jetter de si grands cris, il répondit que le Diable avec un visage affreux, accompagné de plusieurs petits Demons s'estoit presenté à luy, qu'il l'avoit menacé de le tuer s'il menoit les Chrestiens en Cofaciqui. Que là-dessus il luy avoit marché sur le ventre, l'avoit traîné par la chambre, & luy avoit donné tant de coups qu'il ne se pouvoit remuer. Que s'il n'eut esté secouru par deux Espagnols, le Diable luy eut ôté la vie; mais qu'au moment qu'il les avoit apperçûs, il s'en estoit fuy avec toute sa suite. Qu'ainsi, puisque les Demons craignoient les Chrétiens, il supplioit qu'on le baptizast sur l'heure, afin que le Diable ne vinst plus le mal-traiter. Le General & ses Officiers qui jugeoient de la verité de l'avanture par des coups, envoyerent querir des Prestres, qui aprés avoir interrogé ce pauvre Indien, le baptiserent & ne l'abandonnerent point le reste de la nuit;

ny le jour suivant. Il estoit en un si pitoyable estat, qu'il fut obligé de se refaire ; & l'Armée ne put décamper que le lendemain, encore fallut-il que cet Indien montast à cheval. Cofaqui accompagna le General deux lieuës, & luy fit ensuite quelques complimens, sur le deplaisir qu'il avoit de le quitter, il commanda de nouveau à Patofa d'obeïr en tout aux Espagnols, & il le fit souvenir qu'il s'estoit engagé à de grandes choses, & que l'on ne jugeoit du merite des hommes que par la beauté de leurs actions. Puis il retourna dans la ville, & les troupes tirerent vers Cofaciqui, où elles souhaitoient passionnément d'arriver.

CHAPITRE VI.

Marche des troupes.

LEs Indiens & les Espagnols formerent deux corps d'armée separez, & marcherent tout le jour en cette sorte ; Patofa & le General chacun à la teste de leurs troupes, le bagage au milieu avec les gens de service. Comme la nuit approcha les Indiens distribuerent des vivres aux Espagnols ; les armées se camperent, elles poserent des sentinelles, & se mirent de telle façon sur leurs gardes les

unes contre les autres, qu'on les eust cru ennemies. Les Chrestiens sur tout estoient toûjours à épier la contenance des Barbares, qui vouloient seulement montrer qu'ils entendoient bien la guerre. Les Espagnols se piquant aussi de la mesme chose, chacun observa à l'envy la discipline ; & au bout de deux journées, on arriva en tres-bon ordre à un desert, entre la Province de Cofaqui & de Cofaciqui. Les Espagnols marcherent six jours sans grand'-peine par ce desert, à cause que les bois & les chemins en estoient faciles. Outre quelques ruisseaux ils traverserent deux fleuves sans profondeur, mais fort étendus, & si violens que l'on fut contraint de mettre plusieurs chevaux de file pour rompre l'impetuosité de l'eau, & favoriser le passage aux gens de pied qui ne se pouvoient tenir de bout, que les chevaux ne les soustinssent. Au septiéme jour sur le midy, ils se trouverent à la fin du chemin qu'ils avoient suivi jusqu'à lors, & ne rencontrerent que des sentiers qui alloient çà & là dans la forest, & qui se perdoient presque aussi-tost. Si bien que ne sçachant plus quelle route prendre, le General commença d'avoir quelques soupçons des Barbares. Il dit à Patofa que sous apparence d'amitié il les avoit voulu faire perir ; qu'il n'estoit pas croyable qu'entre huit mille In-

diens qu'il commandoit, il n'y en eut pas un qui sçût le chemin, veu qu'ils avoient toûjours eu guerre avec les peuples de Cofaciqui, & fait des courses les uns sur les autres. Patofa répondit qu'il n'estoit jamais venu si loin, ny pas un de ceux qui l'accompagnoient. Que l'on ne pouvoit appeller guerre, les escarmouches qu'il y avoit euës entre eux & les ennemis. Que dans le desert on s'estoit seulement battus en diverses rencontres de chasse & de pesche, où l'on s'estoit tué & fait des prisonniers de part & d'autre. Que comme les habitans de Cofaciqui avoient toûjours remporté l'avantage, ils les craignoient, & n'avoient osé entrer dans leur contrée. Qu'ainsi puisque luy, ny ses gens ne connoissoient point où ils estoient; il supplioit que l'on prist en leur faveur d'autres sentimens que ceux qu'on témoignoit avoir. Que les peuples de Cofaqui n'estoient capables d'aucune lâcheté, D'ailleurs, le Cacique & luy avoient trop de cœur pour démentir par une honteuse trahison, le bon accueil qu'ils avoient fait aux Espagnols. Que pour asseurance de sa parole on pouvoit prendre tels ostages, & en si grand nombre que l'on voudroit. Qu'il offroit mesme sa teste avec celle de ses soldats, qui se sacrifieroient tous aveuglément pour soustenir l'honneur de leur Ca-

cique, & leur gloire particuliere.

Soto touché de ce discours, craignit que ce Commandant n'en vinst à quelque extremité, pour montrer l'innocence de sa conduite, & luy repartit, que bien loin de croire qu'il eust malicieusement égaré les Espagnols, il estoit maintenant persuadé du contraire ; & que l'air dont il avoit parlé le justifioit assez. On appella ensuite l'Indien Pierre, qui les avoit si seurement guidez, que la veille il marquoit le chemin du jour suivant. Mais il avoüa qu'il avoit tout à fait perdu la route, & s'excusa sur ce qu'il y avoit long-temps qu'il n'estoit venu à Cofaciqui. Les Espagnols alors qui s'imaginoient qu'il apprehendoit encore d'estre mal-traité du Demon, & qu'ils le prieroient inutilement, continuerent le reste de la journée à marcher par les endroits les plus clairs de la forest, & arriverent au Soleil couchant au bord d'un grand fleuve qui n'estoit pas guéyable. Comme ils n'avoient rien pour le traverser, & qu'ils avoient consumé leurs vivres, cela redoubla leurs maux, & ils furent toute la nuit dans une grande consternation. A la pointe du jour le General pour les rasseurer leur promit de ne point continuer la marche, que l'on n'eût auparavant trouvé quelque chemin.

Il commanda donc à Gusman, à Vascon-

cello, Aniaſco & Tinoco, Capitaines de Cavalerie & d'Infanterie, de prendre chacun leurs gens, avec ordre aux uns de coſtoyer le fleuve en montant, à quelques autres en deſcendant, & à tout le reſte d'avancer une lieuë dans le pays, & de retourner dans cinq jours au camp, pour y raporter ce qu'ils y auroient découvert. Aniaſco alla vers le haut du fleuve avec le General Barbare, le guide Pierre, & mille Indiens. Les autres Capitaines en avoient chacun autant, afin de ſe répandre à travers le bois, & de pouvoir plus facilement trouver quelque route. Cependant Soto les attendit ſur le bord de la riviere, & endura de la faim ce qu'on en peut ſouffrir. Luy & ſes ſoldats ne mangeoient pour l'ordinaire que les choſes que les quatre mille Barbares qui eſtoient demeurez luy apportoient. Ces Indiens partoient du quartier dés le matin pour chercher des proviſions, & ne retournoient que la nuit, les uns avec des herbes, des racines, & quelques oiſeaux qu'ils tuoient, & les autres avec du poiſſon; en un mot, avec ce qu'ils rencontroient & qu'ils donnoient entierement aux Eſpagnols, qui furent trois jours à ne ſe nourrir en partie que des vivres que les Indiens leur fourniſſoient. Mais comme nos gens leur en laiſſoient la meilleure part, & que Soto vit que l'on ne

pouvoit plus subsister, il fit tuer quelques cochons, & distribuer une demie livre de viande à chaque Espagnol ; ce qui irritoit plûtôt la faim qu'il ne l'appaisoit. Neanmoins pour faire voir leur reconnissance aux Indiens, ils partagerent avec eux ce qu'ils avoient. Le General qui les sollicitoit à cela, souffroit comme le plus simple des fantassins, il dissimuloit ses maux, il carressoit les soldats & les encourageoit avec une gayeté qui les charmoit, & leur faisoit oublier une partie de leurs peines ; de sorte qu'ils témoignoient à leur tour un visage aussi content, que s'ils eussent eu toutes choses en abondance.

CHAPITRE VII.

Suite de ce qui se passa dans le desert.

LE cinquiéme jour que l'Armée marcha dans le desert, un Indien * de ceux qui avoient le soin des vivres s'enfuït, soit qu'il desirast revoir sa femme, ou qu'il craignist de mourir de faim. Patofa qui en fut averty, envoye à ses trousses quatre de ses gens, qui aprés l'avoir atteint, le ramenerent au quar-

* On les appelle Tameme.

tier

tie les mains liées, & le luy presenterent. Alors il commença à luy faire des reproches de sa lâcheté, il luy remontra le tort que sa fuite faisoit aux Indiens, le peu de respect qu'il avoit pour les ordres de son Cacique, & luy jura que son crime ne demeureroit pas impuny; mais qu'il serviroit d'exemple pour retenir les autres dans le devoir. Là-dessus il ordonne qu'on le mene à un ruisseau, & là il luy fait oster ce qui le couvroit à la reserve d'un petit caleçon. Il commande qu'on apporte plusieurs rejettons d'arbres d'une brasse de long; il fait troubler l'eau, & ordonne au deserteur de se coucher dedans & de la boire toute. Quatre des plus robustes Indiens eurent charge de prendre les verges, & de fraper de toute leur force sur ce malheureux s'il cessoit de boire. Ce pauvre Indien but d'abord autant qu'il luy fut possible; mais comme il vint à reprendre haleine, on luy donna tant de coups qu'on le força de continuer. Cependant quelques-uns de ses amis courent trouver Soto, se jettent à ses pieds & le conjurent avec larmes de demander à Patofa la grace du malheureux.

Soto qui sçavoit qu'on ne cesseroit point de tourmenter l'Indien qu'il n'eust perdu la vie, pria Patofa de se contenter de la peine que le deserteur avoit soufferte; il y consentit,

& l'on tira incontinent du ruisseau le pauvre Barbare tout enflé de l'eau qu'il avoit beuë, en un mot à demy-mort.

Il arriva aussi que l'un des jours qu'on souffrit le plus de faim dans le desert, quatre soldats des plus courageux, & des plus honnestes gens de l'armée resolurent de partager ce qui leur restoit de vivres en commun. Comme ils ne trouverent qu'une poignée de gros millet, ils la firent cuire pour la renfler, ils se la partagerent, & en eurent chacun dix-huit grains. Trois * mangerent leur part, & il n'y eut que Silvestre qui envelopa la sienne dans un mouchoir. Ensuite un autre soldat qu'on appelloit Troche, luy demanda s'il n'avoit rien à manger, & il luy repartit assez plaisamment, qu'on luy avoit envoyé de Seville de bons macepains.

Troche se prit à rire, & sur ces entrefaites un autre de leurs compagnons arrive, qui les supplie de luy donner quelques vivres. Silvestre luy répondit encore agréablement qu'il avoit un fort excellent gasteau, & qu'il estoit prest à le partager. Ce dernier tournant cela en raillerie, Silvestre reprit qu'il n'avançoit rien qui ne fust vray, & tira son mouchoir où estoient les dix-huit grains de millet.

---

* Carillo, Moron, Pechado.

Il en dônne six à chacun de ses camarades, & garde le reste pour luy. Ils se regalerent aussitôt de cela avant qu'il survinst quelqu'un, puis ils s'en allerent boire au ruisseau, & passerent la journée de la sorte sans manger. Voilà comme les autres soldats enduroient la faim; & c'est par de semblables travaux qu'on a gagné le nouveau monde, d'où l'on tire chaque année douze ou treize millions d'or & d'argent, avec une grande quantité de pierreries. Lors que je considere aussi que c'est principalement du Pérou que viennent ces richesses aux Espagnols; J'estime qu'il m'est fort glorieux d'estre fils d'un des Conquerans de ce Royaume.

CHAPITRE VIII.

Succez des Capitaines envoyez à la découverte.

DUrant ces choses, les Officiers qu'on avoit envoyé chercher la route, ne souffrirent pas moins de faim que le General. Pendant cinq jours de marche ils en furent trois sans avoir rien à manger. Ils ne reüssirent pas mesme dans leur découverte, à la reserve d'Aniasco, qui rencontra un village sur le bord du fleuve qu'il costoyoit. Il y avoit peu de monde

dans ce village, mais tant de provisions, que dans un seul logis on trouva cinq cens mesures de farine de gros millet, outre quantité d'autre en grain. Les gens de Patofa & d'Aniasco réjoüis de ce bonheur, visiterent le reste des maisons, monterent aux plus hautes, virent deçà & delà le fleuve, plusieurs habitations, & des terres cultivées. Ensuite ils repurent & sur le minuit les Espagnols depécherent vers Soto quatre Cavaliers, qui pour l'assûrer des choses qu'ils luy diroient, prirent des montres de gros millet, & quelques cornes de vaches. Jusques alors ils n'avoient point vû de vaches dans la Floride, encore qu'ils en eussent trouvé de la chaire fraische. Ce qui les avoit souvent obligez à presser les Indiens, de leur dire où ils rencontreroient de ce bestail; mais ny par prieres, ny par menaces, ils n'avoient jamais pû rien tirer de ces Barbares.

La nuit mesme que les Cavaliers furent envoyez vers le General, les gens de Patofa aprirent qu'ils estoient dans un village de la Province de Cofaciqui, & ils le saccagerent. Ils pillerent le temple où estoient les richesses du lieu, & sans consideration de sexe ny d'âge, ils tuerent ceux qu'ils purent prendre, & leur enleverent le test pour les porter à leur Cacique, & luy montrer la vengeance qu'ils

avoient prise de ses ennemis. Ce desordre dura jusqu'au jour, & sur le midy Aniasco & Patofa avec ceux qui les accompagnoient, apprehendant que s'ils demeuroient plus long-temps au village, ceux de la contrée ne s'assemblassent en grand nombre, qu'ils ne vinssent fondre sur eux & ne les taillassent tous en pieces, ils resolurent de descamper, & d'aller rejoindre Soto.

CHAPITRE IX.

Arrivée du General en Cofaciqui, avec la découverte du Pays.

LE General ayant sçû les particularitez de la découverte d'Aniasco, il décampa, & prit pour guide les Cavaliers qu'on luy avoit dépéchez. Mais à cause que les troupes qui l'accompagnoient, enduroient beaucoup de faim, elles ne songeoient qu'à se rendre où il y avoit des vivres. De sorte que sans garder aucun ordre dans la marche, ils avancerent avec tant de diligence, qu'aprés avoir fait en un jour & demy plus de douze lieuës, ils arriverent où estoient leur compagnons. Ils s'y rafraischirent sept jours; & durant ce temps, les trois autres Capitaines que l'on avoit en-

voyez à la découverte, retournerent au lieu d'où ils estoient partis, sans avoir rencontré un seul village, ny pris aucun Indien, quoy qu'ils en eussent vû plusieurs passer. Mais comme ils ne trouverent plus Soto, ils suivirent la route qu'il avoit tenuë, & se rendirent au village où il s'estoit avancé. Là ils luy raconterent le détail de leur course, ils se rétablirent, & ils en avoient grand besoin; car ils estoienr abatus de fatigues, & depuis huit jours ils n'avoient mangé que des racines. Cependant Patofa & ses gens se répandent quatre lieuës aux environs du quartier, tuent indifferemment hommes & femmes, saccagent les villages, & pillent les Temples où ils peuvent entrer. Le General averty de cela & que ces Barbares alloient encore pousser leur ressentiment plus loin, crut qu'il estoit de son interest d'empécher le desordre, à cause qu'estant contraire au dessein qu'il avoit de gagner les peuples par la douceur, il luy feroit à l'avenir de cruels & puissans ennemis. Il envoye donc prier Patofa de faire arrester ses gens. Ce Capitaine obeït, & à son retour de la poursuite de ses ennemis, Soto luy donna pour son Cacique & pour luy quelques étoffes de soye, du linge, des coûteaux, des miroirs, & autres choses semblables; & aprés l'avoir remercié de ses bons offices, il le supplia de

ne pas aller plus loin, & de reprendre le chemin de sa Province.

Patofa ravy des presens qu'on luy avoit faits, s'en retourna avec d'autant plus de joye, qu'il avoit hautement vangé son Seigneur. Soto ensuite de ce départ demeura encore deux jours au camp. Mais si-tôt qu'il vit ses gens en estat, il prit sa marche en montant le long du fleuve, où il trouva force vivres, & plusieurs Indiens massacrez, ce qui avoit obligé les autres habitans de ces quartiers de se retirer dans les forests; & au bout de trois journées il campa dans un endroit remply de meuriers, & de plusieurs arbres chargez de fruit. Les logemens faits, il commanda à Aniasco de suivre avec trente fantassins, la route qu'on avoit tenuë jusques alors, & de tascher à prendre quelque Indien, pour avoir connoissance du pays & du Cacique de la Province. Qu'en tout cas il prit grand soin de remarquer tout ce qu'il verroit, afin que l'Armée continuast sa marche avec asseurance. Qu'il se reposoit sur sa conduite, & esperoit que le bonheur qui l'avoit toûjours accompagné, ne l'abandonneroit point en cette rencontre. Un peu avant la nuit Aniasco & ses compagnons sortirent secrettement du camp, ils suivirent le chemin qu'on leur avoit dit, & qui s'élargissoit peu à peu. Mais aprés

deux lieuës, ils oüirent un bruit confus & ſemblable à celuy que l'on fait dans un village. Là-deſſus continuant leur route juſques hors une foreſt où ils ſe trouverent, ils virent de la lumiere, ils entendirent des chiens aboyer, des enfans crier, & des perſonnes parler, & connurent qu'ils n'eſtoient pas loin de quelque bourg. Ils ſe preparent donc à prendre quelques Indiens, & dans ce deſſein ils ſe coulent doucement droit au village, chacun à l'envy l'un de l'autre.

Comme ils eurent un peu marché, ils apperçûrent le Bourg au de là du fleuve, le long duquel ils eſtoient venus. Ils tournent & courent çà & là pour découvrir un paſſage. Mais n'en trouvant point, ils s'arreſterent dans un lieu découvert ſur le bord de la riviere, à l'endroit où arrivoient les batteaux. Ils s'y rafraichirent quelque temps; puis ils ſe rendirent avant le jour. Ils raconterent au General leur découverte, & ſi-tôt que le Soleil fut levé il prit cent chevaux avec autant de fantaſſins, & alla reconnoître le Bourg. Lors qu'il fut au paſſage du fleuve, Ortis & Pierre l'Indien crierent aux habitans qu'on venoit pour traiter alliance avec leur Cacique, & que les gens qu'ils appercevoient, eſtoient la ſuite de l'Ambaſſadeur. Les Barbares ſurpris de ce qu'ils voyoient ſe retirerent

promptement dans le village y porter cette nouvelle.

CHAPITRE X.

Conduite de la Dame de Cofaciqui,

L'Arrivée des Espagnols estant répanduë dans le Bourg, six des principaux du lieu, gens de bonne mine, âgez environ de 45. ans chacun, entrerent dans un batteau avec d'autres Indiens ; & passerent à l'autre bord. Comme ils furent en presence du General, ils se tournerent vers l'Orient, & firent la reverence au Soleil, ensuite vers l'Occident à la Lune, puis à Soto qui estoit assis avec gravité sur un siege qu'on luy tenoit toûjours prest, pour recevoir les Ambassadeur qu'on luy dépéchoit. Ils luy demanderent d'abord selon la coûtume de tous les habitans de la Floride, s'il vouloit la paix ou la guerre ; & il leur répondit la paix, avec leur alliance, & des batteaux pour traverser le fleuve. Qu'il les supplioit aussi de luy livrer passage sur leurs terres, & de luy donner quelques vivres pour aller plus loin. Qu'il estoit marry de les importuner ; mais que la necessité l'y contraignoit. Qu'ainsi la faveur qu'ils luy accorderoient

luy ſeroit extrémement ſenſible. Qu'il tâcheroit de la reconnoître, & feroit qu'ils auroient autant de ſujet de ſe loüer de ſa conduite, que luy de leur generoſité. Les Indiens luy repartirent qu'ils acceptoient la paix, mais qu'il y avoit peu de vivres au pays. Que la peſte à la reſerve de leur bourg avoit deſolé la Province. Que la pluſpart des habitans avoient eſté emportez de cette maladie; & que les autres s'eſtant retirez dans les foreſts n'avoient point ſemé. Que meſme depuis la peſte ceſſée, il n'eſtoient pas encore retournez dans leurs maiſons. Neanmoins qu'il devoit tout eſperer, parce qu'ils eſtoient ſujets d'une jeune Dame, qui n'eſtoit pas moins prudente que genereuſe. Qu'ils luy alloient rendre compte de toutes choſes, & qu'ils viendroient apporter ſa réponſe, qui ſelon toutes les apparences ne manqueroit pas d'eſtre favorable. Là-deſſus, ils prirent congé du General, ils retournerent au village, & firent à leur Princeſſe un fidele recit de tout ce qu'ils avoient charge de luy dire. A peine eurent-ils parlé, & dit leur avis touchant les meſures qu'on devoit prendre dans cette rencontre; que leur Dame commanda que l'on tinſt preſt un batteau, & qu'on le paraſt le mieux qu'il ſeroit poſſible. Elle y entra enſuite avec huit femmes des plus conſiderables de ſa Province.

Ce batteau eſtoit remorqué par un autre, où ſe mirent les ſix Indiens qui retournoient d'auprés des Eſpagnols, & avec eux pluſieurs rameurs qui gouvernoient les batteaux, & qui les paſſerent au bord où eſtoit le General.

Au meſme temps que la jeune Dame s'approcha du General elle luy fit ſes complimens; & s'eſtant aſſiſe ſur un ſiege qu'on luy avoit apporté, elle raconta les choſes que ſes gens luy avoient dites. Elle ajoûta qu'encore que le malheur de l'année luy ôtaſt le moyen d'aſſiſter Soto comme elle l'euſt ſouhaité, elle luy offroit pourtant ſix cens meſures de gros millet. Que dans deux maiſons du bourg qui eſtoient à elle, on trouveroit cette quantité en chacune. Qu'elle avoit amaſſé ces vivres pour ſecourir ceux de ſes ſujets qui avoient eſté preſervez de la peſte. Et pourveu que le General luy laiſſaſt la moitié de ſes proviſions, à cauſe de la pauvreté du pays, qu'elle abandonneroit l'autre de tout ſon cœur. Que s'il deſiroit quelque choſe de plus, elle ordonneroit qu'on ouvriſt les greniers d'un bourg tout proche. Qu'elle y avoit deux mille meſures de gros millet, & qu'il en prendroit autant qu'il le jugeroit neceſſaire. Que pour loger plus commodément le General & ſes Officiers, elle quitteroit ſa propre maiſon, & elle leur abandonneroit la moitié du bourg. Que

pour les ſoldats elle feroit baſtir des huttes. Que meſme ſi tout cela ne ſuffiſoit pas, elle commanderoit aux habitans de s'en aller dans un village voiſin. Qu'enfin pour faciliter le paſſage du fleuve à ſon armée, elle auroit ſoin que le lendemain il y euſt des traîneaux & des batteaux tout preſts, afin de montrer au General avec quelle ardeur elle tâchoit de luy rendre de bons offices.

Soto fit réponſe qu'il luy avoit les dernieres obligations. Que les offres qu'elle faiſoit eſtoient au de là de ſon merite. Qu'elles luy ſembloient d'autant plus conſiderables que ſes ſujets ſouffroient, à cauſe de la miſere de l'année, & qu'elle ſe retranchoit de pluſieurs choſes pour l'obliger. Qu'à cette conſideration il feroit ſoigneuſement menager les vivres, & incommoderoit le moins qu'il pourroit. Que touchant les logemens, tout eſtoit reglé avece prudence, & qu'il eſtoit ſi charmé de ſa generoſité, qu'il ne deſiroit d'eſtre favoriſé de la fortune, que pour luy témoigner un jour ſa reconnoiſſance des graces qu'elle faiſoit aux Eſpagnols. Enſuite Soto la mit adroitement ſur le diſcours de la Province de Coſaciqui, & des contrées voiſines, & elle répondit d'un air qui marqua beaucoup d'eſprit & de ſageſſe. On obſerva auſſi que les peuples de Coſaciqui & des deux dernieres Provinces,

vinces, avoient quelque chose de plus doux, de plus libre, & de plus honneste que les habitans des autres pays. Car bien que ceux des contrées que l'on avoit découvertes demandassent la paix, & que mesme il l'entretinssent, on remarquoit neanmoins dans leur conduite je ne sçay quoy de rude, de contraint, & de peu sincere. Mais pour ceux de Cofaciqui & de leurs voisins, il sembloit que toute leur vie ils eussent eu commerce avec les Espagnols. Outre qu'ils avoient beaucoup d'estime pour eux, ils leur obeïssoient en tout, & tâchoient par toutes sortes de moyens à leur montrer leur affection; ce qui meritoit que l'on menageast leur amitié avec beaucoup d'adresse.

CHAPITRE XI.

L'Armée passe le fleuve de Cofaciqui.

PEndant que la Dame de Cofaciqui parloit à Soto, elle défila l'une aprés l'autre une chaisne de grosses perles, qui luy faisoit trois tours au cou, & luy décendoit jusques à la ceinture. Puis elle fit signe à Ortis de les prendre & de les donner au General. Mais comme il luy témoignoit que les offrant elle-

mesme, ses perles recevroient un nouveau lustre; elle luy dit que la retenuë des personnes de son sexe luy deffendoit cette liberté. Soto qui sçût ce qu'elle disoit, luy fit répondre qu'effectivement sa main releveroit le prix de ses perles; & que puis qu'elle ne les presentoit que dans la vûë de faire la paix, elle n'alloit ny contre la bien-seance ny contre son honneur. Ces paroles luy inspirerent une honneste hardiesse, elle se leve aussi-tôt & donne des perles au General, qui s'approche tres-civilement pour les recevoir. Il s'osta mesme du doigt un tres-beau rubis, dont il luy fit present en signe de paix. Elle l'accepta & le mit à son doigt avec une grace particuliere. Ensuite elle prit congé du General, & se retira dans le bourg, aprés avoir remply les Espagnols d'admiration. Sa beauté & son esprit les avoient de telle sorte occupés, qu'ils ne songerent pas seulement à s'enquerir de son nom. Cependant pour donner ordre au passage de l'armée, le General demeura sur le bord du fleuve, que les matelots crurent estre le mesme que celuy qui sur la coste est appellé Sainte Heleine, & il manda au Mestre de Camp de faire promptement avancer le reste des troupes, & de se rendre auprés de luy.

Durant ce temps-là les Indiens firent aussi des traîneaux en fort grand nombre, & ame-

nerent plusieurs batteaux si bien que le lendemain on passa le fleuve. Quelques-uns racontent que les Espagnols eurent quatre chevaux de noyez, & les autres sept. Ce qui leur donna un déplaisir d'autant plus sensible, que ce malheur estoit arrivé par la faute de ceux qui conduisoient ces chevaux. En effet ils les pousserent si inconsiderément à travers le fleuve, qu'ils les engagerent en un gouffre où ils se perdirent. Les autres estant heureusement passez avec l'Armée, une partie des troupes se logea dans la moitié du village, que les Indiens leur avoient laissé; & l'autre sous des huttes de rameaux; car la contrée est pleine de bois, d'arbres fruictiers & de meuriers, plus beaux que ceux dont nous avons parlé jusqu'icy.

CHAPITRE XII.

On envoye vers la mere de la Dame de Cofaciqui.

LE lendemain du passage des troupes, Soto s'informa avec soin de la Province de Cofaciqui, & il sçût que le terroir estoit tres-bon pour semer, & pour nourrir des troupeaux. Il apprit de plus que la mere de la

Dame du pays, estoit une veûve qui demeuroit à douze lieuës du quartier ; C'est pourquoy il supplia sa fille de la mander. Et incontinent elle luy dépécha douze des principaux Indiens, avec ordre de la prier de venir au Camp, pour y voir des étrangers dignes d'admiration, & mesme des animaux * inconnus. Mais rien ne put ébranler la mere, qui blâma sa fille de legereté, & témoigna beaucoup de ressentiment de sa conduite. Elle trouva fort mauvais aussi que les Envoyez ne se fussent pas opposez à leur Dame; & fit connoître par ses manieres un grand mépris pour les Espagnols. Le General sur cette nouvelle commande à Aniasco de décendre avec trente fantassins le long du fleuve, vers un endroit éloigné de la communication des villages. Que là ils rencontreroient la mere de la Dame de Cosaciqui, & qu'il l'ameneroit au quartier avec beaucoup de douceur, à cause qu'il desiroit gagner le pays par cette sorte de voye, afin de s'y pouvoir un jour établir sans grande peine. Aniasco part avec ses camarades ; & mene un jeune Indien de qualité, que la Dame de la Province luy avoit donné pour l'accompagner. Cet Indien estoit suivi de quelques-uns de ses domestiques, & avoit charge lors

* Ce sont les chevaux.

qu'on ſeroit prés du lieu où l'on alloit, de marcher devant, pour donner avis de la venuë des Eſpagnols, & de conjurer la bonne mere au nom de ſa fille & des habitans du pays de ſe rendre au Camp. Qu'elle y auroit du plaiſir & de l'honneur: Qu'en un mot elle y ſeroit reçûë avec beaucoup de joye & d'affection. La Dame de Cofaciqui avoit dépéché ce jeune Seigneur, à cauſe qu'ayant eſté élevé par ſa mere, il en eſtoit aymé tendrement, & qu'à cette conſideration il y avoit lieu de croire qu'il la rendroit plus favorable aux Eſpagnols. Il eſtoit d'ailleurs capable de faire réüſſir ce deſſein luy ſeul. Car il avoit de l'adreſſe; du reſte la taille & la mine avantageuſes, fort leſte à la maniere du pays, des plumes de diverſes couleurs ſur la teſte, une belle mante * de peaux, un arc peint en la main, avec un carquois plein de fléches ſur l'épaule. C'eſt l'eſtat où marchoit ce jeune Indien, qui ne ſongeoit qu'à gagner l'amitié des Eſpagnols, & qui leur témoignoit en toutes choſes, que ſa plus grande ſatisfaction ſeroit de les obliger.

---

* Cela eſtoit contre la coûtume. Les Indiens portent rarement des peaux l'Eſté.

CHAPITRE XIII.

Mort du Seigneur Indien avec le retour des Envoyez.

APrés qu'Aniaſco & les compagnons eurent marché environ trois lieuës, durant la chaleur du jour, ils ſe repoſerent ſous de grands arbres. Cependant le Seigneur Indien qui eſtoit au milieu de la troupe, & qui juſqu'alors les avoit agreablement entretenus de Coſaciqui & des contrées voiſines, commença tout d'un coup à réver; il apuye negligemment ſa teſte ſur ſon coude, & jette de fois à autres de profonds ſoupirs. Neanmoins de crainte de l'affliger d'avantage, on n'oſa luy en demander la cauſe. Enſuite comme il ceſſa un peu de ſoûpirer, il prit ſon carquois, & mit dehors preſque toutes les fléches l'une aprés l'autre. Elles eſtoient extrémement belles, parce que les plus conſiderables habitans de la Floride mettent leur honneur dans la beauté de ces ſortes d'armes; ſur tout en celles qui leur ſervent d'ornement. Comme on aura du plaiſir d'apprendre la maniere dont elles ſont faites, je parleray des fléches de l'Indien, qui accompagnoit les Eſpagnols.

Les fléches de ce Seigneur, estoient de roseau, garnies de plumes, & avoient toutes quelque chose de singulier. Plusieurs estoient armées de corne de cerf, ou d'os de poisson, & quelques-unes de bois de palmier, éguisées par le bout, & dentelées par les costez avec tant de propreté, qu'on n'eust pu rien faire de plus juste avec l'acier.

Aussi les Espagnols les trouverent si bien faites qu'ils en prirent quelques-unes pour les considerer de prés, & convinrent tous qu'en ce genre il n'y avoit rien de plus achevé. Durant cela l'Indien qui voit que nos gens ne l'observent pas, tire doucement de son carquois une fléche, dont la pointe estoit de pierre à fusil, & semblable à celle d'un poignard, il s'en frappe à la gorge & tombe mort. Et les Espagnols étonnez de cet accident, & fâchez de n'avoir pu prevenir un coup si funeste, appellent les valets de cet Indien, & demandent la cause de ce malheur. Ils répondent la larme à l'œil qu'ils estimoient que leur maistre s'estoit donné la mort dans la pensée que le service qu'il rendoit aux Chrestiens, seroit tres-desagreable à la Dame vers qui il les conduisoit. Que puis qu'elle n'estoit pas venuë la premiere fois, il estoit à croire qu'elle s'en offenseroit. Qu'ainsi il reconnoissoit mal l'amour qu'elle luy portoit, & les soins

qu'elle avoit pris de son éducation. Ils ajoûtoient qu'il s'estoit ainsi persuadé, que s'il n'executoit les ordres de la jeune Dame, il se mettroit mal auprés d'elle: Qu'il seroit enfin contraint de se retirer, & ils asseuroient que voyant qu'il ne pouvoit éviter de desservir la fille, ou la mere, il leur avoit voulu genereusement témoigner qu'il preferoit la mort au malheur de leur déplaire. Les Espagnols trouverent ces conjectures assez vray-semblables, & continuerent leur route. Mais aprés trois lieuës, ils s'enquirent des domestiques de l'Indien, s'ils sçavoient la retraite de la Dame qu'ils cherchoient, & combien ils en estoient encore éloignez. Ils répondirent que leur Maistre seul la sçavoit; & que neanmoins ils s'efforceroient de la trouver. Nos gens ne laisserent pas de marcher, & au bout de quatre lieuës ils apperçûrent quelques Indiens; ils se mirent aussi-tost en embuscade, & prirent un homme avec trois femmes. Ils les supplierent de leur enseigner le chemin qui conduisoit vers la mere de la Dame de Cofaciqui; & ces Barbares repartirent que le bruit couroit, qu'elle estoit sortie de sa demeure ordinaire, & que même ils ne sçavoient pas bien où elle se retiroit. Que toutefois s'ils vouloient les suivre, ils s'en informeroient, & que sans la chercher bien

loin, elle se trouveroit peut-estre fort prés. Sur cette réponse, comme les Espagnols balançoient touchant la resolution qu'ils devoient prendre, l'un de leurs compagnons dit, que les premiers Envoyez n'ayant eu aucun succez de leur entreprise, il n'y avoit point d'apparence qu'ils deussent estre plus heureux. Que la Dame qu'ils alloient chercher, témoignoit une particuliere aversion pour les Espagnols. Que s'estant opiniastrée à ne pas venir, elle auroit peut-être assemblé des troupes pour les tailler tous en pieces, au cas qu'ils la voulussent enlever, & que sans avoir des chevaux, ils ne pouvoient ny se deffendre, ny rien tenter. Qu'aprés tout, cette bonne femme leur estoit fort inutile pour leur conqueste, & qu'il suffisoit d'avoir sa fille, avec laquelle il falloit faire une paix solide. Que du reste il ne sçavoient quelle route prendre pour aller à la demeure de la mere, parce qu'ils manquoient de guides fideles, & que sans parler du jeune Seigneur, dont la mort estoit d'un mauvais presage, leurs fatigues les devoient obliger à retourner vers le General. Ils passerent tous d'une voix à cet avis, & reprirent le chemin du Camp; où ils rendirent compte de leur avanture. A trois jours de là un Indien s'offrit de les conduire en descendant par eau, où estoit la mere

de la Dame de Cofaciqui & Aniafco prit deux batteaux avec vingt de fes camarades, & fuivit fon guide.

Ils trouverent le premier jour les quatre chevaux qui fe noyerent au paffage du fleuve de Cofaciqui, & cela renouvela le déplaifir qu'ils avoient eu de leur perte. Mais les cinq autres jours qu'il continuerent leur voyage, ils ne firent aucune tencontre, & aprés beaucoup de peine ils revinrent au quartier avec nouvelle, que la Dame qu'ils alloient chercher, ayant fçû qu'on retournoit à elle, s'eftoit cachée dans une foreft, d'où il n'y avoit aucun moyen de la tirer. Le General alors defefperant de l'avoir, tourna toutes fes penfées ailleurs.

CHAPITRE XIV.

Metal qu'on trouva en Cofaciqui.

DUrant les courfes d'Añiafco, les autres Efpagnols qui efperoient tous de faire fortune en Cofaciqui, s'informerent avec foin des richeffes qui s'y rencontroient, & le General commanda d'appeller les deux jeunes Indiens que l'on avoit amenez d'Apalaché. Il les envoya vers la Dame de Cofaciqui, la

ſupplier de faire apporter des perles avec de ces métaux blancs & jaunes, dont trafiquoient les Marchands qu'ils avoient ſervis ; l'aſſeurant que ſi elle obligeoit les Eſpagnols en cela, elle acheveroit de les combler de ſes graces. Cette Dame dépécha auſſi-tôt de ſes ſujets querir de ce métal ; & ils raporterent du cuivre d'une couleur tres-dorée, avec de certains aix blancs, comme de l'argent, longs & larges d'une aune, épais de trois à quatre doigts, & toutesfois tres-legers. Mais quand on les manioit ils ſe reduiſoient en poudre, à la façon d'une motte de terre fort ſeiche. Enſuite elle fit dire aux Eſpagnols, qu'au bout du village, dans un Temple, où l'on enterroit les plus conſiderables du lieu, il y avoit de toutes ſortes de perles en abondance. Qu'ils en prendroient autant qu'ils le jugeroient à propos ; que s'ils en vouloient davantage, ils en trouveroient à une lieuë du quartier dans la Capitale de la contrée, Que cette ville, le ſejour de ſes anceſtres, avoit un Temple, où ils verroient une grande quantité de perles, qu'elle abandonnoit à la diſcretion du General & de ſes troupes ; & que meſme s'ils n'eſtoient pas ſatisfaits de tout cela, ils en pourroient encore avoir par le moyen de la peſche qui ſe faiſoit au pays. Ces nouvelles conſolerent les Eſpagnols de

n'avoir pas rencontré en Cofaciqui l'or & l'argent, dont on les avoit flattez. Ils se réjouirent aussi de voir que plusieurs croyoient qu'il y eust de l'or dans le cuivre ; mais comme ils n'avoient ny eau forte, ny pierre de touche, ils n'en purent faire l'essay.

CHAPITRE XV.

Temple où l'on enterre les principaux habitans de Cofaciqui.

LOrs que l'on sçût les richesses du Temple, où estoient enterrez les plus considerables habitans de Cofaciqui, on l'envoya garder, & au retour d'Aniasco le General & ses Capitaines s'y transporterent. Ils trouverent dans ce Temple de grands coffres de bois, où il ne manquoit que des serures, & ils s'estonnerent que sans outils les Indiens les eussent pu si bien faire. Ces coffres estoient autour des murailles sur des bancs à deux pieds de terre, & enfermoient les morts embaumez de telle sorte, qu'ils ne sentoient point mauvais. Outre ces grands coffres, il y en avoit de plus petits, & des corbeilles de roseau tres-bien faites. Ces derniers coffres estoient pleins d'habits d'hommes & de femmes, &

les

les corbeilles remplies de perles de toutes façons. Les Espagnols furent rejoüis de tant de richesses ; car il y avoit plus de mille mesures de perles. Ils en peserent vingt mesures, & en prirent deux seulement avec autant de semence de perles pour les envoyer aux Havanes, où l'on en sçauroit le prix. Le General en effet ne voulut point qu'on s'embarrassast de beaucoup de choses ; & mesme il eut fait remettre dans les corbeilles le reste des perles, si on ne l'eust supplié d'en distribuer. Il en donna donc à pleines mains aux soldats & aux officiers, avec ordre d'en faire des Chapelets, à quoy elles estoient propres. Ensuite les Espagnols sortirent de ce Temple, & Soto deux jours aprés, prit trois cens hommes des principaux de ses troupes, & alla à Talomeco.

Le chemin de part & d'autre depuis le Camp jusqu'à cette ville estoit couvert d'arbres, dont une partie portoit du fruit, & il sembloit qu'on se promenast dans un verger. Ainsi nos gens arriverent avec plaisir & sans peine à Talomeco, qu'ils trouverent abandonné à cause de la peste. Talomeco est une belle ville, & marque assez qu'elle a esté le sejour des Caciques. Elle est sur une petite éminence prés de la riviere, & consiste en cinq cens maisons bien basties. Celle des Seigneurs s'éleve par dessus la ville & se voit de loin.

Elle est aussi plus grande, plus forte & plus agréable que les autres. Vis-à-vis de cette maison est le Temple où sont les cercueils des Seigneurs de la Province. Il est remply de richesses, & basti d'une maniere magnifique. Mais comme je desespere de le bien décrire, je conjure les honnestes gens qui liront cette histoire, de suppléer au défaut de mon expression, en se formant une grande idée des choses dont je les vais entretenir.

CHAPITRE XVI.

Description du Temple de Talomeco.

LE Temple de Talomeco, où est la sepulture des Caciques, a plus de cent pas de long sur quarante de large; les murailles hautes à proportion, & le toict fort élevé, pour suppléer au défaut de la tuile, & pour donner plus de pente aux eaux. La couverture est de roseaux fort déliez, fendus en deux, dont les Indiens font des nattes qui ressemblent aux tapis de jonc des Maures; ce qui est tres-beau à voir. Cinq ou six de ces tapis mis l'un sur l'autre servent pour empécher la pluye de percer, & le Soleil d'entrer dans le Temple; ce que les particuliers de la contrées & leurs

voisins imitent dans leurs maisons.

Sur le toict de ce Temple il y a plusieurs coquilles de differente grandeur, & de divers poissons rangées dans un tres-bel ordre. Mais on ne comprend pas d'où on les peut avoir aportées, ces peuples estant si éloignez de la mer, si ce n'est qu'on les ait prises dans les fleuves & les rivieres qui arrosent la Province. Toutes ces coquilles sont posées le dedans en dehors pour donner plus d'éclat, mettant toûjours un grand coquillage de limaçon de mer entre deux petites écailles, avec des intervales d'une piece à l'autre, remplis par plusieurs filets de perles de diverse grosseur en forme de festons, attachez d'une coquille à l'autre. Ces festons de perles qui vont depuis le haut du toict jusqu'en bas, joints au vif éclat de la nacre & des coquilles, font un tres-bel effet, lors que le Soleil donne dessus.

Le Temple a des portes proportionnées à sa grandeur. On void à l'entrée douze statuës de geant faites de bois. Ils sont representez d'un air si farouche & si menaçant, que les Espagnols s'arresterent long-temps à considerer ces figures dignes de l'admiration de l'ancienne Rome. On diroit que ces geans soient mis là pour défendre l'entrée de la porte. Car ils sont en haye des deux costez, & vont en diminuant de grandeur. Les premiers ont

huit pieds, & les autres un peu moins à proportion, en forme de tuyaux d'orgues.

Ils ont des armes conformes à leur taille, les premiers de chaque coſté, des maſſuës garnies de cuivre qu'ils tiennent eſlevées, & ſemblent tout preſts à les rabattre avec fureur, ſur ceux qui ſe hazardent d'entrer. Les ſeconds ont des marteaux d'armes, & les troiſiémes, une eſpece de rame; les quatriémes, des haches de cuivre, dont les tranchans ſont de pierre à fuſil. Les cinquieſmes tiennent l'arc bandé, & la fléche preſte à partir. Rien n'eſt plus curieux à voir que ces fléches, dont le bout d'enbas eſt d'un morceau de corne de cerf fort bien mis en œuvre, ou de pierre à fuſil afilée comme un poignard. Les derniers geans ont de fort longues piques garnies de cuivre par les deux bouts en poſture menaçante, ainſi que les autres; mais tous d'une maniere differente & fort naturelle.

Le haut des murailles du Temple en dedans, eſt orné conformément au dehors du toict; car il y a une eſpece de corniche faite de grandes coquilles de limaçons de mer mis en fort bon ordre, & entre elles on voit des feſtons de perles qui pendent du toict. Dans l'intervalle des coquilles & des perles, on apperçoit dans l'enfoncement attaché à la couverture quantité de plumes de diverſes cou-

leurs tres-bien diſpoſées. Outre cet ordre qui regne au deſſus de la corniche, pendent de tous les autres endroits du toict pluſieurs plumes & pluſieurs filets de perles, retenus par des filets imperceptibles attachez par haut & par bas, enſorte qu'il ſemble que ces ouvrages ſoient preſts à tomber.

Au deſſous de ce plafons & de cette corniche, il y a autour du Temple des quatre coſtez, deux rangs de ſtatuës, l'un au deſſus de l'autre, l'un d'hommes & l'autre de femmes, de la hauteur des gens du pays. Chacun a ſa niche joignant l'une de l'autre, & ſeulement pour orner la muraille qui euſt eſté trop nuë ſans cela. Les hommes ont tous des armes en main; où ſont des rouleaux de perles de quatre ou cinq rangs avec des houpes au bout faites d'un fil tres-délié, & de diverſes couleurs. Pour les ſtatuës des femmes, elles ne portent rien en leur main.

Au pied de ces murailles il y a des bancs de bois fort bien travaillez, où ſont poſées les cercueils des Seigneurs de la Province & de leur famille. Deux pieds au deſſus de ces cercueils en des niches dans le mur, ſe voyent les ſtatuës des perſonnes qui ſont là enſevelies. Elles les repreſentent ſi naturellement, que l'on juge comme elles eſtoient au temps de leur mort. Les femmes n'ont rien à la main,

mais les hommes y ont des armes.

L'espace qui est entre les Images des morts, & les deux rangs de statuës, qui commencent sous la corniche est semé de boucliers de diverses grandeurs, faits de roseaux si fortement tissus, qu'il n'y a point de trait d'arbaleste, ny mesme de coup de fusil qui les puisse percer. Ces boucliers sont tous ornez de perles & de houpes de couleur, ce qui contribuë beaucoup à leur beauté.

Dans le milieu du Temple il y a trois rangs de quaisses sur des bancs separez. Les plus grandes de ces quaisses servent de base aux mediocres, & celles-cy aux plus petites, & d'ordinaire ces pyramides sont composée de cinq ou six quaisses. Comme il y a des espaces entre un banc & un autre, cela n'empêche point d'aller de costé & d'autre, & de voir dans le Temple tout ce qu'on veut.

Toutes ces quaisses sont remplies de perles, de sorte que les plus grandes renferment les plus grosses perles, & ainsi en continuant jusqu'aux plus petites, qui ne sont pleines que de semence de perles. Au reste la quantité des perles estoit telle, que les Espagnols avoüerent qu'encore qu'ils fussent plus de neuf cens hommes, & eussent trois cens chevaux, ils ne pouvoient tous ensemble emporter en une fois toutes les perles de ce Temple. On ne

doit pourtant pas s'en trop étonner, si l'on considere que les Indiens de la Province apportoient dans ces quaisses depuis plusieurs siecles toutes les perles qu'ils trouvoient sans en retenir une seule. Et de là on peut juger par comparaison, que si tout l'or & tout l'argent qu'on a amené du Perou en Espagne, ne s'estoit pas transporté ailleurs, les Espagnols pourroient aujourd'huy couvrir d'or & d'argent plusieurs Eglises.

Outre cette innombrable quantité de perles, on trouva force paquets de peaux de chamois, les uns d'une couleur, & les autres d'une autre, sans compter plusieurs habits de peaux avec le poil teintes differemment, plusieurs vestemens de chats, de martres, & d'autres peaux aussi bien passées qu'au meilleur endroit d'Allemagne & de Moscovie.

Autour de ce Temple, qui par tout estoit fort propre, il y a un grand magasin divisé en huit salles de mesme grandeur, ce qui luy apporte beaucoup d'ornement. Les Espagnols entrerent dans ces salles, & les trouverent pleines d'armes. Il y avoit dans la premiere de longues piques ferrées d'un tres-beau cuivre, & garnies d'anneaux de perles, qui font trois ou quatre tours. L'endroit de ces piques qui touche à l'épaule est enrichi de chamois de couleur, & aux extremitez il

y a des houpes, avec des perles qui contribuent beaucoup à leur beauté.

Il y avoit dans la seconde salle des massuës semblables à celles des geans, garnies d'anneaux de perles, & par endroits de houpes de diverses couleurs, avec des perles alentour. Dans la troisiéme on trouvoit des marteaux d'armes enrichis comme les autres; dans la quatriéme, des épieux parez de houpes, prés du fer & a la poignée; dans la cinquiéme des especes de rames ornées de perles & de franges; dans la sixiéme des arcs & des fléches tres-belles. Quelques unes sont armées de pierre à fusil, éguisées par le bout en forme de poinçon, d'épée, de fer de picques, ou de pointe de poignard, avec deux tranchans. Les arcs sont émaillez de diverses couleurs, luisans & embellis de perles en divers endroits. Dans la septiéme salle il y avoit des rondaches de bois & de cuir de vache, aporté de loin, garnis de perles & de houpes de couleur. Dans la huitiéme, des boucliers de roseaux tissus fort adroitement, & parez de houpes & de semences de perles. Voilà la description du Temple & du magasin de Talomeco, que les Espagnols qui avoient esté au Perou, & dans les autres parties de l'Amerique, admirerent comme la merveille du nouveau monde. Ensuite ils demanderent aux Indiens ce

qui les avoit portez à amasser tant de richesses, & ils répondirent que tous les Seigneurs du païs, & principalement ceux de leur Province, faisoient consister leur grandeur dans la magnificence de leur Temple. Nos gens se contenterent de cette réponse, & aussi-tost les Intendans de l'Empereur qui estoient à la suite de l'armée, pour recevoir le quint de toutes les richesses que l'on trouveroit, delibererent de prendre les droits de leur Maistre. Mais Soto leur dit qu'il ne se falloit charger de rien. Que l'on estoit assez embarassé des armes & des provisions que l'on portoit. Qu'aprés la conqueste de la Floride on le partageroit, & que celuy auquel arriveroit la Province de Cofaciqui, payeroit le quint des tresors qui se trouveroient dans le Temple de Talomeco. Tout le monde approuva ce sentiment, & l'on reprit la tonte du quartier.

CHAPITRE XVII.

Départ de Cofaciqui, avec ce qui arriva dans la marche jusques à Chovala.

SI-tôt que le General fut arrivé au quartier il employa dix jours à s'informer des Provinces voisines, & sur l'asseurance qu'elles é-

toient fertiles & peuplées, il commanda à ses gens de se tenir prest pour partir, & alla avec ses Officiers prendre congé de la Dame de Cofaciqui & des principaux Indiens. Il les remercia de leur obligeant accueil, & sur tout la jeune Princesse, à qui il promit toutes sortes de reconnoissances des bontez qu'elle avoit eües pour les Espagnols. Ensuite les troupes décamperent; mais parce qu'elles n'avoient pas assez de vivres pour marcher en gros, elles se diviserent. Le General ordonna à trois de ses Capitaines*, de prendre cent Cavaliers avec deux cens fantassins, & d'avancer douze lieuës dans le pays, à costé de la route de Chovala où on alloit. Qu'ils rencontreroient dans un bourg six cens mesures de gros millet; & qu'aprés en avoir pris autant qu'ils pourroient, ils rejoindroient le reste de l'Armée dans la marche. Ces Capitaines partirent incontinent, & le General prit le chemin qu'il avoit resolu. Il arriva en huit jours à Chovala, qui confine à la Province de Cofaciqui, & ses Officiers au village, où ils avoient ordre de se rendre. Ils y trouverent une grande quantité de gros millet, ils enleverent deux cens mesures, & vinrent reprendre la route du General qui estoit passé. La

* Gallego, Tinoco, Silvestre.

plufpart d'entre eux qui ne fçavoient à combien ils eftoient de luy, & qui dans cette incertitude, craignirent de manquer de vivres fur le chemin, fe mutinerent, & fans vouloir obeïr ils doublerent le pas pour l'atteindre. Les Capitaines qui vouloient aller doucement, à caufe de trois chevaux malades, tâcherent à retenir ces mutins, par la confideration des fervices que l'on tiroit des animaux. Mais ils leur répondirent fierement, que l'on ne devoit point preferer trois chevaux à la vie de trois cens hommes, & ils fe remirent à marcher plus fort & plus en defordre qu'auparavant. Là-deffus un des Capitaines qui fe trouvoit à la tefte, leur dit, qu'il s'eftonnoit de la precipitation avec laquelle ils alloient. Que dans deux jours au plus tard, ils joindroient le General à Chovala. Qu'il avoit trop d'honneur, & fçavoit trop bien la guerre pour les laiffer dans un pays ennemy. Qu'il ne falloit donc pas fur une crainte ridicule de manquer de provifions, abandonner des chevaux qui fervoient fi utilement contre les Barbares. Que fans doute leur conduite les couvriroit de honte, & donneroit un fenfible déplaifir à Soto qui les aymoit. Qu'ainfi ils devoient plûtôt fonger à rentrer dans leur devoir, & à mourir en braves foldats, que d'eftre dans la defobeïffance, & vivre fans gloire.

Ces paroles les arresterent un peu, & le lendemain comme ils marchoient, il se forma dans l'air au milieu du jour, un orage accompagné de vents, de tonnerre, & d'une gresle si funeste, que sans la rencontre de quelques grands arbres, ils fussent tous peris. Car la gresle estoit fort grosse, mais par bonheur elle ne dura pas long-temps. De sorte qu'ils continuerent leur chemin, & arriverent le troisiéme jour de leur marche à de petits villages, que l'on appelloit Chalaques, d'où les habitans s'estoient retirez, hormis quelques vieillards, dont la pluspart avoient perdu la vûë.

A trois journées de-là, ils rejoignirent le General qui les attendoit depuis deux jours dans une valée de la Province de Chovala, éloignée de la Capitale d'environ cinq lieuës, par la route qu'ils avoient tenuë, & qu'ils trouverent assez belle. Car ils marcherent presque toûjours par un pays plain & coupé à chaque trois ou quatre lieuës, de petites rivieres qui couloient agréablement par la campagne. Ils rencontrerent aussi quelques montagnes d'une pente fort douce, couvertes d'herbes tres-propres pour le bestail ; & virent durant leur traitte de tres bonnes terres.

Au reste depuis Apalaché jusques à Chovala, le chemin fut d'environ cinquante-sept journées,

journées, & presque toûjours vers le Nord ou Nordest. Ce qui est assez remarquable, les Espagnols trouverent dans les villages qui dépendoient de la Dame de Cofaciqui, plusieurs esclaves Indiens des autres contrées, que ceux qui alloient à la chasse & à la pesche faisoient prisonniers. Ces esclaves servoient à cultiver la terre & on les avoit tres-maltraitez pour les empécher de fuïr. Aux uns on avoit coupé les nerfs du coup de pied, & aux autres les nerfs qui sont au dessus du talon. Quand j'auray encore dit quelque chose de la Dame de Cofaciqui, j'auray raconté ce qui s'est vû ou passé de plus considerable dans ses Provinces.

CHAPITRE XVIII.

Generosité de la Dame de Cofaciqui.

LEs Espagnols sejournerent quinze jours dans la Capitale de Chovala, située entre un bourg & une petite riviere fort rapide; ils y furent tres-bien reçûs, parce que la Province dépendoit de la Dame de Cofaciqui. Ensuite ils décamperent, & marcherent le premier jour par des terres semées, & cinq autres sur des montagnes inhabitées, & de

vingt lieuë de traverse. Elles estoient pleines, de chesnes, de meuriers, de bons pasturages, & de petits ruisseaux qui couloient parmy des vallées tres-fresches & tres-agréables.

Pour revenir à la Dame de Cofaciqui, elle ne fut pas contente d'avoir fait conduire les Espagnols jusques à Chovala, elle commanda encore aux habitans de cette Province de leur fournir autant de vivres qu'ils en voudroient, & mesme de leur donner des Indiens pour les servir durant les vingt lieuës de montagne qu'ils devoient passer, avant que d'arriver à Guachoulé. Elle eut soin aussi, afin que tout allast mieux, que les Indiens de service fussent commandez par quatre des principaux du pays, & fit garder cet ordre, tandis que les Espagnols marcherent sur ses terres. Mais voicy comme elle se gouverna à leur égard, lors qu'ils sortirent des contrées de son obeïssance. Elle ordonna aux quatre Commandans Indiens, que dés qu'ils arriverent au pays de Guachoulé qui confine à ses Provinces, ils prissent les devans; & qu'en qualité de ses Ambassadeurs, ils allassent prier le Cacique de recevoir favorablement les Espagnols dans son estat. Qu'en cas de refus, ils luy declarassent la guerre, & le menaçassent de mettre tout à feu & à sang dans sa contrée. Le General ne sçût rien de cet ordre, qu'a-

prés que l'on euſt paſſé les montagnes. Alors comme les quatre Indiens luy eurent demandé permiſſion de s'avancer, ils luy decouvrirent les choſes dont on les avoit chargez. Nos gens ſurpris de cette genereuſe conduite, demeurerent dans le ſentiment où ils eſtoient, que la Dame de Coſaciqui deſiroit de les ſervir ardemment. En effet, lors que dans ſa Province elle les obligeoit avec chaleur, elle les prioit toûjouts de luy pardonner, ſi elle ne leur rendoit pas tous les bons offices qu'elle ſouhaitoit. Les Eſpagnols pour la perſuader du contraire, luy faiſoient compliment ſur la maniere dont elle agiſſoit. Cette Dame eſtoit non ſeulement liberale envers nos gens, mais encore envers ſes ſujets qu'elle combloit de ſes graces. Elle meritoit auſſi de commander à des Royaumes entiers, & pour eſtre une Princeſſe accomplie, il ne luy manquoit que d'eſtre éclairée des lumieres de la foy.

CHAPITRE XIX.

Ce qui arriva aux troupes dans le deſert.

LE jour que les Eſpagnols ſortirent de Chovala, ils trouverent à dire trois eſclaves, dont deux eſtoient Negres & l'autre

Maure. L'amour des femmes plûtôt qu'aucun mauvais traitement les avoit obligez à fuïr & à demeurer parmy les Indiens, si ravis de les avoir qu'on ne put jamais les retrouver quelque diligence qu'on fit pour cela. Comme les Negres aymoient leurs Maîtres, & passoient pour bons Chrestiens, on fut surpris de leur faute, mais personne ne s'estonna de la conduite du Maure, qui estoit fin & méchant.

Deux jours aprés cette fuite, lors que les troupes marchoient à travers le desert, Juan Terron un des plus robustes soldats de l'Armée tira de son Alforge * sur le midy, environ six livres de perles, & pressa un Cavalier de ses amis de les prendre. Le Cavalier le remercia, & luy dit qui les devoit garder, ou plûtost puisque le bruit couroit, que le General dépéchoit aux Havanes, les y envoyer pour en achepter des chevaux, & n'aller plus à pied. Terron piqué de cette réponse, repartit, que ces perles ne passeroient donc pas outre, & là-dessus il les répandit de costé & d'autre sur l'herbe, & à travers des buissons. On fut surpris de cette folie; car les perles estoient grosses comme des noisettes, d'une tres-belle eau, & à cause qu'elles n'estoient

* Espece de grande fauconniere.

pas percées, elles valoient plus de six mille ducats. On ramassa environ trente de ces perles qui parurent si belles, qu'elles firent regreter la perte des autres, & dire par raillerie ces paroles, qui passerent en proverbe parmy eux, ce ne sont pas des perles pour Juan Terron.

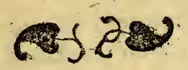
Terron ne voulut jamais découvrir où il avoit rencontré tant de grosses perles, & comme ses compagnons se mocquoient souvent de sa conduite, il les pria un jour de l'épargner; que toutes les fois qu'il se souvenoit de sa sotise, il luy prenoit envie de se pendre. Tels sont les prodigues, ils despensent follement leurs biens, & aprés ils en sont au desespoir. Au contraire ceux qui sont liberaux ont de certaines joyes secretes, que l'on sent mieux qu'on ne les exprime.

Fin de la premiere Partie de l'Histoire de la Floride.

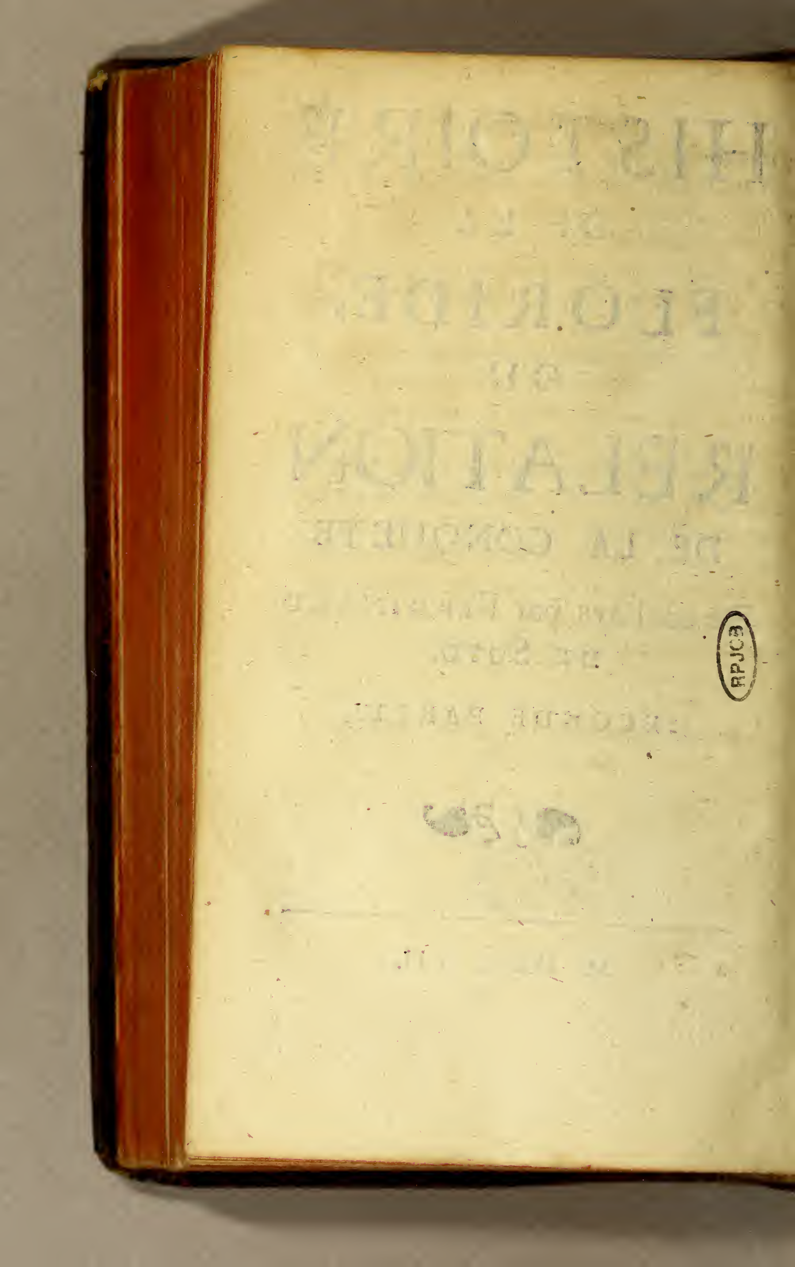


HISTOIRE
DE LA
FLORIDE,
OU
RELATION
DE LA CONQUETE
De ce Pays par FERDINAND DE SOTO.

SECONDE PARTIE.



M. DCC. VII.


RPJCB



HISTOIRE DE LA FLORIDE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

Accueil des Espagnols en diverses Provinces de la Floride, avec les batailles qui s'y sont données.

CHAPITRE I.

Comme les Caciques de Guachoulé, & d'Iciaha reçûrent les troupes.*

LORS que les Espagnols eurent traversé le desert, dont j'ay parlé au dernier chapitre de la premiere Partie de cette Histoire, ils entrerent dans la

* ou Ichiaha.

Capitale de Guachoulé, située entre plusieurs ruisseaux qui passent de costé & d'autre de la ville, & viennent des montagnes qui sont à l'entour. Le Seigneur qui portoit le nom de sa Province, sortit de la Capitale demy-lieuë au devant des Espagnols, accompagné de cinq cens des principaux de la contrée, fort lestes à la mode du pays. Il receut en cet estat le General avec de grands témoignages d'amitié, & le mena dans sa ville qui estoit de trois cens feux; puis il le logea en sa maison qu'il avoit preparée pour cela à la consideration de la Dame de Cofaciqui; & pourveut les Espagnols de toutes les choses necessaires. Son logis estoit sur une tertre avec une terrace autour, où six hommes se pouvoient promener de front.

Durant quatre jours que le General sejourna dans cette place, il s'informa de la qualité du pays. Ensuite il prit la route de la Province d'Iciaha, & en faisant tous les jours cinq lieuës, il arriva le sixiéme à la Capitale, qui porte le nom du Cacique & de la contrée. Pour y aller il descendit le long de plusieurs ruisseaux qui passent à Guachoulé, qui se joignent à quelque distance de là, & font un fleuve si puissant, que dans la Province d'Iciaha éloigné de trente lieuës de l'autre, il est plus grand que le Gualdaquivir, qui passe à Seville.

La Capitale d'Iciaha est à la pointe d'une Isle de plus de cinq lieuës. Le Cacique à l'arrivée du General sortit de cette ville, & le fut recevoir avec toutes les apparences d'une grande joye. Les Indiens qui l'accompagnoient firent la mesme chose à l'égard des autres Espagnols, & les passerent dans des barques, & sur des traîneaux qu'ils tenoient prests pour leur rendre cet office. Ils les logerent aprés en leurs maisons, ils les regalerent le mieux qu'ils purent, & tâcherent par toutes sortes de moyens de leur marquer leur bonne volonté. Le General s'enquit à son ordinaire de ce qu'on trouvoit de particulier dans la contrée, & le Cacique luy dit qu'à trente lieuës de la Capitale, il y avoit des mines de ce métal jaune dont il s'informoit, & que s'il vouloit y envoyer des gens, il les y feroit seurement conduire & ramener, Villabos & Silvera s'offrirent de faire le voyage, Soto y consentit, & ils partirent aussi-tôt à pied avec des Guides Indiens.

CHAPITRE II.

Maniere dont les Indiens tirent les perles de leurs coquilles.

LE lendemain le Cacique vint voir le General, & luy donna un fil de perles

d'environ deux brasses. Ce present sans doute eust passé pour beau, si les perles n'eussent point été percées; car elles estoient toutes égales & grosses comme des avelines. Soto en reconnoissance de cette faveur, luy donna quelques pieces de velours & de drap, qui furent particulierement estimées de l'Indien, auquel il demanda où se faisoit la pesche des perles, il répondit qu'elle se faisoit dans sa Province. Qu'au Temple de la ville d'Iciaha, où ses ancestres estoient enterrez, il y en avoit une grande quantité, & qu'on en prendroit à discretion. Le General repliqua qu'il luy estoit obligé, mais qu'il ne vouloit rien emporter du Temple, & qu'il n'avoit receu son present que pour ne luy pas déplaire. Que son dessein estoit seulement de sçavoir de quelle sorte on tiroit les perles des escailes. Le Cacique repartit qu'il en feroit pescher toute la nuit, & que le lendemain matin à huit heures il auroit la satisfaction qu'il souhaitoit. Il commanda donc au même temps d'envoyer quatre batteaux à la pesche des perles, avec ordre de retourner au matin. Cependant il eut soin que l'on brûlast force bois sur le rivage, pour y faire un grand brasier, & qu'au retour des batteaux on mist les escailles dessus qui s'ouvrirent à la chaleur. On rencontra à l'ouverture des premieres, dix ou douze perles

de la grosseur d'un poix que l'on porta au Cacique, & au General qui estoient presens, & qui les trouverent tres-belles, hormis que le feu leur avoit dérobé une partie de leur éclat.

Lors que le General eut vû ce qu'il desiroit, il retourna dîner; & incontinent aprés entra un soldat qui d'abord luy dit, que mangeant des huistres que les Indiens avoient peschées, il avoit rencontré sous sa dent une perle tres-belle & d'une couleur tres-vive; & qu'il le supplioit de la recevoir pour l'envoyer à la gouvernante de Cuba. Soto refusa civilement cette perle, & asseura le soldat qu'il luy estoit aussi obligé que s'il l'acceptoit. Qu'il tâcheroit un jour de reconnoistre son affection, & l'honneur qu'il faisoit à sa femme. Et que cependant il estoit d'avis qu'il conservast son present, pour en acheter des chevaux aux Havannes. Les Espagnols qui estoient alors avec le General considererent la perle de ce soldat; & quelques-uns qui se piquoient de se connoistre en pierreries, l'estimerent quatre cens ducats. Aussi elle n'avoit rien perdu de son lustre, & l'on ne s'estoit pas servi du feu pour la tirer.

Tandis que les Espagnols sejournerent dans la Capitale d'Iciaha, un cavalier qu'on appelloit Loüis de Bravo, se promenant la

lance en main sur une chaussée prés du fleuve, vit passer un chien, & il luy jetta sa lance à dessein de le tuer, & de le manger faute d'autre viande. Mais il le manqua, & le coup alla donner à la temple de Juan Mateos qui peschoit à la ligne, & le tüa. Bravo qui ne l'avoit pas vû, & qui ne se doutoit point de ce malheur, courut ramasser la lance, & il trouva qu'elle traversoit la teste de Mateos, le seul des troupes qui eust des cheveux blancs. C'est pourquoy ils l'appelloient leur pere; & comme ils luy portoient beaucoup de respect, sa mort les toucha sensiblement.

Tandis que ces choses se passoient, ceux qui estoient allez à la découverte retournerent au bout de dix jours, & rapporterent que les mines estoient d'un cuivre fort haut en couleur. Qu'apparemment si l'on cherchoit avec soin, on rencontreroit de l'or & de l'argent. Que du reste la terre par où ils avoient passé, estoit bonne pour le bestail, & pour le labourage. Que par les bourgs qu'ils avoient traversez, on les avoit bien reçûs, & que mesme toutes les nuits aprés les avoir regalez, on leur envoyoit deux jeunes filles fort jolies pour coucher avec eux. Que neanmoins ils ne les avoient point touchées, de crainte que s'ils avoient pris quelque liberté avec elles, les Barbares le lendemain ne s'en

fussent vengez sur eux à coups de flêches. Mais les Indiens en usoient peut-estre de la sorte dans la pensée de mieux divertir leurs hostes, qu'ils voyoient jeunes & vigoureux ; car s'ils les avoient voulu tuer, ils le pouvoient aisément sans chercher aucun pretexte.

CHAPITRE III.

Reception des Espagnols dans les Provinces d'Acosté & de Coça.

APrés le retour de Silvera & de Villabos, le General commanda qu'on se tinst prest pour partir, & l'on décampa le jour suivant avec l'amitié des Indiens de la contrée. Les troupes marcherent le long de l'Isle, & à cinq lieuës d'Iciaha, où se fait la jonction du fleuve de cette contrée, avec celuy du pays, où l'on entroit, elles rencontrerent la Capitale d'Acosté qui porte le nom de la Province. Le Cacique les y reçût d'abord d'une maniere bien differente de son voisin, car lors qu'ils entrerent en Acosté, il y avoit plus de quinze cens hommes sur les armes, tous gens resolus & determinez à combattre, qui ne desarmerent point de tout le jour, & qui traitterent les Espagnols avec tant de fierté

& d'inſolence, que pluſieurs fois on fut preſt d'en venir aux mains avec eux; mais le General l'empécha pour ne point rompre la paix qu'on avoit gardée depuis la ſortie d'Apalaché. On obeït, & l'on fut toute la nuit ſous les armes auſſi bien que les Barbares, qui le lendemain agirent avec moins de défiance & plus de civilité. Le Cacique accompagné des principaux du pays, vint obligeamment offrir du gros millet; & nos gens crurent qu'il s'eſtoit adouci à la recommandation du Seigneur d'Iciaha, qui l'avoit envoyé prier en leur faveur. Le General accepta les vivres & les paya. Les troupes auſſi-tôt deſcamperent, & paſſerent le fleuve dans des batteaux & ſur des traîneaux, ravies que les choſes ſe fuſſent terminées ſans combat. Elles entrerent de là dans la Province de Coça dont les habitans vinrent au devant d'eux, & les reçûrent avec affection. Ils leur fournirent auſſi des vivres & des guides pour les mener d'un bourg à l'autre.

Coça eſt une Province de cent lieuës de traverſe. La terre en eſt bonne, & le pays fort peuplé. Car en un ſeul jour ſans compter les villages de coſté & d'autre de la route, les Eſpagnols traverſerent dix ou douze petites bourgades, dont les habitans leur donnoient des proviſions, & meſme ceux d'un lieu les

menoient à l'autre, & les y faiſoient recevoir. Ils les accompagnerent de la ſorte durant leur marche, qui fut de quatre à cinq lieuës par jour; de ſorte que ſelon la rencontre, nos gens camperent dans les villages, & quelquefois parmy les champs.

Tandis qu'ils marchoient, le Cacique qui tenoit ſa cour à l'autre extremité de la Province, dépêchoit chaque jour vers le General pour le feliciter de ſa venuë, & le ſupplier d'avancer tout à ſon aiſe; qu'il l'attendoit dans la Capitale, où il ſeroit bien reçû luy & toutes ſes troupes. Les Eſpagnols aprés vingt-trois ou vingt-quatre jours de marche, arriverent heureuſement à cette ville, que l'on appelloit Coça du nom du Seigneur, & de celuy de la contrée. Le Cacique ſur la nouvelle qu'ils approchoient, ſortit une lieuë au devant d'eux, ſuivi de plus de mille hommes tres-bien faits & tres-leſtes, avec des habillemens de peaux, dont pluſieurs eſtoient de martres qui ſentoient fort bon. Ils marchoient en ordre, vingt de front à chaque rang, avec de grandes plumes de diverſes couleurs ſur la teſte, ce qui eſtoit agréable à voir.

Voilà comme les ſujets de Coça reçûrent les Eſpagnols, & leurs témoignerent l'eſtime qu'ils avoient pour eux. Enſuite les uns & les autres vinrent à la Capitale, & on logea Soto

dans l'une des maisons du Cacique, faite comme celle des autres Seigneurs de la Floride. La ville de Coça est sur le bord d'un fleuve composée de cinq cens maisons, dont le Cacique en fit abandonner la moitié pour loger commodement les troupes. Elles sejournerent environ deux jours dans ce lieu, où elles reçûrent de Coça & de ses vasseaux toutes les marques d'une grande amitié.

CHAPITRE IV.

Honnesteté du Cacique Coça, & départ des troupes,

UN jour aprés que Coça eust dîné avec Soto, & se fût entretenu de la conqueste du pays, & de la maniere de le peupler, il se leva, & luy fit la reverence; se tournant un peu vers les Officiers qui estoient presens. Puis il luy dit qu'à la consideration des bontez que les Espagnols luy avoient témoignées, il le supplioit que s'il cherchoit à s'establir dans le Pays, il preferast la Province de Coça aux autres. Qu'il n'avoit vû de cette contrée que les endroits les moins fertiles; mais que s'il luy plaisoit de l'envoyer visiter entierement, il trouveroit que la terre en estoit tres-

bonne, & le sejour tres-agreable. Qu'il choisiroit la partie la meilleure, & la plus bèlle. Qu'il la peupleroit, & feroit bâtir des bourgs avec une ville où il tiendroit sa cour. Qu'au moins s'il luy refusoit cette grace il le conjuroit, puisque que l'hyver approchoit de le passer avec luy. Que durant ce temps il s'instruiroit à loisir de tout, & seroit servy avec beaucoup d'affection. Le General remercia le Cacique de tant d'amitié ; & luy répondit qu'il ne pouvoit s'habituer au pays, qu'il ne fust auparavant asseuré de quelque port où pussent aborder les Navires d'Espagne, avec les choses necessaires à un establissement. Que lors qu'il verroit le temps favorable à une habitation, il recevroit de grand cœur son offre, & qu'il n'en perdroit point le souvenir. Que cependant il le prioit de luy conserver toûjours cette bonne volonté, & que bien-tôt il retourneroit dans sa Province, où il luy obeïroit sans reserve. Le Cacique réjoüi de cette réponse, dit à Soto qu'il prenoit ses paroles pour des gages de sa promesse, & qu'il s'en souviendroit jusqu'à ce qu'il l'eust accomplie. Coça avoit alors vingt-six ou vingt-sept ans, bien fait de sa personne, spirituel, doux, sage, si honneste, qu'on l'eust cru élevé parmy le monde poly & intelligent. Les Espagnols se rafraischirent dix ou douze

jours dans la Capitale de sa Province ; & continuerent leur voyage vers la mer. Car dés qu'ils partirent de Chovala, ils tirerent droit à la coste, & tournerent en forme d'arc, pour arriver au port d'Achussi. Le General l'avoit ainsi resolu avec Maldonado qui devoit y mener des soldats, des troupeaux & des provisions.

Le Cacique accompagna Soto jusqu'à la frontiere de la Province, & fut suivi de beaucoup de gens de guerre de ses sujets, & d'autres Indiens de somme. Ils se rendirent au bout de cinq jours en bon ordre au bourg de Talisse, qui est la clef de la contrée. Ce bourg estoit palissadé, revestu de fort bonnes terrasses, & presque entouré d'une riviere. Il ne reconnoissoit pas bien le Cacique, a cause d'un Seigneur voisin qui tâchoit d'en faire soulever le peuple. Toutefois Coça n'avoit point de guerre avec ce Seigneur, mais Tascaluça ; c'est ainsi que s'appelloit ce Seigneur voisin, estoit fourbe, hardy, & entreprenant, & se plaisoit à broüiller. Coça qui depuis longtemps sçavoit le dessein de Tascaluça, fut fort aise d'accompagner le General jusqu'à Talisse, tant pour le servir que pour donner de la crainte aux habitans, & les faire rentrer dans leur devoir à la faveur des Espagnols.

Tandis que les troupes sortoient de la ville

de Coça, un Chreſtien qui n'eſtoit point Eſpagnol, ſe cacha dans cette place pour ne point ſuivre les autres. Mais comme il n'eſtoit pas conſiderable, on ne le trouva à dire qu'à Taliſſe, où l'on eſſaya de le faire venir, mais inutilement. Il fit dire au General qu'il vouloit demeurer avec les Indiens, & que ſon Capitaine l'ayant querellé, il ne le vouloit jamais voir, ny les Eſpagnols auſſi. Là-deſſus le General pria le Cacique de luy rendre ce deſerteur. Mais Coça luy repartit agréablement, que puis qu'ils n'avoient pas tous voulu s'eſtablir ſur ſes terres, il eſtoit juſte qu'il y en demeuraſt au moins quelqu'un, & qu'il en auroit un ſoin tout particulier. Qu'ainſi il le ſupplioit de luy pardonner, s'il ne contraignoit point ſon ſoldat de rejoindre les troupes. Soto alors qui conſidera qu'il n'obtiendroit rien du Cacique, ne le preſſa pas davantage.

J'ay oublié de dire qu'un Negre fort bon Chreſtien, & fort bon eſclave, demeura malade à Coça, & qu'il fut recommandé au Cacique, qui promit d'en avoir ſoin. Ces particularitez ſont de peu de conſequence, mais je les raporte, afin que ſi quelque jour on fait la conqueſte de la Floride, on puiſſe s'informer des habitans du pays, s'ils ne ſe ſouviennent point des eſtrangers qui ſe ſont eſtablis parmy eux.

CHAPITRE V.

De quelle maniere Tascaluça reçût le General.

LE General sejourna dix jours à Talisse, où il s'informa des Provinces voisines, & du chemin qu'il avoit à faire. Cependant le fils de Tascaluça le vint trouver. C'estoit un jeune homme d'environ dix-huit ans; mais si haut, qu'il surpassoit presque de la moitié du corps tous les Espagnols, & tous les Indiens de l'armée. Il avoit à sa suite plusieurs gens considerables, & venoit en qualité d'Ambassadeur offrir à Soto l'amitié de son pere, sa personne & sa Province. Soto le reçût aussi avec beaucoup de civilité, tant pour le merite particulier qu'il sembloit avoir, que pour son air qui avoit quelque chose de grand. Ensuite, comme ce jeune Seigneur apprit que le General vouloit aller voir Tascaluça, il luy dit que son Pere n'estoit qu'à douze lieuës du camp, & qu'on s'y pouvoit rendre par deux chemins. Qu'il supplioit le General d'envoyer quelques soldats pour les reconnoistre, avec ordre d'aller par l'un & de retourner par l'autre. Qu'il les feroit con-

duire & ramener seurement ; & qu'apres on marcheroit par la route la plus agreable & la plus aisée. Villabos qui souhaitoit que la découverte fust heureuse, s'offrit d'aller avec un de ses compagnons trouver Tascaluça. A son retour les Espagnols dirent adieu à Coça & à ses sujets, & prirent le chemin que Villabos leur marqua. Ils passerent le fleuve de Talisse sur des traîneaux & des barques ; & au bout de trois jours ils arriverent à la vûë d'un petit village où les attendoit Tascaluça. Mais lors qu'il apprit qu'ils approchoient, il fut au devant d'eux, & s'arresta sur une éminence pour les mieux voir. Il estoit environné de cent des principaux de ses sujets, tous de bout, tandis qu'il estoit assis sur une chaise de bois, haute d'environ deux pieds, sans dossier, ny bras, & toute d'une piece. Prés de cette chaise il y avoit un Indien avec un enseigne de peau de chamois, traversé de trois barres d'Azur, de la figure d'un estendart de Cavalerie. Nos gens en furent surpris, parce qu'ils n'avoient pas encore vû de drapeau parmy les Indiens.

Tascaluça estoit âgé de quarante ans, ou environ, & plus haut de deux pieds que ceux qui l'accompagnoient ; de sorte qu'il paroissoit un geant. Son visage, ses épaules & le reste de son corps répondoit à cette hauteur,

& il estoit gros à proportion ; bel homme, l'air noble & fier, le mieux pris en sa taille, & le plus grand que l'on eust encore vû dans la Floride.

Comme il attendoit Soto sur l'éminence, quelques Officiers Espagnols s'avancerent jusqu'auprés de luy, sans qu'il daignast les regarder, ou leur faire la moindre civilité ; & il sembloit qu'il ne les eust point apperçûs. Mais à l'arrivée du General, il se leva, & fit quinze ou vingt pas pour le recevoir. Soto de son costé mit pied à terre & l'embrassa. Ils s'entretinrent tandis que les troupes se logerent dans le bourg & aux environs. Aprés ils se donnerent la main, & vinrent à la maison qui estoit preparée pour le General, où le Cacique prit congé de luy, & se retira.

L'Armée se rafraichit deux jours dans le village, & le troisiéme elle en sortit. Tascaluça sous pretexte d'amitié & de service, la voulut accompagner durant qu'elle marcheroit sur ses terres. Si bien que Soto commanda que l'on tinst prest un cheval pour ce Cacique, de mesme qu'on avoit fait jusques-là pour tous les autres Seigneurs Indiens ; ce que j'avois oublié à dire. Mais comme Tascaluça estoit grand, on eut de la peine à luy trouver une monture. Cependant lors que l'on eust bien cherché, on rencontra un gros cheval

cheval de baſt, on le mit deſſus, aprés luy avoir donné un habit d'écarlatte & une cape de meſme couleur ; mais il s'en falloit tres-peu que ſes pieds ne touchaſſent à terre.

Le General réjoüi, qu'enfin on euſt de quoy monter le Cacique donna ſes ordres pour marcher, & l'Armée fit quatre lieuës chaque jour, & au troiſiéme elle arriva à la Capitale, que l'on appelloit Taſcaluça du nom du Seigneur & de la Province. Cette ville eſt forte, parce qu'elle eſt au milieu d'une preſque Iſle, que forme le fleuve qui paſſe à Taliſſe, & qui eſt beaucoup plus grand & plus rapide à Taſcaluça qu'à ce bourg. Le lendemain on traverſa le fleuve, mais à cauſe qu'on n'avoit pas aſſez de traîneaux, on employa tout le jour à paſſer, & l'on ne put loger qu'à demy-lieuë de là dans une valée tres-agréable. Alors les Eſpagnols trouverent à dire Villabos & un autre cavalier, ſans qu'ils puſſent ſçavoir ce qu'ils eſtoient devenus. Ils ſoupçonerent alors ſeulement que s'eſtant écartez, les Indiens les avoient tuez. Villabos en effet ſe plaiſoit à ſortir du camp & à courir le pays ; mais de ces ſortes de courſes il n'en arrive d'ordinaire que du malheur.

On commença deſlors à avoir mauvaiſe opinion de l'amitié de Taſcaluça. Et ce qui confirma cette creance, fut que les Eſpagnols

témoignans aux Indiens leur étonnement de la perte de leurs camarades, les Barbares leur répondoient avec inſolence, qu'ils ne leur avoient pas donné en garde, & qu'ils n'eſtoient pas obligez de leur en rendre compte. Le General ne voulut point pouſſer la choſe, de crainte d'effaroucher le Cacique. Et parce qu'il crut que Villabos & ſon compagnon eſtoient tuez, il differa de vanger leur mort, juſques à ce que la fortune leur en fourniſt quelque occaſion.

Le lendemain Soto envoya à Mauvila, qui eſtoit à une lieuë & demie du camp, Gonçal Quadrado Charamillo, & Diego Vaſqués, cavaliers experimentez dans toutes ſortes de rencontres, & leur ordonna de reconnoiſtre ce bourg, & de l'y attendre.

CHAPITRE VI.

Découverte d'une trahiſon dans Mauvila.

AU meſme temps que Quadrado & ſon camarade furent partis, le General prit cent chevaux & autant de fantaſſins, pour aller à l'avant-garde avec luy & le Cacique; & donna ordre au Meſtre de camp de le ſuivre en diligence. Neanmoins le reſte de l'Armée

ne sortit que tard; & dans la pensée qu'il n'y avoit rien à craindre, ils se répandirent de çà & de là pour chasser.

Le General arriva sur les huit heures du matin à Mauvila, qui consistoit en quatre-vingts maisons, où dans quelques-unes on pouvoit poster quinze cens hommes, dans quelques-autres mille, & aux plus petites environ six cens. Ces maisons n'avoient pourtant qu'un corps de logis; car les Indiens ne les font point autrement, & chaque corps de logis est en forme de salle avec quelques petites chambres. Au reste, comme Mauvila est une place frontiere, les maisons en estoient fortes & belles, & marquoient assez la puissance du Cacique. La plusspart aussi luy appartenoient, & les autres aux principaux de ses sujets. Le bourg de Mauvila est dans une tres agréable plaine, ceint d'un rempart fort haut, palissadé de grosses pieces de bois, fichées en terre avec des soliveaux en travers par dehors, attachez par dedans avec des fortes cordes. Le haut des pieces de bois estoit enduit de terre grasse, meslée de longue paille, ce qui remplissoit de telle sorte le vuide qui se trouvoit entre les pieces de bois, que cela paroissoit une muraille de massonnerie. Il y avoit de cinquante pas en cinquante pas des tours capables de tenir huit hommes avec

des crenaux à quatre ou cinq pieds de terre. Il n'y avoit que deux portes à Mauvila, l'une au Levant, l'autre au Couchant, & une grande place au milieu du bourg entourée des principales maiſons. Soto arriva avec le Cacique dans cette place qui eſt au milieu de la Ville. Taſcaluça auſſi-tôt mit pied à terre, & appella Ortis pour luy montrer le logis du General & de ſes Officiers. Il luy dit que les valets & les autres gens de ſervice prendroient la maiſon la plus proche du logis du General, & que les troupes camperoient dehors à la portée du trait, où l'on avoit fait de fort bonnes huttes. Le General fit répondre qu'il falloit attendre que ſon Meſtre de camp l'euſt joint, & la deſſus le Cacique entra dans une maiſon, où eſtoit ſon conſeil de guerre. Cependant les ſoldats qui s'eſtoient avancez avec le General demeurerent ſur la place, & envoyerent leurs chevaux hors du bourg, juſqu'à ce qu'ils euſſent vû le lieu qu'on leur deſtinoit.

Sur ces entrefaites Quadrado qui eſtoit venu reconnoiſtre Mauvila, vint trouver le General. Il luy dit qu'il ſe falloit défier du Cacique; & qu'il craignoit une trahiſon. Qu'il y avoit dans les maiſons du bourg prés de dix mille hommes de guerre, tous jeunes gens, leſtes & bien armez, la fleur des vaſ-

ſaux de Taſcaluça & des Seigneurs voiſins. Que pluſieurs logis eſtoient pleins d'armes. Qu'il n'y avoit dans Mauvila que de jeunes femmes qui pouvoient combattre, nuls enfans, & que les habitans eſtoient libres & ſans embarras. Qu'à un quart de lieuë aux environs du bourg, ils avoient fait le dégaſt; ce qui faiſoit connoiſtre qu'ils avoient envie de ſe battre. Que tous les matins ils ſortoient en campagne, & faiſoient l'exercice en tres-bon ordre. Qu'à cela il falloit adjouſter la mort de Villabos avec l'orgueil des Barbares, & qu'ainſi il eſtoit d'avis qu'on ſe tinſt ſur ſes gardes. Le General commanda auſſi-tôt, que ſous main on avertiſt de la trahiſon ceux de ſes gens qui eſtoient dans le bourg, pour ſe tenir preſts en cas d'alarme, avec ordre à Quadrado de raconter au Meſtre de camp ce qu'il avoit vû.

Carmona dit que le General fut reçû à Mauvila en grande réjoüiſſance, & qu'à ſon entrée les Indiens pour mieux couvrir leur mauvais deſſein, avoient ordonné pluſieurs dances de femmes, ce qui eſtoit agréable à voir; car les Indiennes ſont belles & bien faites. En effet celle que Moſcoſo emmena de Mauvila au Mexique, fut trouvée ſi charmante que les Dames Eſpagnols qui eſtoient dans ce Royaume le prierent ſouvent de la

leur envoyer pour la voir.

Quant au Cacique, lors qu'il fut entré dans la maiſon où l'attendoit ſon conſeil, il dit à ſes Capitaines qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & qu'il falloit promptement determiner ſi l'on égorgeroit les Eſpagnols qui eſtoient dans le bourg, ou ſi l'on attendroit qu'ils fuſſent tous joints. Qu'il ne doutoit point du ſuccez de l'entrepriſe, quelque reſolution que l'on priſt; parce qu'ils n'avoient à faire qu'à un petit nombre de lâches & de mal-adroits. Mais que pour eux, outre qu'ils ſe trouvoient huit contre un, ils eſtoient vaillans & experimentez. Qu'ils declaraſſent donc hardiment ce qu'ils trouvoient bon d'executer, & qu'il n'attendoit que cela pour perdre ſes ennemis.

CHAPITRE VII.

Reſolution du conſeil du Cacique, avec le commencement de la bataille de Mauvila.

LEs opinions du conſeil de Taſcaluça furent partagées. Les uns ſoûtenoient qu'on ne devoit point attendre à attaquer les Eſpagnols qu'ils ſe fuſſent joints, à cauſe que la défaite en ſeroit plus difficile; Et les autres,

qu'il ſeroit lâche de les attaquer lors qu'ils eſtoient en petit nombre. Qu'il falloit differer l'attaque juſqu'à ce qu'ils fuſſent tous à Mauvila ; & qu'alors il y auroit plus de gloire à les vaincre. A cela les premiers repartirent qu'on ne devoit rien hazarder, que les Eſpagnols eſtant joints, ſe deffendroient avec plus de vigueur, & pourroient tuer quelques Indiens. Que la mort de leurs ennemis couſteroit trop cher, ſi elle leur couſtoit la perte de quelques-uns des leurs ; qu'ainſi il importoit de donner ſans deliberer davantage. Cét avis l'emporta, & il fut reſolu que l'on chercheroit pretexte de querelle, & qu'au cas que l'on en trouvaſt point, on ne laiſſeroit pas de paſſer outre, d'autant qu'il y avoit toûjours raiſon de perdre ſes ennemis.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient, les valets du General qui avoient appreſté le dîner, l'avertirent qu'on alloit ſervir, & il commanda de dire à Taſcaluça qui avoit toûjours mangé avec luy, qu'il l'attendoit pour ſe mettre à table. Ortis qui avoit reçû cet ordre alla au logis du Cacique, pour le prier a dîner, mais la porte luy fut refuſée, & on luy répondit que Taſcaluça alloit ſortir. Il retourna une ſeconde fois & il eut la meſme réponſe ; & à la troiſiéme il dit que Taſcaluça vinſt s'il luy plaiſoit, & que le dîner eſtoit

ſur table. Alors un Indien qui avoit la mine d'un Officier, repartit qu'il s'eſtonnoit que des brigands oſaſſent proferer le nom de ſon Seigneur avec ſi peu de reſpect, & l'appeller Taſcaluça, ſans luy donner les tîtres qui luy eſtoient dûs. Qu'il juroit par le Soleil, que l'inſolence de ces coquins leur couſteroit la vie, & qu'il falloit dès aujourd'huy commencer à les chaſtier. A peine cet Indien eut-il parlé, qu'il en vinſt un autre qui luy donna un arc & des fléches pour commencer le combat. Le Barbare renverſe auſſi-tôt les bords de ſa mante ſur ſes épaules, appreſte ſon arc, & ſe met en eſtat de tirer ſur une troupe d'Eſpagnols dans la ruë. Gallego qui ſe rencontra par hazard à un coſté de la porte par où l'Indien eſtoit ſorti, voyant cette trahiſon déchargea au Barbare un tel coup d'eſtramaſſon ſur l'épaule, qui n'eſtoit couverte que de ſa mante, qu'il le fendiſt juſques aux entrailles, & tomba mort dans le temps, qu'il alloit laſcher le trait. Ce Capitaine qui venoit d'eſtre tué avoit en ſortant commandé aux Indiens de charger les Eſpagnols. C'eſt pourquoy ils fondirent de toutes parts & donnerent avec tant de furie ſur nos gens, qu'ils les chaſſerent plus de cent pas hors du bourg. Neanmoins pas un Eſpagnol ne tourna le dos, tous combattirent & ſe retirerent en braves ſoldats.

Parmy les Barbares qui donnerent les premiers, il y avoit un jeune homme de marque âgé de dix-huit ans, qui jetta les yeux sur Gallego, & luy tira six ou sept fléches, mais inutilement, si bien que de rage de ne l'avoir ny blessé, ny tué, il le serra de prés, & luy déchargea avec tant de force trois ou quatre coups de son arc sur la teste, que le sang en coula. Gallego qui previt la recharge, le perça de deux coups d'epée, & le renversa mort à ses pieds.

On se persuada que ce mort estoit fils du Capitaine Indien qui avoit perdu la vie, & que la passion de vanger la mort de son pere l'avoit attaché à Gallego avec opiniastreté. Mais ce ne fut pas ce jeune homme seul qui se battit courageusement, les autres donnerent avec la mesme ardeur; car ils n'avoient tous pour but que d'exterminer les Espagnols.

Les Cavaliers qui avoient envoyé leurs chevaux hors de Mauvila, coururent promptement les reprendre. Les plus vistes monterent dessus, les autres n'en eurent pas le loisir, & leur couperent les longes, afin qu'ils pussent échaper à la fureur des Barbares; mais les derniers qui ne purent ny les monter, ny les mettre en liberté, les virent percer à grand coups de fléches. Car les Indiens qui avoient fait deux bataillons donnerent vigoureusement,

les uns sur les Espagnols, & les autres sur les chevaux & le bagage qui estoit là. Ensuite ils porterent le butin dans leur maison, & il ne resta aux Espagnols que la vie qu'ils deffendirent en gens de cœur. Ils firent en effet dans cette rencontre tout ce que de braves soldats pouvoient faire.

CHAPITRE VIII.

Suite de la bataille de Mauvila,

LEs Cavaliers qui estoient montez à cheval s'estant joints à d'autres qui arrivoient à la file, s'opposent à la furie des Barbares; & s'avancent pour secourir l'Infanterie qui en estoit pressée; les ennemis se relaschent peu à peu, les nostres se rassemblent & font deux gros, l'un d'Infanterie, & l'autre de Cavalerie. Ensuite ils fondent sur les Indiens avec tant d'ordre & de courage, qu'ils les repoussent jusques dans leurs fortifications, où ils seroient entrez pesle-mesle, si ceux qui estoient dedans n'eussent fait pleuvoir de toutes parts des fleches & des pierres. C'est pourquoy nos gens se retirerent, & les Indiens sortirent si promptement, que plusieurs se jetterent à bas des murailles, & approcherent

les Espagnol de si prés ; qu'ils se saisirent des lances de quelques Cavaliers. Cependant ils ne remporterent aucun avantage ; nos soldats qui se battoient en bon ordre les ayant adroitement attirez à plus de deux cens pas du bourg, redoublerent leurs efforts, & les y recognerent vertement. Mais comme de dessus leurs terrasses, les Barbares incommodoient les nostres, on eut recours aux ruses pour les obliger à sortir, & donner lieu aux Cavaliers de les percer. On fit donc plusieurs feintes pour les attirer, & comme elles reüssirent on les repoussa plusieurs fois ; mais ce ne fut pas sans perte de part & d'autre. Car ils soûtenoient & attaquoient vivement nos gens.

Le Capitaine Gallego parmy les escarmouches, estoit suivi d'un Dominicain bien monté qui estoit son frere, & qui le prioit d'accepter son cheval. Mais le Capitaine qui se trouvoit des premiers dans le combat, & qui aimoit l'honneur avec passion, ne voulut jamais quitter son rang. Cependant son frere qui piquoit & d'autre aprés luy, fut tiré par un Indien, qui le blessa legerement à l'épaule, parce qu'il avoit deux capuchons avec un grand chapeau de feutre qui flottoient dessus.

Il y eut dans ces attaques quantité de morts & de blessez. Entre autres mourut Dom

Carlos Henriquez, qui avoit épouſé la Niece du General, & qui eſtoit aimé de toute l'armée. Ce cavalier parmy beaucoup d'excellentes qualitez eſtoit genereux envers tout le monde, & fort brave de ſa perſonne. Rien ne toucha plus les Eſpagnols, que ſa mort qui arriva en cette ſorte. Son cheval dans la derniere attaque eut un coup de fléche au poitral, & auſſi-tôt Henriquez ſe courba pour l'arracher ; mais comme il tournoit un peu la teſte ſur l'eſpaule gauche, il découvrit ſa gorge, & reçût en cet endroit un coup de fléche armée de pierre-à fuſil. Il en tomba par terre, & mourut le lendemain.

Voilà comme les Eſpagnols & les Indiens ſe battoient, mais il en perit plus du coſté des Barbares, parce qu'ils n'avoient point d'armes déffenſives. Auſſi aprés qu'ils eurent reconnu que les chevaux leur enlevoient la victoire, ils ſe retirerent dans le bourg, dont ils fermerent les portes, reſolus de mourir tous ſur leurs remparts les armes à la main. Le General commanda en meſme temps aux Cavaliers de mettre pied à terre, parce quils eſtoient mieux armez que les fantaſſins, avec ordre de prendre des boucliers & des haches, & d'aller teſte baiſſée, enfoncer les portes de Mauvila; ce qu'ils firent courageuſement, mais non pas ſans eſtre maltraitez. Ils entrerent donc

donc dans ce bourg ; & cependant les fantassins qui estoient aux environs y accoururent en grande foule. Mais comme ils ne purent tous passer par les portes, à cause qu'elles estoient estroites & que d'ailleurs ils ne vouloient pas perdre l'occasion d'acquerir de l'honneur dans le combat, ils sapperent à grands coups de haches un endroit de palissade, & entrerent dans le bourg l'espée à la main au secours de leurs camarades. Alors les Indiens qui virent leurs ennemis maistres de la ville, combattirent en desesperez au milieu des ruës, & des ramparts, d'où ils incommoderent fort nos gens ; de sorte que pour empécher que ces Barbares ne les prissent en queuë, & ne regagnassent les maisons dont on s'estoit emparé, ils y mirent le feu, & parce qu'elles n'estoient que de paille, on ne vit en un moment que flamme & fumée, ce qui servit encore à augmenter le nombre des morts & des blessez.

Aussi-tôt que les Indiens furent retirez dans le bourg, plusieurs d'entre eux coururent pour piller le logis du General, mais ils y trouverent des gens qui les repousserent, trois arbalestriers, un Indien bien arme amy des Espagnols, avec deux Prestres, autant d'esclaves, & cinq gardes de Soto. Tandis que les Ecclesiastiques prioient, les autres com-

battoient courageusement. Si bien que les ennemis ne pouvans gagner la porte de la maison, essaïerent d'entrer par le toict, & y firent des ouvertures en trois ou quatre endroits, mais les arbalestriers percerent tous ceux qui se presenterent. Cependant le General & ses gens arrivent, ils donnent sur les Barbares qui assiegeoient la maison, les mettent en fuite, & delivrent ceux qui estoient dedans.

Ensuite le General qui s'estoit déja battu quatre heures à pied, sort du bourg, monte à cheval pour redoubler la fráyeur des Indiens & le courage des soldats. Aprés il rentre dans Mauvila accompagné de Tovar, & criant S. Jacques; ils se font jour à travers les ennemis, les mettent en desordre, & les percent à grands coups de lance.

Comme dans la meslée Soto se dressoit sur les estriers pour percer un Indien, il fut tiré par derriere; la fléche rompit sa cotte de maille, & luy entra assez avant dans la fesse. Neanmoins, de peur que la blessure n'abatist le courage de ses gens, & ne relevast celuy des Barbares, il dissimula le coup qu'il avoit reçû, & n'arracha point la fléche, si bien qu'il ne put s'asseoir. Mais il ne laissa pas de se battre vaillamment jusques à la fin du combat qui dura cinq heures. Certes cette action seule

marque assez son cœur & son adresse à cheval.

Tovar eut aussi un coup de fléche, qui perça sa lance de part & d'autre au dessus de la poignée, mais a cause que le bois en estoit bon, le trait ne fit que son trou ; de sorte qu'aprés que la fléche fut coupée, le cavalier se servit de sa lance comme à l'ordinaire. Ce coup est de peu d'importance, toutefois je le raporte, à cause qu'il en arrive assez rarement de semblables.

Cependant le feu qu'on avoit mis aux maisons augmentoit de plus en plus, & incommodoit les Barbares jusques sur leurs remparts, d'où la plusspart combattoient ; c'est pourquoy ils furent contraints de les abandonner. Le feu qu'on mettoit aux portes des logis faisoit aussi de grands maux n'ayant qu'une seule porte, ceux qui estoient dedans ne pouvoient sortir, & ils brusloient malheureusement. Plusieurs Indiennes qui se trouverent enfermées dans des maisons où le feu estoit aux portes, perirent toutes de cette maniere là. Le feu n'excitoit pas moins de desordre dans les ruës qu'aux autres lieux. Quelquefois le vent chassoit la flamme avec la fumée sur les Indiens, & favorisoit les Espagnols, & quelquefois au contraire ; si bien que les ennemis regagnoient ce qu'ils avoient

perdu, & il se tuoit de part & d'autre beaucoup de monde.

Un si fâcheux combat s'opiniastra pendant sept heures, & dura jusques à quatre aprés midy. Alors comme les Barbares virent le nombre des gens qu'ils avoient perdu par le feu & par le fer, & que leurs forces commençoient à s'affoiblir, & celles de leurs ennemis à croistre, ils implorerent le secours des femmes, & les porterent à vanger la mort de plusieurs braves Indiens, ou à perir toutes genereusement.

Lors qu'on appella les femmes au secours, quelqu'unes combattoient déja au costé de leurs maris : mais si-tôt qu'elles furent commandées, elles accoururent en foule, les unes avec des arcs & des fléches, & les autres avec des épées, des pertuisannes & des lances, que les Espagnols avoient laissé tomber dans les ruës, & dont elles se servirent adroitement. Elles se mirent toutes à la teste des Indiens, & pleines de colere & de dépit affronterent le peril, & firent voir un courage au dessus de leur sexe. Mais comme les Espagnols virent qu'ils ne se battoient presque plus que contre des femmes, & que ces braves Indiennes songeoient plûtost à mourir qu'à vaincre, ils les espargnerent tellement qu'ils n'en blesserent pas une.

Cependant l'arrierre-garde qui avançoit, & qui se divertissoit dans la marche, entendit le bruit des tambours & le son des trompettes; & se doutant de ce qui estoit arrivé, elle marcha promptement & en bon ordre; si bien qu'elle vint encore à temps pour donner secours. Mais à peine furent-ils arrivez, que Diego de Soto Neveu du General, aprit la mort de Dom Carlos son cousin, & comme il l'aimoit extrémement, il la voulut vanger. Il se jette en bas de son cheval, prend une rondache, met l'epée à la main, & entre dans le bourg au plus fort de la meslée. Il y reçût aussi-tôt un coup de fléche qui luy enfonça l'œil au derriere de la teste, il en tomba par terre, & languit jusqu'au lendemain, qu'il mourut sans qu'on luy pust arracher la fléche. Ce malheur fut sensible à toute l'Armée, & sur tout au General; Diego de Soto estoit un Cavalier vrayement digne d'estre son Neveu.

La bataille ne fut pas moins sanglante à la campagne que dans le bourg. Au mesme moment que les Indiens eurent reconnu que leur nombre leur nuisoit, dans un aussi petit lieu que Mauvila, à cause que leur adresse estoit presque inutile, plusieurs se coulerent en bas du rempart & gagnerent la campagne, où ils se battirent en gens de courage. Neanmoins ils n'y eurent pas plus de bonheur que dans le

bourg. L'avantage qu'ils remporterent sur les fantassins, les Cavaliers l'avoient sur eux, & les perçoient aisément à coups de lances; parce que les Barbares n'avoient point de piques. On les rompit aussi plusieurs fois; & comme alors l'arriére-garde avoit rejoint Soto, on les mit enfin en déroute, & il s'en sauva fort peu.

En ce temps là que le Soleil s'alloit coucher, & que les cris & le bruit de ceux qui se battoient dans Mauvila redoubloient, il y entra une partie des Cavaliers. Jusques là personne hormis Soto & Tovar, n'y estoit encore entré à Cheval pour combattre, car on n'y pouvoit commodément manier les chevaux. C'est pourquoy dès que les Cavaliers y furent, ils partagerent en plusieurs petites esquadres, & coururent par toutes les ruës, où ils tuerent plusieurs Indiens. Douze de ces Cavaliers piquerent par la grande ruë, où il y avoit un bataillon d'hommes & de femmes, que le desespoir forçoit à se battre. Ces Cavaliers les prirent en queuë, & lors qu'ils les eurent rompus ils les pousserent vertement, renverserent mesme pesle-mesle plusieurs de nos gens qui combattoient à pied, & tuerent ces braves Indiens, qui moururent presque tous les armes à la main, preferant la mort à la servitude. Ce fut par ce dernier

combat qui se donna le jour de S. Luc de l'année mille cinq cens quarante, que les Espagnols aprés s'estre battus neuf heures entieres sans relasche, acheverent de triompher entierement de leurs ennemis.

CHAPITRE IX.

De quelques particularitez touchant la bataille.

LOrs que les Indiens attaquerent si courageusement nos gens, qu'ils les chasserent de Mauvila, un Espagnol de fort peu de consideration, prit la fuite, & comme il se fut tiré de peril il tomba par terre, & se releva aussi-tôt. Cependant parce qu'il ne pensoit pas estre tout à fait sauvé, il se remit à fuir & tomba; ce qui parut surprenant, on le trouva mort sans apparence de coup, ny de blessure, & l'on crut que la peur l'avoit fait mourir. Voilà une des choses qui arriva pendant la bataille, & voicy ce qui avint immediatement aprés. Men-Rodriguez Cavalier Portugais, qui avoit fort bien servi en Afrique, & sur les frontieres de Portugal, combatit presque tout le jour, & fit de tres-belles actions; mais aprés la bataille lors qu'il eut mis

pied à terre, il demeura immobile sans pouvoir parler ny manger, & mourut en cet estat là au bout de trois jours, quoy qu'il n'eust reçû ny coup ny blessure. On crut que les efforts extraordinaires qu'il avoit faits contre les Barbares, luy avoient causé cet accident, & l'on disoit qu'il estoit mort de trop de cœur. Du reste aprés la bataille il se trouva dans Mauvila un Indien qui avoit chargé les Espagnols avec tant de furie, que durant la chaleur du combat il ne s'estoit pas apperçû du carnage que l'on avoit fait de ses compagnons; mais comme la rage avec laquelle il se battoit fut passée, & qu'il reconnut le peril où il estoit, avec le malheur de son party, il gagna en diligence le rampart, pour tâcher de se sauver à la campagne. Toutefois voyant la Cavalerie & l'Infanterie Espagnoles répanduës çà & là, il perdit toute esperance d'échaper. Il oste la corde de son arc, en attache un bout à une branche d'arbre, que l'on avoit laissé entre les pieces de bois du rempart, & l'autre à son cou, & se laisse tomber du haut du rempart en bas, & s'étrangle. Quelques soldats coururent à son secours, mais quand ils arriverent il estoit mort. Cette action fait voir le courage & le desespoir des Indiens, puisque le seul qui s'estoit sauvé du combat, aima mieux se faire perir luy-mesme, que de

tomber au pouvoir de ses ennemis.

CHAPITRE X.

Estat des Espagnols aprés la bataille.

LE jour de la bataille le General fit rendre aux morts les derniers devoirs ; & le lendemain il eut soin de faire panser tous les blessez. Mais il y en mourut plusieurs auparavant ; car on trouva dix-sept cens soixante-dix blessures dangereuses, les unes à la poitrine, les autres à la teste, sans parler des blessures legeres, dont le nombre ne se sçauroit dire. Il n'y eut presque aucun soldat qui fust blessé, & quelquefois de dix ou douze coups. C'est pourquoy il eut fallu plusieurs Chirurgiens ; neanmoins il n'y en avoit qu'un, fort lent, & fort mal habile. D'ailleurs toutes choses manquoient, huile, bandes, charpie, habits ; parce que les Indiens avoient enlevé le bagage, & que le feu avoit tout consumé. Il n'y avoit aussi ny hutte pour se mettre à couvert la nuit, ny vivres pour se rafraichir. Les soldats mesmes ne pouvoient en aller chercher, à cause de l'obscurité & de leurs blessures. De sorte que n'esperant aucun soulagement des hommes, ils implorerent le secours du Ciel,

& reconnurent que par les prieres, leurs forces & leurs courages s'augmentoient peu à peu. Ainsi ils se tirerent glorieusement de l'état déplorable où la fortune de la guerre les avoit reduits. Les moins blessez eurent d'abord soin de ceux, dont les coups estoient mortels. Les uns apporterent de la paille, les autres quelques branchages des huttes, que les Indiens avoient faites hors du bourg, & en firent des loges qu'ils appuyerent au rempart, sous lesquelles ils mirent les malades. Plusieurs ouvrirent les corps des Barbares tuez, dont ils tirerent la graisse & en composerent un onguent pour les blessures. Quelques-uns prirent les chemises de leurs compagnons morts, & se dépoüillerent mesme des leurs pour en faire des bandages & de la charpie, & garderent celles de lin pour les blessures dangereuses ; car les playes legeres se pansoient avec du gros linge, & des doublures de haut de chausses. D'autres écorcherent les chevaux qu'on avoit tuez, & en donnoient la chair aux plus foibles, & le reste estoit sous les armes, pour faire teste à l'ennemy au cas qu'il parust. Voilà comme les Espagnols se rendirent tous service les uns aux autres durant quatre jours qu'ils panserent les blessures mortelles ; & cependant ils perdirent vingt-deux de leurs camarades, faute d'estre bien

traitez. De forte qu'avec treize qui expirerent immediatement aprés le combat, & quarante-fept qui furent tuez, dont dix-huit perirent de coups de fléches à la tefte, il en mourut quatre-vingts & deux, fans conter quarante-cinq chevaux que l'on regretta, comme la principale force de l'Armée.

CHAPITRE XI.

Indiens morts à la bataille.

LEs Indiens perdirent prés d'onze mille perfonnes dans la bataille. On en tua aux environs de Mauvila plus de deux mille cinq cens parmy lefquelles eftoit le fils du Cacique, & dans le bourg plus de trois mille ; outre un pareil nombre qui fut bruflé. Car dans une feule maifon il y eut mille femmes d'eftouffées par le feu ; ce qui attiroit la compaffion de tout le monde. A quatre lieuës autour de la ville, parmy les bois dans les ruiffeaux, & autres endroits femblables, les foldats qui allerent en party, trouverent plus de deux mille Barbares ; les uns morts, & les autres bleffez, qui faifoient tout retentir de leurs cris. Mais on ne put fçavoir ce que le Cacique eftoit devenu. Les uns affeuroient qu'il avoit lâche-

ment pris la fuite, & les autres qu'il s'estoit bruslé. Aussi meritoit-il bien le feu, parce qu'il avoit causé tout le malheur arrivé de part & d'autre. En effet, dés qu'il apprit que les Espagnols devoient passer sur ses terres, il resolut de les y exterminer. C'est pourquoy avant qu'ils y entrâssent, il envoya son fils accompagné de quelques-uns de ses sujets vers le General; afin que sous pretexte de paix, ils observassent la conduite des Espagnols dans la guerre, & que sur leur rapport il prist des mesures pour faire reüssir ses desseins. On apprit aussi qu'un jour comme les habitans de Talisse se plaignoient à luy, que leur Cacique les obligeoit à donner aux Espagnols des hommes & des femmes pour esclaves; il luy dit qu'il luy pouvoient obeïr sans repugnance, que bien-tôt il leur renvoyeroit leurs gens & les Espagnols mesme, dont ils se pourroient servir à cultiver la terre. Les Indiens que nos gens prirent à la bataille confirmerent la mesme chose. Qu'à la persuasion de Tascaluça, les habitans s'estoient assemblez dans la vûë de tuër les Chrestiens. Que pour elles, la pluspart sous de grandes promesses seulement avoient esté attirées des Provinces voisines. Qu'aux unes on devoit faires present des capes d'écarlatte, de jupes de satin & de velours, afin de paroistre à la

dance

dance & aux feftes publiques ; & qu'aux autres on eftoit convenu de donner des chevaux pour fe promener devant les Efpagnols. Quelques-unes dirent qu'on leur avoit promis plusieurs foldats pour efclaves, & toutes declarerent le nombre qu'elles en devoient avoir. Que comme plufieurs d'elles avoient leurs maris, elles eftoient venuës par leur ordre ; & les autres à la follicitation de leurs parens, qui leur avoient fait efperer qu'elles verroient de grandes rejoüiffances, pour rendre graces au Soleil de la deffaite de leurs ennemis. Enfin quelques-unes avoüerent qu'elles s'eftoient trouvées à la bataille à la priere de leurs galands, qui avoient fouhaité avec paffion qu'elles fuffent témoins de leur valeur. Ce qui fait affez connoiftre qu'il y avoit long-temps que Tafcaluça meditoit fa trahifon. Mais elle luy fut fatale auffi bien qu'aux Efpagnols, qui fans conter les chofes dont j'ay parlé, perdirent plufieurs calices, plufieurs paremens d'Autels, des chafubles & autres ornemens, le vin & quelques mefures de farine de froment, que l'on gardoit pour dire la Meffe. De forte que ne pouvant l'oüir, les Ecclefiaftiques & les Religieux qui fuivoient l'Armée s'affemblerent pour fçavoir fi l'on pourroit confacrer avec du pain de gros millet. Mais tout convinrent qu'il falloit du

pain de pur froment, & de veritable vin. Comme donc l'on ne consacra plus, on dressa tous les Dimanches & toutes les Festes un Autel, puis un Prestre s'habilloit d'une espece de chasuble de chamois, & disoit *l'Introite* avec les autres prieres de la Messe, sans consecration, & les Espagnols appelloient cela une Messe seiche. Celuy qui la celebroit, ou bien quelque autre Ecclesiastique expliquoit l'Evangile, & l'accompagnoit d'une prompte exhortation. Ainsi nos gens se consoloient un peu de ne pouvoir adorer Jesus-Christ sous les especes du pain & du vin. Mais ce qui leur donna du déplaisir, fut qu'ils demeurerent dans cet estat plus de trois ans; & jusqu'à ce que sortant de la Floride, ils entrerent dans les terres des Chrestiens.

CHAPITRE XII.

Conduite des troupes aprés la bataille, avec la mutinerie de quelques soldats.

LEs Espagnols furent huit jours aux loges qu'ils avoient faites autour du rempart de Mauvila, & quinze autres à se faire panser dans les huttes, que les Indiens leur avoient preparées. Cependant ceux qui se portoient

le mieux allerent quatre lieuës à la ronde chercher des vivres par les villages, où ils trouverent force millet, & beaucoup d'Indiens blessez, sans qu'ils rencontrassent personne qui en eust soin. Ils apprirent seulement que la nuit il venoit des gens les traiter, & que le jour il se retiroient dans les forests. Nos soldats touchez de compassion partagerent leurs vivres avec ces pauvres Barbares. Mais comme les autres Indiens estoient cachez & que l'on vouloit sçavoir ce qui se passoit dans le pays, les Cavaliers coururent çà & là pour faire quelques prisonniers, & prirent dix-huit ou vingt Indiens. Ils leur demanderent d'abord si l'on s'assembloit pour venir attaquer les troupes ; & ils répondirent, que les plus braves des leurs ayant esté tuez à la bataille, il ny avoit plus personne qui pust prendre les armes. On crut cela sans aucune peine ; car tandis que les Espagnols sejournerent aux environs de Mauvila, ils eurent ce bonheur dans leur misere, que les ennemis ne leur donnerent point d'alarme ; ce qui les eut fort incommodez dans l'estat où ils étoient.

Durant ces choses Soto apprit que Maldonado & Arias amenoient des navires, & qu'ils découvroient heureusement la coste. Il sçût aussi des prisonniers, que la mer & la Province

d'Achussi où il souhaitoit d'aller, n'estoient pas à trente lieuës de Mauvila. Ces nouvelles le réjoüirent, dans l'esperance de mettre fin à son voyage, & de s'establir en Achussi. Car il avoit resolu de bâtir une ville au port, qui porte le nom de cette Province, où il recevroit tous les navires, & d'en faire un autre vingt lieuës dans le pays, pour obliger les habitans d'embrasser la foy Catholique, & les reduire peu à peu sous la domination d'Espagne.

En consideration d'une si bonne nouvelle, & sur ce que l'on pouvoit aisément aller du camp, en Achussi ; le General donna la liberté au Cacique de cette Province, lequel depuis quelque temps il retenoit auprés de sa personne fort civilement. Il le pria de luy conserver l'honneur de son amitié, & aprés luy avoir dit qu'il ne l'avoit pas plûtost renvoyé, dans la crainte qu'estant fort esloigné de son pays, il ne luy arrivast par le chemin quelque malheur, il l'asseura que les Espagnols ne tarderoient point à se rendre sur ses terres. Le Cacique témoigna beaucoup de joye de cela, & aprés quelques complimens qu'il fit à Soto, sur la maniere dont il l'avoit traité, il luy promit qu'il tâcheroit de répondre par ses services aux obligations qu'il luy avoit, & là dessus il prit la route d'Achussi. Cependant, la dis-

corde, cette peste des nations & des armées, destruisit tous les desseins que le General avoit formez, de peupler cette Province. Car dans les troupes comme il se rencontroit des soldats qui avoient aidé à conquerir le Perou, & que repassant en leur esprit les richesses que l'on y avoit gagnées, il consideroient qu'il n'y avoit rien de semblable à esperer dans la Floride, il leur estoit impossible de se resoudre à s'y establir. D'ailleurs rebutez des fatigues, & épouvantez de la derniere bataille, ils disoient qu'on devoit desesperer de domter jamais des peuples aussi fiers & aussi belliqueux, que les habitans des vastes regions qu'ils découvroient tous les jours. Que ces Barbares aimoient avec trop de passion leur liberté, & qu'ils perdroient plûtôt la vie que de se soûmettre sous le joug des Espagnols. Qu'aprés tout, les plus fertiles de leurs contrées ne valoient pas la peine que l'on se consumast malheureusement. Et puisque l'on n'y trouvoit ny or ny argent, qu'il falloit quand on seroit arrivé à la coste prendre la route du Perou & du Mexique, où il seroit facile à tout le monde de faire une fortune considerable. Ces discours furent raportez aux General; mais ne voulant pas y ajoûter foy, s'il ne les entendoit luy-mesme, il se mit la nuit à roder tout seul en habit déguisé. Il oüit qu'un

Tresorier * des troupes avec quelques autres, protestoient qu'à leur arrivée au port d'Achussi, s'ils trouvoient des vaisseaux ils feroient voile vers la nouvelle Espagne, & qu'ils estoient las de se sacrifier pour conquerir un miserable pays. Ces paroles toucherent Soto, dans la creance qu'a la premiere rencontre, son armée se dissiperoit. Qu'il auroit le mesme malheur en ses desseins, que Piçarre dans la conqueste du Perou, qui demeura seulement avec treize soldats dans l'Isle de Gorgonne. Et qu'aprés il luy seroit impossible de lever de nouvelles troupes ; parce qu'il auroit perdu sa peine, son autorité, son honneur; enfin ses biens. Toutes ces considerations obligerent le General qui estoit jaloux de sa gloire, à prendre des resolutions precipitées & pleines de desespoir. C'est pourquoy de crainte que ses soldats n'executassent ce qu'il leur avoit entendu dire, il donna ses ordres en diligence & avec adresse, pour avancer dans le pays, desirant de s'éloigner de la coste, & d'oster aux mécontens les moyens de luy ravir l'honneur, & de faire mutiner le reste de son Armée. Mais cette conduite fut la cause & le commencement de sa perte, & depuis il eut toûjours du malheur. Car fâché de voir tous

* Juan Caitan.

ſes deſſeins inutiles, & ſon eſperance trahie, il erra comme par dépit de coſté & d'autre, juſques à ce qu'il perdit par ſa mort tout le fruit de ſes travaux, ſes biens, & la gloire d'avoir manqué à fonder un Royaume, pour l'augmentation de la foy & de la Couronne d'Eſpagne. Neanmoins, ſi au lieu de s'écarter de la coſte; il euſt d'abord pris le conſeil de ſes ſages amis, & châtié les principaux auteurs de la mutinerie, il euſt retenu ſans peine les autres dans le devoir, & terminé heureuſement ſon entrepriſe. Mais comme il ne ſuivit que ſa paſſion, il manqua en une choſe qui luy eſtoit de la derniere conſequence. Ainſi quiconque neglige de conſulter ſes amis, lors qu'il le faut, reüſſit ſouvent fort mal en ſes affaires.

CHAPITRE XIII.

Des femmes Indiennes adulteres.

AVant que de ſortir de la Province de Taſcaluça, il eſt à propos de raporter la maniere dont les loix de ce pays, & de la contrée de Coça, puniſſent les femmes adulteres. Il y a dans cette derniere Province une loy qui ordonne, ſur peine de la vie, que ſi

quelqu'un a des indices suffisans pour croire qu'une femme soit adultere ; il ait à s'en éclaircir, & à l'accuser auprés du Cacique, ou en son absence, auprés des Juges du lieu. Ces Juges sur le raport qui leur est fait, informent secrettement contre la personne accusée, & s'en saisissent s'ils la trouvent coupable. Puis à la premiere feste, ils commandent qu'on publie que les habitans ayent à se rendre, au sortir de leur dîner, dans un certain lieu hors du village ; & que là ils se rangent tous en haye. Aprés viennent les Juges dont deux se placent à un bout de cette file, & deux à l'autre. Les premiers ordonne qu'on leur amene la femme adultere ; & alors ils disent à son mary qui est present, qu'elle est convaincuë de mauvaise vie, & qu'il la traitte selon la rigueur de la loy. Le mary la dépoüille toute nuë, & la rase avec une espece de rasoir * de pierre à fusil ; chastiment honteux, & ordinaire parmy les Nations du nouveau monde. Ensuite pour marque qu'il la repudie, il se retire avec les habits de sa femme, & l'abandonne au pouvoir des Juges. Deux commandent aussi-tôt à la criminelle de passer pardevant les personnes qui sont en haye, & d'aller declarer son crime aux deux autres Officiers.

---

* Les Indiens n'ont pas encore l'usage des ciseaux.

Elle obeït, & dès qu'elle les approche, elle
leur dit qu'elle est convaincuë d'adultere, &
condamnée à la peine, dont les loix punissent
ce crime. Qu'on l'envoye vers eux, afin
qu'ils fassent d'elle ce qu'il leur plaira pour le
bien de la Province. Les Juges la renvoyent
incontinent avec cette réponse, qu'il est rai-
sonnable que les loix qu'on a faites dans la vûë
de conserver l'honnesteté publique soient in-
violablement observées. Qu'ainsi ils confir-
ment la sentence que l'on a renduë contre
elle, & luy ordonnent à l'avenir de ne plus
retomber dans sa faute. Là dessus elle s'en
retourne vers les premiers Juges, & les gens
qui sont en haye la sifflent, & tâchent à force
d'injures d'augmenter sa honte. Cependant
le peuple qui vient en foule, & qui la voit
toute nuë, fait des cris aprés elle. Les uns
luy jettent des mottes de terre, les autres de
la paille, & d'autres de vieux drapeaux, des
morceaux de nattes & autres choses sembla-
bles; la loy le commande de la sorte, & on ne
regarde cette pauvre femme que comme la
honte de son sexe. Aprés tous ces maux,
les Juges la bannissent de la contrée, & la
mettent entre les mains de ses parens avec or-
dre, sur peine de punition exemplaire, de ne
luy donner point d'entrée dans aucun endroit
de la Province. Les parens la reçoivent, & si-

tôt qu'il l'on couverte d'une mante, ils l'emmenent en un lieu où elle n'eſt vûë de pas un Indien du pays ; & au meſme temps les Juges permettent au mary de prendre une autre femme. Voilà comme l'on punit en Coça les Indiennes qui violent la foy qu'elles doivent à ceux qui les épouſent ; mais dans la Province de Taſcaluça, on les chaſtie encore avec plus de rigueur. La loy de cette contrée ordonne, que ſi à heure induë on voit quelqu'un entrer & ſortir trois ou quatre fois d'une maiſon, & que l'on ſoupçonne d'adultere la maiſtreſſe du logis, on eſt obligé ſelon la religion du pays d'avertir le mary de la conduite de ſa femme, & de prouver par trois ou quatre témoins qu'on n'avance rien que de veritable. Le mary au meſme temps aſſemble les témoins, & les interroge l'un aprés l'autre avec d'horribles imprecations contre celuy qui ment, & de grandes benedictions en faveur de celuy qui découvre la verité.

Aprés s'il trouve ſa femme ſuffiſamment convaincuë d'avoir fauſſé ſa foy, il la mene hors du bourg, l'attache à un arbre, ou à un pieu qu'il fiche en terre, & la tuë à coups de fléches. Enſuite il va trouver le Cacique, ou en ſon abſence la Juſtice du lieu. Il leur dit qu'en un tel endroit hors du village, il vient d'oſter la vie à ſa femme ſur le rapport qu'elle

ſtoit tombée en adultere. Qu'il ſupplie qu'on nande les accuſateurs, afin que ſi le crime lont ils l'ont chargée eſt vray, il ſoit abſous lans les formes, & qu'au contraire il reçoive a punition ordonnée par la loy de la Provin- ce. En ce cas la loy commande que les parens de la femme tuent le mary à coups de fléches. Qu'il ſoit la proye des chiens & des oyſeaux; & ſa femme pour marque de ſon innocen- ce honorablement enterrée. Que ſi les témoins perſiſtent en leur depoſition, & ne ſe contre- diſent point, en un mot, s'ils verifient par de bons indices le crime dont il s'agit, on ab- ſout le mary avec la liberté de prendre fem- me, & défenſe ſur peine de la vie aux parens de la criminelle, de luy arracher une ſeule fléche du corps, n'y meſme de l'enterrer; parce qu'il faut qu'elle ſerve d'exemple, & ſoit mangée des beſtes. On voit par là que dans toute la Floride on punit fort rigoureu- ſement les femmes adulteres. Mais on n'a pû ſçavoir de quelle ſorte on y chaſtioit les hom- mes qui débauchoient les femmes d'autruy. Les loix peut-eſtre les y favoriſent comme parmy les autres nations. Il me ſouvient là deſ- ſus de ce que diſoit un jour une Dame de ma connoiſſance, que les hommes s'eſtoient ſeule- ment conſiderez, lors qu'ils avoient fait les loix contre l'adultere, & que la crainte qu'ils ont

ſans fondement de l'infidelité des femmes, les avoit obligez à les traiter cruellement. Mais que ſi les perſonnes de ſon ſexe avoient ordonné des peines contre ce crime ; elles s'y feroient gouvernées ſans paſſion & avec tant de prudence, que l'on n'auroit eu de part ny d'autre aucun ſujet de ſe plaindre.

CHAPITRE XIV.

Entrée des Eſpagnols dans la Province de Chicaça.

POur revenir à Soto, aprés que les Eſpagnols eurent demeuré vingt-quatre jours aux environs de Mauvila, & recouvert aſſez de forces pour paſſer outre, ils ſortirent de Taſcaluça, & arriverent au bout de trois jours dans la Province de Chicaça par des lieux dépeuplez, mais fort agreables. Le premier bourg qu'ils trouverent du coſté qu'ils avançoient eſtoit ſur un fleuve, grand, profond, & haut de bord. Le General auſſi-toſt dépécha dans le village pour demander alliance, mais on répondit fierement qu'on vouloit la guerre. En effet, lors que nos gens s'approcherent de ce lieu, un bataillon d'environ quinze cens hommes vint les attaquer. Toutefois, aprés quelques eſcarmouches les ennemis plierent,

&

& se retirerent avec ce qu'ils avoient de meilleur vers le fleuve, dans le dessein d'en défendre le passage. Nos gens les poussent vertément; si bien que les uns se jettent dans l'eau, les autres la passent en nacelles, & plusieurs à nage, & rejoignent leurs troupes, qui faisoient bien huit mille hommes. Elles bordoient l'autre costé du fleuve environ deux lieuës de long, & travailloient courageusement pour empécher que l'on ne le traversast. Car la nuit ils le passoient en batteaux, & venoient donner sur les Espagnols, qui las d'estre impunément harcelez firent en secret quelques fossez, vis-à-vis des lieux où les ennemis débarquoient. Ensuite ils cacherent dans ces endroits des arbalestriers & des fuseliers, avec ordre de ne point tirer, que les Indiens ne se fussent éloignez de leurs batteaux; mais alors de les charger vigoureusement, & de fondre teste baissée sur eux l'épée à la main; ce qui fut executé avec bonheur. On les repoussa trois fois jusqu'à leurs vaisseaux; de sorte que sans se mettre plus au hazard de passer le fleuve, ils en défendirent le passage seulement. Mais comme ils s'en acquittoient fort bien, & que Soto desesperoit de traverser cette riviere, il commanda à cent hommes des plus experts en charpenterie, d'aller dans un bois à une lieuë du camp, & d'y faire deux barques ca-

pables de tenir beaucoup de monde. On execute ses ordres, & en douze jours les barques furent faites avec deux chariots où on les mit, & que l'on fit tirer par des chevaux & des mulets. Les Espagnols mesme les aiderent durant le chemin, & se rendirent heureusement avant le jour en un endroit du fleuve, où ils trouverent de costé & d'autre un passage fort commode. Sur ces entrefaites le reste des troupes les joignit. Et alors aprés que le General eust fait jetter les barques dans l'eau, il commanda à dix Cavaliers & à quarante fantassins d'entrer en une, & autant en l'autre, & de passer promptement de crainte des ennemis, avec ordre aux gens de pied de ramer, tandis que leurs compagnons demeureroint à cheval, pour estre prests à combattre au sortir du fleuve. Cependant cinq cens Indiens qui estoient allez à la découverte, entendirent le bruit de ceux qui traversoient la riviere; ils accoururent au passage, les couvrent de fléches, envoyent au secours, & donnent l'alarme par tout. Neanmoins sans perdre cœur, les Espagnols arriverent à l'autre bord la pluspart blessez. Car les Indiens les tirerent tout à leur aise. La seconde barque s'éloigna un peu du passage, & ne le put gagner qu'à force de rames. Mais la premiere qui estoit déja abordée, saute à terre. Silvestre & Garcia

Cavaliers hardis & vaillans sortent les premiers, & chargent vigoureusement les ennemis. Il les poussent quatre fois à plus de deux cens pas de la riviere ; & comme ils retournoient à la charge, ils furent secondez par d'autres Cavaliers, ce qui commença à ralentir la fureur des Barbares, & favorisa les fantassins, qui hors de combats à cause de leurs blessures, se retiroient dans un village sur le bord de l'eau. Cependant la seconde barque gagne le passage, le soldat saute à terre, & se joint à ceux qui se battoient dans la pleine. Presque au mesme temps le General, qui à la priere des troupes ne s'estoit point embarqué à cause du peril, passe avec quatre-vingts Espagnols, & redouble par ce renfort le courage des autres. Les Indiens qui voyent croistre le nombre de leurs ennemis, & qui craignent d'estre taillez en pieces, plient & gagnent une forest toute proche ; & de là leur Camp qui avançoit au secours. Mais sur l'assûrance que les Espagnols avoient presque tous passé le fleuve, ils reprirent ensemble la route du quartier, où à leur arrivée ils se fortifierent de palissades. Nos gens qui les suivoient en queuë les harcelerent avec opiniâtreté pour empécher leur travail ; toutefois ils ne laisserent pas de continuer, & mesme les plus hardis sortirent à l'escarmouche. Mais

les Cavaliers plus vistes qu'eux les perçoient à grands coups de lance. On employa le jour en ces sortes de combats, & la nuit on demeura en repos, parce que l'ennemy ne parut plus. Cependant le reste des troupes passa heureusement.

CHAPITRE XV.

Bataille de Chicaça.

APrés le passage du fleuve, les troupes défirent les barques, & en conserverent la ferrure pour s'en servir au besoin. Ensuite elles continuerent leur marche, & au bout de quatre jours de chemin par une plaine semée de villages, elles arriverent à la Capitale de Chicaça. Cette ville est de deux cens feux, située sur une coline qui s'estend vers le Nord Sud, est arrosée de plusieurs petits ruisseaux couverts de noyers, de chesnes, & d'arbres semblables. Nos gens entrerent dans cette place au commencement de Decembre de l'année 1540. & comme ils la trouverent abandonnée, ils y passerent leur quartier d'hyver. Ils y bastirent mesme pour se loger plus commodement des maisons, avec du bois & de la paille qu'ils allerent que-

rir dans les villages voisins. Aprés ils coururent la campagne, & firent plusieurs prisonniers. Mais dans la vûë de faire la paix, le General en renvoyoit quelques-uns avec des presens pour le Cacique, qui l'entretenant d'esperance & d'excuses dépeschoit à son tour vers luy, & luy envoyoit des fruits, du poisson & du gibier. Cependant toutes les nuits il venoit des Indiens harceler nos gens, mais dés qui les apperçevoient ils se retiroient, témoignant de la crainte & de la foiblesse, pour rendre les Espagnols plus negligens à se battre, par les mépris qu'ils feroient d'eux, & les vaincre avec plus de facilité, lors qu'ils les attaqueroient veritablement. Enfin honteux de toutes ces feintes, & d'avoir si long-temps caché leur courage, ils resolurent d'en donner des marques par la défaite de nos troupes. C'est pourquoy sur la fin de Janvier de l'année 1541. une nuit que le vent de Nord les favorisoit, ils s'avancerent trois bataillons de front, à cent pas des sentinelles Espagnoles. Le Cacique à la teste de celuy du milieu commande l'attaque de la ville, & l'on entend au mesme temps que fifres, cors, & tambours. Tout retentit des cris des Barbares, qui le flambeau à la main fondent sur nos gens. Ces flambeaux qui sembloient de cire, parce qu'ils éclairoient bien, estoient faits d'une

certaine herbe qui croist au pays, & qui lors qu'elle est en corde & allumée conserve le feu comme une mesche, & branlée jette une flamme fort claire. Outre ces flambeaux qui leur servoient fort dans le combat, ils allumoient au bout de leurs fléches, de cette herbe dont je viens de parler, puis ils les tiroient sur la ville, & y mettoient le feu sans peine, à cause que les maisons estoient de paille, & le vent tres-favorable. Aussi une attaque si extraordinaire & si imprevûë surprit nos gens, mais elle n'ébranla pas leur courage. Ils font par tout resistance. Soto donne l'ordre qu'il peut dans cette horrible confusion, monte à cheval le casque en teste, la lance en main avec sa cotte d'armes, & sort hardiment de la ville pour faire teste aux Barbares. Mais en peu de temps il est secondé de dix ou douze braves Cavaliers, & aprés de plusieurs fantassins, qui malgré le feu & la fumée que le vent pousse sur eux, font voir leur valeur. Quelques-uns coulent à quatre pates sous les torrens de flamme, qui roulent dans le poste où ils sont, & rejoignent heureusement le General; les autres courent aux malades, & en font échaper avec eux une partie à la campagne, tandis que le reste brusle avant que de pouvoir estre secouru.

Les Cavaliers de leur costé tâchent à se ti-

rer de peril. Les uns dans la crainte de ne pouvoir se sauver abandonnent leurs chevaux, les autres montent dessus sans selle, & se rendent vers le General, qui le premier avoit eu l'honneur de tuer un Barbare de sa main. Cependant les Indiens hormis le bataillon du Cacique entrent dans la place à la faveur du feu, & tuent cruellement hommes & chevaux. Quarante ou cinquante fantassins épouvantez de cette furie, prennent lâchement la fuite, chose honteuse, & qu'on n'avoit point encore vûë depuis que les troupes estoient entrées dans la Floride. Tovar qui les apperçût, court aprés eux l'épée à la main, & leur crie de toute sa force. Qu'ils retournent promptement contre l'ennemy. Qu'il n'y a nulle retraite pour eux, & que leur courage seul les peut sauver. Sur ces entrefaites Gusman à la teste de trente soldats, sort d'un autre quartier de la ville, & coupe les devans à ces fuyars, blasme leur lascheté, & les porte si fortement à recouvrer leur honneur, que le repentir les prend. Ils rentrent dans leur devoir, tournent la ville avec luy & avec Tovar, & poussent courageusement tous les Barbares qu'ils rencontrent. Vasconcelos au mesme temps sort aussi avec vingt-quatre Cavaliers Portugais, & donne de son costé sur les Indiens. Enfin, les uns &

les autres les attaquent, & les pressent avec tant de vigueur, qu'ils les recognent jusques dans le bataillon du Cacique, où estoit le fort de la meslée, & où ceux qui secondoient Soto se battoient en veritables soldats. Neanmoins à l'arrivée du secours ils font un nouvel effort, le General attaque un Indien, que l'on remarquoit entre tous dans le combat, il le serre, le blesse, & redouble ses coups, à cause qu'il ne luy a pas osté la vie. Mais comme ils se hausse sur les estriers pour l'achever tout-à-fait, le poids de son corps joint à la violence avec laquelle il se porte, tourne la selle de son cheval que l'on avoit oublié de sangler, & il tombe au milieu des ennemis. Les Espagnols qui le voyent en paril, le secourent teste baissée, & combattent avec tant de courage qu'ils le sauvent. Ils le remettent aussi-tôt à cheval, & il recommence à donner. Cependant les Indiens qui remarquent que de toutes parts, nos soldats fondent sur eux; commencent à plier, & n'opiniastrent plus le combat que de fois à autre. Mais enfin dans la vûë qu'ils vont succomber, ils s'appellent à grands cris les uns les autres pour se retirer, & prennent la fuite. Le General se met à leur trousse avec sa Cavalerie, & les poursuit autant que le feu les peut éclairer. Aprés il fait sonner la retraite, & rentre dans la place, pour voir le desordre

que les Barbares avoient faits durant deux grandes heures de combat. Il trouva quarante soldats morts, avec plusieurs chevaux blessez, & cinquante de tuez, dont quelques-uns qu'on n'avoit pas eu le loisir de délier, avoient esté bruslez aux mangeoires où ils estoient attachez avec des chaisnes de fer aux testieres. D'ailleurs, hormis quelques cochons qui échaperent à travers la closture qui les enfermoit, le reste fut consumé par le feu ; ce qui toucha d'autant plus que dans la necessité de viande où l'on estoit, on les reservoit pour les malades.

Carmona qui raporte cette particularité, ajoûte que chaque Indien portoit trois cordes, l'une pour attacher un cochon, l'autre un cheval, & la troisiéme un soldat. Ce qui fâcha encore tres-sensiblement nos gens, fut la mort de Francisca Henestrosa, la seule Espagnole qui suivit l'Armée. Elle estoit femme de Ferdinand Bautista, & preste d'accoucher quand les ennemis donnerent l'alarme. Son mary qui estoit brave ne songea alors qu'à les repousser ; & à son retour du combat il vit que sa femme n'ayant pû se garantir du feu y estoit perie. Francisco Henriquez miserable fantassin fut bien plus heureux dans son malheur. Tout languissant qu'il estoit parmy les malades, il se sauva de l'embrasement.

Mais comme il s'enfuyoit, un Indien d'un coup de fléche, luy perça presque l'aîne, & l'étendit par terre, où il demeura plus de deux heures. Neanmoins il guerit heureusement de sa maladie & de sa blessure que l'on croyoit mortelle. Chose étrange qu'un malheureux échape à tous ses maux, tandis que tant de braves gens perissent.

CHAPITRE XVI.

Ce que firent les Espagnols aprés la bataille.

LOrs qu'on eut rendu aux morts les derniers devoirs, & donné ordre aux blessez ; on alla sur le champ de bataille, où l'on vit un gros cheval, avec une fléche qui luy passoit quatre doigts de l'autre costé au travers des épaules. On trouva aussi plusieurs autres chevaux avec les entrailles percées à coups de traits, & quinze percez au milieu du cœur, dont quatre l'avoient chacun traversé de part en part de deux fléches. Et trois jours aprés, dans la crainte d'une nouvelle attaque, parce que les ennemis n'avoient perdu que cent hommes, le General commanda d'avancer une lieuë, avec ordre aux soldats d'aller chercher du bois & de la paille, & de

bastir un bourg qu'ils appellerent *Chicacilla*. Ils y accommoderent promptement une forge avec des cuirs d'ours, & des canons de mousquets, & firent des lances, des rondaches, & autres armes dont ils avoient besoin. Ce fut dans ce lieu que le General donna la charge de Moscoso à Gallego. Car lors qu'il se fut enquis de la conduite des Officiers du Camp, il connu que Moscoso avoit fait mal son devoir, & qu'il estoit en partie cause que les Indiens avoient surpris, & presque vaincu les Espagnols. En effet sans un Religieux, & quelques particuliers qui les obligerent de retourner à la meslée, les Barbares qui se battoient pour l'honneur & pour la liberté du pays, avoient gagné la victoire. C'est pourquoy honteux d'avoir lâché le pied, ils revenoient trois jours aprés leur fuite, pour nous attaquer dans la resolution de vaincre ou de mourir glorieusement. Mais à deux portées de mousquets du camp, il tomba une si grosse pluye qu'elle moüilla les cordes de leurs arcs, & les contraignit de rebrousser chemin. Nos gens avertis de ce dessein par un Indien que l'on prit le lendemain matin, apprehenderent de nouveau le feu & se mirent hors du bourg en bataille avec des sentinelles çà & là. Toutefois les Barbares ne laisserent pas toutes les nuits de venir par divers en-

droits fondre ſur eux à grands cris, ils tuoient ſans ceſſe quelque ſoldat, ou ils bleſſoient quelque cheval. Les Eſpagnols qui les re-pouſſoient vertement, ne manquoient point auſſi d'en percer pluſieurs, mais pour cela l'ennemy ne perdoit point cœur. Soto qui vouloit ſe mettre à couvert de leurs inſultes, envoyoit tous les matins en campagne des partis de Cavallerie & d'Infanterie, qui faiſoient main baſſe ſur tous les Indiens qu'ils rencontroient, & ne retournoient qu'au Soleil couché, avec aſſeurance que quatre lieuës autour du Camp, on ne trouveroit en vie aucun habitant du pays. Mais ce qui eſtoit étonnant, les bataillons ennemis, quelques cinq heures aprés revenoient nous harceler avec perte de part & d'autre. Neanmoins durant ces eſcarmouches rien n'arriva de plus remarquable qu'une nuit que le quartier de Guſman fut attaqué par un bataillon d'Indiens. Ce Capitaine avec cinq Cavaliers ſort auſſi-tôt pour leur faire teſte, il commande à ſon Infanterie de le ſuivre; & au meſme inſtant que les ennemis allument leurs flambeaux, nos gens les chargent. Guſman attaque le Porte-Enſeigne, & luy pouſſe un grand coup de lance, l'Indien l'evite ſaiſit la lance, l'arrache des mains de Guſman, & ſans abandonner ſon drapeau avec la main gauche, le

renverſe

renverse de dessus son cheval. Nos soldats accourent à son secours, le sauvent, & mettent en déroute le bataillon ennemy, mais non pas sans perte. Ils eurent deux chevaux blessez & autant de tuez, ce qui modera la joye qu'ils avoient euë de tirer de peril leur Capitaine.

CHAPITRE XVII.

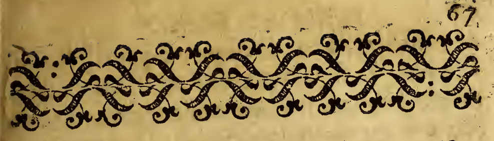
Invention contre le froid.

MAlgré les attaques continuelles des Indiens, les Espagnols demeurerent jusqu'à la fin de Mars dans leur poste. Ils y souffrirent beaucoup de froid, parce qu'ils passoient les nuits sous les armes, & que la plûpart estoient sans souliers avec de méchans pourpoints seulement, & de méchans haut de chausses de chamois. Aussi selon toutes les apparences, ils fussent morts de froidure sans Juan Vego, dont je diray icy quelque chose avant que de venir aux bons offices qu'il leur rendit. Vego passoit pour un soldat grossier, & neanmoins agréable quelquefois. C'est pourquoy l'on se plaisoit à rire avec luy, & à luy faire quelques petites malices. Porcallo de Figueroa sur tout aymoit à le joüer. Car il luy fit aux Havanes une telle plaisanterie, que pour l'en satisfaire, il luy donna un cheval dont on luy offrit dans la Floride sept mille écus à payer

sur la premiere fonte de métal qu'on y feroit. Mais Vego refusa cette condition, & l'on ne fit aucune fonte. Voicy ce qu'il inventa pour luy & pour ses compagnons. Comme il apperçût que la froidure les alloit tous accabler, & qu'il y avoit beaucoup de tres-bonne paille au quartier, il se mit à faire une natte de quatre doigts d'épaisseur, longue & large à proportion ; si bien qu'une moitié luy servoit de matelas, & l'autre de couverture. Il connut que cette invention le paroit du froid, & il fit promptement plusieurs autres nattes en faveur des soldats qui l'aiderent à travailler; chacun se piquant de mettre la main à l'œuvre. Ainsi par le moyen des nattes qu'on porta au corps de garde, & dans les places d'armes, les Espagnols resisterent aisément au froid. Aussi à la reserve des maux que leur faisoient les Barbares, ils passerent l'hyver sans incommodité. Car ils avoient des fruits & du gros millet en abondance, & rien ne leur manquoit des choses necessaires à la vie.

Fin du premier Livre.





LIVRE II. DE LA FLORIDE.

Attaque du fort Alibamo. Mort de plusieurs Espagnols. Arrivée des troupes en Chisca. Procession où l'on adore la croix. Guerre entre deux Caciques. Invention pour faire du sel. Habitans de Tula; avec le quartier d'hyver des troupes en Utiangue.

CHAPITRE I.

Attaque du fort Alibamo.

LE General & ses Capitaines aprés quatre mois de sejour dans la Province de Chicaça, en partirent avec joye au commencement d'Avril de l'année 1541. & firent le premier jour de leur marche quatre lieuës, par un pays peuplé de

plusieurs villages de quinze à vingt maisons chacun. Ils se camperent à un quart de lieuë de ces habitations, dans la creance de prendre enfin un peu de repos, mais il en arriva autrement. Car aprés que les coureurs que l'on avoit détachez pour aller à la découverte, eurent raporté qu'assez prés du camp, il y avoit un fort où il paroissoit environ quatre mille hommes, le General avec cinquante chevaux alla promptement les reconnoistre; & à son tour il dit à ses Capitaines, qu'il falloit avant la nuit en chasser les Barbares. Que c'estoient des enragez qui les poursuivoient à toute outrance, & les bravoient avec trop d'orgueil. Qu'ils estoient donc obligez par honneur à les chastier, & leur apprendre aux dépens de leur vie la valeur des Espagnols. Qu'en un mot on se devoit porter avec d'autant plus de courage à leur enlever leur retraite que toute la nuit, ils harceleroient les troupes par de continuelles escarmouches. Tous les Officiers approuverent le sentiment de leur General, qui laissa une partie de l'armée à la garde du camp, & marcha avec l'autre contre le fort, qu'on appelloit Alibamo. Ce fort estoit en quarré avec quatre palissades de quatre cens pas de long chacune, & deux autres dedans. La premiere de toutes avoit trois portes si basses qu'un Cavalier n'y

pouvoit entrer, l'une au milieu, & les autres aux coings. Vis à vis de ces portes seulement, il y en avoit trois autres en chaque palissade, afin que si l'on gagnoit les premieres on se défendist aux suivantes. Les portes de la derniere palissade donnoient sur une petite riviere, où il y avoit de méchans ponts, & qui en de certains endroits étoit tres-profonde, avec des bords si hauts, qu'on n'y pouvoit presque passer à cheval. Les Indiens aussi avoient bâti ce fort en ce lieu de la sorte pour s'asseurer contre les chevaux, & obliger les Espagnols à se battre à pied ; car ils n'apprehendoient pas nôtre Infanterie. Comme on s'approchoit de cette place, le General ordonna à cent Cavaliers des mieux armez de mettre pied à terre, & aprés en avoir fait trois bataillons, il commanda l'attaque avec ordre aux fantassins de les soustenir. Gusman marcha droit à la premiere porte, Cardeniosa à la seconde, & Silvestre à la troisiéme, chacun à la teste de leurs gens. Les assiegez firent aussi-tôt une sortie de cent hommes par chaque porte, avec de grandes plumes sur la teste ; & afin de donner plus d'épouvante, le visage & les bras peints par bandes de diverses couleurs. Ils attaquerent vivement les Espagnols, & blesserent d'abord Diego de Castro, & Pedro de Torrés, qui estoient aux costez de Silvestre

que Reinoso seconda fort promptement. Loüis de Bravo à la teste de l'autre bataillon auprés de Gusman, fut aussi frapé d'un coup de fléche au défaut de la cuisse. Cardeniosa vit tomber auprés de luy Francisco de Figueroa blessé au mesme endroit que Bravo. Les Indiens visoient ordinairement de la cuisse en bas, à cause qu'ailleurs les Espagnols avoient de quoy se garantir de leurs coups. Neanmoins, parce qu'ils tiroient sur nos gens avec des traits armés de pierre à fusil, & que ces traits faisoient beaucoup plus de mal que les autres, Cardeniosa & ses compagnons les serrerent de si prés, qu'ils leur osterent le moyen de se servir de leurs fléches, & les menerent battant jusqu'aux portes. La dessus le General donne avec cinquante chevaux, & reçoit sur le front du casque un si violent coup de fléche, que le trait bondit au moins de la hauteur d'une pique. Toutefois sans s'étonner, il pousse si vertement les Indiens, qu'il les contraint de se jetter en diligence dans le fort. Mais comme les portes en étoient étroites, & qu'ils n'y pouvoient passer que deux de front, on en fit un grand carnage, & l'on entra mesme pesle & mesle avec eux. Les Espagnols alors animez de nouveau par le souvenir du mal qu'ils leur avoient fait, les chargent avec ardeur; & en passent un grand

nombre au fil de l'épée. Les ennemis en desordre abandonnent le fort ; les uns sautent du haut des palissades, & tombent au pouvoir des cavaliers qui n'ont pas mis pied à terre, & qui les percent à coups de lances ; les autres passent sur les ponts, mais ils se pressent tellement qu'ils se renversent dans l'eau. Plusieurs qui ne peuvent gagner les ponts, à cause qu'on les pousse trop chaudement, se jettent dans le fleuve, le traversent à la nage, & se mettent en bataille sur le bord. Et incontinent l'un de ces Indiens sort du bataillon, & défie le plus brave des arbalestriers Espagnols pour se battre contre luy. Juan de Salinas accepte hardiment le défi, quitte le gros qui estoit derriere des arbres, à couvert du trait, & vient se poster vers le bas du fleuve vis-à-vis de son ennemi, qui n'estoit couvert non plus que luy d'aucune rondache. Ils s'apprestent pour le combat & se tirent. L'Espagnol attrape l'Indien à la poitrine, & l'Indien, l'Espagnol un peu plus bas que l'oreille, & luy traverse le cou de telle sorte, que la fléche sortoit autant d'un costé que d'autre. Les Indiens qui voyent que leur homme chancelle, accourent à luy & l'emportent. Cependant le General ennuyé de leur resistance, passe le fleuve à gué au dessus du fort, assemble la Cavalerie, fond sur eux & les poursuit

jusques à la nuit. Si bien qu'à compter ceux qui perirent dans le fort, il y demeura du costé des ennemis plus de deux mille hommes, & de celuy des Espagnols trois soldats seulement, Castro, Torrés & Figueroa, dont ils eurent beaucoup de regret, & encore moururent-ils de leurs blessures un peu aprés la bataille. Mais ils eurent tant de blessez, qu'au retour de la poursuite des Barbares ils furent obligez de sejourner quatre jours dans le fort pour les traiter.

CHAPITRE II.

Mort de plusieurs Espagnols faute de sel.

AVant que de passer outre, il est à propos de raporter qu'au temps que les Espagnols entrerent en Tascaluça, ils perdirent plusieurs de leurs compagnons faute de sel. D'abord une fievre maligne prenoit ceux qui avoient davantage besoin d'en manger, & leur pourrissoit les entrailles. De sorte qu'au bout de trois ou quatre jours ils sentoient si mauvais, que de cinquante pas on n'en pouvoit supporter la puanteur. Ainsi ce mal, aprés avoir quelque temps langui, les emportoit sans ressource. La plusport des autres é-

onnez d'un accident si étrange, eurent heureusement recours au preservatif des Indiens, qui s'exemptoient de la pourriture par le moyen d'une certaine herbe qu'ils faisoient brusler, & dont ils mesloient la cendre parmy les choses qui servoient à les nourrir. Mais pour les autres Espagnols qui méprisérent cette recette, & qui s'imaginerent qu'il y avoit de la honte à eux d'employer a leur conservation les mesmes remedes que les Barbares, ils moururent malheureusement. Car encore que durant leur maladie on leur donna du preservatif, il ne leur servoit de rien, à cause qu'il n'estoit propre que pour empécher la corruption, & non pas pour la chasser, & en l'espace d'un an qu'on manqua de sel, il y perit plus de soixante de ces orgueilleux.

Il me semble encore necessaire de dire icy, qu'on parle un langage tout-à-fait different dans toutes les contrées de la Floride; & que Soto avoit outre Ortis treize ou quatorze truchemens pour communiquer avec les Caciques. Ces truchemens quand il s'agissoit d'affaires avec ces Seigneurs, se mettoient de file selon qu'ils s'entendoient, & de l'un a l'autre la parole alloit jusqu'à Ortis qui estoit au bout, & qui raportoit toutes choses au General. Ainsi nos gens avoient beaucoup de peine à s'informer des particularitez des Pro-

vinces par où ils passoient ; les Indiens au contraire n'en avoient aucune pour entendre le langage des troupes. Car aprés deux mois de frequentation, ils concevoient ce qu'on leur disoit, & s'expliquoient en partie sur les sujets les plus ordinaires. Mais lors qu'ils avoient demeuré cinq ou six mois à la suite de l'armée, ils servoient de truchemens ; ils entendoient l'Espagnol ; & s'y exprimoient avec facilité, ce qui aidoit extrémement le General à s'enquerir de tout, & cela montre que les habitans de la Floride ont de l'esprit raisonnablement.

CHAPITRE III.

Les troupes arrivent en Chisca, & font la paix avec le Cacique.

JE retourne où j'en estois de mon histoire. Les Espagnols au sortir d'Alibamo marcherent à travers un desert toûjours du costé du Nord pour s'éloigner de plus en plus de la mer, & au bout de trois jours ils apperceûrent la Capitale de Chisca, qui porte le nom de sa Province & de son Seigneur. Cette ville est située proche un fleuve, que les Indiens appellent *Chucagua*, le plus grand de tous ceux

ue nos gens ayent vû dans la Floride. Les
abitans de Chifca qui n'eftoient pas avertis
e la venuë des troupes, à caufe de la guerre
u'ils avoient avec leurs voifins, furent fur-
ris. Les Efpagnols les pillerent, & en firent
lufieurs prifonniers; le refte s'enfuyt, les uns
ans un bois entre la ville & le fleuve; & les
utres à la maifon du Cacique, élevée fur une
minence d'où elle commandoit à toute la
lace. Ce Seigneur eftoit vieux, & alors ma-
ade dans fon lit, prefque fans forces, de fi
etite taille & de fi pauvre mine, que dans le
ays on n'en avoit point encore vû de tel.
Neanmoins au bruit de l'alarme, & fur le ra-
port qu'on pille & prend fes fujets, il fe leve,
fort de fa chambre avec une hache d'armes en
main, & menace de tuer tous ceux qui font
entrez fans fon ordre fur fes terres. Mais
comme il alloit fortir de fa maifon pour s'op-
pofer luy mefme aux Efpagnols, fes femmes
aydées de quelques-uns de fes fujets qui s'é-
toient fauvez vers luy le retinrent. Elles luy
reprefenterent les larmes à lœil qu'il eftoit
foible, fans troupes, fes vaffaux en defor-
dre & hors d'état de combattre, & ceux à qui
il avoit à faire, vigoureux, en bon ordre, en
grand nombre, & la plufpart montez fur des
animaux, fi viftes qu'on ne leur pouvoit ja-
mais échaper. Qu'il falloit donc attendre une

favorable occasion de se vanger, & tromper cependant les ennemis par de belles apparences d'amitié, pour empécher sa ruine & celle de ses sujets. Ces considerations arresterent Chisca. Mais il estoit si fort irrité de l'injure que les Espagnols luy avoient faite, que sans vouloir écouter les envoyez du General qui luy demandoient la paix, il leur declara la guerre, ajoustant qu'il esperoit dans peu d'égorger leur Capitaine, avec tous ceux qui l'accompagnoient. Soto neanmoins sans s'étonner de cela, luy dépecha d'autres personnes qui excuserent le desordre qu'on avoit fait d'abord, & continuerent à luy demander la paix. Car il voyoit que les troupes estoient rebutées de combattre incessamment, & embarassées d'hommes & de chevaux malades. Qu'en moins de trois heures il s'estoit joint au Cacique environ quatre mille hommes fort bien armez. Que probablement il s'en amasseroit encore un plus grand nombre. D'ailleurs que l'assiette du lieu estoit tres-favorable aux Indiens, & tres-incommode aux Espagnols, à cause des bois qui estoient autour de la ville, & qui empéchoient que l'on ne pust se servir des chevaux. Qu'enfin au lieu d'avancer par la guerre, ils se ruinoient eux-mesmes de jour en jour. Voilà les considerations qui portoient le General à faire la paix; mais la pluspart des

Indiens

ndiens qui s'estoient assemblez pour deliberer ur ce sujet, avoient des vûës toutes contraires. Les uns vouloient la guerre dans la creance qu'il n'y avoit point d'autre voye pour recouvrer leurs biens, & delivrer leurs compagnons du pouvoir des Espagnols. Que de tels gens n'estoient point à craindre. Que la paix qu'ils demandoient avec tant d'empressement estoit une marque assûrée de leur peu de cœur. Qu'il falloit donc leur faire connoistre par un combat le courage de ceux qu'ils venoient attaquer, afin que nul étranger n'eust à l'avenir la hardiesse d'entrer sur leurs terres. Mais les autres soûtenoient que la paix estoit le seul moyen de r'avoir leurs biens, & de retirer leurs prisonniers. Que si l'on venoit à se battre, il falloit apprehender un plus grand malheur que le premier; le feu, la perte de leurs grains, qui estoient encore sur pied, la ruine entiere de la Province, avec la mort de plusieurs de leurs gens. Car puis que les ennemis estoient venus jusqu'à eux à travers tant de fascheux perils, & de braves peuples, on ne pouvoit raisonnablement douter de leur valeur. Qu'ainsi sans en avoir d'autres preuves, il falloit se porter à la paix; & que si elle n'estoit utile, on la romproit alors beaucoup plus avantageusement qu'on ne feroit aujourd'huy la guerre. Cet avis fut

le plus fort, & le Cacique dissimulant son re-
sentiment demanda aux envoyez du General
ce qu'ils pretendoient par le moyen de l
paix, dont ils témoignoient avoir tant d'en
vie. Ils répondirent leur logement dans l
ville, avec des vivres pour passer outre. Chisc
consentit à tout, à la charge qu'ils mettroien
en liberté ceux de ses sujets qu'ils avoient pris
Qu'ils rendroient tout le pillage, & n'entre
roient point dans sa maison. Qu'autrement il
n'avoient qu'à s'apprester à combattre à tout
outrance. Les Espagnols accepterent la pai
à ces conditions. Ils relascherent les sujets d
Chisca, parce qu'ils ne manquoient pas d'In-
diens de service, & rendirent tout le butin
qui n'estoit que de méchans chamois, avec
quelques mantes de tres-petite valeur. En-
suite les habitans abandonnerent la ville avec
les vivres qu'ils avoient, & les Espagnols y
demeurerent six jours à traitter leurs malades.
Le dernier jour Soto obtint permission de
Chisca de l'aller visiter en sa maison, où aprés
l'avoir remercié de la faveur qu'il avoit faite
aux troupes, il se retira, & continua le lende-
main sa découverte.

CHAPITRE IV.

Ce qui arriva aux Espagnols depuis Chisca jusques à Casquin.

AU sortir de la Province de Chilca, les troupes marcherent en remontant vers le haut du fleuve. Elles firent en quatre jours douze lieuës seulement, en consideration des malades, & arriverent en un endroit où l'on pouvoit passer l'eau, parce qu'il estoit aisé d'en approcher ; & qu'ailleurs de costé & d'autre, le fleuve estoit bordé d'un bois fort épais, & le rivage si escarpé qu'on n'y pouvoit monter ny descendre. Ils demeurerent à faire des barques dans ce lieu, où à leur arrivée il parut à l'autre bord de l'eau, environ six mille Indiens bien armez, & avec plusieurs batteaux, pour en disputer le passage. Mais le jour suivant quatre des plus considerables de la troupe vinrent de la part de leur Cacique trouver le General, & aprés les reverences accoustumées, ils luy firent compliment sur sa venuë, & luy demanderent la paix & son amitié.

Soto les reçût avec joye, & les renvoya fort satisfaits. C'est pourquoy durant vingt

jours, que les Espagnols furent sur le bord du fleuve, ces quatre Indiens les servirent de toutes leurs forces auprés du Cacique. Neanmoins il fut impossible de l'obliger à venir au camp, & il s'en excusa toûjours de façon ou d'autre. Aussi l'on crut qu'il n'avoit envoyé vers le General que par crainte seulement, & pour empécher que l'on ne fist le dégast dans sa Province. Car comme le temps de la moisson approchoit, & qu'elle paroissoit extrémement belle, cela luy eust fait un sensible déplaisir.

Les Espagnols acheverent en quinze jours deux barques, à cause que tout le monde y travailloit, & ils les garderent nuit & jour, de peur que les Indiens ne les brûlassent. Car ils venoient de tous costez en batteaux se poster à l'endroit de nos gens, puis ils s'avançoient vers eux à grands cris, & les couvroient de fléches. Mais ils estoient repoussez à coups de mousquets du retranchement qui estoit sur le bord du fleuve. Si bien que malgré tout leur effort, les Espagnols mirent sur l'eau quatre barques, où il pouvoit tenir cent cinquante soldats avec trente cavaliers; & ramerent en presence des ennemis qui desesperant de les empécher, se retirerent chacun dans leur bourg. Ainsi nos gens passerent heureusement le fleuve dans ces barques & dans des

batteaux qu'ils avoient pris ſur les ennemis. Enſuite aprés avoir détaché la ferrure de leurs barques, parce qu'elle leur eſtoit neceſſaire, ils continuerent leur route, & au bout de quatre jours de chemin par des lieux dépeuplez, ils découvrirent au cinquiéme de deſſus une éminence, une ville d'environ quatre cens feux, ſur le bord d'un fleuve plus grand que le Guadalquivir, qui paſſe à Cordouë. Ils virent auſſi qu'aux environs les terres eſtoient couvertes de gros millet, & d'une quantité d'arbres fruictiers. Les habitans de cette place qui furent avertis de leur venuë, ſortirent au devant d'eux, & offrirent au General leurs biens avec leurs perſonnes, & ſe mirent ſous ſa protection. Quelque temps aprés il vint de la part du Cacique, deux des principaux de la contrée qui confirmerent ce que les autres avoient dit. Soto les reçût avec toutes les marques d'une grande affection, & les renvoya d'auprés de luy fort contens.

La Capitale, la Province & le Cacique s'appelloient Caſquin. Les Eſpagnols s'arreſterent ſix jours dans la ville, à cauſe des vivres qu'ils y trouverent, & aprés deux jours de marche ils arriverent à de petits villages, où le Seigneur de la contrée tenoit ſa cour, & qui eſtoient éloignez de quatre lieuës de la Capi-

tale, en remontant le haut du fleuve. Ce Cacique ſortit de ces villages, accompagné de ſes principaux ſujets, & vint recevoir Soto, auquel il offrit ſon amitié avec ſa maiſon. Car à un des coſtez de ſon ſejour il avoit encore dix ou douze autres logis, où demeuroit ſa famille avec pluſieurs femmes & valets. Le General reçût avec joye l'amitié du Cacique. Neanmoins de peur de l'incommoder il le remercia civilement de ſa maiſon, & ſe logea dans un jardin où les Indiens firent promptement des huttes de branches d'arbres, à cauſe de la chaleur de May, où l'on eſtoit alors ; ſi bien que les troupes ſe camperent commodément, une partie dans les villages, & l'autre dans les jardins d'alentour.

CHAPITRE V.

Proceſſion où l'on adore la croix.

L'Armée eſtoit à Caſquin depuis trois jours, lors que le Cacique qui avoit environ cinquante ans, accompagné des plus conſiderables de ſes ſujets, vint trouver le General. Comme il luy eut fait une tres-profonde reverence, il luy dit, que puiſque les Eſpagnols vainquoient toûjours les In-

diens, il falloit croire qu'ils estoient favorisez d'un plus grand Dieu que le leur. Qu'ainsi il estoit venu avec les plus remarquables de ses vassaux, supplier le General de demander de la pluye à son Dieu, parce que les fruits de la terre en avoient besoin. Soto répondit, qu'encore que luy & ceux de sa suite fussent de fort grands pecheurs, ils prieroient neanmoins Dieu, qui estoit le Pere de misericorde d'envoyer de l'eau ; & au mesme temps il donna charge à l'Intendant de la fabrique des Navires, de faire une croix du plus haut pin qui se trouveroit dans la Province. En effet, on en choisit un si gros & si haut, que mesme aprés l'avoir arrondi, cent hommes avoient de la peine à le soulever. On en fit en deux jours une croix sans luy rien oster de sa hauteur, & on la posa au bord du fleuve sur un tertre fort élevé. Aprés, Soto ordonna une procession pour le lendemain, & de peur de surprise il commanda que le reste de l'Armée fust sous les armes. Le Cacique & le General marcherent à la Procession, à costé l'un de l'autre, suivis de plusieurs Espagnols & de plusieurs Indiens. Ils faisoient environ mille personnes. Les Prêstres avec les Religieux alloient devant, & chantoient les Litanies, & les soldats leurs répondoient. Ils s'avancerent en cet ordre vers la croix, où dés

qu'ils furent arrivez ils se mirent à genoux; & aprés quelques oraisons ils l'allerent adorer avec beaucoup de zele & d'humilité; les Ecclesiastiques premierement, puis Soto, le Cacique & le reste de la troupe.

De l'autre costé du fleuve, il y avoit environ quinze ou vingt mille personnes, de tout âge & de tout sexe. Ils levoient les mains & les yeux au ciel, & montroient par leurs postures qu'ils prioient Dieu d'accorder aux Chrestiens la grace qu'ils desiroient. On entendoit aussi parmy eux des cris, comme de gens, qui pleuroient pour obtenir plûtôt du Ciel leur demande. De sorte que les Espagnols eurent beaucoup de joye de voir reconnoistre leur Createur, & adorer la croix dans des pays, où le Christianisme estoit inconnu. Ensuite les Ecclesiastiques entonnerent le *Te Deum*, & les Espagnols & les Indiens s'en retournerent au village, dans le mesme ordre qu'ils estoient venus; cela dura en tout quatre grandes heures.

Cependant Nostre Seigneur voulut montrer aux sujets du Cacique Casquin, qu'il écoute les prieres de ses serviteurs. Car vers le milieu de la nuit suivante il commença à pleuvoir. Les uns disent que la pluye dura trois jours entiers, & les autres six. Si bien que les habitans de la Province réjoüis de la faveur que

Dieu leur accordoit par le moyen des Chreſtiens, vinrent avec le Cacique en rendre graces au General. Ils l'aſſeurerent de leur ſervice, & luy proteſterent qu'ils tenoient à honneur de dépendre abſolument de luy. Soto leur répondit qu'il eſtoit fort aiſe de voir des marques de leurs bons ſentimens; Mais qu'il n'avoient obligation qu'à Dieu le Createur du Ciel & de la Terre, & que c'eſtoit luy qu'ils devoient remercier. Aprés cela, comme les troupes avoient déjà ſejourné neuf ou dix jours dans les villages, elles en partirent pour continuer leur découverte. Caſquin ſupplia le General de luy permettre d'aller avec luy, de mener des gens de guerre & de ſervice, les uns pour eſcorter l'Armée, & les autres pour porter des vivres, à cauſe qu'il falloit traverſer par des endroits où l'on ne trouvoit aucune habitation. Le General conſentit à ce que voulut Caſquin, qui commanda auſſi-tôt aux plus braves de ſes ſujets, de ſe tenir preſts pour accompagner les Chreſtiens, juſques dans la Province de Capaha, dont le Cacique & la Capitale portoient le meſme nom.

CHAPITRE VI.

Marche des troupes vers Capaha.

LEs Seigneurs de Caſquin & de Capaha, avoient de tout temps eu guerre enſem-

ble ; c'est pourquoy les Caciques qui gouvernoient ces Provinces à l'arrivée des Espagnols estoient broüillez. Comme celuy de Capaha estoit le plus puissant, il avoit toûjours eu l'avantage sur l'autre, qui s'estoit resserré dans les bornes de sa contrée, sans en oser sortir de peur d'irriter le Cacique Capaha. Mais lors qu'il vit une occasion de se tirer de contrainte, & de se venger de son ennemy à la faveur des troupes, il leva cinq mille hommes fort lestes & en bon ordre, sans conter trois mille Indiens chargez de vivres & tres-bien armez, puis il s'avança devant en bataille vers Capaha, sous pretexte de découvrir quelque embuscade, & d'avoir soin de prendre un bon poste pour loger les deux armées. Les Espagnols marcherent aprés esloignez d'un quart de lieuë, & continuerent tout le jour leur route. Ensuite on campa de part & d'autre en tres-bon ordre, & de telle sorte que les Cavaliers qui battoient l'estrade passoient entre les sentinelles Indiennes & les Espagnols. On marcha trois jours de cette maniere, & au quatriéme on arriva de bonne heure à un marais, qui faisoit la separation des Provinces de Casquin & de Capaha, & dont le fond estoit si mauvais aux bords, & l'eau si profonde au milieu, qu'il falloit nager plus de vingt pas. Les

gens de pied le passerent sur de méchans ponts de bois, & les chevaux à la nage mais à cause de la fange des rives, ils eurent tant de peine que l'on demeura le reste du jour à le traverser. Si bien que les Espagnols & les Indiens n'allerent qu'à demy-lieuë de là, où ils logerent dans de tres-agreables pasturages, & arriverent au bout de trois jours sur une eminence d'où ils apperçûrent la Capitale de Capaha trés-bien fortifiée, parce qu'elle estoit la clef de la Province. Cette ville est sur une petite coline, & a quelque cinq cens bonnes maisons, avec un fossé de dix ou douze brasses, large de cinquante pas, dans la pluspart des endroits, & aux autres de quarante. Ajoustez qu'il est plein d'eau, par le moyen d'un canal que l'on a tiré depuis la place jusqu'au Chucagua. Ce canal a trois lieuës de long, une pique d'eau au moins & si large que deux grands batteaux de front, le peuvent monter & descendre tres-facilement. Le fossé qui est remply par ce canal environne la ville, excepté en un endroit qui est fermé d'une palissade de grosses poutres fichées en terre, attachées avec d autres pieces de bois en travers, enduites de terre grasse & de paille. On trouva au reste dans ce fossé & dans ce canal une telle quantité de poisson, que tous les Espagnols & tous les Indiens

qui suivoient le General, en peschèrent sans qu'il parust que l'on en eust pris un seul.

Le Cacique Capaha estoit dans la ville, lors que les Indiens qui accompagnoient les troupes la découvrirent. Mais comme il manquoit de monde pour se deffendre, il se retira dans une Isle que fait le Chucagua. Ceux de ses sujets qui purent avoir des nacelles le suivirent, une partie des autres gagna les bois, & le reste demeura dans la place. Neanmoins il s'en sauva encore quelques-uns, parce que les vassaux de Casquin apprehendant que ceux de Capaha, ne leur eussent dressé des embusches; & se ressouvenant qu'ils en avoient esté plusieurs fois vaincus, il les craignoient & n'entroient d'abord que lentement dans la ville. Mais sur l'asseurance qu'il n'y avoit aucun peril, ils courent en foule dans la place, tuent plus de cent cinquante habitans, leur enlevent le test pour marque de leur victoire, & pillent la ville, & particulierement les maisons du Cacique. Ils prennent outre plusieurs jeunes hommes deux de ses femmes qu'on trouva fort belles, & qui ne s'estoient pû sauver avec les autres, à cause du trouble où l'arrivée des ennemis les avoit mises.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Desordre que les Casquins firent dans le Temple de Capaha, avec la pourſuite du Cacique.

APrés que les vaſſaux de Caſquin eurent pillé la ville, ils s'appellerent les uns les autres, & dans la penſée d'offenſer cruellement Capaha, qui eſtoit fier & ſuperbe, ils entrerent au Temple où eſtoit la ſepulture de ſes anceſtres, & emporterent toutes ſes richeſſes. Ils y renverſerent les trophées qu'on avoit élevez de leurs dépoüilles, briſerent les cercueils, & répandirent de coſté & d'autre les os des morts. Aprés de rage ils les foulerent aux pieds, oſterent les teſtes de leurs gens qui eſtoient au bout des lances aux portes du Temple, & mirent en leur place celles qu'ils venoient de couper aux habitans de Capaha. Enfin ils n'obmirent rien de tout ce qui pouvoit mortellement offenſer leurs ennemis. Ils delibererent meſme de bruſler le Temple & les maiſons du Cacique, & ils n'en furent empeſchez, que parce qu'ils avoient peur d'offenſer Soto qui arriva enſuite de ce deſordre. Comme il apprit la retraite du Cacique, il luy dépécha de ſes ſujets que l'on a-

voit pris, & luy fit demander la paix avec son amitié. Mais le Barbare témoigna qu'il ne respiroit que la vengeance du tort qu'on luy avoit fait, & qu'il assembloit des troupes pour en avoir raison. C'est pourquoy le General commanda aux Espagnols & aux Indiens de se tenir prests pour marcher vers l'Isle, & là-dessus Casquin le pria d'attendre trois ou quatre jours, tandis qu'il feroit monter des batteaux par le Chucagua qui passoit aussi sur ses terres. Soto consentit à cela, & au mesme temps Casquin manda à ses sujets de le venir joindre avec soixante batteaux, pour se venger entierement de leurs ennemis. Cependant Soto dépéchoit chaque jour vers Capaha, dans la vûë de faire la paix; mais comme il desespera de reüssir, & qu'il sçût que les batteaux avançoient, il alla les recevoir avec ses troupes, & se rendit à l'Isle où s'estoit retiré Capaha, aprés avoir demeuré cinq jours dans la ville de ce Cacique.

Les Casquins suivirent aussi-tôt le General, & pour mieux faire le dégât sur les terres de leurs ennemis, ils s'étendirent dans la marche environ une demie lieuë. Ils trouverent plusieurs esclaves de leur Province, ausquels on avoit coupé les nerfs de dessus le coup de pied, pour les empécher de fuir, & ils les renvoyerent au pays, plus pour mar-

quer leur victoire que pour en tirer aucun ser-
vice. Ensuite ils arriverent avec les Espa-
gnols vers l'Isle que forme le Chicagua où le
Cacique s'estoit fortifié de bonnes palissades,
& où il estoit difficile de le prendre, à cause
des bois qu'il y avoit, & des braves gens qui
l'accompagnoient, tous bien armez & tous
resolus de se deffendre courageusement.
Neanmoins malgré tous ces obstacles, le Ge-
neral fit embarquer deux cens Espagnols dans
vingt batteaux, & trois mille Indiens dans les
autres, & commanda l'attaque de l'Isle. Mais
au mesme temps que l'on alloit débarquer,
il se noya un Espagnol nommé Francisco Se-
bastien, qui avoit long-temps servi en Italie.
Ce soldat voulant avoir l'honneur de sortir le
premier du vaisseau, met le gros bout de sa
lance en terre, & tasche de s'arrester au bord.
Cependant le vaisseau recule, il tombe dans
l'eau, & va à fond à cause d'une cotte de
maille qu'il portoit. Sebastien n'avoit jamais
paru plus joyeux que le jour qu'il perdit la
vie. Car quelques heures avant sa disgrace, il
entretenoit agréablement ses compagnons. Il
leur disoit que sa mauvaise fortune l'avoit
conduit en Amerique. Qu'il avoit beaucoup
plus de bonheur en Italie, où l'on le traittoit
avec grand respect, & où il ne luy manquoit
rien. Que si par hazard dans ce pays-là il

tuoit quelque ennemy, il en avoit la dépoüille & souvent un bon cheval, au lieu que dans la Floride il ne gagnoit à la mort d'un Indien qu'un arc, des fléches, & de méchantes plumes. Il ajoûtoit que rien ne le fâchoit plus que la prediction d'un fameux Astrologue Italien, qui l'avoit asseuré que l'eau luy seroit fatale. C'est pourquoy il disoit que son destin l'avoit poussé dans de damnables regions, où l'on se trouvoit toûjours engagé parmy les eaux. Voilà comme avant sa mort Sebastien entretenoit ses camarades qui furent sensiblement touchez de sa perte. Du reste ils prirent terre, & combattirent en veritables gens de cœur. Ils forcerent d'abord les premieres palissades, pousserent les ennemis jusqu'à la seconde, ce qui épouvanta tellement les femmes & les gens de service qui se trouvoient dans l'Isle, qu'ils coururent à grands cris s'embarquer, & s'enfuirent à toutes rames le long du fleuve. Mais ceux qui gardoient la seconde palissade se deffendirent en lions; car animez de la presence du Cacique, du souvenir de leurs belles actions, & de la gloire de leurs ancêstres, ils donnerent en desesperez, & blesserent tant d'Espagnols & de Casquins, qu'ils les empecherent d'avancer plus loin.

CHAPITRE VIII.

Les Casquins fuient, & Soto fait la paix avec Capaha.

LOrs que les gens de Capaha eurent soûtenu l'attaque de leurs ennemis, ils reprirent cœur, & leur crierent que c'estoient des lasches, qu'ils devoient courageusement pousser leur pointe, & les emmener prisonniers, puis qu'ils avoient eu l'insolence de sacager leur ville, & d'offenser leur Cacique. Mais qu'ils se souvinssent de l'injure qu'ils leur faisoient, & sçûssent qu'un jour ils en auroient raison. Ces paroles épouvanterent les Casquins, qui se ressouvenoient d'avoir esté plusieurs fois vaincus par ceux qu'ils attaquoient, de sorte qu'ils abandonnerent le combat, & fuïrent vers leurs batteaux, sans que les prieres du General, ny les menaces de leur Cacique les pussent retenir. Ils s'embarquerent donc tout en desordre, & voulûrent mesme emmener les vaisseaux des Espagnols, afin que leurs ennemis n'en trouvassent point pour leur donner la chasse ; mais ils en furent empéchez par quelques soldats qui les gardoient.

Aprés une fuite si honteuse, les Espagno connoissans qu'ils ne pouvoient resister à l multitude des ennemis, parce qu'ils manquoient de chevaux, ils commencerent à fair retraite en fort bon ordre, & aussi-tôt le Indiens de l'Isle qui les apperçûrent en petit nombre, vinrent fondre sur eux tout en furie. Mais Capaha qui estoit sage, & qui vouloit gagner les bonnes graces du General, afin d'empécher par son moyen les Casquins de faire davantage de dégât, & l'obliger ensuite à luy pardonner le mépris qu'il avoit fait de son amitié, court à grands cris à ses sujets, & leur défend de rien faire aux Espagnols. Si bien que nos gens se retirerent heureusement, satisfaits de la conduite de Capaha ; car sans luy ils eussent tous esté taillez en pieces. Et le lendemain il vint vers le General quatre des principaux Indiens, qui aprés luy avoir demandé la paix, luy offrirent leurs services avec leur amitié, & le supplierent de ne point souffrir que leurs ennemis fissent plus de desordre dans la contrée. Ils le prierent aussi de retourner à la ville de Capaha, & qu'aussi-tôt leur Cacique iroit l'asseurer luy-mesme de son obeïssance. Voilà en peu de paroles le discours des envoyez, qui firent une reverence au Soleil, l'autre à la Lune, & la troisiéme à Soto, mais ils ne rendirent aucune civilité à

Casquin qui estoit present. Le General répondit à ces Indiens, que Capaha viendroit quand il luy plairoit, & qu'il seroit bien reçû. Qu'il acceptoit avec beaucoup de joye son amitié, & empécheroit qu'à l'avenir on ne ravageast ses terres. Que leur Cacique estoit la seule cause de tout le desordre, parce qu'il avoit toûjours refusé la paix; mais comme de son costé il avoit genereusement oublié tout ce qui s'estoit passé, il le conjuroit de faire le mesme. Les envoyez contens de cette réponse, s'en retournerent vers leur Seigneur. Cependant Casquin estoit au desespoir de tout cela; car il eut voulu que son ennemy se fust opiniastré, pour avoir moyen de le perdre à la faveur des troupes étrangeres.

Aprés le départ des envoyez de Capaha, le General reprit la route de la ville, & fit publier que pas un Indien, ny Espagnol, ne prist dans la marche aucune chose qui portast prejudice aux habitans de la Province, & comme il fut arrivé à Capaha, il commanda aux sujets de Casquin de s'en retourner à leurs pays, & qu'il n'y demeurast que ceux dont le service estoit necessaire au Cacique, qui ne voulut point quitter l'Armée.

Sur le milieu du jour que les troupes marchoient, des Indiens de la part de Capaha vinrent sçavoir des nouvelles de la santé du

General, & asseurerent que leur Cacique luy rendroit bien-tost ses devoirs. Au Soleil couchant que Soto estoit à la ville, Capaha dépécha d'autres personnes qui le feliciterent sur son merite. Tous ces envoyez firent les reverences accoustumées, & dirent ce qui leur estoit ordonné. Soto leur répondit avec civilité, & eut soin qu'on les traitast tres-honnestement, afin qu'ils connussent l'estime qu'il faisoit d'eux. On vit le lendemain à huit heures du matin, Capaha accompagné de cent de ses principaux sujets fort lestes à leur maniere. D'abord qu'il fut entré dans la ville il alla au Temple, où dissimulant son déplaisir, il ramassa luy-mesme les os de ses predecesseurs, que les Casquins avoient jettés par terre, & aprés les avoir baisez il les remit dans les cercueils. Ensuite il se rendit au logis du General, qui sortit de sa chambre pour le recevoir, & l'embrassa avec beaucoup d'affection. Le Cacique l'asseura qu'il venoit se mettre sous son obeïssance luy & sa Province. Soto réjoüi de cela l'en remercia obligeamment, & puis il s'enquit de la qualité de la contrée & des pays d'alentour. Capaha répondit avec esprit, & fit connoistre sa prudence dans tous ses discours. Ce Cacique estoit alors âgé de 25. à 26. ans, & fort bien fait de sa personne.

Comme le General eut cessé de s'enquerir de sa Province, Capaha éclata contre Casquin qui estoit present, & luy dit qu'il devoit estre desormais satisfait d'avoir vû ce qu'il ne se fust pas imaginé, & qu'il n'eust osé esperer de ses propres forces. Qu'il s'estoit enfin vengé de son ennemy, & avoit effacé la honte qu'il avoit euë dans la guerre. Qu'à la verité il en avoit l'obligation à la valeur des Espagnols, qui sortiroient bien-tost de la Province, & qu'alors on se ressentiroit de tous les outrages reçûs.

CHAPITRE IX.

Paix entre Casquin & Capaha.

SUr la connoissance qu'eut le General de la haine des Caciques, & qu'aprés son départ la guerre se rallumeroit entre eux avec chaleur ; il leur témoigna qu'il estoit fâcheux qu'il se détruisissent l'un l'autre, & que resolument ils les vouloit accorder. Il essaya donc d'abord d'adoucir Capaha ; & dit que si l'on avoit ravagé ses terres, il s'en devoit imputer la faute ; que s'il eust envoyé au devant des Espagnols, ils eussent empéché que ses ennemis ne fissent aucun desordre, & n'a-

trassent dans sa Province. Qu'ainsi il ne falloit point que de son costé il repugnast à faire la paix avec Casquin. Qu'il les conjuroit tous deux d'estouffer leurs ressentimens en sa faveur. Que mesme en cas de besoin il leur commandoit de luy obeïr en cette rencontre, & tenoit pour ennemy celuy des deux qui s'opiniastreroit à vouloir la guerre. Capaha répondit à Soto, que la plus grande marque qu'il pouvoit donner de son obeïssance, estoit de faire ce qu'il desiroit de luy, & que de tout son cœur il estoit prest de lier amitié avec Casquin, & là dessus les deux Caciques s'embrasserent. Mais à les voir, leurs caresses estoient contraintes. Neanmoins ils ne laisserent pas de s'entretenir adroitement avec le General, touchant l'Espagne & les Provinces de la Floride. Leur conversation dura jusqu'à ce que l'on vint avertir qu'il estoit temps de dîner, & aussi-tost ils passerent dans une autre chambre où le couvert estoit mis pour trois. Le General se plaça au haut bout, & Casquin à sa droite ; mais Capaha remontra civilement à Casquin, que comme plus qualifié, plus puissant, & d'une noblesse plus illustre, cette place luy appartenoit. Soto qui vit cette contestation, en voulut sçavoir la cause, & comme il l'eut apprise, il dit que sans avoir égard aux avantages que l'un avoit

ſur l'autre, Capaha devoit avoir du reſpect pour les cheveux blans de Caſquin, & luy accorder le lieu le plus honorable, & qu'il eſtoit d'un jeune Seigneur bien né de conſiderer les vieillards. Capaha repartit que ſi Caſquin eſtoit ſon hoſte, il luy cederoit volontiers la premiere place, ſans meſme avoir égard à ſon âge. Mais que mangeant à la table d'un tiers, il ne devoit point perdre ſon rang, & que s'il n'eſtoit pas jaloux de cet honneur, tous ſes ſujets en murmureroient. Que pour ces conſiderations, ſi le General vouloit qu'il mangeaſt avec luy, il ſouffriſt qu'il ne dérogeaſt point à ſa qualité, ny à la gloire de ſes anceſtres. Qu'autrement il luy ſeroit plus avantageux d'aller dîner avec ſes ſoldats, qui ſçachant ſa conduite l'en aimeroient davantage. Caſquin qui vouloit appaiſer Capaha, & qui connoiſſoit que ce Seigneur avoit raiſon, ſe leva, & dit à Soto que Capaha ne demandoit rien que de fort juſte, & qu'il le ſupplioit de luy faire prendre ſa place. Que pour luy il s'eſtimoit ſi honoré d'eſtre à ſa table, qu'il n'importoit de quel coſté il ſe miſt. Comme il parloit de la ſorte il paſſa à la gauche du General, & adoucit Capaha, qui durant tout le dîner ne témoigna aucun reſſentiment. Ces circonſtances montrent que meſme parmy les Barbares, le rang que donne la qualité

est quelque chose de considerable. Les Espagnols s'étonnerent du procedé de ces deux Seigneurs ; car ils n'auroient jamais crû que les Indiens eussent esté si delicats sur le point d'honneur.

Au mesme temps que le General & les Caciques eurent diné, on amena les deux femmes de Capaha qu'on avoit mises le jour precedent en liberté avec les autres prisonniers. Ce Cacique reçût fort civilement ces deux Dames, & aprés il supplia le General de les prendre pour luy, ou au moins de les donner à quelqu'un de ses Officiers, parce qu'elles ne devoient plus demeurer, ny dans sa maison ny sur ses terres. Le General qui ne voulut pas refuser Capaha, de peur de luy déplaire, répondit, qu'il acceptoit volontiers l'agréable present qu'il luy faisoit. Ses femmes en effet estoient tres-belles, & à cause de cela, on fut d'autant plus surpris de la conduite de ce Cacique, qu'il estoit à la fleur de son âge. Mais on crut qu'il avoit de la haine pour ces Dames, à cause qu'il les soupçonnoit d'avoir esté soüillées par les ennemis, dont elles avoient esté prisonnieres.

CHAPITRE X.

Les Espagnols envoyent querir du sel, & vont à la Province de Quiguate.

LE General s'enquit des Caciques & de leurs sujets, où l'on pouvoit trouver du sel, parce que plusieurs soldats mouroient faute d'en avoir; & par bonheur il se rencontra huit marchands Indiens qui en trafiquoient par les Provinces, & qui asseurerent qu'il y en avoit dans des montagnes à quarante lieuës de Capaha. Ils dirent aussi qu'on y trouveroit de ce métal jaune dont on leur avoit parlé. Nos gens réjoüis de ces nouvelles, Moreno & Silvera qui estoient exacts & sages, s'offrirent d'aller avec les marchands reconnoistre la verité de toutes ces choses. Le General les dépécha aussi-tôt, avec ordre de remarquer la qualité de la terre par où ils passeroient, & Capaha les fit accompagner par des Indiens, & leur donna des perles, des chamois avec des feverolles, pour acheter de l'or & du sel. Ensuite ils partirent, & au bout d'onze jours il retournerent avec six charges de sel de pierre christaline, ce qui donna beaucoup de joye aux Espagnols. Ils raporterent

aussi du cuivre tres-jaune, & dirent que le pays d'où ils venoient estoit sterile & fort mal peuplé. Sur ce raport Soto reprit la route de la ville de Casquin, pour tirer de là vers le Couchant, & en reconnoistre les terres ; car depuis Mauvila il avoit toûjours marché droit au Nord, pour s'éloigner de la mer. Il se rafraîchit cinq jours à Casquin, puis il en marcha quatre le long du fleuve en bas, par un pays fertile & peuplé, & arriva à la Province de Quiguate. Le Cacique & ses sujets vinrent au devant de luy, & le reçûrent obligeamment. Mais le lendemain on le pria d'avancer jusques à la Capiatale, sur l'asseurance qu'il y seroit beaucoup mieux servi. Le General crut ce qu'on luy disoit, & continua cinq jours son chemin, en descendant le long du fleuve par des lieux abondans en vivres, & au cinquiéme il arriva à la Capitale nommée Quiguate, qui donne le nom à la Province. Cette ville estoit separée en trois quartiers, les Espagnols se logerent dans deux, & les Indiens au troisiéme où estoit la maison du Cacique. Ces Barbares deux jours aprés l'arrivée des troupes s'enfuïrent sans qu'on en sçût la raison, & retournerent au bout de deux jours demander pardon de leur faute. Le Cacique s'excusoit sur ce qu'il pensoit revenir le mesme jour. Mais on crut qu'il n'e-

ſtoit retourné que dans la crainte que les Eſpagnols à leur départ, ne miſſent le feu dans la ville & aux gros millets. Car apparemment il eſtoit ſorti à mauvaiſe intention, puiſque ſes ſujets causerent durant leur fuite tout le mal qu'ils purent; ils ſe mirent en embuſcade & bleſſerent deux ou trois Eſpagnols. Toutefois le General qui ne vouloit pas rompre avec les Barbares, ne leur en témoigna rien.

Une des nuits que les Eſpagnols demeurerent à Quiguate, un Aide de Sergent Major alla trouver à minuit le General, & luy dit que Juan Gaitan auquel on avoit commandé de battre l'eſtrade une partie de la ſeconde veille avoit refuſé d'obeïr, ſous pretexte qu'il eſtoit Treſorier de l'Empereur. Cette deſobeïſſance piqua d'autant plus Soto, que Gaitan eſtoit l'un de ceux qui à Mauvila avoient fait deſſein d'abandonner la Floride. Auſſi Soto tout en colere vint au milieu de la cour de ſon logis qui eſtoit élevé, & d'où il pouvoit eſtre facilement entendu des ſoldats qui eſtoient aux environs. Là il dit que c'eſtoit une honte que l'on ſe mutinaſt tous les jours; & que l'on ne vouluſt point faire ſon devoir ſous couleur que l'on eſtoit Treſorier de Sa Majeſté. Qu'au reſte il ne comprenoit pas ces gens qui deſiroient retourner en Eſpagne, ou au Mexique, n'y pouvant jamais paroiſtre

qu'en lâches. Qu'on sçauroit que sur le point de se rendre maistres d'un vaste & fertile païs, ils l'avoient honteusement abandonné. Que comme il ne pouvoit souffrir qu'on leur fist un reproche si injurieux, à cause qu'il retomberoit en partie sur luy, ils ne devoient point aussi penser à quitter la Floride tandis qu'il vivroit, parce qu'il avoit resolu d'y perdre glorieusement la vie, ou de la conquerir toute entiere. Qu'il ne falloit pas non plus que personne sous pretexte de sa charge, s'imaginast s'exempter de faire ce qui luy seroit ordonné, qu'autrement il feroit couper la teste au premier qui n'obeïroit pas. Ces paroles prononcées d'un ton fier & plein de ressentiment, firent rentrer dans leur devoir les mutins, & ceux que l'on avoit peine à faire obeïr. Car ils sçavoient que le General estoit exact & severe, & qu'aprés s'estre ouvertement declaré, ses menaces estoient à craindre.

CHAPITRE XI.

Les troupes arriverent à Colima, elles font du sel & passent à Tula.

LEs Espagnols sejournerent six jours à Quiguate, ils en partirent le septiéme, & a-

prés cinq journées de marche en defcendant le long du fleuve qui paffe à Cafquin, ils arriverent à la Capitale de la Province de Colima. Le Cacique reçût Soto avec de grands témoignages d'affection ; & cet accueil réjoüit nos gens, qui eftoient extrémement touchez de ce qu'on leur avoit dit, que les habitans de Colima empoifonnoient leurs flefches. Ils defefperoient de pouvoir leur refifter parce que fans fe fervir de flefches empoifonnées, ces Barbares avoient déja trop de force dans les combats. Mais on apprit avec joye qu'ils ne tiroient point de traits empoifonnez, & l'on eftima davantage leur amitié, qui pourtant ne dura que fort peu. Car deux jours aprés l'arrivée des troupes, ils fe mutinerent fans raifon, & fe retirerent dans les bois avec leur Cacique. Enfuite de cette retraite les Efpagnols demeurerent encore un jour dans la ville de Colima, où lors qu'ils eurent amaffé des vivres, ils continuerent leur chemin à travers des campagnes fertiles, & des forefts agréables & faciles à paffer, & au bout de quatre jours ils arriverent au bord d'un fleuve où l'armée fe campa. Aprés il y eut des foldats qui s'allerent promener fur le bord de l'eau, où ils apperçûrent du fable de couleur d'azur. L'un d'eux en prit, il en goufta & fentit qu'il eftoit falé. Il en avertit fes compagnons, &

dit, qu'il croyoit qu'on en pourroit composer du salpestre, dont il se feroit de fort bonne poudre. Ils ramasserent donc ce sable dans cette pensée, & tascherent de tirer seulement celuy qui paroissoit azuré. Comme ils en eurent suffisamment, ils le jetterent dans de l'eau, où aprés l'avoir lavé, ils le presserent entre leurs mains pour la faire couler; puis ils le firent cuire à grand feu, & il se convertit en un sel un peu jaune, mais tres-propre pour saler. Les Espagnols réjoüis de cette nouvelle invention, se rafraîchirent huit jours à Colima, & firent provision de sel. Mais il y en eut qui malgré les prieres qu'on leur faisoit en mangerent tant, qu'il en mourut neuf ou dix d'hydropisie. Ainsi les uns perdirent la vie pour avoir eu du sel en abondance, & les autres pour en avoir manqué dans leur besoin.

Aprés que nos gens se furent fournis de sel, ils partirent de Colima & marcherent deux jours pour sortir de la contrée qu'ils appellerent la Province de sel. De là ils passerent en celle de Tula. Ils firent trois jours de chemin par un pays dépeuplé; & au quatriéme sur le midy, ils camperent dans une tres-agreable plaine à demie lieuë de la Capitale, où le General ne voulut pas aller, parce que les troupes estoient harassées. Mais le lendemain il prit soixante fantassins avec cent chevaux, &

fut reconnoiſtre cette ville, qui eſt ſituée dans un pays plat entre deux ruiſſeaux. Les habitans qui ne ſçavoient rien de ſa venuë, ſe miſrent en armes lors qu'ils le virent, ils ſortirent contre luy & furent ſecondez de pluſieurs femmes qui ſe battirent fort vaillamment. Nos gens rompirent d'abord les ennemis, & les pouſſerent juſques dans la ville où ils entrerent peſle meſle. Le combat alors s'échauffa, car les Indiens & leurs femmes ſe battirent en deſeſperez; & montrerent tous qu'ils prefe-roient la mort à la ſervitude.

Reinoſo durant la meſlée entra dans une maiſon, & monta à une chambre haute, il y avoit en un coin cinq Indiennes, auſquelles il fit connoiſtre qu'il ne leur vouloit faire aucun mal. Mais ces femmes qui l'apperceûrent ſeul ſe jetterent de furie ſur luy. Les unes le prient par les bras & par les jambes, quelques-unes par le cou, & meſme par les parties naturelles. Reinoſo pour ſe débaraſſer s'agite, ſe remuë avec violence, & frappe ſi fort du pied, que le plancher qui n'eſtoit que de roſeaux creve. Et comme l'un de ſes pieds paſſe par le trou, il tombe ſur le plancher où les Indiennes le traittent cruellement. Toutefois il ne voulut jamais crier au ſecours, dans la penſée que cela luy ſeroit honteux qu'on viſt que des femmes luy fiſſent tant de peine.

Comme les Indiennes outrageoient ainsi Reinoso, un autre Espagnol entra dans une chambre au dessous, & parce qu'il oüit du bruit en haut, il regarde & voit une jambe qui passoit par un trou du plancher. Il la prit d'abord pour celle d'un Indien, à cause qu'elle estoit nuë, & haussa l'épée pour la couper. Mais dans le doute qu'il n'y eut quelque malheur il appelle deux soldats, ils montent à la chambre, où voyant leur camarade en un estat pitoyable, ils attaquent les Indiennes & les tuent toutes cinq, parce que pas une ne voulut jamais s'empécher de mordre & de frapper Reinoso. Ainsi ils luy sauverent la vie qu'il auroit bien-tôt perduë, s'il n'eust esté secouru.

Cette année 1591. que je remets au net l'histoire de la Floride, j'apprens que Reinoso vit encore, & qu'il est au Royaume de Leon où il a pris naissance.

Il arriva sur la fin du combat que Paez Capitaine d'une compagnie d'Arbalestriers, fort méchant homme de cheval, attaqua un Indien qui fuioit. Il luy porte d'abord un coup de lance, l'Indien pare d'un grand baston, & en décharge un si rude coup sur le visage de Paez, qu'il luy casse toutes les dents, & le laissant tout étourdi sur la place il se retire glorieusement.

Alors comme il se faisoit déjà tard, Soto fit sonner la retraite, & revint au camp, fort surpris du courage des Indiens, & principalement des Indiennes, qui combattirent avec plus d'opiniastreté que les hommes. Il y demeura sur la place plusieurs Barbares; mais du costé de nos gens, il n'y eut que des blessez que l'on ramena au quartier, & dont Soto fut sensiblement fâché.

CHAPITRE XII.

Des habitans de Tula.

LE lendemain du combat, les Espagnols entrerent dans la Capitale de Tula. Comme ils la trouverent abandonnée, ils s'y logerent, & sur le soir le General envoya de costé & d'autre des cavaliers à la découverte. Ils prirent quelques Indiens qui estoient en sentinelles; mais ils n'en purent tirer aucune réponse, touchant les choses qu'ils leur demandoient, ny les faire marcher, parce qu'ils se jettoient par terre & se laissoient traîner. Desesperant donc de les emmener au camp, ils leur osterent à tous la vie.

Les Espagnols trouverent dans la ville de Tula plusieurs cuirs de vaches passez avec le

poil, & s'en servirent au lieu de couverture d lit. Ils y rencontrerent aussi des cuirs cru avec de la chair de vache, sans qu'ils ayen vû des vaches, ny découvert d'où les Barbares avoient apporté tant de cuirs.

Les hommes de la Province de Tula, aussi bien que les femmes sont tres-difformes. Ils ont la teste longue & pointuë extraordinairement, & on la leur forme de cette maniere dés le moment de leur naissance, jusqu'à l'âge de neuf à dix ans. Ils ont aussi le visage fort laid, parce qu'ils se le défigurent avec des pointes de caillou, & particulierement les lévres qu'ils noircissent aprés les avoir découpées. Ainsi ils se rendent si épouvantables, qu'on ne les peut presque regarder sans frayeur. Ajoûtez que leur esprit est encore plus mal fait que leur corps.

La quatriéme nuit que nos gens estoient à Tula, les Indiens s'en approcherent avant la pointe du jour en grand nombre, & à si petit bruit, que les sentinelles ne les apperçûrent que quand ils fondirent sur elles. Ils attaquent d'abord le camp par trois endroits, & entrent avec tant de furie & de promptitude au quartier des arbalestriers, que sans leur donner le temps d'apprester leurs arbalestes, ils les contraignent de se retirer en desordre vers le poste de Gusman. Ce Capitaine sort aussi-tôt, &

charge les Barbares qui se battent avec d'autant plus d'ardeur qu'ils croient que la resistance que fait Gusman leur enleve la victoire.

Les Indiens & les Espagnols se battoient courageusement aux autres endroits, & l'on n'entendoit par tout que des cris. D'ailleurs la confusion estoit si grande, à cause de l'obscurité, que l'on frapoit aussi-tôt sur ceux de son party que sur les autres. Nos gens pour se reconnoistre & ne se point blesser, se donnerent promptement pour mot saint Jacques, & les Indiens Tula.

Ces Barbares pour la pluspart, au lieu de fléches avoient des bâtons de cinq à six pieds, parce que l'Indien qui auparavant avoit cassé les dents à Paez leur avoit dit ce qu'il avoit fait avec un bâton. Si bien que ses camarades esperans un pareil bonheur, plusieurs s'armerent de bâtons, & en fraperent rudement quelques Espagnols. Juan Baeça l'un des halebardiers de la garde du General en fut sur tout mal-traité; car deux Indiens l'ayant pris, l'un luy rompit sa rondache du premier coup de bâton, & l'autre luy en déchargea un tel coup sur le dos qu'il l'étendit à ses pieds, & l'eût assommé sans quelques soldats qui accoururent. Il arriva de cette sorte plusieurs autres accidens, dont les Espagnols se raillerent

depuis, à cause que ce n'estoit que des coups de bâtons.

La Cavalerie que les ennemis craignoient rompit leurs bataillons; mais ils ne laisserent pas d'opiniastrer le combat. Car quoy que les Cavaliers les perçassent à grands coups de lances, & les missent plusieurs fois en desordre, Ils resisterent avec courage jusqu'au jour; mais alors ils se retirerent dans un bois proche un ruisseau qui passoit prés de la ville. Les Espagnols eurent beaucoup de joye de cette retraite, parce que les Indiens combattoient en desesperez, & ne respiroient que la défaite de leurs ennemis. Le combat finit au lever du Soleil. Ensuite nos gens rentrerent dans le camp pour panser les blessez, qui estoient en assez grand nombre, & cependant ils n'avoient perdu que quatre hommes.

CHAPITRE XIII.

Combat d'un Indien contre quatre Espagnols.

APrés le combat quelques Espagnols allerent selon leur coustume voir les morts & les blessez, & cependant Gaspard Caro, qui dans la meslée avoit perdu un cheval, monta celuy d'un de ses amis pour aller chercher

le

le sien qui s'en estoit fuy par la campagne. Caro retrouva son cheval, & arriva en le chassant devant luy au champ de bataille, où il rencontra quatre fantassins, dont l'un appellé Salazar, voulut faire voir son adresse à piquer, & monta sur le cheval que Caro chassoit. Sur ces entrefaites, Juan de Carrança l'un des quatre fantassins, s'écrie qu'il avoit vû un Indien dans des buissons prés d'eux. Les Cavaliers aussi-tôt s'avancerent, l'un d'un costé, & l'autre de l'autre, pour empêcher le Barbare d'échaper: Carrença court au lieu où il l'avoit apperçû, & est suivi de ses compagnons, dont l'un va en diligence aprés luy, & l'autre doucement, l'Indien qui se voit investi de toutes parts, sort des buissons & court à Carrença avec une hache d'armes qu'il avoit gagnée à l'attaque des Arbalestriers. Cette hache estoit fort bien affilée, & avoit un manche plus d'un demi-brasse de long, L'Indien la prend à deux mains, en décharge un si furieux coup sur la rondache de Carrença qu'il en abbat la moitié, & le blesse tellement au bras qu'il le met hors de combat. Il va ensuite teste baissée à un autre soldat & le traitte de la mesme façon que Carrença.

Salazar qui est sur le cheval de Caro, & qui voit ses deux camarades mal-traitez, attaque avec furie l'Indien qui de crainte du

cheval gagne un chesne qui estoit là. Salaza le poursuit, l'approche le plus prés qu'il peut & luy porte inutilement quelques coups d'é pées. Mais comme le Barbare apperçoit qu'i ne sçauroit s'aider de son arc, à cause de branches, il quitte l'arbre, se met à la gau che du cavalier, & décharge un tel coup d hache sur l'épaule du cheval qu'il la luy fend Cependant arrive Gonçalo Silvestre qui sui voit à petit pas, dans la pensée que ses com pagnons battoient aisément l'Indien. Comm il fut proche, le Barbare s'avance fieremen droit à luy, & luy décharge un coup de tout sa force, mais Silvestre l'évite avec tant d'a dresse que la hache ne fit que couler sur s rondache : & aussi-tôt il donne à l'Indien u revers de son épée dont le coup le blesse à l poitrine, au visage, au front, & luy coupe l poignet gauche. Alors le Barbare enragé d n'avoir plus qu'une main, se lance sur son en nemi. Silvestre pare de sa rondache, & luy donne un si furieux revers de son épée au de faut des costes, que ne rencontrant ny armes, ny habits, il le coupe en deux : de sorte qu'il tombe mort à ses pieds.

Au mesme temps survint Caro, qui fâché de voir son cheval en l'estat où il estoit, le me ne au General, & luy dit tout en colere qu'un Indien, de trois coups de haches, avoit

mis hors de combat trois Eſpagnols qui ſe piquoient d'adreſſe & de courage, & que meſme il leur euſt oſté la vie ſans Silveſtre qui avoit genereuſement tué leur ennemi.

Le General & ceux qui l'accompagnoient, admirerent la hardieſſe de l'Indien & la valeur de Silveſtre ; mais comme Caro s'emportoit trop contre les trois Eſpagnols ; Soto qui en connoiſſoit le merite, luy dit que leur malheur eſtoit un effet de la fortune qui dans la guerre favoriſoit tantôt l'un & tantôt l'autre, qu'il ne devoit point être ſi fort irrité de la bleſſure de ſon cheval, parce qu'elle eſtoit legere. Que du reſte il ſouhaitoit de voir celuy à qui Silveſtre avoit oſté la vie, & là-deſſus il ſe rendit, avec pluſieurs de ſes Officiers, au lieu où eſtoit le corps de l'Indien, dont la valeur le ſurpris de nouveau, aprés avoir entendu des bleſſez les particularitez du combat.

CHAPITRE XIV.

Depart de Tula avec le quartier d'Hiver des troupes en Utiangue.

TAndis que les Eſpagnols ſejournerent à Tula, ils firent diverſes courſes par la Province & la trouverent fort peuplée. Ils

prirent plusieurs Indiennes & plusieurs Indiens de tout âge, mais ils ne purent ny par force, ny par douceur les emmener. Car lors qu'ils desiroient de les obliger à suivre; ils se jettoient par terre: & faisoient seulement connoistre qu'on les laissast, ou qu'on leur otast la vie. Nos gens piquez de cette brutale opiniastreté, tuoient les hommes qui estoient capables de se battre, & relâchoient les femmes & les enfans. Toutefois Juam Serrano emmena une Indienne par adresse; mais elle estoit tellement farouche que s'il l'avertissoit de son devoir, elle luy jettoit à la teste le pot, les tisons de feu, ou ce qu'elle rencontroit. Elle vouloit qu'on la laissast faire, ou qu'on la tuast, & disoit qu'elle n'estoit pas née pour obeïr: c'est pourquoy son Maistre souffroit qu'elle fit tout à sa fantaisie. Neanmoins elle se sauva, de quoy Serrano fut fort aise.

Au seul nom de Tula, on appaise les enfans qui pleurent; & l'humeur brutale des habitans de cette Province les fait apprehender de leurs voisins. Lors que les Espagnols sortirent de cette Contrée, ils emmenerent un jeune garçon de neuf à dix ans: & comme dans les villes qu'ils découvrirent depuis, & où ils furent bien reçûs, les enfans faisoient de petites compagnies pour se battre les uns

contre les autres, nos gens ordonnoient au jeune Indien de Tula de choisir l'un, ou l'autre des partis. Ceux de sa troupe le prenoient aussi-tost pour leur Capitaine, & au mesme temps il les rangeoit en bataille & attaquoit à grands cris le party contraire auquel il faisoit lâcher le pied quand il venoit à crier Tula. Les Espagnols qui estoient presens luy commandoient ensuite de passer du costé des vaincus, & de charger les victorieux. Il obeïssoit, & dés quil commençoit à crier Tula, ses ennemis tournoient le dos : de sorte que de quelque costé qu'il se mist, il emportoit toûjours la victoire.

Aprés que les espagnols eurent demeuré vingt jours à Tula, à cause de leurs blessez ; ils en partirent ; & au bout de deux journées de chemin ils entrerent dans la Contrée d'Utiangue en resolution d'y passer l'Hyver qui approchoit. Ils marcherent quatre jours par cette Province, & en trouverent la terre fort bonne, mais mal peuplée, & les habitans hardis : Car sur la route ils ne firent que harceler les Espagnols par des attaques & des alarmes, de demy-lieuë en demy-lieuë. D'abord ils leur tiroient d'assez loin une quantité de fléches, & puis ils fuyoient. Mais comme on se battoit en pleine campagne, les Cavaliers les poursuivoient & les perçoient ai-

sement à coups de lances. Toutefois, sans perdre cœur, dés qu'ils se pouvoient rallier vingt ou vingt cinq seulement, ils revenoient à grands cris fondre sur nos gens qui les chargeoient avec vigueur. Ils se cachoient aussi quelquefois parmy de grandes herbes pour mieux surprendre les Espagnols. Cependant rien ne leur reüssissoit, & ils estoient toûjours battu. Les troupes arriverent à la Capitale qui porte le nom de la Province, & s'y logerent parce qu'elle estoit abandonnée. Le General dépécha des Indiens du pays vers les habitans de cette Place, mais ils ne voulurent ny paix, ny alliance avec les Espagnols. Les peuples de la Province d'Utiangüe sont hardis, fiers, temeraires, & beaucoup mieux faits que ceux de Tula ; car ils n'ont ny le visage défiguré, ny la teste monstrueuse.

Lors que Soto & ses Officiers eurent vû qu'il y avoit des vivres dans la ville d'Utiangue, qu'elle estoit située dans une plaine fertile, arrosée de part & d'autre d'un ruisseau, avec des pasturages aux environs, & fermée de palissades ; ils resolurent d'y prendre leur quartier d'Hyver. Car outre qu'ils estoient déja à la my-Octobre de l'année 1541. ils ne sçauroient s'ils rencontreroient ailleurs autant de commodité que dans cette Place. Ainsi ils la fortifierent, & firent provision de bois, de

gros millet, de raisins secs, de pruneaux, & d'autres fruits qu'ils trouverent en abondance. Ils tuerent aussi à la chasse force Lapins, Cerfs, & Chèvreüils, dont ils se regalerent & ils n'eussent pas esté mieux en Espagne, ny plus commodément que dans Utiangue. Il est vray que l'Hyver y fut rude & qu'il y negea si fort qu'ils demeurerent un mois & demy sans pouvoir sortir; mais le bon feu qu'ils faisoient les garantissoit aisément du froid.

Certes, quand je viens à considerer toutes ces commoditez, & l'excellence du terroir de la Floride, je ne puis approuver la conduite des Espagnols, qui ne voulurent pas s'y établir, parce qu'il n'y trouvoient ny or, ny argent. Mais ils ne songerent pas qu'ils ne rencontroient aucun de ces metaux, à cause que les habitans du pays ne se donnent pas la peine de les chercher, & n'en font aucune estime. On assûre en effet que des Navires estant peris sur la coste, & les Indiens ayant trouvé des bourses pleines d'argent, ils emporterent les bourses dans la vûë qu'elles leur pouvoient servir, & laisserent ce qui estoit dedans, parce qu'ils n'en sçavoient pas l'usage.

CHAPITRE XV.

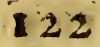
Stratagesme du Cacique d'Utiangue, avec la découverte de la Province de Naguatex.

LE Cacique qui connut que les Espagnols passoient leur quartier d'hyver à Utiangue, prit résolution de les en chasser. Il essaya pour cela d'amuser le Général par des gens qu'il luy dépéchoit la nuit; & qui l'asseuroient que leur Cacique se rendroit bien-tôt à la ville. Mais sous ce pretexte, ils avoient ordre de reconnoistre les troupes; afin que sur le raport qu'ils en feroient, on deliberast des moyens de les attaquer en seureté. Les Espagnols qui ne se méfioient point de ces Indiens, leur laissoient voir les chevaux, les armes & la garde qu'on faisoit dans la place. Cependant Soto averti du dessein des Barbares, dit à leurs Envoyez qu'ils n'entrassent plus que de jour dans Utiangue. Mais comme ils s'opiniastrerent à y venir de nuit; on crut qu'il leur falloit apprendre à obeïr par force, puis qu'à leur égard la douceur paroissoit inutile. C'est pourquoy Barthelemy d'Argote qui avoit l'ordre du General, estant une nuit en sentinelle à la porte de la ville, il tua un de ces Envoyez qui vouloit entrer pour parler aux Officiers. Cette action fut approuvée

de tout le monde, & particulierement de Soto; car il donna de grandes loüanges à Argote, qui passa depuis pour un brave soldat; & les Indiens qui connurent que leur dessein estoit découvert ne renvoyerent plus vers nos gens.

Durant le quartier d'hyver des troupes à Utiangue, les uns garderent la place, & les autres, lors que les neiges furent fonduës, allerent en party pour prendre des Indiens, à cause qu'on avoit besoin de gens de service. Mais parce qu'aprés sept ou huit jours de course, ils ne revinrent qu'avec peu de prisonniers; le General choisit deux cens cinquante hommes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, & avança vingt lieuës dans le pays jusqu'à Naguatex, Province fertile & peuplée. Il surprit avant le jour dans cette contrée un village où le Cacique demeuroit. Il y prit un assez grand nombre d'hommes & de femmes, & revint aprés à Utiangue, où le reste de l'Armée l'attendoit, & commençoit à craindre pour luy, parce qu'il y avoit quatorze jours qu'il estoit parti. Mais son retour dissipa leur crainte, & l'on songea seulement à se réjoüir & à partager les prisonniers.

Fin du second Livre.





LIVRE III. DE LA FLORIDE.

Découverte de plusieurs Provinces, avec les avanture des Espagnols dans ces contrées, & leurs preparatifs pour le Mexique.

CHAPITRE I.

Entrée des troupes en Naguatex.

APRE'S cinq mois de sejour à Utiangue, le General en partit au commencement d'Avril de l'année mille cinq cens quarante-deux ; & marcha vers la Capitale de Naguatex, qui porte le nom de la Province. Il fit en sept jours vingt-deux ou vingt-trois lieuës pour aller à cette ville, & passa par des terres fort bonnes & fort peuplées. Il ne luy arriva rien dans la route, si

ce n'eſt que les Barbares l'attaquerent aux paſſages des bois & des ruiſſeaux ; mais ils fuioient au meſme temps qu'on leur faiſoit teſte. Nos gens ſe rendirent donc heureuſement à Naguatex qu'ils trouverent abandonné, & où ils demeurerent quinze jours. Cependant ils coururent toute la Province, & prirent les vivres qui leur eſtoient neceſſaires, ſans que les habitans s'y oppoſaſſent que foiblement.

Il y avoit ſix jours que les Eſpagnols eſtoient à Naguatex, lors que le Cacique envoya s'excuſer auprés de Soto, de ce qu'il ne l'avoit pas attendu dans cette ville, afin de l'y recevoir avec honneur. Il luy fit encore dire qu'il eſtoit ſi honteux de ſa couduite, qu'il n'oſoit le viſiter à preſent ; mais qu'auſſi-tôt qu'il n'auroit plus tant de confuſion, il ne manqueroit pas à ſon devoir. Que cependant il commanderoit à ſes vaſſaux d'obeïr exactement à ſes ordres, parce qu'il le reconnoiſſoit pour ſon Seigneur. Le General répondit qu'il avoit obligation au Cacique, de la grace qu'il luy faiſoit ; qu'on le pouvoit aſſeurer qu'il ſeroit fort bien reçû, & que l'on auroit beaucoup de joye de le voir. Là-deſſus les Envoyez s'en retournerent tres-ſatisfaits de Soto ; & le lendemain de grand matin il en vint d'autres qui amenerent quatre des prin-

cipaux Indiens, avec plus de cinq cens hommes de ſervice. Ils dirent au General qu'ils luy preſentoient des plus conſiderables perſonnes de la Province, pour le ſervir & pour les tenir en oſtage, en attendant la venuë du Cacique. Soto les remercia de cette faveur, & commanda que l'on ne fiſt plus d'Indiens priſonniers. Neanmoins le Cacique ne le vint point voir, & l'on crut qu'il n'avoit envoyé vers les Eſpagnols que pour empeſcher que l'on ne ravageaſt ſes terres, & que l'on ne priſt ſes ſujets. Cependant les principaux Indiens, & tous les autres ſervirent les troupes avec ardeur, & n'eurent pour vûë que de leur complaire aveuglement. Le General qui connut leur affection s'informa d'eux, auſſi bien que des ſoldats qui alloient en parti, de la contrée de Naguatex, & marcha juſques à une autre Province accompagné de pluſieurs autres Indiens, que le Cacique luy envoya avec des vivres.

CHAPITRE II.

Fuite de Guſman.

AU bout de deux lieuës, les Eſpagnols trouverent à dire Diego Guſman * brave

* Carmona l'appelle François.

Cavalier;

Cavalier ; mais grand joüeur, qui estoit venu dans la Floride tres-bien équipé de toutes choses. Le General aussi-tost commanda de faire alte, & d'arrester les principaux Indiens, jusques à ce qu'on eust des nouvelles de Gusman. On s'informa donc parmy les Espagnols où pouvoit estre ce Cavalier ; & il se trouva que la veille du jour qu'on le cherchoit, on l'avoit vû au quartier. Que quatre jours auparavant, il avoit joüé aux cartes * armes & bagage. Que s'estant échaufé au jeu, il avoit perdu une tres-charmante Indienne d'environ dix-huit ans qui luy estoit écheuë, lors qu'on partagea les prisonniers de la Province de Naguatex. Qu'il avoit payé tout le reste de ce qu'il avoit perdu, mais qu'à l'égard de cette belle il avoit dit à celuy qui l'avoit gagnée que dans quatre ou cinq jours il la luy envoyeroit. Que cependant il avoit manqué de parole ; & que ny luy ny l'Indienne ne paroissoient plus. Si bien qu'on le soupçonna de s'estre retiré parmy les Barbares à cause de la honte qu'il avoit d'avoir joüé son équipage, & perdu cette jeune fille qu'il aymoit. En effet on ne douta plus de rien, lors qu'on sçût que l'Indienne estoit fille du Cacique. C'est pourquoy Soto qui estimoit Gusman, ordonna

* Elles estoient de cuir faute d'autres

aux principaux Indiens de le faire revenir en diligence. Qu'autrement il croiroit qu'ils l'auroient fait aſſaſſiner, & que luy, afin de punir une ſi noire action, les feroit mourir, & tous leurs gens. Ces pauvres Indiens de peur de perdre la vie, envoyerent promptement où ils penſoient qu'on apprendroit des nouvelles de Guſman, & leurs meſſagers qui allerent & revinrent en un jour, raporterent qu'il eſtoit avec le Cacique ; & qu'il leur avoit juré qu'il ne retourneroit plus parmy les Eſpagnols. Là-deſſus le General repartit qu'il ne pouvoit ajoûter foy à cela, & qu'aſſeurement les principaux Indiens l'avoient fait tuer. L'un d'eux alors prit gravement la parole, & dit d'un ton qui ne ſentoit point ſon priſonnier ; qu'ils avoient trop de cœur pour mentir. Qu'afin d'eſtre plus ſeur de ce qu'on leur avoit raporté, ils le ſupplioient de mettre en liberté l'un de leurs compagnons qui allaſt vers les Indiens. Qu'ils luy proteſtoient que ſon Cavalier ſe rendroit au camp avec leur camarade, ou qu'il declareroit ſa derniere reſolution. Qu'il priſt ſeulement la peine de luy faire ordonner par une lettre de revenir, ou de répondre par un billet, & qu'on jugeroit par là, que le Cavalier eſtoit vivant. Ils ajoûtoient que ſi leur compagnon ne retournoit de la maniere qu'ils l'aſſeuroient, les trois au-

tres ſe ſoûmettoient à perdre la vie. Mais qu'ils avoient une ſi haute opinion de la prudence du General, qu'ils eſtoient perſuadez qu'il ne porteroit pas ſes reſſentimens ſur d'autres que ſur eux, & que meſme il ne conſentiroit jamais que trois perſonnes de qualité mouruſſent pour un ſoldat, qui avoit lâchement deſerté ſans y eſtre contraint par aucun habitant de la Province. Soto & ſes Capitaines convinrent avec l'Indien de tout ce qu'il avoit propoſé, & luy commanderent d'aller vers Guſman, & à Gallego, qui eſtoit amy de ce Cavalier de luy écrire ſa penſée, ſur le peu de conduite qu'il avoit eu, & de le porter à revenir. Qu'on luy rendroit tout ſon équipage, & qu'en un mot il ne luy manqueroit jamais rien.

L'Indien partit au meſme temps avec la lettre de Gallego, & l'ordre du General qui prioit le Cacique de luy renvoyer ſon ſoldat; ou qu'il proteſtoit de mettre tout à feu & à ſang, & de faire mourir tous les Indiens qui eſtoient en ſon pouvoir. Lors que Guſman euſt vû ce qu'on luy mandoit, il griffonna ſon nom avec du charbon, pour faire connoiſtre qu'il vivoit, & ſupplia l'envoyé d'aſſûrer les Eſpagnols qu'il ne retourneroit plus avec eux. Et auſſi-toſt le Cacique répondit, que comme Guſman eſtoit libre de demeurer ſur ſes ter-

res, il ne le contraignoit pas aussi d'en sortir. Qu'à la consideration de la faveur qu'il luy avoit faite de luy avoir ramené sa fille, il le traiteroit toûjours fort civilement ; & se conduiroit de la sorte envers les Espagnols, qui s'establiroient dans sa Province. Qu'aprés tout, Soto ne seroit jamais loüé de faire mourir les sujets d'une personne qui recevoit ses gens avec amitié. Que neanmoins il ne luy en diroit pas davantage là-dessus, & qu'il en useroit comme il luy plairoit. Le General qui connut l'opiniastreté de Gusman, & que le Cacique parloit en homme d'honneur, resolut de passer outre, & delivra les principaux Indiens avec les gens de service, lors qu'ils l'eurent tous accompagné jusqu'à une autre Province. Cependant il faut demeurer d'accord, que l'amour & le jeu aveuglent bien les hommes, puis qu'ils les obligent de s'abandonner eux-mesmes à leurs propres ennemis.

CHAPITRE III.

De la Province de Guacane.

NOs gens marcherent cinq jours au travers de la contrée de Naguatex ; & ar-

riverent à la Province de Guacane, dont les peuples estoient bien differens de leurs voisins. Ceux de Naguatex estoient doux, civils, & amis des Espagnols; & les habitans de Guacane, barbares, & leurs ennemis jurez. En effet, au lieu de traiter alliance avec eux, ils témoignerent en toute rencontre qu'ils les haïssoient, & leurs presenterent plusieurs fois bataille. Mais les nostres la refuserent toûjours, parce qu'ils avoient perdu plus de la moitié de leurs chevaux; & qu'ils ne desiroient pas exposer les autres à la furie des ennemis. Aussi pour n'avoir aucune occasion d'en venir à un combat; ils doublerent leur marche, & traverserent en huit jours la Province de Guacane. On vit dans cette contrée des Croix de bois sur la plusspart des maisons, à cause que ceux de cette Province avoient oüi parler des grandes choses, que Nugnez & ses compagnons avoient faites au nom de Jesus-Christ dans les regions de la Floride, où ils avoient esté tandis qu'ils estoient au pouvoir des Indiens. Neanmoins Nugnez, ny ses camarades ne penetrerent jamais jusques à Guacane, ny en beaucoup d'autres contrées où leur reputation estoit connuë. Mais la renommée avoit publié d'une Province à l'autre les miracles qu'ils avoient operez, par la puissance de Dieu en faveur des malades qu'ils

guerissoient avec des signes de croix. Ain les habitans de Guacane surpris de ces mer veilles, se persuaderent que mettant des croi sur leurs maisons, ils se garantiroient de tou danger. Et par là on peut connoistre la faci lité qu'il y a de convertir à la foy les peuple de la Floride, & que l'exemple est plus puis sant pour les porter au bien, que la force & la violence.

CHAPITRE IV.

Marche des troupes vers la Province d'Anilco.

LE General partit de Guacane, dans le dessein de retourner vers Chucagua, par un chemin different de celuy qu'il avoit pris, & de faire un tour plus long pour découvrir d'autres Provinces. La vûë qu'il avoit, estoit de s'établir dans la Floride, avant que les maladies & les combats ruinassent entierement son Armée. Il estoit d'ailleurs fasché de ne tirer aucun fruit de la peine qu'il avoit prise, & prenoit encore chaque jour à faire de nouvelles découvertes. C'est pourquoy il souhaitoit avec passion, que la Floride qui est vaste & fertile fust habitée par les Espagnols, & principalement par ceux qui l'accompa-

gnoient. Il avoit dans la pensée que s'il mouroit sans commencer un établissement, il ne s'assembleroit de plusieurs années de si braves troupes que les siennes. Ainsi il se repentoit de ne s'estre pas habitué dans la contrée d'Achussi, & desiroit reparer la faute qu'il avoit faite. Mais comme il estoit loin de la mer, & qu'il perdroit du temps à chercher un port, il avoit resolu qu'à son arrivée au Chucagua, il bastiroit une ville sur le bord de ce fleuve. Qu'il feroit deux brigantins, dont il donneroit la conduite à des personnes fidelles, qui descendroient le long du fleuve jusqu'à la mer, afin d'aller avertir les habitans du Mexique, de Cuba, & autres pays que dans la Floride, on avoit découvert de grandes regions abondantes en toutes sortes de choses. Il esperoit que par ce moyen les Espagnols y aborderoient de toutes parts, & ameneroient ce qui estoit necessaire à une habitation. Cela se pouvoit aisément executer sans la mort, qui interrompit de si glorieux desseins.

Le General au sortir de Guacane traversa sept autres contrées pour arriver au Chucagua, & commencer au printemps à s'établir. Mais parce qu'il avançoit à grandes journées, les Espagnols ne s'enquirent point du nom de ces Provinces, dont quatre estoient tres-abondantes en vivres & tres-agréables,

à cause des vergers & des ruisseaux qu'on y rencontroit. Pour les trois autres, elles n'estoient ny fertiles ny charmantes. Et l'on crut aussi que les guides Indiens avoient conduit les troupes par les lieux les plus mauvais & les moins beaux. Le General fut fort bien reçû par toute cette étenduë de pays ; de sorte que nos gens passerent tres-heureusement ces Provinces, qui pouvoient au moins avoir six vingts lieuës de traverse. Enfin, ils arriverent à la frontiere de la contrée d'Anilco, & firent trente lieuës jusques à la Capitale, qui porte le nom de la Province & du Cacique. Elle est sur le bord d'un fleuve plus grand que le Gualdaquivir, & a environ quatre cens bonnes maisons, avec une belle place au milieu. Le logis du Cacique est sur une éminence qui commande à la ville. Ce Seigneur à l'arrivée des troupes estoit devant cette place, à la teste d'un bataillon de quinze cens hommes la fleur de ses sujets. Les Espagnols qui reconnurent la contenance des Indiens, firent alte pour attendre les soldats qui suivoient en queuë, & se rangerent promptement en bataille. Cependant Anilco ordonna qu'on fist retirer les femmes, & que chacun sauvast ce qu'il avoit de meilleur. Et au mesme temps nostre armée avance pour donner, mais les Barbares sans tirer une seule flesche lâchent le

pied ; les uns entrent dans la ville, & la pluſpart traverſent le fleuve en nacelles & ſur des traîneaux, & quelques-uns à la nage ; car ils n'avoient pas deſſein de ſe battre, mais ſeulement d'arreſter l'ennemy pour favoriſer ceux qui emportoient leur bien. Nos gens alors qui voient que les Indiens fuient, fondent ſur eux, en attrapent quelques-uns ſur le bord du fleuve, & prennent dans la ville pluſieurs femmes & enfans qui n'avoient pû échaper. Le General envoya aprés offrir à Anilco la paix avec ſon amitié, & luy demander l'honneur de ſes bonnes graces. Mais il ne voulut rien répondre, & fit ſeulement ſigne de la main aux Envoyez qu'ils ſe retiraſſent.

Les Eſpagnols ſe logerent dans la ville, où ils demeurerent quatre jours. Cependant ils ſe fournirent de nacelles & de traîneaux, & traverſerent le fleuve ſans qu'ils fuſſent empéchez par les Indiens ; enſuite ils marcherent quatre jours par des pays dépeuplez, & entrerent dans la contrée de Guachoia.

CHAPITRE V.

De Guachoia, de ſon Cacique & de la guerre des Indiens.

APrés le paſſage de ce deſert, la premiere habitation que les Eſpagnols trouve-

rent ; ce fut la Capitale de Guachoia. Ell
porte le nom de sa Province, & est au bord d
Chucagua, située sur deux éminences separée
seulement par un terrain uny, qui sert de pla
ce à la ville, composée de trois cens feux
moitié sur l'une de ces colines, & moitié su
l'autre. La maison du Cacique est au plu
haut de ces deux éminences. Nos gens surpri
rent Guachoia, parce que ceux d'Anilco qu
avoient guerre avec les habitans de cette vil-
le, ne les avertirent point de la marche des
troupes. Le Cacique & ses sujets estonnez à
la vûë de l'Armée, & voyant qu'ils ne pou-
voient tenir, ils s'enfuirent & se retirerent
vers le Chucagua qu'ils passerent en batteaux
avec leurs femmes, leurs enfans, & ce qu'ils
avoient de meilleur. Les Espagnols s'empa-
rerent de la ville où ils se logerent, à cause qu'il
y avoit quantité de fruit & de gros millet.

Comme j'ay déjà dit que la plusspart des
Provinces qu'on a traversées, sont ennemies les
unes des autres ; je vais rapporter icy de quelle
maniere les habitans de ces diverses regions
se font la guerre. Les Indiens d'une Provin-
ce ne se battent pas contre ceux d'une autre
par une ambition dereglée de s'emparer de
leur pays, ny ne mettent point d'Armée sur
pied pour se livrer bataille. Ils se dressent seu-
lement des embuscades les uns aux autres, &

pillent à la peſche & à la chaſſe, en un mot, ar tout où ils rencontrent leur avantage. Ils ſe ient auſſi quelquefois & ſe prennent priſon-iers. Mais de ceux qui ſont pris, les uns ſe hangent pour d'autres, & le reſte demeure eſ-lave; à qui l'on coupe les nerfs du cou de ied de l'une des jambes, afin de les empécher le fuïr. Que ſi par hazard la guerre s'allume out à fait, ils font le dégât ſur les terres de eurs ennemis, mettent le feu dans les villa-ges, & ſe retirent. Voilà comme les habitans le la Floride ſe battent Province contre Pro-vince, & deviennent vaillans & hardis, à cauſe qu'ils ſont perpetuellement en guerre, & toûjours ſous les armes, ou dans l'exercice. Mais parce que la diviſion regne parmy eux, & qu'ordinairement le Cacique d'une contrée eſt broüillé avec tous ſes voiſins; il eſt cer-tain que la conqueſte de tous le pays en eſt plus aiſée, & que la diſcorde où ils s'entre-tiennent pourra un jour cauſer leur ruine.

Pour revenir à nos gens, aprés qu'ils ſe furent rafraîchis trois jours dans la ville de Guachoia; Le Cacique qu'on appelloit du nom de ſa contrée, ayant appris qu'Anilco a-voit refuſé de faire la paix avec les Eſpagnols, il voulut profiter de l'occaſion que la fortune luy preſentoit de ſe vanger de ſon ennemy. Il dépécha donc vers le General quatre des

principaux de sa Province, avec plusieurs gens de service, chargez de fruit & de poisson. Ils supplierent Soto de pardonner à leur Cacique la faute qu'il avoit faite, de ne l'avoir pas attendu à Guachoia, pour l'y recevoir avec honneur. Qu'à present il le reconnoissoit pour son Seigneur ; & que s'il obtenoit permission de l'en venir asseurer de bouche, il se rendroit dans quatre jours au quartier.

Soto réjouy de cette nouvelle chargea les envoyez de dire à leur Maistre qu'il luy avoit obligation ; & que comme il estimoit particulierement son amitié, il se donnast la peine de le venir voir quand il luy plairoit, & qu'il seroit bien reçû. Les Indiens satisfaits de cette réponse s'en retournerent & le Cacique durant trois jours qu'il differa de se rendre au camp, envoya chaque jour sept ou huit personnes faire compliment au General, pour reconnoistre avec adresse par leur moyen, si les Espagnols ne changeoint point de volonté, & s'il feroit prudemment de les venir voir. Mais comme il sçût qu'on en useroit bien, il se rendit au quartier sur le midy accompagné de ses principaux sujets, tous parez de plumes, & fort lestes à la maniere du pays.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Vengeance de Guachoïa.

QUand le General aprit que Guachoïa estoit arrivé dans la ville, & qu'il venoit le trouver, il sortit de sa chambre pour le recevoir à sa porte du logis. Là il luy fit compliment, & à tous ceux qui l'accompagnoient. Il passa ensuite avec eux dans une salle, où le Cacique & luy par le moyen des truchemens, s'entretinrent des Provinces voisines, & de tout ce qui pouvoit retarder, ou avancer la conqueste du pays. Cependant le Cacique esternua; & aussi-tost les Indiens de sa suite qui s'estoient rangez contre les murailles de sa salle s'inclinerent, & estendirent les bras. Ils témoignerent encore au Cacique leur respect de plusieurs autres manieres; & dirent tous civilement que le Soleil fust avec luy, l'éclairast, le deffendist, & le conservast. Les Espagnols admirerent qu'il y eut autant de civilité parmy les Barbares, que parmy les peuples les plus polis, & crurent qu'il y avoit de certaines coustumes qui s'observoient generalement par tout le monde.

Alors comme on s'estoit assez entretenu,

on servit sur table, & le Cacique mangea avec Soto; les Indiens de bout antour d'eux, jusqu'à la fin du repas. Ces Indiens allerent ensuite dîner dans une autre sale, qu'on leur avoit preparée; & sur le soir on donna un appartement au Cacique avec quelques gens pour le servir. Les autres se retirerent au de là du fleuve, & revinrent faire leur cour à leur Seigneur, & ne manquerent jamais à cela tandis que les Espagnols sejournerent à Guachoia.

Durant ces choses le Cacique qui estoit adroit, dit au General qu'il devoit retourner dans la Province d'Anilco, abondante en toutes sortes de commoditez. Qu'il s'offroit de l'y accompagner avec la plupart de ses sujets. Que pour faciliter le passage du fleuve qui porte le nom de cette contrée, il promettoit de faire venir plus de quatre-vingts batteaux qui descendroient sept lieuës par le Chucagua, jusqu'à l'embouchure de l'Anilco qui entre dans ce fleuve. Qu'aprés ils remontroient par l'Anilco jusques à la ville du même nom. Qu'en tout il n'y avoit pas plus de vingt lieuës; & que tandis que les vaisseaux descendroient, & remontroient, le reste des troupes iroient par terre, & qu'il arriveroient tous ensemble où ils souhaitoient. Le General se laissa persuader, à

cause qu'il desiroit sçavoir si la Province d'Anilco luy seroit commode pour le dessein qu'il avoit. Il vouloit d'ailleurs s'establir paisiblement entre cette contrée & celle de Guachoia, dans la creance que cét endroit luy seroit favorable, pour attendre des nouvelles du Mexique, où il avoit resolu d'envoyer. Mais Guachoia avoit des vûës toutes particulieres, & que l'on ne sçavoit point. Il pretendoit qu'à la faveur des Espagnols, il se vengeroit du Cacique Anilco, qui dans toutes les rencontres avoit remporté l'avantage sur luy. De sorte que lors qu'il eut engagé le General, à retourner dans la Province d'Anilco, il fit amener tous les batteaux qu'il avoit promis ; & alors Soto ordonna à Gusman de s'embarquer luy, & sa compagnie avec quattre mille Indiens, & plusieurs rameurs armez d'arcs & de fléches. Ce Capitaine entra donc dans les batteaux avec toutes ces troupes, & descendit le long du fleuve. Aussi-tost le General avec tous les autres Espagnols, & Guachoia avec deux mille de ses sujets marcherent par terre, accompagnez d'un grand nombre d'Indien de service, & arriverent tous au même têms à la vûë de la ville d'Anilco, où le Cacique n'estoit point alors. Neanmoins les habitans disputerent courageusement le passage de la riviere ; mais comme ils

virent qu'il leur estoit impossible de resister d'avantage, ils prirent la fuite, & abandonnerent la place. Les sujets de Guachoia y entrent de furie, pillent, & saccagent le temple, où estoit la sepulture des Seigneurs de la Province, avec les richesses d'Anilco. Dans ce temple estoient les armes & les enseignes, que les sujets d'Anilco avoient gagnées sur leur voisins, & aux portes se voyoient sur des lances les testes des plus considerables vassaux de Guachoia. Mais les gens de ce Cacique osterent ces testes, & mirent promptement en leur place celles de quelques sujets d'Anilco. Ils reprirent les enseignes, renverserent les cercueils, foulerent au pied les morts, en vengeance des outrages qu'ils en avoient autrefois reçûs, & tuerent tout sans espargner âge ny sexe. Mais ils exercerent principalement leur rage sur les enfans à la mamelle, & sur les vieillards. Ils arrachoient d'abord à ceux-cy leurs habits, & leur ostoient la vie à coups de traits, qu'ils leur tiroient d'ordinaire aux parties qui font la difference du sexe. Pour les enfans, ils les jettoient par la jambe en l'air, & les tuoient à coups de fléches avant qu'ils retombassent à terre.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Retour du General à la ville de Guachoia, avec ſes preparatifs pour le Mexique.

SOto averty des cruautez que faiſoient les gens de Guachoia, en fut extrémement irrité; parce que le deſſein qu'il avoit de retourner dans la Province d'Anilco, étoit fort contraire à cette barbarie. Afin donc d'arreſter le deſordre, il fit promptement ſonner la retraite, blaſphema le Cacique de tout le malheur, & commanda aux truchemens de publier que ſur peine de la vie aucun ne miſt le feu, & ne maltraitaſt d'avantage les ſujets du Cacique Anilco. Neanmoins, parce que le General craignit que les vaſſaux de Guachoia n'executaſſent en cachette tout ce que la rage leur inſpireroit; Il ſortit de la ville d'Anilco, & prit ſa marche vers la fleuve, avec ordre aux Eſpagnols de faire avancer en diligence les gens de Guachoia, de crainte qu'ils ne s'amuſaſſent derriere, & ne fiſſent main-baſſe ſur leurs ennemis. Comme il fut au fleuve, il s'embarqua avec toutes les troupes pour la ville de Guachoia. Mais à peine eut-on fait un quart de lieuë, que l'on apperceut la place d'Anilco

en feu ; car les Barbares qui ne l'avoient osé brusler, aprés les défenses du General, avoient mis malicieusement de la braise aux coins des maisons qui n'estoient que de paille ; de sorte qu'au moindre souffle de vent le feu y prit, & en un moment tout fut embrasé. Le General voulut rebrousser chemin, pour empécher que la ville ne fust toute consumée. Mais lors quil vit que les Indiens des environs y accouroient, il continua sa route, & se rendit à Guachoia, où il se déchargea de tout le soin des troupes sur ses Capitaines, pour s'appliquer tout à fait à ses desseins. Il commanda donc de couper du bois propre pour des vaisseaux, d'amasser des cordages, de la gomme, & des ferrures, afin de construire des brigantins. Mais comme il esperoit que Dieu luy feroit la grace de le conserver, jusques à ce qu'il eust accomply ce qu'il souhaitoit, il avoit déja jetté les yeux sur des Officiers & des Soldats, en qui il se confioit d'avantage pour leur donner la conduite des vaisseaux qu'il devoit envoyer au Mexique. Il avoit aussi arresté, qu'aprés le départ des brigantins, il passeroit avec les batteaux du Cacique Guachoia, de l'autre costé du fleuve dans la contrée de Quigualtanqui. Il sçavoit par le moyen de ses coureurs, que cette Province estoit fertile & peuplée ; & que la capitale

qui avoit quelque cinq cens maisons n'estoit pas fort loin du Camp. Il avoit déja dépéché vers le Cacique, qui tenoit sa cour dans cette ville, qui portoit le nom de la Province & de son Seigneur. Mais ce Cacique avoit répondu insolemment aux envoyez qui luy demandoient la paix, que bien-tost il extermineroit tous les Espagnols. Que c'estoient des brigands & des vagabonds. Qu'ils les feroit pendre aux plus hauts arbres pour estre la proye des oiseaux. Et qu'il avoit juré par le Soleil, & par la Lune ses divinitez, de ne contracter jamais alliance avec une nation si detestable. Soto qui estoit sage fit parler avec honnesteté à ce Barbare; de sorte qu'il l'obligea de changer de langage & de sentiment. Toutefois Soto estant averty, que toutes les apparences d'amitié de ce Cacique estoient trompeuses, & qu'il conspiroit avec les Seigneurs des Provinces voisines contre les Espagnols; il se tenoit sur ses gardes dans l'esperance de chastier un jour cette trahison. Car il commandoit encore plus de six cens hommes, tant de Cavallerie que d'Infanterie. Il avoit resolu de les mener dans la ville de Quingualtanqui, & d'y demeurer le reste de l'Esté & l'Hyver prochain, jusqu'à ce qu'il eust recû le secours qu'il attendoit de Mexique, & qu'on luy pouvoit aisément en-

voyer en montant par le Chucagua, capable de porter tous les vaisseaux qui auroient voulu venir.

CHAPITRE VIII.

Mort de Soto.

LOrs que Soto ne songeoit plus qu'aux moyens de s'établir, & de tirer quelque fruit de ses travaux, il fut attaqué le vingtiéme de Juin de l'année mil cinq cens quarante-deux d'une fievre qui d'abord parut peu de chose, mais qui s'augmenta si fort qu'il la jugea luy-méme mortelle. Il commença donc dés le troisiéme jour de son mal à se resigner entierement à la volonté de Dieu; il fit son testament & se confessa avec beaucoup de devotion & de douleur de ses pechez. Ensuite il eut soin qu'on appellast ses Officiers, & comme il eut nommé en leur presence pour General Loüis de Moscoso d'Alvarado, il leur ordonna de la part de l'Empereur d'obeïr à celuy qu'il avoit choisi, afin de leur commander jusques à ce que sa Majesté leur envoyast un ordre contraire. Là-dessus il prit leur serment selon les formes, & ajoûta que Moscoso possedoit les qualitez d'un grand

Capitaine. Aprés il commanda de faire venir trois à trois les soldats qu'il estimoit davantage, & les autres trente à trente. Il leur recommanda de travailler autant qu'ils pourroient à la conversion des infidelles, & de soûtenir l'honneur de la Couronne d'Espagne, & sur tout de conserver la paix entre eux. Au moment qu'il achevoit ses paroles, il les embrassa & leur dit adieu avec beaucoup de ressentiment de son costé & de larmes de leur part. Il passa cinq jours à les entretenir ainsi les uns les autres; & au septiéme qu'il rendit l'esprit, il se mit à invoquer la Vierge, & à la prier d'interceder en sa faveur auprés de son Fils. Soto mourut âgé de quarante-deux ans, aprés avoir consumé à la conqueste de la Floride plus de cent mille ducats. Il avoit pris naissance à Villa Nueva de Barca-Rotta, & estoit d'une famille fort noble. Il avoit la taille un peu au dessus de la mediocre, le visage riant & tant soit peu bazané. Du reste tres-bon homme de cheval. Heureux dans ses entreprises, si la mort n'eust rompu le cours de ses desseins. Vigilant, adroit, qui aymoit la gloire. Patient dans la peine. Severe à châtier les fautes contre la discipline; mais facile à pardonner les autres. Charitable & liberal envers les soldats. Brave & hardy autant qu'aucun Capitaine qui soit entré dans le nouveau monde.

Tant de rares qualitez le firent generalement regreter de toutes les troupes.

CHAPITRE IX.

Funerailles de Soto.

LEs Espagnols qui aimoient passionnément Soto, eurent un tres-sensible déplaisir, de ne luy pouvoir faire d'honnorables funerailles. Ils consideroient que s'ils l'enterroient avec pompe, les Indiens qui apprendroient le lieu de sa sepulture, viendroient le deterrer, & feroient à son corps toutes les barbaries que la haine leur inspireroit. Ils en avoient effectivement ainsi usé envers plusieurs soldats, & commis sur eux toutes sortes d'indignitez. Ils en avoient pendu quelques-uns, & mis quelques autres par quartiers aux plus hauts arbres. Et vray-semblablement on apprehendoit qu'ils ne s'emportassent contre le General, avec plus de cruauté que contre les autres, afin d'outrager sensiblement les troupes en sa personne. C'est pourquoy les Espagnols pour oster la connoissance du lieu où il seroit enterré, resolurent de luy rendre la nuit les derniers devoirs. Ils choisirent proche de Guachoia un endroit d'une plaine,

où il y avoit plusieurs fosses que les habitans de cette ville avoient faites pour tirer de la terre, & ils mirent dans l'une de ces fosses le corps de Soto, sur lequel ils répandirent encore plusieurs larmes. Le lendemain pour cacher tout de nouveau le lieu de sa sepulture, & dissimuler leur tristesse, ils firent courir le bruit que le General se portoit mieux. Ils monterent à cheval en réjouïssance de ce qu'il avoit recouvert sa santé, & comme en des festes publiques, ils caracolerent long-temps sur la fosse, pour en oster la connoissance aux Barbares, & leur dérober en quelque sorte le corps de leur Commandant. Ils ordonnerent mesme, afin de mieux reüssir dans ce dessein qu'avant leurs courses, aprés avoir remply toutes les fosses à l'égal de celle du General, on jettast une quantité d'eau dessus, sous pretexte d'empécher que les chevaux ne fissent de la poudre en courant. Neanmoins malgré toutes ces precautions & ces feintes, les Indiens se douterent de la mort de Soto, & du lieu où il estoit. Car lors qu'ils passoient sur les fosses Ils s'arrestoient tout court, & marquoient des yeux l'endroit de la sepulture. Nos gens recommencerent à craindre en faveur du General, & convinrent de le tirer de la fosse, & de luy donner pour tombeau le Chucagua, dont auparavant ils voulurent

ſçavoir la profondeur. Aniaſco, Cardenioſa & autres * firent donc un ſoir ſemblant de peſcher pour ſonder ce fleuve, & raporterent qu'il avoit neuf braſſes d'eau au milieu. On reſolut incontinent d'y mettre le corps de Soto, mais parce qu'il n'y avoit point de pierre dans la Province, afin de le faire couler à fonds, on coupa un fort gros chéne, que l'on ſcia & creuſa d'un coſté de la hauteur d'un homme, & la nuit ſuivante Aniaſco & ſes compagnons deterrerent le General ſans bruit, & le mirent dans le creux du chéne, ſur lequel ils cloüerent un couvercle. Ils le porterent enſuite ſur le fleuve, au lieu qu'ils avoient ſondé, & il alla auſſi-tôt à fond. Carmona & Coles qui racontent cette particularité, ajoûtent que quand les Barbares ne virent plus Soto, ils demanderent de ſes nouvelles, & qu'afin de les amuſer on leur répondit, que Dieu l'avoit envoyé querir pour luy commander de grandes choſes, & qu'à ſon retour qui ſeroit dans peu de temps il les devoit courageuſement executer.

* Abbadia, Tinoto, Guſman, Arias.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

Resolution des troupes, aprés la mort de leur General.

APrés la mort de Soto, pas un de ses Officiers n'eut le courage de poursuivre le dessein qu'il avoit eu de s'establir dans la Floride. C'est pourquoy ils resolurent d'abandonner ce pays, où l'amour & le respect qu'ils portoient à leur General, les avoit tous retenus. Mais les plus blâmables sont ceux qui se devoient opposer à une si lâche resolution, & qui neanmoins l'appuyerent les premiers. En effet Aniasco qui avoit heureusement contribué à la découverte de plusieurs Provinces, & qui estoit obligé par honneur d'achever une conqueste si illustre & si utile à toute l'Espagne, s'offrit luy-mesme de mener toutes les troupes au Mexique. Comme il se piquoit d'estre excellent Geographe, il se flatta de les conduire facilement en ce Royaume, & ne songea point aux forests ny aux deserts qu'il falloit passer avant que d'y arriver. Car l'envie qu'il avoit de sortir de la Floride luy rendoit toutes choses aisées. Les autres Espagnols qu'il s'estoit offert de mener

au Mexique, croyoient aussi que rien ne les arresteroit dans leur voyage, parce que la passion qu'ils avoient d'abandonner leur conqueste les aveugloit, & qu'ils haïssoient la Floride, à cause qu'ils n'y avoient trouvé, ny or ny argent. Ils estoient d'ailleurs portez à quitter leur entreprise, à cause d'un bruit que les Indiens avoient fait courir, que non loin du lieu où estoit l'Armée, il y avoit d'autres Espagnols qui subjuguoient les Provinces qui estoient vers l'Occident. Nos gens qui ajoustoient trop legerement foy à ces bruits, disoient que ces estrangers dont parloient les Barbares estoient des troupes sorties du Mexique, & qu'il falloit les aller joindre pour les favoriser dans leur dessein. Là-dessus ils partirent de Guachoia le quatriéme ou cinquiéme de Juillet, & prirent leur route vers le couchant; resolus de ne se détourner de costé ny d'autre. Ils s'imaginoient que suivant cette ligne, ils arriveroient droit au Mexique, ne considerant pas qu'ils estoient dans des hauteurs differentes. Ils firent à grandes journées plus de cent lieuës par de nouvelles Provinces, &ne s'enquirent point du nom ny de la qualité de la terre de ces regions; mais il est certain qu'elles n'estoient pas fertiles ny peuplées, comme les autres pays de la Floride qu'ils avoient auparavant découverts.

CHAPITRE XI.

Superstition des Indiens.

JE quitteray icy un moment le cours de mon histoire, pour raporter une chose assez remarquable touchant la superstition des Barbares. Lors que les Espagnols sortirent de Guachoia, ils furent suivis d'un Indien de seize à dix-sept ans, fort bien fait de sa personne, comme le sont ordinairement les habitans de cette Province. Les valets du General Moscoso ausquels il s'estoit joint, le voulurent empescher au bout de quelque temps de passer outre, & se mirent mesme en estat de le chasser de leur compagnie. Mais quand ils virent qu'ils ne s'en pouvoient défaire, ils apprehenderent que ce ne fust un espion, & en avertirent leur maître. On fit donc venir cet Indien en presence d'Ortis, qui luy demanda par l'ordre du General, ce qui l'obligeoit à quitter ses parens pour suivre des étrangers. Il répondit qu'ils voyoient un pauvre jeune homme qui avoit esté abandonné dés son enfance, & à qui le pere, ny la mere n'avoient rien laissé. Si bien qu'un des principaux Seigneurs de la Province touché

de pitié l'avoit reçû dans ſa maiſon, & fait élever avec ſes enfans. Mais que comme ce genereux bien-faicteur eſtoit malade à mourir, on l'avoit choiſi pour eſtre enterré tout en vie avec luy; parce qu'on diſoit qu'il en étoit tellement aymé qu'il devoit l'accompagner en l'autre monde, afin de l'y ſervir dans ſes beſoins. Que pour luy il avoüoit, qu'il étoit vrayement obligé à ce Seigneur; mais non pas juſqu'à ſouffrir qu'on le miſt tout vif avec luy dans ſon tombeau. Qu'ainſi afin s'eviter une ſi fàcheuſe mort, il avoit ſuivi les troupes, aymant mieux eſtre eſclave que de mourir ſi cruellement. Le General & ceux qui eſtoient preſens à ce recit, apprirent que la coûtume de rendre les derniers devoirs aux perſonnes de qualité s'obſervoit dans la Floride, comme dans les autres pays du nouveau monde qu'on a découverts. En effet, ſous le regne des Incas au Perou, l'on enterroit d'ordinaire avec les Souverains & les grands Seigneurs, la femme & le ſerviteur qu'ils avoient le plus aymez.

Tous ces peuples croient l'ame immortelle, & un autre monde, où les gens de bien ſon couronnez de gloire, & recompenſez de leurs bonnes actions, & les méchans punis de leurs crimes. Ils appellent le Ciel Hamampaſcha d'un mot qui ſignifie le haut monde, &

l'Enfer Ucupachà qui veut dire le bas monde. Pour le Diable, ils le nomment Cupai, avec lequel ils disent que vont les méchans.

CHAPITRE XII.

Arrivée des Espagnols à Auché, avec la mort de leur guide.

JE reviens où j'en estois de l'histoire. Les Espagnols aprés une traitte de plus de cent lieuës, arriverent à la Province d'Auché. Le Cacique de cette contrée les logea, & les reçût avec de grands témoignages d'affection en apparence. Ils se rafraîchirent deux jours dans la Capitale, qui porte le nom de la Province, où lors qu'ils se furent informez de la route qu'ils devoient tenir, ils apprirent qu'à deux journées de cette ville, il y avoit un desert de quatre jours de traverse. Le Cacique leur donna donc des gens de service chargez de gros millet pour six jours, avec un guide auquel il commanda de mener les troupes, jusqu'aux terres habitées par le chemin le plus court. Ils partirent d'Auché avec ces Indiens, & se rendirent heureusement au desert, à travers lequel ils marcherent par une grande route, qui peu à

peu s'étrecit de telle maniere qu'elle se perdit entierement. Neanmoins ils ne laisserent point d'avancer six jours, sans tenir aucun chemin, parce que l'Indien qui les guidoit leur faisoit accroire qu'il les menoit de la sorte, afin de couper plus court. Mais comme ils virent qu'ils ne sortoient point des bois; & que depuis trois jours ils ne mangeoient que des herbes & des racines; ils observoient de prés leur guide, & apperçûrent qu'il les conduisoit malicieusement, tantôt au Septentrion, tantôt au Couchant, puis au Levant, & quelquefois au Midy. Le General aussi-tôt commanda d'appeller cet Indien, de luy demander ce qui l'avoit obligé d'égarer les Espagnols huit jours durant; luy qui dans Auché avoit promis de les mettre en quatre jours hors du desert. A cela il répondit d'abord si peu raisonnablement, que Moscoso fâché de voir ses troupes en un si pitoyable estat, le fit lier à un arbre, avec ordre de lâcher sur luy les Lévriers d'attache. Comme il vit qu'il alloit estre devoré, il supplia qu'on fist retirer les chiens, & qu'il découvriroit tout ce qu'il avoit tenu caché. On luy accorde sa demande, & il proteste qu'il n'avoit rien fait que par le commandement de son Cacique, qui luy avoit dit que n'ayant pas assez de forces pour combattre ouvertement les Espagnols, il a-

voit determiné de les défaire par adresse. Que pour reüssir en cette entreprise, il l'avoit choisi ; & luy avoit ordonné de les égarer tellement, qu'ils mourussent tous de faim dans les bois. Que s'il en venoit à bout, il luy avoit promis de grandes recompenses ; sinon qu'il devoit s'asseurer de perdre cruellement la vie. Qu'il s'estoit donc vû contraint d'obeïr à son Cacique, & de faire ce qu'eux-mesmes executeroient en pareil rencontre. Qu'ainsi sa faute estoit excusable ; mais qu'elle seroit encore bien plus digne de pardon, s'ils consideroient le peu de soin qu'ils avoient eu de s'informer de leur route. Que d'abord s'il luy en eussent parlé comme ils faisoient maintenant, il leur eust tout avoüé, & les eust remis dans le bon chemin. Neanmoins s'ils luy vouloient donner la vie, qu'il les tireroit du desert en peu de temps, & s'il y manquoit, qu'il s'offroit d'endurer toutes sortes de supplices. Le General & ses Officiers indignez de cette trahison, ne reçûrent point ses excuses, & crurent tous qu'il ne se falloit plus fier en luy. De sorte qu'on détacha les chiens qui le mirent en pieces & le mangerent. Mais incontinent Moscoso & ses Capitaines en furent marris, & se virent plus en peine qu'ils n'avoient encore esté ; parce qu'ils ne sçavoient où trouver un autre guide, ayant alors ren-

voyé à Auché les Indiens de ſervice. Toutefois comme ils connurent qu'il falloit perir, ou ſortir des bois, ils prirent leur route vers le Couchant, & marcherent trois jours ſans aucuns vivres, aprés en avoir eſté trois autres à ne manger que des racines. Enſuite ils découvrirent du haut d'une petite montagne des terres habitées, mais ſteriles. Les habitans avoient pris la fuite, & abandonné de méchantes cabanes diſperſées quatre à quatre par la campagne ; car les villages de cette contrée n'eſtoient pas ſemblables à ceux qu'on avoit vûs juſqu'icy dans la Floride. Les troupes à leur arrivée dans la Province, trouverent de la chair de vache qui eſtoit fraîche, dont elles appaiſerent leur faim. Elles appelerent ce pays, la Province des Vachers, à cauſe de la quantité de peaux de vaches qu'ils y rencontrerent ; ſans toutefois qu'ils ayent pu trouver de cette ſorte de beſtail en vie, ny découvrir où les Indiens de la contrée le prenoient.

CHAPITRE XIII.

Ce qui arriva dans la Province des Vachers.

TAndis que les Eſpagnols eſtoient dans une plaine de la Province des Vachers,

il ſortit d'une foreſt prés du Camp un Indien qui s'avança droit à eux, avec des grandes plumes ſur la teſte, l'arc en main & le carquois ſur l'épaule. Nos gens qui le virent en cét état, le laiſſerent approcher, dans la creance que ce fuſt un envoyé du Cacique vers le General, & à quelque cinquante pas d'eux il mit une fléche à ſon arc, & tira ſur une troupe de ſoldat qui regardoient. Toutefois perſonne n'en fut bleſſé, les uns s'eſtant écartés, & les autres couchez par terre, le trait paſſa & alla donner entre cinq ou ſix Indiennes qui apreſtoient le dîner de leurs maiſtres. Ils en attrape une au milieu du dos, & aprés l'avoir percée, il en va bleſſer une autre à la poitrine vis-à-vis de celle-là, & s'arreſte dans ſon corps ; cette pauvre Indienne tomba morte auſſi-bien que ſa compagne. Au meſme temps le Barbare fuït de toute ſa force vers la foreſt, les Eſpagnols crient aux armes, Gallego qui par hazard eſtoit à cheval apperçoit l'Indien qui ſe ſauve, il entend qu'on dit tuë, il pique aprés, l'atteint proche du bois, & luy oſte courageuſement la vie.

Trois jours enſuite, lors que les troupes ſe rafraîchiſſoient, deux Indiens ſuperbement parez à la mode du pays, vinrent aumatin environ à deux cens pas du Camp ; & là ils ſe promenerent prés d'un noyer, l'un d'un coſté

& l'autre de l'autre de peur de ſurpriſe.

Moſcoſo averti de cela, défendit de ne le point harceler; que c'étoient des foux & de temeraires dont il ſe falloit moquer. On le laiſſa donc promener juſques ſur le ſoir pré du noyer. La penſée de ces Indiens étoi qu'il prendroit envie à deux Eſpagnols de le venir attaquer. Cependant les Cavaliers qu étoient allez le matin en party, retournerent au Camp un peu avant la nuit, & comme il apperçûrent ces Indiens proche de leur logement, ils s'informerent de ce que c'eſtoit, & apprirent l'ordre du General. Ils obeïren tous excepté Paez, qui voulant montrer ſa valeur, dit, puiſque ces Barbares eſtoien des foux & des temeraires, qu'il falloit qu'un plus foux qu'eux puniſt leur folie, & là-deſſus il pique vers le noyer. L'Indien qui ſe promenoit du coſté que le Cavalier avançoit marche droit à luy, tandis que ſon compagnon ſe retire ſous l'arbre, pour faire connoiſtre qu'ils demandoient à ſe battre ſeul à ſeul. Paez approche de furie contre ſon ennemy qui le tire ſi vigoureuſement, qu'outre ſa cotte de maille qu'il luy rompit, il luy perça de part en part le bras gauche; de ſorte que les reſnes de la bride de ſon cheval luy tomberent des mains. Ses compagnons qui virent cet accident, & qui n'avoient pas encore mis

ied à terre, accoururent à toute bride ſur les
leux Barbares qui fuyrent, quand ils apper-
ûrent tant de gens fondre ſur eux. Toute-
ois ils furent pris avant que de pouvoir ga-
ner le bois. Mais en cette rencontre les Eſ-
agnols obſerverent mal les loix de la guerre,
uiſque les Indiens n'avoient pas voulu ſe
nettre deux contre un, il eſtoit raiſonnable
u'on les traitaſt de la meſme ſorte.

Aprés ces choſes les troupes marcherent
lus de trente lieuës par cette Province des
Vachers; & comme elles eurent achevé de la
raverſer, elles découvrirent vers le Couchant
le hautes montagnes, & d'épaiſes foreſts qui
eſtoient des deſerts; mais le General & ſes Of-
ficiers, que la fatigue & la faim avoient ren-
dus ſages, reſolurent de ne point avancer
qu'ils n'euſſent auparavant trouvé une route
aſſeurée pour les conduire dans un pays ha-
bité. C'eſt pourquoy ils commanderent à
quatre Compagnies de Cavalerie de vingt-
quatre hommes chacune d'aller par trois en-
droits vers le Couchant, pour découvrir la
contrée, avec ordre d'entrer le plus avant
qu'ils pourroient dans le pays, de s'éloigner les
uns des autres, & de tâcher à connoître la
qualité de la terre, & le naturel des habitans.
On leur donna pour cela des truchemens In-
diens les plus capables que l'on put trouver,

entre ceux qui servoient les Espagnols. Ensuite ils partirent, & au bout de quinze jours qu'ils retournerent, ils dirent tous qu'ils étoient entrez plus de trente lieuës dans le pays, & qu'ils avoient rencontré des terres fort steriles & mal peuplées. Que plus on avançoit & plus elles estoient méchantes. Que les habitans de ces quartiers ne cultivoient rien, & ne vivoient que de fruit, & que d'herbe, & de ce qu'ils attrapoient à la chasse & à la pesche. Enfin qu'ils marchoient par troupes, & erroient d'une contrée à l'autre. Carmona ajoûte que les Indiens asseurerent que par de là leur Province, il y avoit une vaste étenduë de pays plat où se nourrissoient les vaches, dont les troupes avoient vû les peaux, & qu'il y avoit dans ces quartiers une grande quantité de bestail.

CHAPITRE XIV.

Retour des Espagnols vers le Chucagua avec leurs avantures.

SUr le rapport des Cavaliers qui avoient esté à la découverte, les Espagnols perdirent toute esperance d'aller au Mexique, par le chemin qu'ils avoient tenu. C'est pourquoi de

de crainte de s'engager dans des deserts où ils mourroient tous de faim ; ils furent d'avis de retourner vers le Chucagua, dans la creance que la route la plus courte, & la plus asseurée pour sortir de la Floride, estoit de descendre le long de ce fleuve, & de gagner le golfe de Mexique. Ainsi ils s'enquirent de leur chemin, pour se rendre vers le Chucagua. Ils sçûrent que le plus court estoit de tourner sur la droite de la route qu'ils avoient tenuë en venant; mais qu'ils falloit traverser plusieurs grands deserts, & qu'au contraire, s'ils détournoient sur la gauche, c'estoit le plus long ; mais qu'ils marcheroient par des pays fertiles & peuplez. Ils prirent donc cette route, & tournerent vers le midy, prenant soin de ne pas s'engager temerairement en des endroits difficiles, & de ne faire aucun desordre dans leur marche, de peur d'irriter les Indiens. Neanmoins ces Barbares les harcelerent nuit & jour. Car ils se mettoient en embuscade dans les bois prés du chemin ; & lors qu'il n'y avoit point de bois, ils se couchoient sur le ventre parmy les herbes ; & quand les Espagnols passoient, ils se levoient tout d'un coup, & tiroient tant de fleches qu'ils en blessoient toujours quelqu'un. Mais au mesme temps qu'on alloit à eux ils lâchoient pied. Et incontinent il en venoit d'autres

à la charge, qui prenoient les troupes de tous coſtez, toûjours avec perte d'hommes & de chevaux. Si bien que ſans en venir à une bataille, nos gens furent plus mal-traitez en cette Province des Vachers, que dans toutes celles par où ils avoient paſſé; & le dernier jour principalement, parce qu'ils traverſerent des ruiſſeaux & des endroits qui eſtoient de veritables coupe-gorges, d'où les Barbares ſortoient en furie ſur eux, & où ils ſe retiroient ſans pouvoir eſtre offenſez. Les Eſpagnols perdirent en cette journée pluſieurs de leurs gens, pluſieurs Indiens de ſervice avec pluſieurs chevaux, & eurent un grand nombre de ſoldats bleſſez dangereuſement. L'un des plus conſiderables de ceux-là, fut ſaint Georges dont je vais en parler. Comme ce Cavalier paſſoit un ruiſſeau où les troupes eſtoient attaquées, un Indien caché derriere un buiſſon luy tira un tres-rude coup de fléche. De ſorte qu'aprés luy avoir rompu ſa cotte de maille, il luy perça la cuiſſe droite, paſſa par l'arçon de la ſelle, & entra dans le corps du cheval, qui tout furieux ſorte du ruiſſeau, bondit par la plaine, & tâche par ſes ruades de faire tomber la fléche, & de renverſer ſon maître. Les Eſpagnols qui ſe rencontrerent alors proche de ce ſoldat accoururent à ſon ſecours, & comme ils apperçûrent que le trait l'avoit at-

taché à la selle, & que les troupes se campoient assez prés du ruisseau ils le menerent au quartier. Aussi-tôt on le soûleva adroitement, & on coupa la fléche entre la selle & la cuisse. On dessella aussi le cheval, & les Espagnols s'étonnerent qu'une fléche de roseau armée seulement d'une pointe de canne eust penetré si avant. Ensuite on étendit saint Georges par terre, & on le laissa se panser soy-mesme. Outre plusieurs qualitez qu'il possedoit, il avoit celle de guerir les playes avec de l'huile, de la laine grasse, & des paroles que ses compagnons appelloient des charmes. Il avoit effectivement traitté avec tant de succez quelques blessez, qu'il sembloit que Dieu le favorisast sur tout dans les cures qu'il faisoit. Mais si-tôt que l'huile & la laine grasse furent consumées par le feu à Mauvila, il ne voulut plus panser personne; & mesme il s'opiniastra long-temps à ne prendre aucun soin de ses blessures. Car bien que depuis il eust reçû un coup de fléche qui luy entroit par dessous le pied, & sortoit par le talon; & que d'un autre coup il eust esté si dangereusement frapé au genou, que la pointe de la fléche y estoit demeurée; toutefois il n'entreprit jamais de se traiter qu'à l'extremité, s'imaginant que faute d'huile, & de laine grasse il ne pourroit se guerir. Je reviens au

coup qu'il avoit reçû à la cuisse. Comme il sçavoit qu'il estoit broüillé avec le Chirurgien, qui luy avoit fait beaucoup de mal en luy tirant la fléche du genou, & qu'il se ressouvenoit qu'il luy avoit dit qu'une autre fois il mourroit plustost que de l'appeller; à quoy le Chirurgien avoit répondu, que quand il seroit certain de luy conserver la vie, il ne le feroit pas qu'il ne l'eust auparavant envoyé querir; Comme, dis-je, il se ressouvenoit de cela, & qu'il n'attendoit aucun secours de personne, il prit au lieu d'huile & de laine, de l'oing de porc avec de la charpie d'une vieille mante d'Indien, & s'en servit tres-heureusement pour sa playe. Car durant quatre jours que nos gens se rafraîchirent prés du ruisseau, il fut tout à fait guery, monta à cheval le cinquiéme qu'ils continuerent leur route, & afin qu'on ne doutast point de sa guerison, il se mit à piquer de costé & d'autre autour des troupes, criant qu'il meritoit de perdre la vie; parce que pour n'avoir pas voulu traiter les blessez dans la pensée qu'il travailleroit inutilement, il étoit mort plus de cent cinquante soldats.

Enfin, les Espagnols sortirent de la Province des Vachers, aprés y avoir souffert plusieurs maux. Ils marcherent vingt jours à longues traittes par d'autres contrées, des noms

desquelles ils ne s'enquirent point, & allerent en tournant vers le Midy. Mais parce qu'ils crurent descendre plus qu'il ne falloit pour se rendre à Guachoia, où ils vouloient retourner, ils prirent au Levant avec soin de monter toûjours un peu vers le Nord, & vinrent à croiser un chemin par où ils étoient passez en allant. Neanmoins ils ne le reconnurent pas. On estoit alors à la my-Septembre, & ils avoient déjà marché prés de trois mois, depuis leur sortie de Guachoia, sans avoir manqué une seule nuit ny un seul jour d'estre attaquez. Les Barbares se mettoient le jour en embuscade, & chargeoient ceux qui s'écartoient, & la nuit ils venoient donner l'alarme au quartier.

Il arriva mesme qu'une fois à la faveur de l'obscurité, ils se traînerent à quatre pattes jusqu'au Camp; où ils tirerent sur les chevaux, & tuerent deux sentinelles. Peu de jours aprés douze Cavaliers & autant de fantassins Espagnols, qui avoient besoin de gens de service, se mirent en embuscade pour prendre quelques Indiens, de ceux qui au moment que les troupes estoient décampées venoient enlever ce qui estoit demeuré. Ils se posterent derriere de grands arbres, & poserent sur le plus haut une sentinelle, avec ordre de les avertir si-tôt qu'elle découvriroit quelque

chose ; ce qui s'executa heureusement. Car ils prirent quatorze Indiens qu'ils partagerent entre eux. Mais aprés comme ils desiroient rejoindre l'armée, un de la compagnie qui n'estoit pas satisfait de n'avoir que deux Indiens, conjura ses camarades de ne s'en point retourner qu'auparavant ils n'en eussent encore pris un pour luy. Ses compagnons qui n'estoient pas de ce sentiment, luy dirent qu'il falloit differer cela à une autre fois, & qu'ils luy offroient chacun l'Indien qu'ils avoient eu en partage. Neanmoins voyant qu'ils ne pouvoient rien gagner sur son esprit, ils s'arresterent encore. Cependant la sentinelle avertit qu'elle appercevoit un Indien, & Paez que le malheur devoit avoir rendu sage, pique aussi-tôt droit au Barbare, qui se voyant découvert se sauve sous un arbre, Paez l'approche, & luy porte avec vigueur un coup de lance ; mais ne l'attrapant pas, l'Indien qui tenoit sa fléche preste, tire, & blesse au flanc le cheval de ce Cavalier. De sorte qu'aprés avoir bronché environ vingt pas, il tombe mort. Bolanios qui suivoit Paez fond au mesme temps sur le Barbare, & est aussi malheureux que son compagnon. Juan de Vega qui venoit aprés au petit pas, surpris de voir ses camarades demontez, pique vers l'Indien ; ses compagnons courent aussi

la lance en main vers ce Barbare, qui s'avance fierement droit à Vega pour tuer ſon cheval, & s'enfuit au meſme temps. Mais le Cavalier qui eſtoit ſage avoit auparavant donné ordre qu'il ne luy arrivaſt pas de malheur ſemblable à celuy de Paez. Il avoit mis ſur le poitrail de ſon cheval une peau de vache en trois doubles ; & c'eſt ainſi qu'en uſoient la pluſpart des Cavaliers qui avoient ſoin de leurs chevaux. Les uns leur couvroient le poitrail de cette ſorte de peau de cerf, ou d'ours. Comme l'Indien fut à la portée du trait, il tire ſur le cheval de Vega, & perce la peau de vache ; Si bien que la fléche entre environ trois doigts dans le poitrail. Auſſi-tôt Vega fond de furie ſur le Barbare & le tuë. Enſuite le party s'en retourne, deteſtant celuy qui les avoit obligez à demeurer, & admirant le courage de l'Indien, dont la mine ne répondoit point à l'action qu'il avoit faite. Dés qu'ils furent arrivez, le General fit marcher vers la Province de Guachoia, & nos gens eurent durant leur route juſques à la fin d'Octobre un temps aſſez favorable. Mais alors, à cauſe des pluyes il devint ſi fâcheux, qu'ils campoient le plus ſouvent tout moüillez, & ſans aucuns vivres, tellement qu'ils eſtoient contraints de hazarder leur vie pour en chercher. Ajoûtez que leurs fatigues redoublerent à me-

ſure que l'hyver avança. Les neiges & les pluyes qui tomboient enflerent extraordinairement les fleuves, & firent croiſtre les ruiſſeaux de telle maniere qu'ils ne purent paſſer ſans traîneaux. Encore falloit-il s'arreſter ſept ou huit jours, pour en traverſer quelqu'un. Car outre qu'ils ne trouvoient point de bois propre pour des traîneaux, ils avoient toûjours les ennemis ſur les bras, & ſouffroient d'extrémes peines ; parce que la campagne eſtant preſque inondée, ils ſe voyoient ſouvent forcez de camper dans l'eau, couverts ſeulement d'un méchant habit de chamois, toûjours moüillé, qui leur ſervoit de chemiſe & de cape. C'eſt pourquoy pluſieurs Eſpagnols accablez de froid & de ſommeil tomberent malades, & il ne ſe paſſoit jour qu'il n'en mouruſt deux ou trois. On perdoit auſſi chaque jour des chevaux & des Indiens de ſervice. Toutefois ſans ſe laiſſer abbattre au malheur, nos gens continuerent leur route ; mais ils ſe fatiguerent tellement qu'ils manquerent meſme de force pour enterrer ceux qui mouroient par les chemins. Ainſi ils faiſoient pitié. D'ailleurs, la pluſpart de leurs chevaux eſtoient malades, les Cavaliers demontez, les fantaſſins ſi foibles qu'ils ne ſe soûtenoient qu'à peine. Neanmoins, eſtant tous reſolus, ou de mourir, ou de retourner vers le

Chucagua, les plus vigoureux monterent ſur les chevaux qui eſtoient encore de ſervice, & reſiſtoient aux ennemis qui harceloient les troupes dans la marche. Enſuite, lors que l'on eſtoit campé, l'on poſoit des corps de garde & des ſentinelles, & le lendemain on avançoit dans le meſme ordre, ce qui dura depuis le mois de Septembre juſqu'aux derniers jours de Novembre de l'année mil cinq cens quarante-deux, que l'on arriva ſur les bords du Chucagua. Alors comme les Eſpagnols crurent que leurs maux eſtoient finis, ils ſe donnerent tous les uns aux autres de petits preſens pour ſe témoigner leur joye. Leur voyage, à conter le chemin qu'ils firent en retournant, fut de trois cens cinquante lieuës & davantage. Comme ils revenoient ils rencontrerent une Truye qu'ils avoient perduë en allant, & qui avoit fait treize Cochons, tous differemment marquez aux oreilles, d'où l'on peut croire que les Indiens avoient partagé entre eux ces animaux, & qu'ils en nourriſſent aujourd'huy dans la Floride.



CHAPITRE XV.

Les troupes s'emparent d'Aminoia.

LEs Espagnols au retour de leur voyage aborderent à seize lieuës de la ville de Guachoia, & rencontrerent deux bourgs l'un proche de l'autre que l'on appelloit Aminoia du nom de leur Province. Ces bourgs estoient de deux cens maisons chacun fermez d'un fossé, dont l'eau venoit du Chucagua, qui faisoit un Isle de chacun de ces deux villages. Moscoso qui avoit encore outre soixante-dix chevaux, environ trois cens hommes de pied resolut de s'en emparer, & d'y passer tout le reste de l'Hyver. Il mit donc ses troupes en bataille, & attaqua si courageusement ces deux bourgs l'un aprés l'autre, que les Indiens estonnez de la valeur de nos gens les abandonnerent sans resistance. Ainsi les Espagnols s'en rendirent maistres, & quelque temps aprés pour n'estre pas separez en cas d'alarme, ils en ruinerent un & porterent dans l'autre les vivres & les choses qui leur estoient necessaires. Ensuite ils fortifierent ce poste, & furent vingt jours à le mettre en estat de défense, parce qu'estant extraordinairement ha-

assez, ils ne travailloient qu'avec beaucoup de peine.

Tandis que les Espagnols entroient dans ce bourg, une vielle Indienne qui ne s'estoit pu sauver, leur demanda où ils alloient; & luy ayant répondu en quartier d'Hyver, elle leur repartit que de quatorze ans en quatorze ans, le fleuve se débordoit si fort, que les habitans estoient contraints de gagner le haut des maisons, & que l'année qui couroit estoit la quatorziéme où le bourg devoit estre innondé. Nos gens qui connurent le dessein de la bonne femme se mocquerent de ses réveries. Carmona qui rapporte cette particularité, ajouste que les Espagnols trouverent dans le bourg d'Aminoia dix-huit mille mesures de gros millet, avec une grande quantité de noix, de pruneaux, & de quelques autres fruict, inconnus en Espagne. C'est pourquoy ils se restablirent peu à peu; car outre ces vivres ils estoient tres-commodément logez, & mesme les Barbares ne vinrent ny nuit ny jour les tourmenter; ce qui contribua beaucoup à les remettre en estat.

Comme Moscoso vit que ses gens avoient presque recouvré leurs forces, & que le mois de Janvier de l'année 1543. estoit passé, il commanda de couper du bois pour faire des brigantins, & d'amasser des cordages, des

voiles & autres choses necessaires à son dessein. Au reste, tandis que les Espagnols demeurerent dans Aminoia, il en mourut environ soixante. De ce nombre furent Ortis, Touar avec Vasconcello. Mais durant toute la traite il en perit plus de cent cinquante, ce qui fut rrouvé d'autant plus fâcheux que la mort de tant de braves soldats, estoit arrivée par l'imprudence des Capitaines, qui avoient engagé les troupes dans le voyage.

CHAPITRE XVI.

Conduite de deux Caciques envers les Espagnols.

SItost que le bruit fut répandu, que les Espagnols estoient de retour de leur voyage, & qu'ils passoient l'Hyver dans Aminoia; Anilco craignant qu'à leur faveur, les vassaux de Guachoia ne vinssent encore fondre sur ses terres, & y exercer leurs cruautez, il envoya vers Moscoso avec ordre de luy offrir la paix & son amitié, & de l'assûrer de son obeïssance. Qu'il n'y avoit nulle sorte de service qu'il ne dust attendre des peuples de sa contrée, & que pour en avoir des preuves il n'avoit qu'à commander. Celuy qu'Anilco avoit chargé de dire cela, estoit son Lieutenant

nant general. Il avoit à sa suite outre deux cens Indiens de service, vingt des plus lestes & des plus considerables de la Province, suivis de vingt autres avec des fruits & de la venaison. Ce Capitaine s'acquita fort bien de son devoir, & n'oublia rien pour gagner l'esprit de Moscoso, qui le reçût tres-obligeamment, luy, & tous les principaux de sa suite, & le pria d'asseurer Anilco, qu'il le remercioit de l'honneur de son amitié, & qu'il en feroit toute sa vie une estime particuliere. On fit sçavoir incontinent cette réponse au Cacique; & cependant l'envoyé & ceux qui l'accompagnoient demeurerent avec les Espagnols, ausquels ils témoignerent leur affection par la fidelité de leurs services.

Il y avoit deux jours que les sujets d'Anilco estoient au quartier, lors que Guachoia suivy de plusieurs de ses vassaux, chargez de fruits & de poissons, y arriva pour confirmer son alliance avec les troupes. Le General le reçût tres-bien; mais la presence du Capitaine d'Anilco son ennemy, & l'honneur qu'on luy rendoit luy donnerent une douleur mortelle. Neanmoins il dissimula son déplaisir, resolu seulement de le témoigner dans l'occasion.

Durant le quartier d'hyver des Espagnols dans Aminoia, les deux Caciques leur rendirent toutes sortes de bons offices, & leur fi-

rent tous les huit jours de nouveaux presens.
Cependant Moscoso & ses Officiers, qui ne songeoient qu'à sortir de la Floride, ordonnerent à l'Intendant des vaisseaux de voir combien il falloit de brigantins pour l'embarquement des troupes ; & comme il eut répondu sept, ils commanderent qu'on preparast pour cela toutes les choses necessaires. On fit d'abord quatre couverts, sous lesquels on travailla de peur d'estre incommodez par les pluyes. Les uns scierent des ais, les autres les raboterent, plusieurs firent des cloux & des ferrures, quelques-uns du charbon, & quelques autres des rames & des cordages. Ainsi ils s'appliquerent tous courageusement aux choses qu'ils faisoient le mieux, & employerent trois mois à cela.

Pendant ce temps-là le Capitaine d'Anilco montra son zele à nos gens, qui de leur costé l'honoroient aussi beaucoup, outre qu'il avoit l'air noble & capable de se faire aymer, il possedoit de rares qualitez. Il estoit exact, fidele, officieux, prevenoit de bonne grace tous les besoins, & mesme donnoit plus qu'on ne luy osoit demander. Car sans parler de plusieurs cables & autres cordages propres pour des brigantins, il fournit aux Espagnols plus de mantes vieilles & neuves, qu'ils n'en pouvoient raisonnablement esperer, parce

qu'on n'en trouvoit presque point dans la Province. Les mantes neuves servirent à faire des voiles, & les vieilles à calfeutrer les vaisseaux. Ces mantes sont d'une certaine herbe semblable aux mauves. Cette herbe a de petits filets comme le lin; aussi les Indiens en font du fil, & donnent à ces mantes une couleur telle qu'il leur plaît; mais le plus souvent vive & éclatante.

CHAPITRE XVII.

Ligue de quelques Caciques.

TAndis que les Espagnols travailloient à leurs brigantins, Quigualtanqui crut qu'ils ne se preparoient à leur retour, que pour aller raconter dans leur pays l'excellence des regions qu'ils avoient découvertes, & revenir aprés en plus grand nombre en faire la conqueste. Qu'alors ils chasseroient les veritables Seigneurs des Provinces, & s'y establiroient souverainnement. De sorte que dans cette creance Quigualtanqui resolut, pour prevenir un tel malheur, d'exterminer tous les Espagnols qui estoient dans la Floride. Il assembla donc les principaux de sa contrée, ausquels il se declara là-dessus, & tous l'assûre-

rent que ſon deſſein eſtoit glorieux, & qu'ils mourroient pour le ſervir dans une ſi noble entrepriſe. Il dépécha incontinent de coſté & d'autre du Chucagua, vers dix Caciques de ſes voiſins, & leur fit dire pour les engager dans ſon party, qu'il falloit étoufer la haine qui eſtoit entre eux, & s'unir tous pour perdre leurs ennemis communs. Que s'ils manquoient l'occaſion, que la fortune leur en preſentoit, il déploroit la miſere dont ils ſeroient accablez. Que les Eſpagnols ne s'en retournoient que pour revenir dans le pays avec de plus grandes forces; & qu'aprés s'en eſtre cruellement emparez, ils les tiendroient tous dans une malheureuſe ſervitude. Les Caciques reçûrent avec joye les envoyez de Quigualtanqui; ils approuverent ſon deſſein, parce qu'ils le trouvoient digne d'un grand Capitaine, & loüerent ſon courage, dont la grandeur leur eſtoit déja connuë. C'eſt pourquoy ils convinrent que chaque Seigneur leveroit des troupes dans ſa Province, & prepareroit des barques pour attaquer leurs ennemis par eau auſſi bien que par terre. Que cependant, pour les mieux ſurprendre, & leur oſter toute ſorte de ſoupçon; chacun feindroit en particulier de rechercher leur alliance, & leur envoyeroit des Deputez avec des preſens. Quigualtanqui, comme chef

de la conſpiration, dépécha le premier vers Moſcoſo, & tous les autres enſuite à ſon exemple. Moſcoſo les reçût avec d'autant plus de joye & d'affection, que le peu de troupes qui luy reſtoient, ne demandoient que la paix. Cependant Anilco qui avoit refuſé d'entrer dans la ligue, à cauſe de la fidelité qu'il avoit jurée aux Eſpagnols, crut que par honneur il devoit les avertir de la conſpiration des Caciques; c'eſt pourquoy il envoya commander à ſon Lieutenant de découvrir la trahiſon au General, & de l'aſſûrer qu'il ne ſe paſſeroit rien qu'il ne luy en fit ſçavoir des nouvelles. Moſcoſo eut ſoin de faire remercier le Cacique de ſes bons avis, & de la continuation de ſon amitié, & eut depuis pour luy & pour ſon Lieutenant une eſtime toute particuliere. Neanmoins Anilco ne voulut jamais venir au camp, & s'en excuſa toûjours ſur ce qu'il avoit peu de ſanté. Mais veritablement c'eſtoit qu'il ne ſe fioit point aux Eſpagnols.

On ne peut poſitivement ſçavoir ſi Guachoia qui témoignoit de l'affection à nos gens, entra dans la ligue; mais on ſe douta qu'il étoit d'intelligence, piqué ſeulement de l'eſtime qu'on faiſoit du Lieutenant d'Anilco. En effet, il étoit outré de ce que les Eſpagnols rendoient plus d'honneur à ce Capitaine qui les ſervoit promptement, qu'à luy qui n'agiſſoit

que fort lentement pour eux, & il essayoit aussi de le décrediter dans l'esprit de Moscoso. Mais on croyoit que Guachoia, sçachant qu'Anilco n'avoit pas voulu se liguer avec les autres agissoit de la sorte, afin que si par hazard ce Lieutenant venant à découvrir la conjuration, on n'ajoutast point de foy à ce qu'il diroit.

CHAPITRE XVIII.

Querelle de Guachoia & du Lieutenant d'Anilco.

COmme Guachoia connut qu'il travailloit inutilement à ruiner son ennemy dans l'esprit des Espagnols, il éclata tout à fait, & dit à Moscoso en presence de plusieurs Officiers, que depuis long-temps il souffroit avec peine l'honneur que luy & ses troupes faisoient au Lieutenant d'Anilco. Qu'il avoit toûjours pensé qu'on devoit honorer ceux qui avoient le plus de credit & de naissance. Que neanmoins les Espagnols tenoient une conduite bien contraire à cela; puis qu'ils estimoient uniquemenr le Lieutenaut d'Anilcô, qui n'avoit ny biens, ny puissance, ny noblesse, & qui ne meritoit d'estre consideré que par sa qualité de vassal. Que pour luy il

avoit des ſujets qui ſurpaſſoient en tout celuy auquel il donnoit tant de marques d'eſtime. Qu'ainſi, il les ſupplioit de faire reflexion ſur leur maniere d'agir, & d'eſtre perſuadez que les actions du Lieutenant d'Anilco eſtoient artificieuſes, & ne tendoient qu'à les tromper. Le Lieutenant d'Anilco qui avoit écouté patiemment ce que l'on avoit dit contre luy ; repliqua ſans paroiſtre emporté, qu'on luy reprochoit à tort ſa naiſſance ; & que ſes anceſtres ayant eſté Caciques, il ne cedoit à perſonne en nobleſſe. Qu'il avoüoit que ſon pere ne luy avoit pas laiſſé de grands biens ; mais qu'il avoit ſuppleé à ce défaut par ſon courage, puiſque dans la guerre qu'il avoit faite contre Guachoia, & d'autres Seigneurs, il avoit gagné de quoy vivre ſuivant ſa qualité. Qu'ainſi il ſe pouvoit mettre maintenant au nombre des riches, que ſon ennemy vouloit que l'on eſtimaſt ſi fort ; & qu'un vaſſal comme luy l'emporteroit toûjours de beaucoup ſur un Cacique ſemblable à Guachoia. Qu'aprés tout, il n'eſtoit pas proprement vaſſal, parce qu'Anilco ne le conſideroit point de la ſorte ; mais comme l'un de ſes plus proches parens, & qu'à cette conſideration, il l'avoit fait ſon Lieutenant general dans la Province. Qu'enſuite il avoit gagné pluſieurs batailles, défait le Pere de Guachoia, & de

fois à autre ses Capitaines. Que depuis mê-me que Guachoia avoit succedé à son Pere, il avoit taillé en piece toutes ses forces, & l'avoit fait prisonnier, luy, ses deux freres, & les plus considerables de son Estat. Qu'alors il l'eust pu dépoüiller de sa Province, & s'en emparer sans peine, n'y ayant personne pour luy resister; mais que bien loin de rien entreprendre, il avoit eu un soin tout particulier de luy tandis qu'il estoit prisonnier, qu'il fut mesme sa caution pour le mettre en liberté, luy, ses freres & ses vassaux. Neanmoins comme Guachoia n'avoit pas tenu sa parole, il n'attendoit que la sortie des troupes pour le reprendre. Que la hardiesse qu'il avoit à present de le vouloir faire passer pour un artificieux luy coûteroit cher alors, & qu'il luy apprendroit à ne pas choquer une autre fois temerairement son honneur. Que mesme pour ne pas differer plus long-temps, il ne tiendroit qu'à Guachoia qu'ils ne finissent sur l'heure leurs differens, qu'ils n'avoient qu'à entrer tous deux dans un batteau pour se battre sur le fleuve. Que si Guachoia le tuoit, il satisferoit sa haine, & seroit vangé du déplaisir que les Espagnols luy avoient fait en rendant de l'honneur à son ennemy. Que pour luy, s'il avoit de l'avantage dans le combat, il feroit voir que le merite des hommes ne consi-

ſtoit point dans l'éclat des richeſſes, ny dans la poſſeſſion de pluſieurs vaſſaux, mais dans la vertu & la grandeur de courage. Guachoia ne repartit rien à tout cela, & fit connoiſtre ſa confuſion ſur ſon viſage. Moſcoſo & les Eſpagnols ſe confirmerent dans la creance qu'ils avoient du Lieutenant d'Anilco, & luy rendirent tous les jours plus d'honneur.

CHAPITRE XIX.

D'un Eſpion Indien.

MOſcoſo conſiderant, que ſi la haine de Guachoia, & du Capitaine d'Anilco les portoit juſqu'à ſe faire la guerre, ils ne luy fourniroient aucune choſe pour ſes brigantins; il leur dit que comme ils eſtoient également aimez des Eſpagnols, ils ne pouvoient les voir plus long-temps broüillez, & q'uainſi ils les prioient d'eſtouffer leurs reſſentimens, & de vivre à l'avenir dans une parfaite intelligence. Les deux Indiens répondirent à Moſcoſo, qu'ils eſtoient preſts de faire ce qu'on voudroit, & qu'en ſa faveur, ils oublíroient genereuſement toutes choſes. Quatre jours aprés la querelle apaiſée, & ſur le départ du Lieutenant d'Anilco, pour s'en retourner

dans sa Province; le General qui ne se fioit point à la parole de Guachoia, & qui craignoit qu'afin de se venger de son ennemy, il ne luy eust fait dresser quelques embusches sur le chemin, commanda à trente Cavaliers de l'accompagner, jusqu'à ce qu'il fust hors de danger. Le Capitaine refusa d'abord civilement Moscoso, & luy fit connoistre que Guachoia n'estoit pas fort à apprehender ; neanmoins de peur de déplaire au General, il prit l'escorte qu'il luy offroit. Mais depuis il revint, & retourna plusieurs fois en sa contrée avec dix ou douze Indiens seulement. Cependant, Quigualtanqui & les autres Caciques de son party dépéchoient jour & nuit vers Moscoso avec des presens, & avec ordre à leurs envoyez, d'observer la conduite des Espagnols, leurs corps de garde, leur adresse à tenir leurs armes & à manier leurs chevaux, afin de voir en quoy ils manquoient, & de s'en servir contre eux en temps & lieu. Le General qui estoit averty de cela fit défense aux Deputez des Caciques ennemis, de venir la nuit au Camp ; mais ces défenses estoient inutiles. C'est pourquoy Silvestre qui sçavoit l'ordre du General, & la desobeïssance des Barbares, estant une nuit de garde à la porte d'Aminoia, & voyant à la clarté de la Lune deux Indiens fort lestes, qui traversoient le fosse sur

un arbre qui ſervoit de pont, il les laiſſa avancer vers luy, & comme il eſtoit en ſentinelle il donna un coup d'épée ſur le viſage du premier, qui paſſa le guichet de la porte ſans luy en demander permiſſion. Du coup, le Barbare tomba à terre; mais il ſe releva incontinent, prit ſon arc, & s'enfuit de toute ſa ſorce. Silveſtre ne voulut pas l'achever parce qu'il crut que cela ſuffiſoit pour rendre ſage les Indiens. Le compagnon du bleſſé qui avoit oüy le coup prend auſſi la fuite, repaſſe le pont, regagne ſon batteau, traverſe le fleuve & donne l'alarme par tout. Cependant le bleſſé, le viſage plein de ſang, ſe jette dans l'eau, la traverſe à nage & appelle ſon camarade. Les Barbares qui eſtoient de l'autre coſté du fleuve, & qui entendirent ſa voix accoururent à luy & l'emmenerent. Le jour d'aprés au Soleil levant, quatre des principaux Indiens vinrent de la part des Caciques liguez ſe plaindre au General, que ces gens rompoient la paix. Qu'ils avoient tres-maltraité un des plus conſiderables Indiens du pays, & qu'ils le ſupplioient qu'on fiſt juſtice de cette inſolence, parce que la perſonne eſtoit bleſſée à mort. Sur le midy quatre autres ſe rendirent au Camp; où aprés avoir fait leurs plaintes, ils dirent que le bleſſé ſe mouroit, & au Soleil couchant, il en vint encore

quatre qui asseurerent que leur compagnon estoit mort, & demanderent qu'on fist mourir l'Espagnol qui en estoit cause. Le General repondit à chaque fois aux Envoyez que desirant conserver la paix, il n'avoit point commandé ce qui avoit esté fait. Mais que le soldat qui avoit blessé leur homme n'avoit point agy contre son devoir. De sorte que si pour leur complaire il vouloit qu'on le chastiast, ses Capitaines n'y consentiroient jamais; parce que l'Indien ne devoit pas entrer sans parler à la sentinelle, ny les Caciques l'envoyer contre les défenses à heure induë. Qu'ainsi, puis q'uen cela il y avoit de leur faute, il falloit oublier tout ce qui s'estoit passé, & faire à l'avenir des choses dans l'ordre pour oster de part & d'autre tout pretexte de rupture.

Les Envoyez s'en retournerent fort mal satisfaits de cette réponse, & essayerent de porter les Caciques à se venger sur l'heure du mépris des Espagnols, mais inutilement; car les Caciques convinrent de dissimuler encore quelque temps, & de chercher avec soin les moyens d'executer leur dessein. Cependant parmy les troupes il se trouvoit des Capitaines, qui appuyoient les plaintes des Indiens. Qu'il falloit punir Silvestre, qu'il s'estoit gouverné indiscretement, & que son action pour-

roit

roit donner lieu aux Caciques de ſe mutiner, & de prendre les armes contre les Eſpagnols. Si ces diſcours que la jalouſie mettoit dans la bouche de quelques Officiers, n'euſſent eſté arreſtez par les plus ſages, ils euſſent ſans doute produit de méchans effets.

CHAPITRE XX.

Preparatifs des Caciques liguez avec un debordement du Chucagua.

DUrant ces choſes, les Eſpagnols travailloient fortement aux brigantins, & étoient favoriſez du Capitaine General d'Anilco, ſans lequel ils ne fuſſent jamais venus à bout de leur deſſein. Ceux qui n'eſtoient pas employez aux vaiſſeaux, cherchoient des vivres pour leurs compagnons, & comme ils eſtoient alors en Careſme, ils alloient pécher dans le Chucagua. Ils faiſoient pour cela des hameçons, où aprés avoir mis de l'apaſt, ils les attachoient à de longues cordes, & les jettoient au commencement de la nuit dans le fleuve. Le matin ils les en retiroient, & y rencontroient ordinairement de ſi grands poiſſons qu'il y en avoit, dont la teſte ſeule peſoit quarante livres de quinze à ſeize onces.

Si bien que nos gens eurent dans Aminoia toutes choses en abondance. Cependant Quigualtanqui,& les Caciques liguez levoient des troupes chacun sur leurs terres, & se preparoient à mettre trente à quarante mille hommes sur pied dans la pensée de tuer tous les Espagnols, ou de brûler le bois qu'on avoit amassé pour les Caravelles. Ils croyoient par là qu'en les empéchant de sortir du pays, ils leur feroient une continuelle guerre, & les extermineroient d'autant plus facilement, que nos gens estoient en petit nombre, qu'ils avoient peu de chevaux, & avoient perdu un Capitaine tres-brave & tres-experimenté. Les Barbares animez de ces considerations, souhaitoient avec impatience le jour qu'ils avoient arresté pour donner, & qui veritablement estoit fort proche; Comme on l'apprit par les Envoyez du Cacique, qui se trouvant seuls avec des Indiennes qui servoient quelques officiers Espagnols, leur dirent qu'elles prissent patience, & que bien-tôt on les delivreroit de la servitude, où ces larrons d'Estrangers les tenoient. Qu'on les alloit égorger, mettre leurs têtes sur des lances à l'entrée des temples, & attacher leurs corps aux plus hauts arbres, pour estre la proye des oiseaux. A peine les Indiennes eurent-elles âpris cela qu'elles allerent le découvrir à leurs maistres

Les troupes en sont aussi-tôt averties, & elles se persuadent d'autant plus aisément que les Barbares sont prests à les attaquer, que la nuit elles entendent du bruit de l'autre costé du fleuve, & voyaut des feux çà & là aux environs. Elles se preparent donc a se défendre courageusement; mais par bonheur sur ces entrefaites, le Chucagua vint à se déborder. Il commença environ le dixéme de Mars de l'année 1543. il remplit peu à peu tout son lit, & incontinent aprés il se répandit impetueusement par dessus ses bords, puis par la campagne, qui fut aussi-tôt inondée, à cause qu'il n'y avoit ny montagne, ny colline. Et le jour des Rameaux qui estoit cette annee-là le 18. de Mars, que les Espagnols celebroient le triomphe de Jesus-Christ dans Jerusalem, l'eau entra avec violence par les portes d'Aminoia; Si bien que deux jours aprés on ne put aller par les ruës qu'en batteau. Ce débordement ne parut dans toute son étenduë qu'au 20. d'Avril. Il y avoit alors plaisir de voir que ce qui estoit n'agueres une vaste campagne, fust devenu presque tout à coup une vaste mer. Car l'eau couvroit plus de vingt lieuës aux environs, où l'on voyoit seulement quelques uns des plus hauts arbres; & cela fit ressouvenir nos gens de la prediction de la vieille Indienne à leur entrée dans Aminonia.

CHAPITRE XXI.

On envoye vers Anilco.

A Cause des inondations du Chucagua, les Indiens qui habitent de costé & d'autre de ce fleuve, se placent le plus qu'il leur est possible sur des éminences, & bastissent leurs maisons en cette sorte. Ils élevent en quarré & assez de grosses poutres en forme de pilliers, sur lesquelles ils mettent plusieurs solives, ce qui tient lieu de plancher. Ensuite ils font le toict qu'ils environnent de galleries où ils serrent leurs vivres avec leurs meubles. Ainsi ils se garantissent des inondations, qui probablement n'arrivent qu'à cause des pluyes & des neiges de l'Hyver precedent.

Durant le débordement du fleuve, on embarqua pour la ville d'Anilco qui est à vingt lieuës d'Aminoia, vingt soldats avec quelques rameurs Indiens en quatre barques, attachées deux à deux de peur qu'elles ne se renversassent en passant, par dessus les arbres qui étoient dans l'eau. Ils avoient ordre de supplier le Cacique d'envoyer au General des cordages, du goudron & des vieilles mantes.

pour des brigantins, & estoient conduits par Silvestre, auquel comme il se verra toute à l'heure, le Cacique avoit depuis peu obligation, & c'estoit aussi dans cette vûë qu'on le dépéchoit. Lors que les sujets de Guachoia ravagerent la ville d'Anilco à la faveur des Espagnols, Silvestre prit un Indien de douze à treize ans, qui estoit fils du Cacique; il le mena avec luy par la contrée des Vachers, & le ramena dans la Province d'Aminoia. De sorte que le Cacique Anilco âprit que son fils qu'il avoit tant cherché, estoit avec les troupes. Incontinent donc il l'envoya demander, & Silvestre le luy rendit de bonne grace, en consideration de ce qu il faisoit pour les Espagnols.

Silvestre & ses compagnons arriverent heureusement à la ville d'Anilco, & trouverent que le Chucagua estoit debordé beaucoup plus loin, & qu'il avoit inondé de ce costé-là plus de vingt-cinq lieuës de pays. Nos gens arrivez, on en donna avis au Cacique, qui fit appeller son Lieutenant general, & luy commanda de montrer par son accueil l'affection qu'ils portoient aux Espagnols, & de leurs fournir ce qu'ils demandoient en faveur de Silvestre, qu'il luy avoit genereusement rendu son fils. Ensuite il ordonna de faire venir Silvestre tout seul, & l'alla recevoir hors de

sa maison. Là aprés l'avoir embrassé, & remercié de l'obligation qu'il luy avoit, il le conduisit dans son appartement, & ne voulut pas qu'il en sortist, que ses compagnons ne fussent prests de s'en retourner. Car Anilco auquel son fils servit d'interprete, s'informoit du Capitaine Espagnol, des avantures des troupes depuis leur entrée dans le pays. Mais comme il en eut appris le détail, il fit connoistre à Silvestre le déplaisir sensible qui luy demeuroit des cruautez de Guachoia contre ses ancestres qui estoient dans le tombeau. Que bien-tôt ce lasche ne seroit appuyé de personne, & qu'on verroit alors à se ressentir des indignitez qu'il avoit commise. Anilco montra par là, que l'affection qu'il témoignoit à nos gens, n'estoit fondée que sur la crainte qu'ils ne favorisassent encore Guachoia, & ne l'empéchassent de se venger des injures qu'il avoit reçûës, s'ils demeuroient plus long-temps dans le pays. Pour cette raison, & dans la vûë de haster leur départ, Anilco commanda de leur donner promptement toutes sortes de choses, & de leur fournir un vaisseau avec plusieurs Indiens, qui les conduiroient seurement où ils souhaitoient d'aller. Comme tout fut prest, il embrassa Silvestre, & le pria d'asseurer le General de son amitié, & qu'il ne se passeroit rien dont il ne l'avertist. Sil-

vestre aussi-tôt reprit la route d'Aminoia, où dés qu'il fut arrivé, il rendit compte de son voyage à Moscoso.

CHAPITRE XXII.

Conduite des Espagnols durant le débordement, avec la nouvelle de la continuation de la ligue.

LE débordement dura quarante jours, pendant lesquels les Espagnols se retirerent sur de certains lieux élevez, où ils travaillerent à leurs barques. Mais comme ils manquoient de charbon pour forger les ferrures, ils en firent en coupant les testes des arbres qui paroissoient hors de l'eau. Francisco & Garcia Ozorio Cavaliers illustres, se signalerent en cette rencontre, tant par leur adresse que par la peine qu'ils prirent à forger & à calfeutrer; car ils s'y porterent avec courage, & leur exemple seul excitoit les autres à les imiter.

Tandis que l'eau couvrit la campagne, les gens des Caciques liguez ne parurent point; parce que si-tôt qu'ils virent le débordement, ils regagnerent en diligence leurs maisons, pour sauver ce qu'ils y avoient laissé. Cepen-

dant Quiguaitanqui & les autres Seigneurs, pour mieux cacher leur mauvais dessein, ne laisserent pas d'envoyer toûjours vers le General, qui sans témoigner qu'il se défioit d'eux avoit soin de se tenir sur ses gardes.

Sur la fin d'Avril l'eau diminna peu à peu, & fut autant à baisser qu'elle avoit esté à croistre. Car au vingtiesme de May, on ne pouvoit encore aller par Aminoia, que les pieds nuds à cause des eaux & des boües qui estoient dans les ruës. Mais à la fin du mois le fleuve rentra dans son lit, & les Caciques liguez recommencerent à se mettre en campagne, resolus d'executer promptement leur entreprise. Cependant le Capitaine d'Anilco qui en eut avis vint trouver le General, & luy declara toutes choses. Que dans un certain jour qui estoit proche tous les Caciques en particulier dépescheroient vers luy. Que chaque Envoyé luy devoit parler de telle façon, & luy faire un tel present. Que les uns arriveroient le matin, & les autres sur le midy, & les derniers sur le soir. Que cela dureroit quatre jours entiers, qu'on acheveroit d'assembler les troupes, & qu'au mesme temps on donneroit. Mais que le dessein estoit d'exterminer tous les Espagnols, ou au moins de brusler leurs vaisseaux, afin qu'ils ne pussent sortir du pays, & qu'on les fist malheureuse-

ment perir peu à peu. Il ajouſta que pour e-viter cela, il s'offroit à eux de la part de ſon Cacique avec huit mille hommes d'élite, à la faveur deſquels ils reſiſteroient aiſément à leurs ennemis. Que meſme s'ils deſiroient ſe retirer ſur ſes terres, il les y recevroit avec joye. Qu'ils y ſeroient en toute aſſeurance, & qu'outre qu'on n'oſeroit les y venir attaquer, ils prendroient tout à loiſir leurs meſures, pour ſonger meurement à la conduite qu'ils doivent tenir. Moſcoſo répondit au Capitaine Indien, qu'il avoit obligation à ſon Cacique des offres qu'il luy faiſoit. Mais que dans la crainte qu'à l'avenir il ne fuſt haï de ſes voiſins pour l'avoir ouvertement favoriſé, il n'acceptoit pas le ſecours qu'il luy vouloit donner. Que d'ailleurs comme il eſtoit ſur le point de partir pour le Mexique, il le remerçioit de tout ſon cœur de la retraite qu'il luy offroit. Que pour cette raiſon il ne vouloit pas auſſi s'engager dans un combat; quoy qu'il duſt tout eſperer des Indiens qui le ſeconderoient, & principalement de leur Commandant, dont la valeur luy eſtoit connuë. Qu'au reſte ny luy, ny les autres Eſpagnols n'oublïroient pas l'obligation qu'ils avoient au Cacique, & que meſme le Roy d'Eſpagne le premier des Princes Chreſtiens, auquel ils raconteroient les bons offices qu'il

leur avoit rendus, n'en perdroit jamais le souvenir, & le recompenseroit de tant de faveurs, si un jour les Espagnols retournoient dans son pays. Ensuite le Capitaine Indien prit congé de Moscoso, qui se prepara genereusement à tout ce qui pouvoit arriver.

CHAPITRE XXIII.

Des envoyez de la ligue, avec les preparatifs des Espagnols pour s'embarquer.

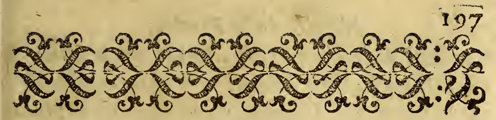
AU commencement de Juin de l'année mil cinq cens quarante-trois, les envoyez des Caciques ennemis vinrent au quartier dans le mesme temps, au mesme ordre, & avec les mesmes presens que le Capitaine d'Anilco avoit marquez. C'est pourquoy ils furent arrestez par l'ordre du General, qui commanda de les separer & de les interroger sur le sujet de la conspiration. Ils avoüerent franchement ce qui se passoit, & la maniere dont on s'y devoit prendre pour faire réüssir l'entreprise. Le General sur leur confession, & sans attendre qu'ils fussent tous arrivez, fit promptement couper la main droite à trente que l'on tenoit. Ces pauvres gens souffrirent avec tant de patience leurs maux, qu'à peine l'un d'eux avoit la main coupée, qu'un autre presentoit la sienne sur le billot, ce qui attiroit la compassion de tout le monde. Ce cha-

ſtiment rompit la ligue, les ennemis crurent que les Eſpagnols eſtant avertis de l'entrepriſe, ſe tiendroient ſur leurs gardes. Chaque Cacique s'en retourna donc en ſa Province, fort marry de n'avoir pas executé leur deſſein. Mais comme ils eſtoient tous reſolus de tenter d'en venir à bout par une autre voye, & qu'ils ſe trouvoient plus fort par eau que ſur terre, ils convinrent d'amaſſer des troupes & des batteaux, pour attaquer les Eſpagnols lors qu'ils decendroient le long du fleuve. Cependant Moſcoſo & ſes Capitaines, voyant qu'ils alloient eſtre continuellement harcelez, haſterent de plus en plus leur travail, acheverent ſept brigantins; mais parce qu'ils n'avoient point de cloux pour faire l'aſſemblage du tillac, ils les couvrirent ſeulement aux deux bouts, & mirent des ais au milieu ſans les attacher, d'où il ſuffiſoit d'en lever un pour vuider l'eau du brigantin. Aprés ils amaſſerent des vivres, & demanderent à Guachoia & à Anilco du gros millet, des fruits & autres choſes de cette ſorte. Ils tuerent quelques cochons de ceux qu'ils conſervoient pour nourrir, & en reſerverent ſeulement une douzaine & demie, au cas qu'ils s'établiſſent en quelque endroit prés de la mer. Ils donnerent aux Caciques leurs amis chacun deux de ces animaux, un maſle & une femelle, ils ſa-

lerent ceux qu'ils avoient tuez pour eux, & ſe ſervirent de leur graiſſe au lieu d'huile, afin d'adoucir la raiſine, dont ils calfeutroient leurs vaiſſeaux. Outre cela il ſe fournirent de petites barques pour porter trente chevaux qui leur reſtoient. Ils les avoient attachés deux à deux, afin que les chevaux euſſent les pieds de devant dans l'une, & ceux de derriere dans l'autre. Chaque brigantin avoit auſſi en poupe l'une de ces barques qui luy ſervoit de chaloupe. Carmona raconte icy, que de cinquante chevaux qui reſtoient aux Eſpagnols, ils en attacherent à des pieux environ vingt qui ne pouvoient plus ſervir. Qu'ils leur ouvrirent la veine, & les laiſſerent ſeigner juſqu'à ce qu'ils moururent. Que pour en conſerver la chair, ils la ſeicherent au Soleil. Que le jour de S. Jean-Baptiſte, ils mirent les brigantins à l'eau, embarquerent leur chevaux avec le matelotage, & accommoderent leurs barques avec des planches & des peaux pour ſe deffendre des fleſches. Qu'enſuite ils nommerent les Capitaines qui devoient commander les vaiſſeaux, & ne ſongerent plus qu'à s'embarquer, aprés avoir dit adieu à Guachoia, & luy avoir recommandé de vivre en paix avec Anilco.

Fin du troiſiéme Livre.

LIVRE IV.



LIVRE IV. DE LA FLORIDE.

Capitaines des Caravelles. Radeaux des Indiens. Leur combat ſur l'eau. Mort de pluſieurs Eſpagnols. Leur arrivée à la mer. Leurs avantures juſques à Panuco, avec la reception qu'on leur fit dans la ville de Mexique.

CHAPITRE I.

Capitaines des Caravelles, avec l'embarquement des troupes.

MOscoso s'embarqua dans la premiere caravelle, Alvarado & Moſquera dans la ſeconde, Aniaſco & Viedma dans la troiſiéme. Guſman & Gaitan commanderent la quatriéme, Tinoco &

Cardeniosa la cinquiéme, Calderon & Francisco Ozorio la sixiéme, & Vega avec Garcia la septiéme. Chaque caravelle avoit sept rames par banc, & il y avoit dans chacune deux Capitaines; afin que si l'un estoit obligé à décendre pour faire teste aux ennemis, l'autre demeurast dans le vaisseau pour donner les ordres necessaires. Il s'embarqua sous la conduite de ces fameux chefs, environ trois cens cinquante hommes, de plus de mille qui estoient entrez dans la Floride, & quelque trente Indiens & Indiennes, de huit cens qu'on avoit emmenez de diverses contrées dans la Province des Vachers. Comme ces pauvres gens estoient esloignez de leur pays, & qu'ils portoient une affection particuliere aux Espagnols, ils ne les voulurent jamais quitter, témoignant qu'ils aymoient mieux mourir avec eux, que de vivre hors du lieu de leur naissance. Les Espagnols les emmenerent donc, dans la pensée qu'aprés en avoir tiré de fort bons services, il y auroit de l'ingratitude à les abandonner, & ils navigerent à voile & à rame le soir de la feste saint Pierre & saint Paul. Mais ce fut un jour fatal pour eux; parce que sortant de la Floride, ils perdirent le fruit de tous leurs travaux. Ils ramerent tous excepté les Capitaines, qui avoient soin de les rafraîchir d'heure en

heure, & costoyerent durant une nuit & un jour toute la Province de Guachoia, sans que l'ennemy les vinst harceler. Si bien qu'ils s'imaginerent qu'à la consideration du Cacique de cette contrée qui les aimoit, on ne les avoit point attaqués, ou que les Barbares jugeant du succez de leur entreprise par le cours de la Lune, avoient observé qu'alors ils ne devoient pas combattre. Mais le second jour leur flotte parut au matin. Elle estoit de plus de mille batteaux, les plus grands & les meilleurs qu'on eust vûs dans la Floride; c'est pourquoy j'en diray quelque chose, aprés que j'auray parlé des barques & des radeaux, dont les Indiens se servent pour passer les fleuves.

CHAPITRE II.

Barques & radeaux des Indiens.

Les peuples du nouveau monde qui habitent dans les Isles & dans les lieux prés de la mer, font leurs barques grandes ou petites, conformément à la commodité du bois qu'ils ont. Ils cherchent les plus gros arbres qu'ils peuvent trouver, ils les creusent en forme d'auge, & en construisent leur batteau tout

d'une piece. Car ils n'ont pas encore l'invention, ny d'assembler des planches avec des cloux, ny de faire les voiles. Ils ne sçavent aussi ce que c'est de forger, & de calfeutrer. Si bien que dans les endroits où ils ne se rencontre point d'arbres propres pour les barques ; comme en toute la coste du Perou, les Indiens font des radeaux d'un bois fort legere, qu'ils trouvent dans les Provinces voisines de Quito, & qu'on emmene de là sur les rivieres les plus marchandes du païs. Ces radeaux sont composez de cinq solives attachées les unes aux autres, dont la plus longue est celle du milieu ; les autres vont toûjours en diminuant afin de mieux coupper l'eau. Je me souviens d'avoir passé du temps des Incas sur ces sortes de radeaux qui estoient alors en usage. Les Indiens en font encore d'autres en cette maniere. Ils prennent une quantité de joncs qu'ils lient tres-fortement, & qu'ils élevent sur le devant en forme de prouë pour mieux fendre l'eau. Puis ils les élargissent peu à peu & de telle façon qu'ils y placent aisément un homme, ou quelqu'autres charges. Et lors qu'ils traversent quelque riviere rapide, ils couchent dans le radeau la personne qu'ils passent, & l'avertissent de se tenir ferme aux cordes; & sur tout de ne point ouvrir les yeux. J'estois encore fort jeune, que je passay un

jour de la ſorte une riviere extrémement violente. mais comme l'Indien qui conduiſoit le radeau m'euſt averty de fermer les yeux, il me prit une telle frayeur, que ſi le Ciel fuſt tombé, ou que la terre ſe fuſt entre-ouverte, je n'euſſe pas craint d'avantage. Neanmoins lors que je me fus un peu remis, & que je ſentis que nous eſtions à peu prez au milieu du fleuve, je ne me pûs défendre de la tentation de le voir. Je me leve donc tant ſoit peu, & je regarde l'eau. Mais il me ſembla que je tombois des nuës; parce que la rapidité de l'eau, & la vîteſſe dont le radeau fendoit le fleuve, m'avoient fait tourner la teſte. Tellement que je refermay les yeux, & avoüay qu'on avertiſſoit avec raiſon les paſſans de ne les pas ouvrir. Un Indien ſeul gouverne le radeau. Il ſe met au bout de la poupe, jambe de çà jambe de là, il ſe couche ſur l'eſtomach, rame des pieds & des mains, & ſe laiſſe aller au fil de l'eau juſqu'à l'autre bord. Les habitans du Perou font encore des radeaux d'une maniere differente de ceux-là. Ils attachent enſemble pluſieurs calebaces en quarré de la longueur de quatre à cinq pieds, plus ou moins ſelon qu'ils en ont affaire; & mettent au devant de cette aſſemblage une eſpece de poitrail, où dés que le batelier a mis la teſte, il ſe jette dans l'eau, & nage avec ſa

chargé juſqu'à l'autre bord de la riviere, ou du golfe qu'il traverſe, meſme s'il eſt beſoin il a des gens qui pouſſent par derriere. Mais lors que les fleuves ſe trouvent remplis d'écueils, qu'ils n'ont ny entrée ny ſortie, & ſont ſi rapides, qu'on ne les peut traverſer avec des radeaux, les Indiens paſſent d'un bord à l'autre du fleuve un gros cable qu'ils attachent à des rochers ou à des arbres. Ce cable paſſe à travers une grande corbeille, à laquelle il y a une anſe de bois. Cette corbeille coule le long du cable,& peut aiſément tenir trois ou quatre perſonnes. Elle a une corde d'un coſté & une corde de l'autre,avec quoy on la tire à l'un,ou à l'autre bord. Mais parce que le cable eſt long, & qu'il baiſſe vers le milieu, on laiſſe aller doucement la corbeille juſques-là. Enſuite comme le cable remonte peu à peu,on la tire promptement à force de bras. Il y a des gens aux paſſages des rivieres qui ont ordre de cela, & les voyageurs meſmes qui ſe mettent dans ces corbeilles prennent ſouvent le cable avec les mains & s'aydent à paſſer. Je me ſouviens d'avoir traverſé à l'âge de dix ans une riviere deux ou trois fois dans ces ſortes de corbeilles, & qu'on me portoit par le chemin ſur les épaules. on ne paſſe dans ces corbeilles que les perſonnes & le menu beſtail, le gros eſt trop peſant. Au reſte les endroits où ſe trouvent

ces corbeilles, ne ſont point des paſſages de grands chemins, & meſme l'on ne traverſe de la ſorte les rivieres qu'au Perou. Car dans la Floride, où il ſe rencontre de fort gros arbres, les habitans font de tres-belles barques, & paſſent aiſément les fleuves.

CHAPITRE III.

Vaiſſeaux de la flotte des Caciques liguez.

JE reviens à la flotte des ennemis. La grandeur de quelques-uns de leurs vaiſſeaux ſurprit les Eſpagnols. Car ils en apperceurent de vingt-cinq rames par banc, qui avoient chacun environ trente ſoldats; ſans compter pluſieurs rameurs armez de fléches. De ſorte que dans quelques batteaux, il y pouvoit avoir juſques à ſoixante quinze, ou quatre-vingts hommes de combat. Mais dans les autres il n'y avoit pas tant de monde, parce qu'ils diminuoient toûjours de grandeur. Les moindres eſtoient de quatorze rames par banc, & tous ſoit grands ou petits, chacun d'une ſeule piece. Leurs rames paroiſſoient tres-proprement faites, elles avoient de longueur environ une braſſe, dont la pluſpart entroit dans l'eau, & lors que l'un de ces vaiſ-

seaux alloit de toute sa force, un cheval poussé à toute bride, eust eu de la peine à gagner les devans. Mais ce qui est assez remarquable les ennemis chantoient diverses chansons, qui selon la nature de leur air triste ou gay, les faisoient ramer ensemble en tres-bon ordre, doucement, ou diligemment, comme il estoit alors necessaire. Ces chansons contenoient les actions heroïques de leurs ancestres. Si bien qu'excitez par le souvenir de ces choses, ils se portoient avec courage au combat, & ne songeoient qu'à remporter la victoire. Et ce qui merite encore d'estre consideré, les batteaux de la flotte estoient peints par dedans & par dehors, de jaune ou de bleu, de blanc ou de verd, de rouge ou de quelqu'autre couleur, selon la phantaisie de celuy à qui le vaisseau appartenoit. Les rames mesmes & les plumes que les soldats portoient sur la teste, leurs bonnets aussi-bien que leurs arcs, & leurs fléches estoient de la couleur du vaisseau. Si bien que le fleuve estant fort large, & les ennemis pouvant aisément s'estendre, il n'y avoit rien de plus beau à voir que cette flotte, à cause de la diversité des couleurs des batteaux, & de l'ordre dans lequel les Indiens ramoient. Ils parurent en cét estat le second jour sur le midy à la queuë des Espagnols, pour montrer leur puissance avec la beauté

de leur armée, & ils s'encourageoient par des chanſons au combat. On ſçût par le moyen des truchemens, que dans ces chanſons ils appelloient nos gens lâches, leur diſant qu'ils fuyoient inutilement. Que puis qu'ils n'avoient pas eſté la proye des chiens ſur la terre, ils ne manqueroient pas d'eſtre devorez dans l'eau par les monſtres marins. Qu'enfin les peuples du pays ſeroient bien-toſt delivrez d'une troupe de brigands, & choſes ſemblables. Et au bout de la chanſon ils jettoient de grands cris, qui faiſoient tout retentir aux environs.

CHAPITRE IV.

Combat des Indiens ſur l'eau.

LOrs que les ennemis eurent eſté quelque temps à nous ſuivre pour nous reconnoiſtre, ils ſeparerent leur flotte en trois corps. Les troupes de Quigualtanqui ſe mirent à la teſte; mais on ne put veritablement ſçavoir s'il les commandoit luy meſme encore qu'on l'entendiſt ſouvent nommer dans les chanſons des Barbares. Enſuite tous les vaiſſeaux de la flotte s'avancerent à la droite vers le bord du fleuve & gagnerent les devans. Ceux du pre-

mier corps attaquent auſſi-toſt nos caravelles, & traverſant à l'autre bord de la riviere, ils les couvrent de fléches, de ſorte qu'il y eut pluſieurs Eſpagnols de bleſſez. Ce premier corps ne fut pas plûtoſt à la gauche qu'il repaſſe & vient reprendre ſon poſte, s'avançant neanmoins toûjours au delà des caravelles. Le ſecond corps qui traverſe aprés ayant donné de furie, retourne à la droite & ſe met à la teſte des premiers. Le troiſiéme paſſe de la meſme ſorte, & ayant fait pleuvoir une quantité de fléches ſur nos ſoldats, il rejoint ceux de ſon party & vient ſe poſter au devant du ſecond corps. Cependant comme nos caravelles ne laiſſoient pas de ramer; elles arriverent à l'endroit des Barbares qui les avoient attaqué les premiers, & qui commencerent à les charger de la meſme ſorte qu'auparavant. Les autres donnerent auſſi chacun à leur rang & à leur maniere accouſtumée, & fatiguerent tout le jour les Eſpagnols. La nuit meſme ils les tourmenterent, mais non pas avec tant d'opiniaſtreté, car ils ne firent que deux attaques; la premiere, un peu avant le Soleil couché, & l'autre avant la pointe du jour. Nos gens de leur coſté ſe deffendirent fort bien en cette rencontre. Ils mirent d'abord des ſoldats dans les barques où eſtoient leurs chevaux, afin que ſi les Barbares s'en appro-

choient, on les puſt repouſſer & empeſcher les chevaux d'eſtre tuez. Mais comme les Indiens tiroient de loin, & que les Eſpagnols qui eſtoient dans les Barques ſe trouvoient incommodez, ils regagnerent les caravelles & abandonnerent les chevaux qui eſtoient à couvert de méchantes peaux & de quelques boucliers. C'eſt pourquoy durant dix jours & dix nuits de combat, tous ces chevaux perirent à la reſerve de huit; & nos gens furent tous bleſſez nonobſtant leurs boucliers, & toute la reſiſtance qu'ils purent faire. ils n'avoient alors pour armes à combattre de loin que des arbaleſtres; car de leurs mouſquets on avoit fait des cloux. D'ailleurs ils n'avoient pas tout à fait l'adreſſe de s'en ſervir, & depuis la bataille de Mauvila, ils manquoient de poudre.

CHAPITRE V.

Avantures des Eſpagnols.

APrés dix jours de combat, les ennemis s'éloignerent des caravelles d'un peu plus de demy-lieuë. Cependant les Eſpagnols continuerent de ramer, & découvrirent à quelque trois cens pas de la riviere un village

d'environ quatre-vingts maiſons. Comme alors ils crurent qu'ils avoient fait deux cens lieuës, à cauſe que le fleuve ne détournoit de coſté ny d'autre, & qu'ainſi ils étoient prés de la mer, ils reſolurent que pour s'embarquer, il falloit envoyer chercher des vivres dans le village. Le General fit donc prendre terre à cent hommes ſous la conduite de Silveſtre, avec ordre d'aller dans ce bourg querir du gros millet, & d'y mener les chevaux pour les rafraîchir, & pour combattre en cas de beſoin. Ces ſoldats deſcendirent auſſi-tôt; mais à peine les habitans les apperçûrent-ils, qu'ils prirent la fuite, ſe répandirent par la campagne, & faiſant tout retentir de leurs cris, demanderent ſecours de tous les côtez. Sur ces entrefaites le party arrive au village, où ils trouvent une quantité de millet, de fruits ſecs, pluſieurs peaux de chameaux diverſement teintes, avec des mantes de differentes peaux tres-bien preparées, & une piece de martre d'environ huit aunes de long ſur trois tiers de large. Cette piece étoit double, ſemblable des deux côtez, & garnie par endroits de houppes de ſemence de perles. On crut qu'elle ſervoit d'étendart aux Indiens dans leurs feſtes; car ſelon les apparences, elle ne pouvoit eſtre deſtinée à un autre uſage. Silveſtre qui la trouva belle la prit pour luy,

luy, & ses compagnons se chargerent tous, les uns de millet & de fruit, & les autres de peaux de chamois. Aprés, ils retournerent promptement aux caravelles, où les trompettes les appelloient; parce qu'une partie des Indiens de la flotte attirez par les cris des habitans du village avoient pris terre, s'étoient joints à eux, & s'avançoient de furie tous ensemble pour donner combat. Mais quelque diligence que fissent nos gens pour regagner les brigantins, ils furent obligez d'abandonner leurs chevaux; car le peril où ils se voyoient les empécha de les embarquer. Et sans doute il ne se fust sauvé aucun soldat du party, si les Indiens eussent seulement vancé cent pas davantage. C'est pourquoy tous furieux de voir nos gens échappez, ils tournent leur rage contre les chevaux, ils leur abbattent le licou, les descellent, les font courir à travers champ & tirent sur eux, jusqu'à ce qu'ils les ayent tous tuez. Ainsi perit le reste de 350. chevaux qui estoient entrez dans la Floride. Les Espagnols en eurent d'autant plus de douleur qu'ils les virent malheureusement mourir. Mais considerant qu'ils ne les pouvoient garentir de la furie des Barbares, & que Silvestre avec ses compagnons s'en estoit heureusement sauvé, ils cõtinuerent leur navigation à toutes voiles.

CHAPITRE VI.

Stratagesme des Indiens, & temerité d'un Espagnol.

LEs Indiens desesperant de venir about de leur dessein, parce que les Espagnols voguoient en bon ordre, ils eurent recours aux ruses. Ils s'arresterent donc & feignirent d'abandonner la poursuite des caravelles. Ils croyoient que lors que nos gens ne les verroient plus à leur queuë, les vaisseaux s'écarteroient les uns des autres, & qu'alors ils fondroient dessus & les mettroient en déroute; la chose arriva en partie comme ils s'estoient imaginé. Une des caravelles sortit hors des rangs, & demeura quelque temps derriere les autres. Les Indiens aussi-tost s'avancent de furie, attaquent cette caravelle, & taschent de s'en rendre maîtres. Les autres vaisseaux qui reconnoissent le danger où elle estoit, remontent à force de rames contre le fil de l'eau pour la secourir. Ils trouvent leurs gens pressez, qui se défendoient à coups d'épée, & n'avoient pû empécher quelques Barbares de sauter dans la caravelle. Plusieurs mesme des ennemis s'en estoient déja saisi, mais à

la venuë du ſecours ils ſe retirerent aprés la perte de trente des leurs, & emmenerent une barque où il y avoit cinq cochons, qu'on reſervoit pour nourrir en cas qu'on fit quelque habitation. Les Eſpagnols remercierent Dieu de n'avoir perdu que cette barque qui eſtoit à la poupe d'un brigantin, & depuis ils eurent ſoin de marcher en tres-bon ordre. Cependant les Indiens ne laiſſerent pas de les ſuivre, eſperant toûjours qu'il y en auroit qui abandonneroient leur rang. Ils ne furent pas trompés dans leur créance. Eſtienne Agnez qui avoit l'air & la force d'un gros payſan, & qui s'eſtoit rencontré dans tous les combats, ſans que par bonheur pour lui il y euſt été bleſſé ; voulut comme il eſtoit temeraire, entreprendre une choſe qui le fiſt paroiſtre ; car juſqu'alors il n'avoit rien executé de conſiderable. Il deſcendit donc de ſa caravelle dans la barque qui eſtoit à la poupe, ſous pretexte d'aller parler au General qui avançoit à la teſte. Agnez fut accompagné de cinq jeunes Eſpagnols, qu'il avoit gagnez ſur l'eſperance d'acquerir de la gloire par une action hardie. Le fils naturel de Don Carlos Henriquez étoit de ce nombre. Il avoit environ vingt ans, il eſtoit tres-beau de viſage, & tres-bien fait de ſa perſonne ; d'ailleurs ſi brave & ſi vertueux, qu'on jugeoit facilement de qui il

estoit né. Comme ce Cavalier & ses compagnons furent dans la barque, ils s'éloignent de leur caravelle, rament droit aux Indiens, les attaquent criant, donnons, ils fuyent. Le General qui connut cette temerité fit en diligence sonner la retraite, & les rappeller à grands cris. Mais Agnez s'opiniastroit de plus en plus, & faisoit signe qu'on avançast. Moscoso irrité de cette desobeïssance commande à quarante Espagnols de prendre des barques, & de luy amener cet écervellé. Il avoit resolu si-tôt qu'il l'auroit de le faire pendre; mais il eust esté plus à propos de n'envoyer personne aprés, & de le laisser malheureusement perir. Si-tôt que le General eust donné ses ordres, quarante Espagnols sauterent dans trois barques sous la conduite de Gusman, qui fut suivy de Juan de Vega, frere d'un autre de mesme nom qui commandoit une caravelle. Ces barques rament aussitost de toutes leurs forces aprés celle d'Agnez. Cependant les Indiens qui les consideroient avancer vers eux à la queuë de celle d'Agnez, se retirerent doucement pour les éloigner davantage des caravelles. Agnez qui voit reculer les ennemis, s'encourage, s'en approche & crie plus fort qu'auparavant, donnons, ils fuyent. Les autres barques qui l'entendent, se hastent de plus en plus de l'atteindre, ou

pour l'empécher de ſe perdre, ou pour le ſecourir en cas de beſoin. Comme les Indiens les virent prés d'eux, ils s'ouvrirent en forme de croiſſant, & ſe reculerent peu à peu pour les obliger de s'avancer davantage. Et lors qu'ils connurent que ces barques eſtoient aſſez engagées, ils les attaquent avec fureur, les prennent en flanc & les renverſent toutes dans l'eau. De ſorte que de cinquante-deux Eſpagnols qui eſtoient dedans, il n'en échappa que Moron, Nieto, Coles & Terron, les autres furent tous noyez ou aſſommez à grands coups de rames ſur la teſte. Moron qui eſtoit un grand nageur & fort adroit à gouverner un vaiſſeau, regagna heureuſement ſa barque. Il y tira preſque au meſme temps Nieto, qui la défendit ſeul vaillamment contre les Barbares, tandis que Moron s'efforçoit de la conduire. Mais ces braves ſoldats nonobſtant leur valeur & leur adreſſe, euſſent enfin ſuccombé ſous l'effort des ennemis, ſi la caravelle de Guſman qui s'eſtoit avancée à la teſte des autres qui venoient au ſecours, ne les euſt dérobez à la furie des Barbares. Cette meſme caravelle ſauva Terron; mais il ne fut pas plûtôt hors de peril qu'il expira entre les bras de ceux qui l'avoient tiré dans le vaiſſeau. Il avoit tant à la teſte qu'au viſage, au cou & aux épaules plus

de cinquante fléches. Coles de qui j'ay pris une partie de cette relation, dit, qu'il échappa aprés avoir reçû deux coups de fléches, & que les Espagnols qui perirent en cette occasion estoient pour la pluspart Gentils-hommes, & des plus vaillans des troupes. Moscoso en fut aussi touché tres-sensiblement. Neanmoins sans perdre cœur, il rassembla en diligence ses caravelles, & continua sa navigation en tres-bon ordre.

CHAPITRE VII.

Retour des Indiens dans leur pays, & arrivée des Espagnols à la mer.

LEs Indiens ensuite de cette défaite, harcelerent les Espagnols le reste du jour & toute la nuit suivante, & au lever du Soleil, aprés avoir jetté de grands cris, & fait tout retentir du bruit de leurs instrumens, pour remercier cet Astre de la victoire qu'ils avoient remportée, ils abandonnerent la poursuite des caravelles, & se retirerent pleins de joye dans leurs pays. Car ils en estoient fort éloignez, & avoient suivy nos gens quatre cens lieuës, sans leur donner ny jour, ny nuit un seul moment de repos. Du-

rant cette longue traite, ils nommerent toûjours Quigualtanqui dans leurs chanſons, & ne parlerent d'aucun autre, leur deſſein eſtant de faire connoiſtre à nos gens que c'eſtoit ce Prince qui leur faiſoit la guerre. Auſſi quand les Eſpagnols furent arrivez au Mexique, & que Mendoça qui en eſtoit Viceroy euſt apris les maux que Quigualtanqui leur avoit faits, il les en railla & loüoit ce Cacique d'un air qui marquoit que c'eſtoit pour les joüer.

Comme nos gens eurent reconnu que les Indiens n'eſtoient plus à leur queuë, ils crurent d'autant plus facilement qu'ils approchoient de la mer, que le Chucagua commençoit à avoir environ quinze lieuës de large, ſi bien qu'on ne découvroit la terre de coſté ny d'autre. On voyoit ſeulement vers l'un des bords de ce fleuve une quantité de joncs ſi hauts, qu'il ſembloit que ce fuſſent des arbres, & peut-eſtre que la vûë ne ſe trompoit pas. Mais on ne s'en voulut point éclaircir davantage de peur que quittant le fil de l'eau on n'allaſt donner dans quelques écueil, & d'ailleurs perſonne ne ſçavoit encore ſi l'on eſtoit en mer, ou bien ſur le Chucagua. Dans cette incertitude nos gens voguerent trois jours fort heureuſement; & le quatrieme au matin ils reconnurent tout à fait la mer, &

virent à leur gauche une quantité d'arbres entaſſez l'un ſur l'autre, que le fleuve lors que la marée eſtoit haute portoit à la mer, & cet amas de bois paroiſſoit une grande Iſle. A demy-lieuë de là, il y avoit une Iſle deſerte ſemblable à celles que font les grandes rivieres à leurs embouchures ; ainſi les Eſpagnols ne douterent plus qu'ils ne fuſſent ſur mer. Mais parce qu'ils ne ſçavoient à combien ils pouvoient eſtre éloignez du Mexique, ils reſolurent avant que de paſſer outre de viſiter leurs brigantins. Comme ils virent qu'ils n'avoient beſoin d'eſtre ny calfeutrez ny radoubez, ils tuerent dix cochons qui leur reſtoient, & furent trois jours à ſe rafraîchir. Car ils eſtoient abbatus de fatigues & de ſommeil, à cauſe des allarmes continuelles, que les Barbares leur avoient données toutes les nuits. Pour cette meſme raiſon on n'a pu auſſi ſçavoir preciſement le nombre des lieuës, que les Eſpagnols firent en dix-neuf jours entiers & vingt nuits de navigation ſur le Chucagua, juſques à leur arrivée à la mer. En effet, lors qu'on s'entretint de cela au Mexique devant des perſonnes capables d'en juger, les uns diſoient que les Chreſtiens avoient fait en un jour & une nuit 20. lieuës, les autres trente, pluſieurs quarante, & quelques uns davantage. Mais à la fin on convint de vingt-cinq

lieuës tant le jour que la nuit, parce que les brigantins avoient eu le vent favorable, & vogué à voiles & à rames. Sur ce pied l'on trouva que depuis leur embarquement jusques à la mer, ils avoient environ cinq cens lieuës. Coles en conte quelques sept cens, mais son sentiment est particulier.

CHAPITRE VIII.

Le nombre des lieuës que les Espagnols firent dans la Floride, & un Combat contre les Indiens de la Coste.

LEs Espagnols penetrerent dans la Foride, jusques aux fontaines où le Chucagua prend sa source. Ce fleuve depuis Aminoia où se fit d'abord l'embarquement à remonter jusques à ces fontaines, est de trois cens lieuës, & de cette Province à la mer, de cinq cens; de sorte qu'il s'étend l'espace de huit cens lieuës que nos gens firent toutes entieres.

Durant les trois jours que les Espagnols se rafraîchissoient, ils virent le dernier jour sur le midy sortir d'un endroit remply de joncs, sept batteaux qui s'avancerent vers eux. Il y avoit dans le premier un fort grand & fort noir Indien, d'un air tout different de ceux

qui habitent au cœur du pays. Les Barbares de la coste sont noirs de la sorte, à cause que le Soleil y est plus ardent qu'ailleurs, & qu'ils sont continuellement dans l'eau qui est sallée; car la terre estant seiche & sterile, il faut qu'ils peschent pour subsister. Comme l'Indien se fut assez approché des caravelles, il se plaça à la prouë de son vaisseau, & selon que les truchemens l'assûrerent, il dit d'un ton plein de fierté aux Espagnols qu'ils estoient des brigands. Qu'est-ce qu'ils venoient chercher sur la coste, & qu'ils en sortissent en diligence par une des bouches de Chucagua; qu'autrement il brusleroit leurs brigantins, & les feroit tous perir malheureusement. Ce Barbare sans attendre de réponse retourna d'où il estoit venu. Cependant les Espagnols faisant reflexion sur les menaces de cet Indien, & sur ce qu'il envoyoit à tous momens des batteaux les reconnoistre, ils resolurent de l'attaquer de crainte qu'à la faveur de la nuit il ne vinst les charger, & mettre le feu aux caravelles, ce qui luy auroit reüssi plus aisément que de jour, à cause de l'avantage qu'il avoit de mieux connoistre la mer que nos gens. Cent hommes entrerent donc dans cinq barques, sous la conduite de Nieto & de Silvestre, & allerent chercher les Barbares. Ils en trouverent un grand nombre

poſtez derriere des joncs, avec de bons batteaux équippez de toutes choſes. Neanmoins ſans s'eſtonner ils les inveſtirent, donnerent deſſus, en bleſſerent pluſieurs, en tuerent dix ou douze, & mirent le reſte en déroute. Mais la pluſpart d'entre eux furent maltraitez, ſur tout Nieto & Silveſtre. Il y eut auſſi un ſoldat qui eut la cuiſſe percée d'outre en outre d'un coup de dard, d'environ une braſſe de long, que les Indiens tirent avec tant de force qu'ils percent de part en part un homme armé d'une coſte de maille. Le ſoldat Eſpagnol mourut du coup qu'il avoit reçû, parce qu'on luy fit une trop grande inciſion pour tirer la pointe du dard, & il eut preſque autant à ſe plaindre de nos gens qui le panſoient, que des Barbares qui l'avoient bleſſé.

CHAPITRE IX.

Navigation des Eſpagnols & leurs avantures.

AVant que de venir au détail de la navigation des Eſpagnols, il faut dire la maniere dont les Indiens relevent leurs batteaux quand ils ſe renverſent, ſoit dans la peſche ou dans un combat. Lors que ces Barbares qui

font tres-robuftes & tres-excellens nageurs, voyent un de leurs vaiffeaux fans deffus deffous, ils fe mettent dix ou douze, plus ou moins aprés, & le retournent. Mais parce qu'alors il eft plein d'eau, ils luy donnent tous enfemble fi adroitement trois ou quatre fecouffes, qu'à la derniere ils le vuident tout à fait & rentrent dedans. Les Efpagnols admirerent cette promptitude des Indiens à ofter l'eau des barques, & effayerent inutilement de les imiter.

Lors que nos gens qui avoient efté attaquer les ennemis eurent rejoint les caravelles, ils s'embarquerent de crainte de quelque malheur, & allerent à voile & à rame vers l'Ifle deferte qu'ils avoient vûë aux environs de l'embouchure de Chucagua. Comme ils y furent abordez, ils mirent pied à terre, ils fe promenerent par tout & n'y trouverent rien de remarquable. Aprés ils fe retirerent à leurs caravelles où ils pafferent la nuit, & le lendemain dés la pointe du jour ils leverent l'ancre. Un cable fe rompit, & il fe perdit une ancre, parce qu'elle n'avoit point de liege. Mais dans la neceffité où ils eftoient de cette ancre, leurs plus excellens nageurs fe jetterent dans l'eau, ou quelque peine qu'ils priffent, ils ne la trouverent qu'environ trois heures aprés midy. Alors ils fe mirent à la voile

voile ſans oſer aller en pleine mer ; car ils ne ſçavoient ny l'endroit où ils eſtoient , ny meſme leur route. Perſuadez neanmoins que s'ils raſoient la coſte vers le Couchant, ils arriveroient heureuſement au Mexique , ils navigerent le reſte du jour, la nuit ſuivante, & le lendemain juſque ſur le ſoir, & trouverent durant cette traitte de l'eau douce, s'eſtonnant que le Chucagua allaſt ſi loin dans la mer. Enſuite Aniaſco prit un Aſtrolabe ; mais parce qu'il n'y avoit ny bouſſole ny carte marine ; il fit d'une regle une bouſſole & d'un parchemin une carte marine, & l'on ſe gouverna avec cela le mieux que l'on put. Les Matelots qui ſçavoient qu'Aniaſco n'avoit pas une grande connoiſſance des choſes de la mer, ſe mocquerent de luy, & il jetta de dépit carte & bouſſole dans l'eau. Le brigantin qui ſuivoit les ratrappa, & l'on vogua encore ſept ou huit jours, juſques à ce que l'orage força de gagner un petit abry. Aprés comme le temps ſe changea, nos gens navigerent quinze jours & firent aiguade cinq ou ſix fois, d'autant qu'ils n'avoient que de petites cruches pour mettre de l'eau. A cauſe de cela auſſi ; & parce qu'ils n'avoient pas les choſes neceſſaires à la navigation, ils n'oſerent prendre la traverſe pour aller aux Iſles ny s'éloigner beaucoup de la terre.

Ajouftez que comme de trois jours l'un, il falloit qu'ils fe rafraîchiffent, & qu'affez fouvent ils ne trouvoient ny fontaine, ny riviere ; ils creufoient deux pieds dans terre à dix ou douze pas de la mer & rencontroient une quantité d'eau douce. Enfin, au bout de ces quinze jours, ils arriverent à cinq ou fix petites Ifles, remplies prefque d'une infinité d'oifeaux de mer, qui faifoient leur nid en terre. Ils fe chargent de ces oifeaux & de leurs œufs, & retournerent aux caravelles. Mais ces oifeaux eftoient fi gras que l'on n'en pouvoit manger, & ils fentoient un gouft de marine. Le jour d'aprés on alla moüiller à une plage qui eftoit fort agreable, à caufe d'une multitude de grands arbres efloignez les uns des autres, qui faifoient une tres-belle foreft. Au mefme temps, des foldats defcendirent pour aller pefcher au rivage, & trouverent plufieurs ais de goudron que la mer avoit pouffez au bord & qui pefoient les uns huit, les autres dix, & quelques uns treize à quatorze livres. Les Efpagnols rejoüis d'avoir trouvé ce goudron, à caufe que leurs caravelles faifoient eau les repareront toutes. Chaque jour à force de bras ils en tiroient une à terre, ils la calfeutroient & la remettoient le foir en mer. Mais afin que le goudron qui eftoit fec coulaft plus facilement,

ils le méloient avec de la gresse de porc, aymant mieux l'employer à cét usage que de la manger, parce que leur vie dépendoit de leurs vaisseaux.

Durant huit jours que les Espagnols se rafraîchirent dans cette plage, ils furent trois fois visitez par des Indiens armez d'arcs & de fléches, & ils en reçûrent chaque fois du gros millet. Pour les reconnoistre de cette faveur nos gens leur firent present de peau de chamois, & ensuite ils sortirent de cette plage sans s'informer seulement du nom de la contrée, tant ils estoient fortement preoccupez du dessein d'arriver au Mexique. Ils navigerent pendant leur route terre à terre, de peur que le vent de Nort qui regne dans toute la coste, ne les poussast en haute mer. Cependant les uns s'arresterent quelquefois deux ou trois jours à pescher, parce qu'il ne leur restoit pour subsister que du gros millet, & les autres descendirent de leurs caravelles, & allerent chercher des vivres. Ils se gouvernerent de la sorte treize jours, & firent plusieurs lieuës sans qu'ils en pussent dire positivement le nombre. Car ils n'y avoient fait aucune reflexion, & n'avoient songé qu'à aborder au fleuve de Palmas, dont ils croyoient n'estre pas fort loin, cette pensée toute seule les encourageoit à souffrir leurs maux.

CHAPITRE X.

Avanture de deux caravelles.

IL y avoit trente jours que les Espagnols estoient en mer, lors que sur le soir il se leva un vent de Nort qui força cinq caravelles de s'approcher plus prés de la terre. Cependant l'air se trouble, le vent s'augmente, & il s'excite un orage furieux. La caravelle de Gaitan & celle d'Alvarado & de Mosquera, qui s'estoient tenuës trop au large, furent cruellement battu de cette tempeste, & crurent perir. Sur tout le brigantin de Gaitan faillit à faire naufrage d'un coup de vent, qui fit sauter le mast ; de sorte que ces deux vaisseaux se virent en un état déplorable toute la nuit, & presque aussi tout le jour suivant, parce que sur le midy ils penserent estre submergez. Et alors appercevant les cinq caravelles qui avoient gagné l'embouchure d'un fleuve qu'elles montoient, ils tâcherent trois heures entieres à les joindre, mais leurs efforts furent inutiles. Le vent estoit trop impetueux, & le danger augmentoit de moment à autre. C'est pourquoy sans s'opiniâtrer d'avantage, ils allerent à la bouline le

long de la coste vers le Couchant, sur l'esperance de se tirer du peril qui les menaçoit. Comme ils estoient presque tout nuds, & que les vagues entroient dans les brigantins, ils se trouvoient en grand hazard de perdre la vie. Ils travailloient aussi avec ardeur pour se sauver; les uns plioient les voiles, les autres vuidoient & gouvernoient les caravelles, & tout cela sans manger, ny reposer tant la crainte de la mort estoit presente à leur yeux. Enfin, aprés avoir esté 26. heures agitez de cette sorte, ils découvrirent encore un peu avant la nuit deux costes; l'une blanche à leur droite, & l'autre fort noire à leur gauche. Alors un jeune garçon du brigantin d'Alvarado, dit, qu'il avoit navigé vers cette coste noire sans qu'il en sceust le nom. Qu'elle étoit couverte de pierres à fusil, & s'estendoit jusqu'aux environs de Vera-Crus. Que s'ils tournoient leurs vaisseaux vers cette côte, infailliblement ils periroient tous. Que la côte blanche estoit de sable, douce, unie, & qu'avant la fin du jour il y falloit aborder, à cause que si le vent les jettoit sur la côte noire, ils ne devoient plus songer qu'à mourir. Alvarado commande au mesme temps d'avertir la caravelle de Gaitan de ne pas donner sur la côte noire; mais les flots s'élevoient si hauts, que les brigantins ne s'appercevoient

presque point, & l'on eut de la peine à executer cét ordre. Neanmoins comme de fois à autre les deux vaisseaux se voyoient, la caravelle d'Alvarado fit tant de signes & tant de cris, que Gaitan conçût ce qu'on luy vouloit faire sçavoir, & les soldats convinrent de part & d'autre d'aborder à la côte blanche. Gaitan s'opposa à ce dessein dans sa caravelle, mais ceux qui l'accompagnoient luy resisterent vigoureusement, quelques-uns mesme avec injure, & luy dirent qu'ils ne souffriroient jamais que cinquante hommes perissent par son opiniastreté. Là dessus, les uns mettent la main à l'épée, & les autres au gouvernail, & porte la prouë du vaisseau vers la côte blanche, où aprés beaucoup de travail il donnerent avant le coucher du Soleil. Aussi-tost que Gaitan connut que la caravelle avoit touché terre, il sauta par la poupe dans l'eau croyant qu'en ces sortes de rencontres c'estoit le plus seur; mais lors qu'il revint au dessus de l'eau, il se heurta rudement des espaules contre le gouvernail. Ses soldats ne sortirent point de la caravelle, que le flot poussa du premier coup à terre. Ensuite la vague se retirant, elle laissa le vaisseau à sec; & à son retour elle le battit tellement qu'elle le mit sur le costé. Alors les soldats se jettent dans l'eau, une partie décharge la

caravelle;les uns la prennent d'un costé,les autres d'un autre ; & ils font tous si bien leur devoir,qu'à la faveur des flots ils la tirent sur le rivage. Alvarado & Mosquera qui avoient échoüé à deux portées de mousquet plus loin, travaillerent aussi avec ardeur à tirer leur brigantin à sec, & ils en vinrent heureusement à bout. Les deux caravelles s'envoyerent aussi-tost visiter. Mais comme leurs gens se rencontrerent à my chemin, ils se dirent les uns aux autres leurs avantures, retournerent les apprendre à leurs camarades, qui aprés avoir remercié Dieu de les avoir délivrez de peril, ils dépécherent en diligence pour sçavoir des nouvelles de Moscoso, dont ils estoient en tres-grande peine.

CHAPITRE XI.

On envoye visiter le General, & découvrir le pays.

LEs Espagnols des deux caravelles s'estant assemblez quelque peu avant la nuit, convinrent de dépécher vers Moscoso pour luy raconter leurs avantures, & aussi pour apprendre de ses nouvelles, & sçavoir l'état des cinq brigantins qui l'accompagnoient. Mais

quand ils confidererent que depuis vingt-six heures ils ne s'estoient pas rafraîchis, & que pour se rendre auprés du General, il falloit faire treize ou quatorze lieuës cette nuit là par un pays inconnu & remply peut-estre d'ennemis ; ils firent scrupule d'y envoyer aucun de leurs camarades. Quadrado Charamilla plein de courage & de zele, voyant cette irresolution s'offrit d'y aller, parce qu'il aymoit passionnément Moscoso, & promit ou qu'il mourroit, ou que le lendemain il seroit auprés de luy. Que si quelqu'un le vouloit accompagner à la bonne heure, sinon qu'il iroit seul. Francisco Mugnos animé par cet exemple, dit qu'il estoit prest à suivre Quadrado, & qu'il perdroit plustost la vie que de l'abandonner. Les Capitaines des caravelles réjoüis de voir le cœur de ces soldats, leur firent au mesme temps donner des vivres, & ces deux braves Espagnols prenant chacun leur épée & leur rondache, partirent à une heure de nuit. Mais comme ils ne sçavoient pas le chemin qu'ils devoient prendre, & ils suivirent à tout hazard le bord de la mer, dans la creance que c'estoit la route la plus seure. Cependant leurs compagnons retournerent chacun à leur brigantin, où aprés avoir mis des sentinelles & s'estre reposé toute la nuit, ils se rassemblerent le lendemain ma-

tin & choisirent pour chefs d'esquadre Silvestre, Antonio de Porras & Alonso Caluete. Ils les envoyerent chacun avec vingt hommes, l'un vers le Midy, l'autre vers le Couchant, & le troisiéme du costé du Septentrion avec ordre de tâcher à découvrir en quel pays on estoit, & de ne pas s'éloigner beaucoup, afin qu'on les pust secourir en cas de besoin. Les Capitaines qui prirent la route du Nord & du Midy revinrent aux caravelles, aprés environ une lieuë & demie de marche, les uns avec la moitié d'un plat de terre blanche de * Talavera, & les autres avec une écuelle de terre peinte, comme on les peint à Malassa. C'est pourquoi ils assûroient que les endroits du pays qu'ils avoient découverts, estoient habitez par des Espagnols, & que l'écuelle & le plat qu'ils avoient apportez en estoient des marques infaillibles. Le party de Silvestre qui avoit tiré vers le couchant confirma tout à fait à son retour cette nouvelle, ainsi qu'il se verra maintenant. Silvestre & sa troupe s'estant éloignez d'environ demy-lieuë de la mer, & avancez au delà d'une petite éminence, découvrirent un estang d'eau douce de plus d'une lieuë de long. Comme ils apperçûrent dans cet estang quatre batteaux

* Ville d'Espagne.

d'Indiens qui peschoient, ils se coulerent le long de l'eau un quart de lieuë à couvert de quelques arbres, & dans la marche jettant la vûë çà & là, ils virent à environ trois cens pas, deux Indiens qui amassoient du fruit sous un arbre que l'on appelle Guajac. Aussi-tôt ils se jettent par terre, les uns d'un costé, les autres d'un autre, & se traînent si adroitement sur le ventre, qui sans estre découverts ils entourent les deux Barbares. Alors ils se levent & courent à eux. Mais malgré toute leur vîtesse, il s'en sauva un qui se jetta à la nage. Les Espagnol réjoüis d'avoir l'autre, reprirent en diligence la route du quartier; de peur que les habitans de la contrée ne s'amassassent, & ne leur fissent lâcher le butin qu'ils avoient fait. Car outre l'Indien prisonnier, ils emportoient deux corbeilles de fruit de Guajac, du gros millet, & un coq-d'Inde de Mexique, deux poulles d'Espagne avec un peu de conserve de tiges de Maguey. Cet arbre pousse des tiges presque semblables à des cardons, & qui sont tres-bonnes à manger, quand elles ont esté exposées au Soleil. Le Maguey sert aux Indiens de la nouvelle Espagne à faire du chanvre, du vin, du miel, du vinaigre, ils en font aussi du raisiné par le moyen d'une liqueur fort douce que jettent les feüilles en une cer-

taine saison de l'année, & lors qu'elles tombent de l'arbre. On employe le tronc du Maguey à bastir, mais ce n'est que dans une extréme necessité, & quand il ne se trouve point d'autre bois. Pour revenir à nos gens, comme ils entendoient que leur Prisonnier n'avoit dans la bouche que le mot de Brecos, & qu'ils ne comprenoient pas cette parole, ils luy demandoient par signe & autrement le nom de la contrée où ils estoient. L'Indien qui les comprenoit par le moyen de leurs gestes, mais qui ne leur pouvoit répondre, repetoit inutilement Brecos dans la pensée de leur faire entendre qu'il appartenoit à un Espagnol, qu'on appelloit Christophe Brecos. Le pauvre Barbare se tourmentoit inutilement, puisqu'oubliant le mot de Christophe, il n'estoit pas intelligible à Silvestre ny à ses compagnons. De sorte que de dépit, ils s'emportoient quelquefois jusqu'à luy dire des injures, & hasterent leur marche pour rejoindre les caravelles, où ils differoient de l'interroger tout à loisir, & où ils retournerent heureusement.



CHAPITRE XII.

Les Espagols connoissent qu'ils sont au Mexique.

Silvestre & ses gens trouverent à leur retour leurs compagnons dans la joye, à cause des choses que les deux autres partis avoient rapportées de la découverte ; mais l'alegresse s'augmenta à la vûë du butin des soldats de Silvestre. Ce ne fut dans les caravelles que caprioles & chansons. Chacun ouvrit son cœur à la joye ; & sur tout lors que le Chirurgien des troupes qui entendoit le langage de Mexique, & qui mesme le parloit un peu, montrant des ciseaux au Prisonnier Indien, & le priant de luy dire ce que c'estoit, le Barbare répondit Tiselas pour * Tixeras. Nos gens qui oüirent que cet Indien taschoit de parler Espagnol, ne douterent plus qu'ils ne fussent arrivez au Mexique. Ainsi ils commencerent tout de nouveau à se réjoüir. Les uns embrassoient le Prisonnier, & les autres Silvestre avec ses camarades. Ils se jettoient à leur cou, les baisoient, les élevoient

* Tixeras, c'est à dire des ciseaux en Espagnol.

sur

ſur leurs bras & faiſoient tout retentir de leurs loüanges. Mais enſuite des premiers tranſports, ils demanderent au Barbare par le moyen du Chirurgien, le nom du pays où ils ſe trouvoient, & comment s'appelloit le fleuve que le General avoit monté avec cinq brigantins. Il répondit que la contrée relevoit de Panuco, où il y avoit dix lieuës par terre. Que le General eſtoit entré dans le fleuve qui porte le nom de cette ville, ſituée à douze lieuës de ſon embouſchure, & qu'à douze autres, de l'endroit où ils eſtoient, ce fleuve entroit à la mer. Que pour luy il appartenoit à Chriſtophe de Brecos habitant de Panuco. Qu'à un peu plus d'une lieuë du quartier il y avoit un Cacique qui ſçavoit lire & écrire, ayant eſté élevé par un Eccleſiaſtique, qui enſeignoit aux Indiens les principes de la doctrine Chrétienne. Que ſi l'on vouloit, il iroit vers ce Cacique qui viendroit en diligence, & les inſtruiroit de toutes choſes. Les Eſpagnols réjoüis de cela, redoublerent leurs careſſes envers l'Indien, & aprés luy avoir fait quelques preſens; ils l'envoyerent trouver le Caciques, avec ordre de luy faire compliment de leur part, & d'apporter du papier & de l'ancre. Le Barbare ſatisfait des Eſpagnols, ſe haſta tellement qu'il retourna en moins de quatre heures aux caravelles. Le Ca-

cique instruit de ce qui estoit arrivé sur la coste de sa Province, vint luy-mesme voir nos gens, suivi de huit de ses sujets chargez de poulles d'Espagne, de pain de millet, de fruit, & de poisson. Il eut soin aussi de prendre de l'ancre & du papier; car il se piquoit principalement de sçavoir lire & écrire, & il croyoit cela un grand avantage. Dés qu'il aborda les Espagnols, il leur fit present des choses que ses huit vaisseaux avoient, & leur offrit sa maison avec son service. Nos gens pour luy témoigner leur reconnoissance, luy donnerent des peaux de chamois. Aprés ils dépécherent vers le General un Indien, avec des lettres où ils luy racontoient leurs avantures, & le supplioient de leur envoyer ses ordres. Le Cacique cependant demeura avec eux à s'informer des particularitez de leur découverte, & il prenoit un plaisir particulier à les apprendre. Il s'étonnoit seulement quelquefois de voir nos gens secs, affreux & fatiguez d'une maniere à faire pitié, & qui montroit que durant leur voyage ils avoient horriblement souffert. Ensuite comme la nuit approcha, il prit fort civilement congé & s'en retourna chez luy. Mais le lendemain il revint, & durant cinq autres jours qu'on se rafraîchit sur ses terres, il se rendit chaque jour au quartier, & apporta toutes les fois de

quoy regaler honneſtement les Eſpagnols.

CHAPITRE XIII.

Arrivée des Eſpagnols à Panuco & leur diviſion.

TAndis que ces choſes ſe paſſoient, Quadrado & Mugnos marcherent toute la nuit, & arriverent de grand matin à l'embouchure du Panuco, où ils apprirent que le General & les brigantins montoient ce fleuve. Ils furent ſi fort réjoüis de ces nouvelles, que ſans ſe vouloir rafraîchir ils continuerent leur route, & ſe rendirent promptement auprés du General, qui apprehendoit que les deux caravelles n'euſſent fait naufrage. Mais l'arrivée de Quadrado diſſipa ſa crainte, & le jour ſuivant l'Indien qu'on luy avoit dépéché, luy rendit des lettres dont il eſtoit chargé. Elles luy donnerent beaucoup de joye, & il répondit à ce qu'on luy écrivoit. Il envoya ordre aux deux brigantins de le venir trouver à Panuco, où ils l'allerent joindre en diligence, & où ils furent reçûs avec de grands témoignages d'amitié, auſſi bien que leurs camarades. Ils faiſoient en tout quelque trois cens hommes : mais ils eſtoient en un eſtat pitoyable, accablez de fatigues, noirs, ſecs,

affreux, & couverts seulement de peaux de vaches de lions, ou d'ours; de sorte qu'on les eust presque aussi-tost pris pour des bestes que pour des hommes. Comme ils furent arrivez, le Gouverneur de Panuco en avertit le Vice-Roy Antonio de Mendoça, qui tenoit sa cour dans la ville de Mexique, à soixante lieuës de Panuco. Mendoça au mesme temps ordonna de leur fournir des vivres, & de les luy faire conduire; aprés qu'ils se seroient rafraîchis. Cependant il leur fit envoyer par la confrairie de la charité de Mexique des chemises & des souliers, avec des remedes & des confitures, en cas qu'il y eust des malades parmy eux. Les Espagnols loüant Dieu de ce bonheur demeurerent dix ou douze jours à Panuco. Mais comme la pluspart eurent connu que les habitans ne subsistoient que des choses que la terre produisoit; que plusieurs ne s'occupoient qu'à planter des meuriers d'Espagne dans l'esperance d'avoir de la soye; que les plus accommodez nourrissoient seulement quelques chevaux pour les vendre à des Marchands de dehors; qu'ils estoient tous pauvres, mal-logez, & le pays miserable; ils commencerent à s'affliger d'avoir abandonné la Floride, dont le terroir estoit tres-fertile, portoit de tres-beaux arbres, & où ils avoient vû une fort grande

quantité de fourures de martre, & de plusieurs autres animaux. Leur déplaisir s'augmentoit encore, lors qu'ils se ressouvenoient de la multitude des perles qu'ils avoient vûës, & de la pensée dont ils s'estoient tous flattez, que chacun d'eux auroit pû gagner une grande Province dans la Floride. Là dessus ils detestoient leur conduite, qu'ils estoient des lâches de ne s'estre pas habituez dans ce pays, & d'estre honteusement venus demander leur vie à des miserables; qu'il eust esté, & plus utile & plus glorieux de mourir dans la Floride, que de vivre comme des coquins dans le Mexique. Les Espagnols qui faisoient ces reflexions, avoient conseillé de ne pas abandonner la Floride, lors que l'on delibera de la quitter. Ainsi se voyant dans la pauvreté par la faute de leurs Capitaines, qui avoient porté les troupes à venir au Mexique, ils s'animent avec fureur contre eux & contre les autres qui avoient appuyé leur sentiment, ils les poursuivent à coups d'épées, en blessent & en tuent quelques uns; si bien que ces Officiers & leurs Compagnons n'osoient paroistre. Les habitans de la ville fâchez d'un si grand desordre tâcherent de l'appaiser; mais n'y pouvant reüssir, & la division s'augmentant de plus en plus, le Gouverneur en avertit Mendoça. Il y eut aussi-tost ordre d'envoyer les Espagnols

dix à dix, ou vingt à vingt à Mexique, & de faire marcher ensemble ceux qui estoient de méme party, ce qui s'executa fort exactement.

CHAPITRE XIV.

Arrivée & reception des Espagnols à Mexique.

LE bruit s'estant répandu, que les Espagnols qui venoient de la Floride alloient à Mexique, les habitans du pays accoururent de tous costez sur leur route. Comme ils les virent en un estat pitoyable, ils les logerent & les regalerent obligeanment jusques à Mexique. Cette ville qui est une des plus grandes & des meilleures du monde, les recût tres-bien ; & il n'y eut presque point d'honnestes gens qui ne leur donnassent des marques de leur bien-veillance. Charamillo principalement leur témoigna beaucoup d'affection. Il en logea chez luy vingt, dont il se trouva que * l'un étoit son parent; il les habilla mesme tous vingt, & leur fournit du linge & les autres choses necessaires. Le Viceroy leur donna aussi des marques de sa bonté. Car il voulut qu'indifferemment les soldats & les

* Quadrado Charamillo.

Officiers mangeassent à sa table, fondé sur ce qu'ayant tous également partagé les fatigues de la découverte, il falloit qu'ils eussent tous part aux faveurs qu'il leur faisoit. Ce Prince ne se contenta pas de les traitter, il eut soin encore de les loger dans une de ses maisons, & de faire distribuer des habits à ceux qui en avoient besoin; & mesme sur ce qu'un Prevost de Mexique en avoit mis deux en prison, parce qu'ils s'estoient battus, il fit publier que desormais aucun juge n'eust à connoistre de leurs differens. Il vouloit luy-méme les terminer, à cause qu'aymant ces pauvres soldats, il luy déplaisoit qu'ils recommençassent leurs vieilles querelles. Cependant malgré sa conduite la division se ralluma, & il y en eut quelques uns de tuez. Car la plusparts enragez de voir l'estime qu'on faisoit des perles & des fourrures qu'ils avoient apportées de la Floride, & qu'ils avoient malheureusement quitté ces choses poursuivoient à coups d'épées ceux qui leur avoient persuadé d'abandonner un Pays si riche. Les fourrures en effet estoient tres-belles, & quelques habitans de Mexique s'en parerent avec joye & en doublerent leurs habits, aprés avoir osté le goudron qu'elles avoient amassé dans les vaisseaux. Enfin, comme les mutins devenoient de jour à autre plus insolens,

le Viceroy les apaisa par la promesse qu'il leur fit d'entreprendre le voyage de la Floride, puis qu'ils avoient tant de déplaisir d'en estre sortis. Mendoça eut effectivement dessein d'aller dans ces contrées, sur le recit qu'on luy avoit fait des excellentes qualitez du Terroir. Ainsi pour entretenir une partie des officiers & des soldats, qui estoient de retour de la Floride, il leur offrit aux uns de l'argent, & aux autres des charges, tandis qu'il feroit ses preparatifs, afin de la conquerir. Quelques-uns accepterent les offres de ce Prince, & les autres les refuserent, resolus de partir en diligence pour le Perou. Un de ceux-cy allant un jour par la ville de Mexique, habillé de fort méchantes peaux, un Bourgeois en eut pitié; & luy dit, que s'il souhaitoit de le servir, il luy donneroit de tres-bons gages, & le mettroit prés de Mexique dans une de ses maisons, où il passeroit doucement la vie. L'Espagnol luy répondit fierement qu'il luy faisoit les mesmes offres, qu'il possedoit plusieurs belles terres au Perou; Que s'il vouloit l'y accompagner, il luy en donneroit une à gouverner, où asseurément il vivroit heureux. Je raporte cette petite circonstance, pour montrer qu'une partie des Espagnols ne songeoient qu'à prendre la route du Perou.

CHAPITRE XV

De quelques particularitez du voyage.

AU retour de la Floride, Silveſtre logea dans Mexique chez Salazar. Comme il luy racontoit des particularitez de la découverte, le diſcours tomba ſur le malheur qui avoit penſé arriver la premiere nuit qu'on s'étoit mis à la voile. * Salazar qui connut par le recit de cette avanture, que c'eſtoit Silveſtre qui avoit commandé de tirer ſur ſon vaiſſeau, l'en eſtima fort ; car il diſoit qu'il s'eſtoit conduit en homme qui ſçavoit tres-bien la guerre. Salazar eut effectivement une ſi avantageuſe opinion de Silveſtre, qu'il voulut ſçavoir ce qu'il avoit fait durant le voyage, & il en fut informé avec plaiſir. Le Viceroy & ſon fils Franciſco de Mendoça, apprirent auſſi avec beaucoup de ſatisfaction la fertilité du terroir de la Floride, les coûtumes de ſes habitans, leurs loix contre les adulteres, la generoſité de Mucoço, & les actions de fermeté & de courage des Indiens. Ils s'eſtonnoient d'entendre parler des richeſ-

* l. 1. c. 7.

ſes du Temple de Talomeco, & la quantité de perles qu'il y avoit. La conduite de la Dame de Coſaciqui, & l'honneſteté du Cacique Coça les charmoit. Ils eſtoient ſurpris du recit de la bataille de Mauvila, de la fidelité du Lieutenant general d'Anilco, & de la ligue des dix Caciques, qui avoient ſi courageuſement pourſuivi nos gens. Ils écoutoient avec admiration les grandes choſes que Ferdinand de Soto avoit executées. Mais ſa mort dans le temps qu'il eſperoit de faire reüſſir ſon entrepriſe, les toucha ſenſiblement. Et lors qu'il ſçûrent qu'il avoit reſolu de leur envoyer demander ſecours, ils blâmerent Moſcoſo & ſes Capitaines de n'avoir pas continué ſes deſſeins. Ils proteſtoient qu'ils les euſſent aſſiſté en diligence, & qu'ils euſſent mené des troupes juſques à l'embouchure du Chucagua. Que meſme ſi l'on vouloit retourner dans la Floride, ils eſtoient preſts d'y aller avec une Armée. Mais comme il ſe va voir, ceux qui en eſtoient revenus ne ſouhaiterent point de les y accompagner.



CHAPITRE XVI.

Les Espagnols se débandent.

APrés que nos gens se furent rafraîchis à Mexique, ils se conduisirent en cette sorte. Aniasço, Gaitan, Gallego, Gardeniosa, Tinoco, Calderon, & quelques autres reprirent la route d'Espagne. Ils aymerent mieux mener une vie pauvre & tranquille dans leur pays, que d'estre riches en Amerique, où ils se voyoient haïs de plusieurs ; où ils avoient souffert de grandes fatigues & perdu malheureusement leur fortune. Figueroa s'en retourna à la maison de son pere. Plusieurs se mirent en religion à l'exemple de Quadrado Charamillo, qui choisit l'ordre de saint François, où il mourut illustre pour ses actions de pieté. Quelques-uns s'établirent dans la nouvelle Espagne avec Moscoso, qui épousa à Mexique une Demoiselle de qualité & de beaucoup de biens, qui estoit sa parente. Les autres se retirerent au Perou ; ils y servirent l'Espagne en braves soldats, dans la guerre qu'elle eut contre Giron & Piçarre, & y acquirent des richesses & de la reputation. Mais ils ne purent jamais obtenir au-

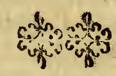
cune distribution ou département d'Indiens ; ce qu'ils auroient facilement eu dans la Floride.

CHAPITRE XVII.

Ce que font Maldonado & Arias pour apprendre des nouvelles de Soto.

POur achever l'histoire de la Floride, il ne reste plus que de parler de Maldonado, qui sur la fin de Février de l'an 1540. fut envoyé aux Havanes vers Bovadilla. Soto en l'y dépéchant, luy ordonna de se rendre l'année d'aprés au port d'Achussi avec Arias, & d'y amener des vaisseaux chargez de vivres, de munitions & de bestail, qu'il s'y trouveroit dans le temps qu'il luy marquoit. Maldonado executa ponctuellement les ordres du General, il se joignit avec Arias dans les Havanes, où ils acheterent ensemble trois navires, & les chargerent aussi-bien qu'une caravelle & deux brigantins, de toutes les choses necessaires à une establissement. Ensuite ils se mirent à la voile, & vinrent heureusement moüiller au port d'Achussi. Mais parce qu'ils n'y rencontrerent point le General, l'un courut la coste vers l'Occident, & l'autre vers l'Orient

l'Orient pour en apprendre quelques nouvelles ; laissant toûjours où ils abordoient des lettres aux creux des arbres, dans lesquelles ils témoignoient qu'ils cherchoient Soto. Ils se gouvernerent ainsi jusques à ce que le mauvais temps approcha, qui les fit retirer aux Havanes, sans avoir apris aucune chose. Neanmoins ils ne perdirent pas pour cela courage, ils se remirent au Printemps en mer, l'un rasa la coste de Mexique, & l'autre alla jusqu'aux terres de Bacallos. Mais comme ils ne purent rien découvrir, ils reprirent la route des Havanes, d'où ils partirent sur le Printemps de l'année 1543. resolus de perir, ou de sçavoir ce qu'estoit devenu le General. Ils arriverent dans ce dessein, & aprés beaucoup de fatigues à Veracrus environ la mi-Octobre. Ils y apprirent la mort de Soto, avec celle de la pluspart de leurs compagnons ; & aussi-tôt ils retournerent aux Havanes, où ils raconterent à Isabelle de Bovadilla le malheur de son mary. Elle en fut si sensiblement touché, qu'elle ne put resister à son déplaisir, & perdit la vie quelques jours aprés cette facheuse nouvelle.



CHAPITRE XVIII.

Chreſtiens morts dans la Floride.

PONCE de Leon équippa trois grands vaiſſeaux en l'année 1513. & aborda avec environ cent hommes ſur la coſte de la Floride, où les Indiens les défirent tous. Aillon ſuivi de plus de deux cens, y eut le meſme malheur que Ponce. Narbaez y perit avec quatre cens. Ferdinand de Soto y mourut auſſi, & plus de ſept cens de ceux qui l'accompagnerent. Si bien qu'à compter depuis le commencement de la découverte, juſqu'à l'arrivée de Moſcoſo au Mexique, il eſt mort dans la Floride plus de quatorze cens Chreſtiens, ſans parler de quelques Eccleſiaſtiques & de pluſieurs Religieux, tous gens illuſtres par leur vertu. Les noms de ceux dont j'ay pû avoir connoiſſance, ſont Dionyſio de Paris, Diego de Vagnuelos, Franciſco de Rocha, Rodrigo de Gallego, Franciſco Delpoſo, Juan de Torres, Juan Gallego, Loüis de Soto & Cancel Balbaſtro.

Environ ſeize ans aprés la mort de Balbaſtro, trois Jeſuïtes paſſerent dans la Floride, & comme à leur arrivée, il y en eut un de tué,

ses compagnons se retirerent promptement aux Havanes. A deux ans de là, huit autres Religieux de la Compagnie de Jesus, entreprirent le mesme voyage, & menerent avec eux un Cacique. Mais avant que de rien dire de leur avanture; il me semble necessaire de raconter comment ce Cacique estoit venu en Espagne. Pedro Melendez depuis 1563. jusqu'en 68. alla trois fois à la coste de la Floride, pour en chasser des Corsaires François, qui pretendoient s'en rendre maitres. Il amena de ces contrées la seconde fois sept Indiens de leur bon gré, qui estoient armez d'arcs & de fléches. Si-tost qu'ils furent arrivez en Espagne, Melendez leur fit prendre la route de Madrid, dans la vûë de les presenter à Philippe II. Cependant celuy qui m'a donné cette histoire demeurant alors en Castille, fut averti que des Indiens de la Floride prenoient le chemin de la Cour, & il les alla joindre en diligence. D'abord pour leur faire voir qu'il avoit esté dans leur pays, il leur demanda par le moyen de leur truchement s'ils estoient de Vitachuco, d'Apalaché, ou de Mauvila; & qu'il voudroit bien sçavoir des nouvelles de ces Provinces. Les Barbares connoissant que cet Espagnol estoit un de ceux qui avoient suivi Soto, commencerent à le regarder avec fierté, & luy répon-

dirent qu'il ſe railloit de s'enquerir des lieux que luy & ſes compagnons avoient malheureuſement deſolez. Ils ne repartirent rien davantage, & dirent ſeulement entre eux qu'ils le perceroient plus volontiers à coups de fléches, qu'ils ne luy apprendroient ce qu'il ſouhaitoit. Et là-deſſus deux de ces Indiens tirerent en l'air, & firent connoiſtre par là qu'ils auroient bien mieux aymé tuer l'Eſpagnol que de perdre inutilement leurs coups.

Ces Indiens furent baptiſez en Eſpagne, où quelque temps aprés ils moururent tous hormis le Cacique, lequel faſché de la mort de ſes compagnons, demanda à s'en retourner avec promeſſe de travailler à la converſion des habitans du pays. Les Jeſuites qui vouloient aller dans la Floride, l'entendant parler de la ſorte, crurent qu'il ſerviroit puiſſamment au deſſein qu'ils avoient. C'eſt pourquoy ils le menerent avec eux, & arriverent avec beaucoup de fatigues ſur ſes terres. Comme ils y eurent eſté quelque temps, il les quitte ſous pretexte d'aller à un bourg voiſin qu'il leur nomma, pour y diſpoſer les Peuples à écouter la parole de Dieu ; leur promettant qu'au plus tard il ſeroit de retour dans huit jours. Ils l'attendirent quinze, enſuite ils dépécherent vers luy deux de leurs compagnons qu'il fit maſſacrer. Et le jour ſuivant il vint

luy-mesme à la teste d'une troupe d'Indiens, se jetter sur les autres. Les bons Peres qui les virent avancer tout en furie & les armes à la main, se mirent à genoux, & reçûrent tous la mort. Les Barbares aussi-tost se mirent les uns à gambader, & les autres à rompre un coffre où estoit un Crucifix, avec quelques ornemens pour dire la Messe, & ils s'en moquerent avec insolence. Les noms des Jesuïtes qui furent tuez par ces Indiens, sont Bautista Segura, Loüis de Quiros, Bautista Mendez, Grauiel de Solis, Antonio Cavallos, Christoual Redondo, Grauiel Gomes, Pedro de Linares. Ces Religieux aussi bien que les autres dont j'ay parlé, perdirent la vie dans la Floride, au mesme temps qu'ils se preparerent à y prescher l'Evangile. C'est pourquoy leur mort demande vengeance à Dieu, ou plustost misericorde; afin que les Peuples de ces contrées qui sont dans les tenebres, soient un jour éclairez des lumieres de la foy; & que leur terre arrosée du sang des Chrestiens, porte des fruits qui répondent à la sainteté d'un sang si auguste.

Fin de la derniere Partie.

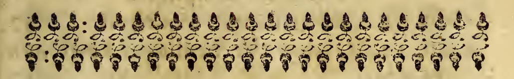


TABLE DES CHAPITRES De la premiere Partie.

LIVRE PREMIER.

Chapitre. 1. DEssein de l'Auteur. p. 1
chap. 2. *Bornes de la Floride.* 4
chap. 3. *Ceux qui ont entrepris la conqueste de la Floride.* 5
chap. 4. *Religion & coustumes des peuples de la Floride.* 11
chap. 5. *Preparatifs pour la Floride.* 16
chap. 6. *Embarquement pour la Floride.* 18
chap. 7. *Ce qui arriva à l'Armée depuis san-Lucar jusqu'à Cuba.* 20
chap. 8. *Combat de deux navires.* 26
chap. 9. *Arrivée de Soto à Cuba.* 31
chap. 10. *Desespoir de quelques habitans de Cuba.* 33
chap. 11. *Vasco Porcallo de Figueroa prend party dans l'Armée.* 35

chap. 12. *Soto arrive aux Havanes.* 37
chap. 13. *Rencontre de Ferdinand Ponce aux Havanes.* 40

LIVRE SECOND.

Chap. 1. *Arrivée de Ferdinand de Soto dans la Floride.* 46
chap. 2. *Mort de 3. Espagnols, & les tourmens que souffrit Juan Ortis.* 50
chap. 3. *Ortis se sauve.* 55
chap. 4. *Generosité du Cacique Mucoço.* 57
chap. 5. *Le General envoye demander Ortis.* 60
chap. 6. *Rencontre d'Ortis & de Gallego.* 64
chap. 7. *Mucoço vient voir le General.* 67
chap. 8. *La mere de Mucoço vient au Camp.* 69
chap. 9. *Preparatifs pour avancer dans le pays.* 72
chap. 10. *Suite de la découverte.* 75
chap. 11. *Disgrace de Porcallo.* 77
chap. 12. *Relation de Gallego.* 80
chap. 13. *Passage du marais.* 82
chap. 14. *Silvestre porte les ordres du General à Moscoso.* 86
chap. 15. *Retour de Silvestre.* 90
chap. 16. *Province d'Acuera.* 93
chap. 17. *Entrée des Espagnols dans la Province d'Ocaly.* 95
chap. 18. *Province de Vitachuco.* 101

chap. 19. *Le frere d'Ochilé vient au Camp, & envoye vers Vitachuco.* 105
chap. 20. *Arrivée de Vitachuco.* 110
chap. 21. *Suite de l'entreprise de Vitachuco.* 115
chap. 22. *Déroute des Indiens.* 117
chap. 23. *Resolution des Indiens & leur sortie de l'estang.* 121
chap. 24. *Mort de Vitachuco.* 127
chap. 25. *Suite de la mort de Vitachuco.* 130
chap. 26. *Province d'Ossachilé.* 134
chap. 27. *De la ville & de la maison du Cacique Ossachilé, & des Capitales des autres Provinces.* 136
chap. 28. *L'Auteur previent quelques difficultés.* 138

LIVRE III.

Chap. 1. *Arrivée des trouppes en Apalaché.* 141
chap. 2. *Passage du marais.* 144
chap. 3. *Marche des Espagnols jusques à la Capitale.* 149
chap. 4. *On va reconnoistre le pays.* 152
chap. 5. *Découverte de la coste.* 154
chap. 6. *Party de trente lances pour la Province d'Hirriga.* 160
chap. 7. *Prise de Capasi.* 167
chap. 8. *Capasi va pour reduire ses sujets & se sauve.* 170

chap. 9. *Suite de la marche des trente lances.* 174
chap. 10. *Continuation du voyages des trente lances jusqu'à Hirriga.* 179
chap. 11. *Arrivée du party d'Hirriga.* 185
chap. 12. *On execute les ordres du General.* 190
chap. 13. *Ce qui se passa aux environs d'Hirriga en l'absence de Soto.* 191
chap. 14. *Depart de la ville d'Hirriga.* 194
chap. 15. *Suite de la marche de Calderon, & son arrivée au Camp.* 198
chap. 16. *Découverte de la coste.* 204
chap. 17. *On envoye aux Havanes une relation de la découverte.* 209
chap. 18. *Hardiesse d'un Indien.* 211
chap. 19. *On s'offre de conduire les Espagnols en des endroits où l'on pense qu'il y a de l'or & de l'argent.* 213
chap. 20. *De quelques combats particuliers & de la fertilité d'Apalaché.* 215

LIVRE IV.

Chap. 1. *Départ d'Apalaché.* 220
chap. 2. *Arrivée dans la Province d'Altapaha & d'Achalaqué.* 224
chap. 3. *Du Cacique de Cofa & de sa Province.* 227
chap. 4. *Cofaciqui reçoit les Espagnols.* 229

chap. 5. *Avanture d'un Indien.* 233
chap. 6. *Marche des troupes.* 235
chap. 7. *Suite de ce qui se passa dans le desert* 240
chap. 8. *Succez des Capitaines envoyez à la découverte.* 243
chap. 9. *Arrivée du General en Cofaciqui avec la découverte du pays.* 245
chap. 10. *Conduite de la Dame de Cofaciqui.* 249
chap. 11. *L'armée passe le fleuve de Cofaciqui.* 253
chap. 12. *On envoye vers la mere de la Dame de Cofaciqui.* 255
chap. 13 *Mort du Seigneur Indien avec le retour des envoyez.* 258
chap. 14. *Metal qu'on trouva en Cofaciqui.* 262
chap. 15. *Temple où l'on enterre les principaux habitans de Cofaciqui.* 264
chap. 16. *Description du Temple de Talomeco,* 266
chap. 17. *Départ de Cofaciqui, avec ce qui arriva dans la marche jusques à Chouala.* 273.
chap. 18. *Generosité de la Dame de Cofaciqui.* 277
chap. 19. *Ce qui arriva aux troupes dans le desert.* 279



TABLE DES CHAPITRES

De la seconde Partie.

LIVRE PREMIER.

Chap. 1. *Comme les Caciques de Guachoulé, & d'Iciaha reçûrent les troupes.* 1

chap. 2. *Maniere dont les Indiens tirent les perles de leurs coquilles.* 3

chap. 3 *Reception des Espagnols dans les Provinces d'Acosté & de Coça.* 7

chap. 4. *Honesteté du Cacique Coça, & départ des troupes.* 10

chap. 5. *De quelle maniere Tascaluça reçût le General.* 14

chap. 6, *Découverte d'une trahison dans Mauvila.* 18

chap. 7. *Resolution du conseil du Cacique, avec le commencement de la bataille de Mauvila.* 22

chap. 8.

chap. 8. *Suite de la bataille de Mauvila.* 26
chap. 9. *De quelques particularitez touchant la bataille.* 35
chap. 10. *Estat des Espagnols aprés la bataille.* 37
chap. 11. *Indiens morts à la bataille.* 39
chap. 12. *Conduite des troupes aprés la bataille, avec la mutinerie de quelques soldats.* 42
chap. 13. *Des femmes Indiennes adulteres.* 47
chap. 14. *Entrée des Espagnols dans la Province de Chicaça.* 52
chap. 15. *Bataille de Chicaça.* 56
chap. 16. *Ce que firent les Espagnols aprés la bataille.* 62
chap. 17. *Invention contre le froid.* 65

LIVRE SECOND.

Chap. 1. *Attaque du fort Alibamo.* 67
chap. 2. *Mort de plusieurs Espagnols faute de sel.* 72
chap. 3. *Les troupes arrivent en Chisca, & font la paix avec le Cacique.* 74
chap. 4. *Ce qui arriva aux Espagnols depuis Chisca jusques à Casquin.* 79
chap. 5. *Procession où l'on adore la croix.* 82
chap. 6. *Marche des troupes vers Capaha.* 85
chap. 7. *Desordre que les Casquins firent dans le temple de Capaha, avec la poursuite du Cacique.* 89

chap. 8. *Les Casquins fuient, & Soto fait la paix avec Capaha.* 93
chap. 9. *Paix entre Casquin & Capaha.* 97
chap. 10. *Les Espagnols envoient querir du sel, & vont à la Province de Quiguate.* 101
chap. 11. *Les troupes arriverent à Colima, elles font du sel & passent à Tula.* 104
chap. 12. *Des habitans de Tula.* 109
chap. 13. *Combat d'un Indien contre quatre Espagnols.* 112
chap. 14. *Départ de Tula avec le quartier d'hiver des troupes en Utiangue.* 115
chap. 15. *Stratagême du Cacique d'Utiangue, avec la déroute de la Province de Naguatex.* 120

LIVRE III.

Chap. 1. *Entrée des troupes en Naguatex.* 122
chap. 2. *Fuite de Gusman.* 124
chap. 3. *De la Province de Guacane.* 128
chap. 4. *Marche des troupes vers la Province d'Anilco.* 130
chap. 5. *De Guachoia, de son Cacique & de la guerre des Indiens.* 133
chap. 6. *Vengeance de Guachoia.* 137
chap. 7. *Retour du General à la ville de Guachoia, avec ses preparatifs pour le Mexique.* 141
chap. 8. *Mort de Soto.* 144
chap. 9. *Funerailles de Soto.* 146

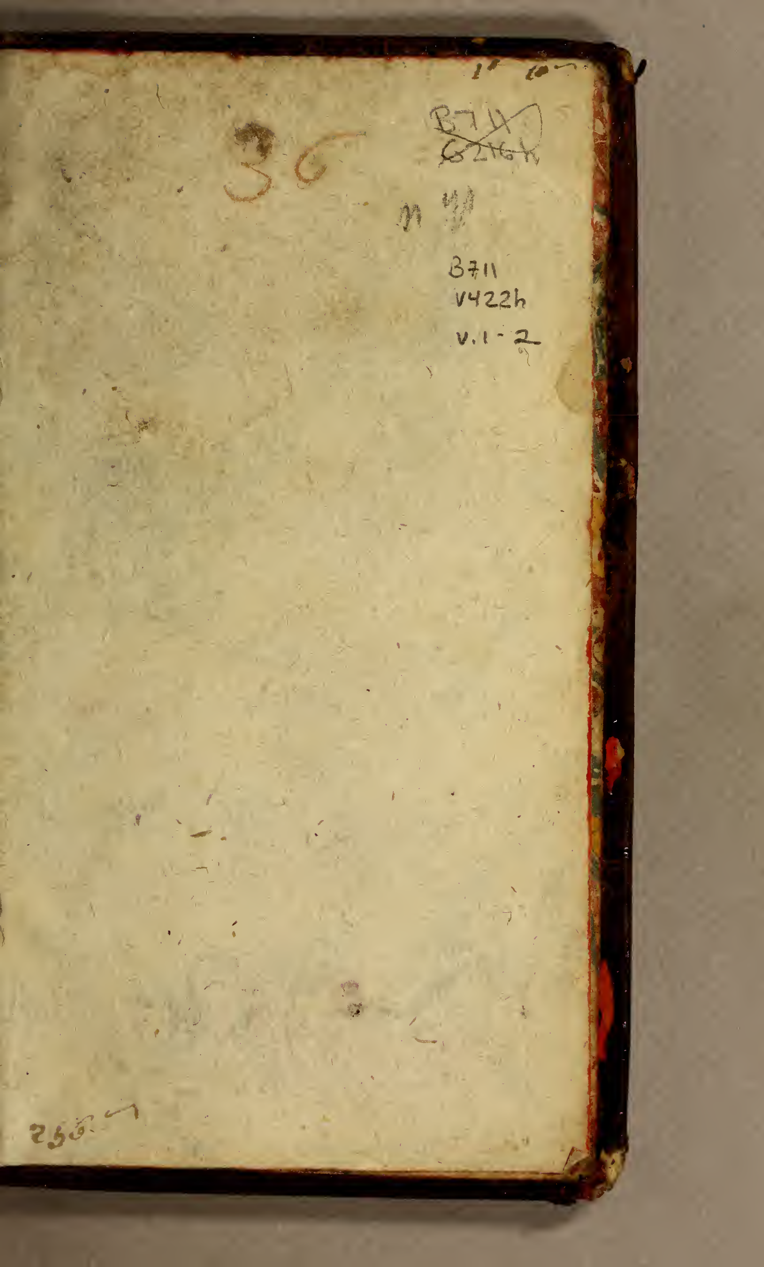
chap. 10. *Resolution des troupes, aprés la mort de leur General.* 149
chap. 11. *Superstition des Indiens.* 151
chap. 12. *Arrivée des Espagnols à Auché, avec la mort de leur guide.* 153
chap. 13. *Ce qui arriva dans la Province des Vachers.* 156
chap. 14. *Retour des Espagnols vers le Chucagua avec leurs aventures.* 160
chap. 15. *Les troupes s'emparent d'Aminoia.* 170
chap. 16. *Conduite de deux Caciques envers les Espagnols.* 172
chap. 17. *Ligue de quelques Caciques.* 175
chap. 18. *Querelle de Guachoia & du Lieutenant d'Anilco.* 178
chap. 19. *D'un Espion Indien.* 181
chap. 20. *Preparatifs des Caciques liguez, avec un débordement du Chucagua.* 185
chap. 21. *On envoye vers Anilco.* 188
chap. 22. *Conduite des Espagnols durant le débordement, avec la nouvelle de la continuation de la ligue.* 191
chap. 23. *Des envoyez de la ligue, avec les preparatifs des Espagnols pour s'embarquer.* 194

LIVRE IV.

Chap. 1. *Capitaines de Caravelles, avec l'embarquement des troupes.* 197

chap. 2. *Barques & radeaux des Indiens.* 199
chap. 3. *Vaisseaux de la flotte des Caciques liguez.* 203
chap. 4. *Combat des Indiens sur l'eau.* 205
chap. 5. *Avanture des Espagnols.* 207
chap. 6. *Stratagême des Indiens, & temerité d'un Espagnol.* 210
chap. 7. *Retour des Indiens dans leur pays, & arrivée des Espagnols à la mer.* 214
chap. 8. *Le nombre des lieües que les Espagnols firent dans la Floride, & un combat contre les Indiens de la coste.* 217
chap. 9. *Navigation des Espagnols & leurs avantures.* 219
chap. 10. *Avantures de deux Caravelles.* 224
chap. 11. *On envoye visiter le General, & découvrir le pays.* 227
chap. 12. *Les Espagnols connoissent qu'ils sont au Mexique.* 232
chap. 13. *Arrivée des Espagnols à Panuco & leur division.* 235
chap. 14. *Arrivée & reception des Espagnols à Mexique.* 238
chap. 15. *De quelques particularitez du voyage.* 241
chap. 16. *Les Espagnols se débandent.* 243
chap. 17. *Ce que font Maldonade & Arias pour apprendre des nouvelles de Soto.* 244
chap. 18. *Chrêtiens morts dans la Floride.* 246

FIN.


B711
V422h
v.1-2





